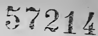
HISTOIRE

DE

LA MÉDECINE

ET

DE LA CHIRURGIE.




HISTOIRE
DE
LA MÉDECINE
ET
DE LA CHIRURGIE

LEURS PROGRÈS, IMPERFECTIONS ET ERREURS;

TRADUITE DE L'ANGLAIS DE M. **BLACK**, M. D.

PAR CORAY,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER, etc.



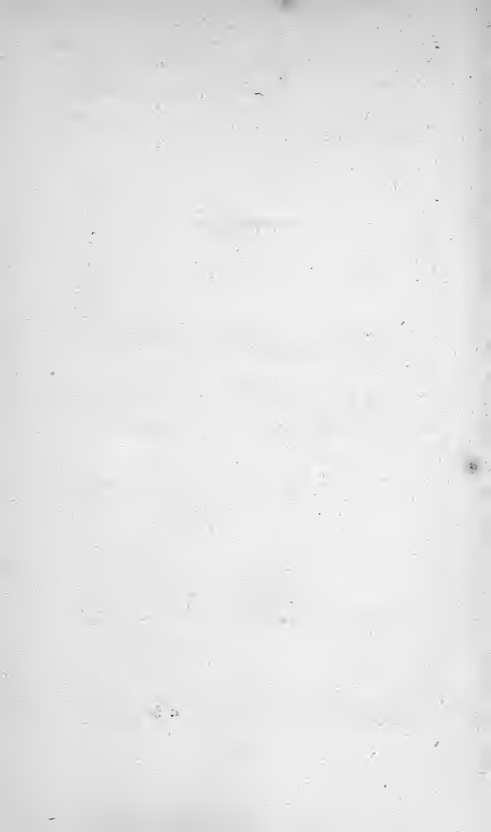
PARIS,

Chez { LECOUVEY, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, 4.
VENDRIN, rue des Mathurins Saint-Jacques, 15
BURY, rue de l'Observance, 5.

1835.

TABLE

DES CHAPITRES.



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

L'Histoire de la Médecine doit être pour le Praticien ce que l'Histoire générale est pour l'homme d'état. Instruit par les révolutions des Empires et les malheurs des Nations, ce dernier apprend l'art de gouverner les hommes. C'est de même en réfléchissant sur les différentes révolutions qu'a éprouvées la Médecine, que celui qui la professe saura distinguer le petit nombre de vérités salutaires, qui ont survécu à ceux qui eurent le courage de les enseigner, comme à ceux qui eurent l'audace de les combattre, de ces édifices brillans d'hypothèses et de systêmes, dont la chûte rapide a prouvé qu'ils n'avoient pour fondemens que les chimères d'une imagination effrénée.

Instruit du combat que les préjugés ou

la mauvaise foi ont livré en tout temps et dans tous les lieux aux découvertes les plus utiles, le Praticien ne sera point découragé dans la recherche et dans la publication des vérités salutaires. Chaque obstacle qu'il aura rencontré lui rappellera que ce ne fut qu'après bien des persécutions, qu'on parvint à établir l'usage des vésicatoires, de l'antimoine, du quinquina, et de nos jours celui de l'inoculation.

C'est encore par les Annales de la Médecine qu'il apprendra à bien connoître et à apprécier cette classe d'hommes connus sous le nom de *Charlatans*. Il n'y a point de profession qui n'ait les siens; mais dans un Art aussi difficile que celui de la Médecine, et où l'on trouve tant de moyens de cacher son ignorance aux yeux du Public, il étoit naturel que les Charlatans fussent et plus nombreux et plus impudens. Aussi anciens que la Médecine, ils se sont reproduits et se reproduisent sans cesse sous différens masques; mais ils se trahissent toujours par leur unique but,

qui est celui de flatter les goûts des malades pour s'enrichir à leurs dépens. Qu'on lise ce que dit *Hippocrate* de ces êtres immoraux qui dégradent le plus noble des Arts; qu'on examine la peinture qu'en fait ensuite *Galien*, et leurs manœuvres décrites quelques siècles après par *Rhazès*; on verra, que les Charlatans qui furent autrefois les fléaux de la Grèce, de Rome et de l'Asie, ressemblent aux Charlatans qui désolent encore aujourd'hui l'Europe entière.

Si le véritable Médecin ne peut arrêter les ravages qu'ils exerçent sur un Public ignorant, qui s'obstine à vouloir alimenter par sa bourse et par son admiration stupide une peste qui le dévore, il aura du moins la satisfaction de les humilier par le contraste de sa conduite. S'il éprouve la douleur de se voir préférer des hommes qui ne devroient être qu'un objet d'indignation et de mépris, il se rappellera que les bons Médecins de l'antiquité, ses maîtres et ses modèles, furent aussi quelque-

fois moins écoutés que les Charlatans, mais qu'ils ne se vengèrent des injustices d'un Public ignorant qu'en cherchant a l'éclairer et à le soulager dans ses maux.

Pour qu'une Histoire de la Médecine soit instructive, il faut, en écartant tout ce qui est étranger à cette Science, y consigner les époques des découvertes utiles, le plus ou moins de difficulté qu'elles ont éprouvé pour être adoptées, la Théorie des Médecins cèlèbres, leurs erreurs, et l'influence que ces erreurs ont eue sur leur Pratique, les différentes Sectes qui se sont formées successivement en Médecine, les hypothèses ou les systêmes qui ont prévalu à chapue époque, l'origine des nouvelles maladies, leur histoire exacte, ainsi que les moyens qu'on a employés pour les combattre ou pour les prévenir, la decouverte des nouveaux remédes, et la manière dont on les a administrés.

Le Public jugera jusqu'à quel point l'Auteur de cette Histoire a su remplir toutes ces conditions. Un des motifs qui m'ont

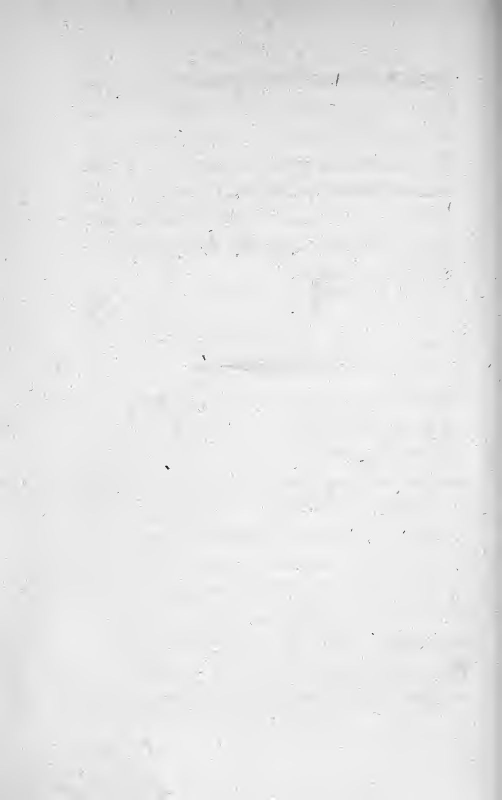
décidé à la traduire, c'est que nous n'avons pas encore une Histoire de la Médecine qui descende jusqu'à nos jours. *Le Clerc* finit la sienne à l'époque de *Galien* inclusivement; et *Freind* qui la reprend à cette époque, ne va pas plus loin que le commencement du seizième siècle: au lieu que l'Abrégé de M. *Black* descend jusqu'à 1782, temps où il fut imprimé à Londres.

J'aurois desiré d'y ajouter en forme de supplément tout ce qui s'est passé dans la Médecine depuis cette dernière époque, jusqu'à ce moment, ce qui comprend environ l'espace de quatorze ans, mais les circonstances où je me trouve actuellement, me rendant prssque impossible les recherches qu'il auroit fallu faire pour ce travail, je me suis contenté d'un petit nombre de notes, dans lesquelles j'ai tâché d'ajouter quelques faits ou quelques noms des époques précédentes, qui m'ont paru dignes d'être tirés de l'oubli. Cependant ces notes mêmes ne remplissent pas à beaucoup près le but que je me suis proposé;

loin de mon domicile, n'ayant qu'un très-petit nombre de livres à ma disposition, et n'osant trop me fier à ma mémoire, jai fait tout ce que les circonstances m'ont permis pour rendre la lecture de cet Ouvrage plus instructive.

D'ailleurs le Tableau Chronologique que l'Auteur y a ajouté, supplée en grande partie à ce qui pourroit manquer dans le corps de l'Ouvrage. En donnant ce Tableau tel qu'il étoit, j'y ai ajouté à la marge quelques renvois à mes notes, de manière que rendu par ce moyen plus complet; il sert à son tour à completter ces dernières. Malgré cela, bien loin de prètendre lui avoir donné toute la perfection dont il est susceptible, je déclare que les omissions qu'on pourra trouver dans mes notes au sujet de quelques Médecins illustres, ne doivent être attribuées qu'au défaut de ma mémoire. J'en ai nommé quelques-uns ou parce que je les ai cru dignes d'occuper une place dans l'Histoire de la Médecine, ou parce que leurs noms étoient insépa-

rables de l'histoire de certains faits importans. J'en ai agi de même à l'égard des Auteurs qui vivent encore; mais je prie ceux qui prétendent avoir le même droit à la reconnoissance publique, de ne point s'imaginer que j'aie été assez injuste pour avoir voulu leur ravir la gloire que la postérité leur réserve.



ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET DE LA CHIRURGIE.

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION.

DES Écrivains d'un mérite distingué ont déjà desiré que tout ce qui est certain & constaté en Médecine, entièrement dépouillé de tout appareil de théorie & de spéculation, fût reserré dans un cercle plus étroit. Cependant la vérité m'oblige d'observer (sauf meilleur avis) qu'on peut accuser sans injustice les Auteurs des ouvrages de médecine, des mêmes défauts qu'on reproche communément aux ouvrages d'Histoire générale, ou aux descriptions extraordinaires des voyageurs ; la moitié de ces ouvrages sont pleins de fables. L'ambition de se procurer des disciples & de fonder des sectes séparées, a été en médecine la source d'un grand nombre de

syſtêmes oppoſés les uns aux autres. Quelques-uns de ces syſtêmes peuvent être regardés comme un texte écraſé ſous le poids d'un jargon métaphyſique ; les faits intéreſſans y ſont enſevelis ſous un tas confus d'erreurs & de ſophiſmes ; & leurs Auteurs ſe plaiſent à s'envelopper d'un brouillard épais, de manière qu'il eſt extrêmement difficile de démêler la pure vérité fondée ſur des obſervations pratiques. La plupart des ouvrages de médecine contiennent, pour parler le langage de cette ſcience, une trop forte doſe de théorie pour qu'on puiſſe les lire ſans dégoût.

Quelque gothique, quelqu'imparfait que puiſſe paroître dans ce moment l'édifice de la Médecine, ſa conſtruction eſt l'ouvrage de pluſieurs milliers d'Auteurs différens. *Vanderlinden* & *Merclin* nous ont donné un catalogue de leurs noms qui s'étend juſqu'au commencement de ce ſiècle. *Heiſter*, qui écrivoit il y a quarante ans paſſés, compte au-delà de ſept cents Auteurs de Chirurgie, dont les ouvrages ſont diſperſés dans plus d'un millier de volumes ; ſans parler de pluſieurs autres centaines d'ouvrages publiés après le catalogue donné par ce Chirurgien. La liſte des Auteurs qui ont écrit ſur les maladies vénériennes, publiée par *Aſtruc*, y compris les ſyſtêmes & les traités ſéparés,

montoit, il y a trente ans, à cinq cents environ ; & cependant cette maladie n'étoit encore à cette époque connue en Europe que depuis 256 ans. Le célèbre anatomiſte *Haller*, a raſſemblé dans un catalogue général les noms des écrivains de Médecine & de Chirurgie avec les titres de leurs ouvrages & de leurs brochures : le tout va au-delà de trente mille, malgré les nombreuſes omiſſions qui s'y trouvent.

Cette profuſion de volumes eſt principalement due à la fécondité des modernes. Depuis *Hippocrate* juſqu'à environ l'an 1500 de l'ère chrétienne, c'eſt-à-dire dans un eſpace d'environ vingt ſiècles, on ne trouve pas plus de vingt Auteurs de Médecine & de Chirurgie qui méritent d'être lus. Ce n'eſt que pendant l'intervalle des trois derniers ſiècles, ou ce qui eſt la même choſe, depuis la renaiſſance des Lettres en Europe, qu'on a été inondé de ce déluge d'écrits médicinaux. La vie entière d'un homme, à moins qu'elle ne fut auſſi longue que celle des Patriarches antérieurs au déluge, ſeroit trop courte pour examiner ce qu'ils contiennent, & ſon eſprit trop limité pour qu'il pût s'en ſouvenir.

Quand on compare les progrès des connoiſſances médicales avec le nombre de ces volumineux Auteurs, on eſt étonné de la diſproportion inconcevable qu'on y obſerve. Il y a

fort peu d'ouvrages de médecine qui contiennent quelques découvertes essentielles, ou quelqu'amélioration utile : on pourroit réduire de très-gros volumes à très peu de lignes. Un grand nombre d'écrivains présentent un défaut manifeste de connoissances ou de véracité ; d'autres sont pleins de théories exprimées dans un style ampoulé, de remarques & de citations d'emprunt. Celui qui a la patience de les lire, peut être comparé à l'industrieuse abeille, qui est condamnée à extraire une petite quantité de miel d'un amas considérable de ronces & d'épines. On peut heureusement s'épargner cette fatigue, & se soustraire au danger de perdre sa vue, ou d'exténuer son corps à force de lecture. Une foule prodigieuse d'écrivains ne mérite aucune place dans une Histoire générale ; & leurs écrits n'intéressent plus la Médecine. Ils ressemblent, pour me servir des expressions de *Voltaire*, à ces troupeaux innombrables d'hommes passés sur le théâtre de la terre, & maintenant oubliés. La lecture de leurs ouvrages ne feroit qu'embarrasser la tête & charger la mémoire de mots & de choses absolument inutiles.

En dessinant une petite esquisse de l'Histoire de la Médecine & de la Chirurgie, dans la révolution de tant de siècles & d'empires, tout ce que je puis remarquer parmi ce tas im-

menſe d'ouvrages, ce ſont les auteurs ſeulement qui ont rendu quelque ſervice réel à la Médecine, en leurs qualités de Médecin, d'Anatomiſte, de Chirurgien, de Botaniſte, de Chymiſte ou de Philoſophe. Néanmoins je ne dois pas non plus paſſer ſous ſilence ceux qui ont cherché à ſéduire les hommes, & qui ont empêché que la Médecine ne parvint à ſa maturité. *Le Clerc* finit ſon Hiſtoire de la Médecine, dans un gros volume in-4°, au ſiècle des Médecins Arabes; le docteur *Freind* ne l'a guère pouſſée plus loin. Quand à moi, non content de m'arrêter aux deſerts de l'Egypte, de l'Arabie, ou même aux ſiècles gothiques de l'Europe, je tacherai de voyager plus loin. Je ſais qu'une Librairie complette des auteurs de Médecine qui ont paru depuis trois ſiècles, ſeroit aujourd'hui trés-imparfaite. C'eſt un grand défaut dans la *Méthode d'apprendre la Médecine* de *Boerhaave*, de n'avoir pas ſuivi l'ordre chronologique en donnant le catalogue des différens écrivains, mais d'avoir confondu les Auteurs anciens de mille ou de deux mille ans avec ceux du ſiècle où nous vivons. En effet, ſans une table générale chronologique, l'Hiſtoire de la Médecine & de ſes Ecrivains eſt un véritable déſert ou un chaos; & on la parcourroit avec auſſi peu de ſuccès, qu'on auroit en naviguant

ſur un vaſte océan ſans quart de cercle ni bouſſolle.

CHAPITRE II.

De l'Origine de la Médecine & de la Chirurgie.

L'ENFANCE de la Médecine, ſemblable à celle de la plupart des empires, eſt pleine de fables & de conjectures, & repoſe ſur des traditions douteuſes. Nous n'avons que très peu de monumens hiſtoriques qui puiſſent nous conduire ; & peut-être après des recherches ennuyeuſes, nous ne ſerons pas plus heureux pour découvrir la vérité. Néanmoins je tâcherai de ſuivre la Médecine juſqu'à ſa ſource primitive, auſſi loin que l'Hiſtoire & la Chronologie m'auront dirigé dans cette route. Une telle recherche nous aidera au moins à expoſer avec plus d'ordre & de régularité la ſérie de différens événemens, à prévenir des digreſſions qui, ſans cela, ſeroient inévitables, & à ne laiſſer aucune lacune dans l'Hiſtoire de la Médecine. Cette ſcience, ainſi que toutes les autres ſciences & tous les arts, eſt tellement liée avec les différentes époques de l'hiſtoire, avec l'origine, la décadence, les mœurs & la civiliſation des

différens peuples, qu'il eſt impoſſible de l'en ſéparer entièrement, ſans que ſon origine, ſes progrès & ſes révolutions paroiſſent myſtérieuſes & inexplicables : ce ſeroit lire l'hiſtoire ſans globes ni mappe-mondes. Je vais parler de ces objets auſſi brièvement qu'il me ſera poſſible.

Ce n'eſt que chez les Nations qui ſe ſont civiliſées les premières, qu'il faut chercher les premiers rudimens des arts & des ſciences. L'Europe étoit couverte de forêts, & habitée par des ſauvages errans & vagabonds, lorſque des vaſtes empires, des cités très peuplées, les arts, le luxe & le deſpotiſme étoient déjà établis en Aſie & au Nord-Eſt de l'Afrique & de l'Egypte. L'Hiſtoire ſacrée eſt confinée dans cette ſeule partie du Globe. C'eſt à ces antiques contrées que nous ſommes redevables de pluſieurs branches utiles & lucratives de commerce & de manufactures. La Bible eſt le plus ancien livre que nous ayons, & *Moyſe* le plus ancien Auteur. D'après cet écrivain inſpiré, la Terre, le Soleil, les Planêtes, & le premier couple Humain, avoient été crées environ 2510 ou 2550 ans, avant qu'il eût délivré les Iſraëlites de l'oppreſſion de *Pharaon* roi d'Egypte, & qu'il les eût conduits dans l'Arabie Pétrée. Le déluge univerſel arriva 1651 ans après la création; l'hiſtoire des Juifs, après la mort de *Moyſe*, a été continuée par

différens autres écrivains jusqu'à l'époque de l'arrivée du *Messie*, savoir, jusqu'à l'an du monde 4000.

La Chine, l'Egypte, & même l'Inde pretendent à une antiquité qu'on pourroit regarder comme extravagante & chimérique. Les Chinois se fondent sur les éclipses, les mouvemens & les révolutions fixes & uniformes des corps célestes, pour prouver l'antiquité de leur nation. Si l'on pouvoit ajouter foi à la date d'un *Code des loix des Gentoux*, traduit de la langue Indienne en Anglois, & publié depuis peu, on croiroit que le Prophête des Juifs avoit emprunté une partie de son systême de jurisprudence, du Législateur de l'Inde *Brama*.

Tout ce qu'il y a de certain dans la connoissance de la chronologie, si nous exceptons la Chine & l'Inde, nous le tenons de l'Ecriture Sainte, ou des Auteurs Grecs ; ce n'est que dans ces archives que nous devons chercher l'histoire & l'érudition ancienne. Le Poëte Grec, *Homere*, qui vivoit 500 ans après *Moyse*, chanta la superbe ville de Thèbes, maîtresse de l'Egypte, dont les murs, les colonnes, les portiques, & les vastes édifices, réduits maintenant en poussière, attestent encore son opulence & sa splendeur anciennes. L'époque de la fondation de ces étonnans édifices, les pyramides d'Egypte,

des catacombes, des grottes, des lacs artificiels, des labyrinthes, & d'autres excavations souterraines, ainsi que de plusieurs autres grands monumens de magnificence & d'industrie humaines, étoit déjà perdue, quand les premiers philosophes Grecs voyagèrent dans cette contrée. *Licurgue*, *Solon*, *Thalès* & *Pythagore* n'ont visité l'Egypte que cinq, six et sept cents ans avant *J.-Christ. Herodote*, natif d'une colonie Grecque dans l'Asie mineure, et qui vivoit environ 400 ans après *Homère* et *Hésiode*, et un peu avant l'invasion de la Grèce par *Xerxès*, est le plus ancien Ecrivain de l'Histoire profane; *Cicéron* l'appelle le *Père de l'Histoire*. Ce respectable Historien, qui voyagea chez différentes Nations, pour acquérir des informations, & pour rassembler des matériaux pour son Histoire, nous assure, que de son temps les Prêtres Egyptiens possédoient la liste de 330 Rois qui avoient régné sur leur Nation, et dont dix-huit étoient de l'Ethiopie. Quelques-uns de leurs temples, au rapport du même Historien, étoient ornés de portiques & de figures d'une excellente sculpture. Les Egyptiens, poursuit-il, étoient les premiers inventeurs de l'année, qu'ils divisèrent en douze parties ou mois; les premiers qui donnèrent des noms à ces mois, qui inventèrent la Généalogie des Dieux du Paga-

nisme, que les Grecs adoptèrent ensuite avec plusieurs autres cérémonies religieuses; les premiers qui professèrent l'immortalité de l'ame, & sa transmigration dans d'autres animaux pendant l'espace de trois mille ans. Leurs études favorites étoient l'Astronomie, l'Astrologie, la Magie, et la prédiction des évènemens futurs. Il y a, ajoute-t-il, *plus de prodiges dans la seule Egypte que dans tout le reste du monde; & les Egyptiens sont outre mesure superstitieux dans tout ce qui regarde la religion.*

La Nation qui fut la première éclairée en Europe, les Grecs, avouent avoir reçus les rudimens des arts et des sciences de l'Asie et de l'Egypte. Avant le siège de Troie, (882 ans avant *J.-Christ*) on voit cette Nation maîtrisée par divers petits Tyrans qualifiés du nom de rois. Ce ne fut que cinquante ans avant ce mémorable siège qu'*Esculape* fut déifié à cause de ses connoissances en Médecine; & que l'on érigea à sa mémoire des temples, où il étoit adoré comme une Divinité. Dans plusieurs de ces temples, comme à Pergame, dans l'Isle de Cos, et dans d'autres parties de la Grèce, on enregistroit les maladies et les cures, en les gravant sur des tables de marbre ou de pierre, exposées aux yeux du Public, pour le profit & l'instruction de ceux qui auroient pu se

trouver dans le cas d'avoir besoin du secours de la Médecine. Les prêtres, les prêtresses, les gardiens des temples, & ceux qui préparoient les remèdes, firent du culte d'*Esculape* un trafic lucratif; & il est présumable, qu'ils agissoient dans diverses occasions, comme agissent aujourd'hui les propriétaires des sources minérales; ils inventoient de fausses histoires & forgeoient des cures, pout augmenter la renommée de l'Oracle. Un grand nombre de malades entreprenoient de longs voyages & venoient de pays très-éloignés pour consulter l'Oracle Grec, & pour tâcher de se le concilier par des présens magnifiques. Il y eut quelques siècles après des exemples d'Empereurs Romains, qui affligés de maladies, faisoient le voyage de Pergame pour y chercher la guérison. Dans les temps anciens, la plupart des affaires importantes de la vie étoient réglées par des oracles, dans toutes les parties du Monde connu.

Podalirius & *Machaon*, deux fils d'*Esculape*, & deux petits rois de la Grèce, accompagnèrent *Agamemnon* au siège de Troie. *Homère* n'en parle que comme de Chirurgiens fort habiles pour guérir les plaies & pour retirer du corps les dards & les flèches; car dans la maladie pestilentielle qui attaqua l'armée Grecque, il ne paroit point qu'on les ait consultés. Dans

ces temps d'ignorance, les maladies épidémiques & toutes les autres maladies, dont les caufes ne frappoient pas d'une manière immédiate les fens encore groffiers des hommes, étoient attribuées à la colère immédiate du Ciel, & non à de caufes naturelles : les feuls remèdes qu'on employoit dans de pareilles calamités, étoient les prières, les facrifices, les enchantemens, la magie & les fraudes religieuses ; c'étoit au moins une méthode aifée & courte d'apprécier & de chercher à détourner les phénomènes de la Nature, bien adaptée à la capacité du vulgaire. On regardoit les maladies comme des traits que le courroux de quelques Divinités invifibles lançoit fur la tête des coupables mortels ; & il étoit naturel qu'une femblable idée fit trembler ceux qui avoient le malheur d'en être attaqués, & qu'elle les forçat à avoir recours à la fuperftition, comme à un remède phyfique.

La Médecine, jufqu'à l'époque des Philofophes Grecs, reffemble à un défert ftérile. A cette époque la Grèce avoit déjà détrôné la plupart de fes petits Defpotes, & établi des gouvernemens plus favorables au peuple & aux progrès des fciences. Le gouvernement de Sparte fut formé d'après le modèle donné par *Lycurgue*, fept cents ans avant l'Ere chrétienne ; & celui d'Athènes un fiècle plus tard, d'après les loix

de *Solon*. C'eſt ſous ce gouvernement populaire que les Athéniens devinrent polis, ſociables, humains, & qu'ils portèrent à une grande perfection, l'Eloquence, la Poéſie, la Sculpture, les Mathématiques, & tous les Arts libéraux. Celui de Sparte, au contraire, étoit uniquement formé pour la guerre : & les loix de *Lycurgue* étoient triſtes, ſévères & teintes d'une férocité brutale.

La Macédoine avant le temps de *Philippe* & de ſon fils *Alexandre* étoit regardée par les Grecs comme une contrée à demi barbare. Ses habitans, étoient un peu ruſtiques & guerriers, & quoique voiſins des Grecs, ils n'étoient pas encore ornés des graces & des connoiſſances des Athéniens. C'eſt pendant les trois siècles qui précédèrent le court règne d'*Alexandre* (356 ans avant *J.-Chriſt*) que fleurirent tous les grands hommes de la Grèce; & c'eſt cet eſpace de temps qui produiſit les Philoſophes, les Mathématiciens, les Généraux, les Orateurs, les Auteurs dramatiques, les Hiſtoriens, les Sculpteurs, les Peintres, les Architectes, & le Médecin *Hippocrate*. L'époque la plus brillante des Arts & des Sciences en Grèce, fut le petit eſpace de temps qui précéda *Philippe* & ſon fils, & qui ſe termina avec leur vie.

La Médecine encore dans ſon enfance, n'a-

voit reçu aucun ſecours de toute cette riche partie de l'Aſie, qui tremble aujourd'hui ſous le Sceptre de fer des Turcs & des Perſans, & qui fut jadis le ſiège des puiſſantes Monarchies & des Deſpotes abſolus des Aſſyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perſes, & enſuite d'*Alexandre* & des Macédoniens. Les Chaldéens & les Prêtres de Babylone, au rapport d'*Herodote*, avoient la réputation de grands Aſtonomes, mais il n'y avoit pas chez eux des Médecins. Les Babyloniens expoſoient leurs malades dans les chemins publics, dans les marchés, & dans les endroits les plus fréquentés. Les voyageurs ou les paſſans s'informoient de leurs maux, & leur indiquoient les remèdes qu'ils avoient vus employer avec succès, dans des cas ſemblables, pour eux ou pour leurs voiſins. C'étoit un crime de paſſer près d'un malade, ſans s'informer de l'eſpèce de mal qui l'affligeoit.

L'Italie peut être regardée comme le ſecond pays civiliſé en Europe, après la Grèce & la Sicile, dont elle n'eſt ſéparée que par un détroit. L'Hiſtoire Romaine ne remonte que juſqu'à *Enée*, qui, comme on dit, arriva en Italie après la deſtruction de Troie, avec le reſte des Troyens. A la mort d'*Alexandre*, Rome avoit été ſous le gouvernement des rois, & ſous des Conſuls & des Dictateurs, durant l'eſpace de

quatre cents ans. Pendant cette période, les Romains, s'ils n'avoient pas encore une langue formée par des Hiſtoriens, peuvent au moins ſe vanter d'avoir eu pluſieurs grands Généraux, des Sénateurs reſpectables, & même quelques Orateurs; mais ils n'avoient encore des Ecrivains dans aucune ſcience. Si nous conſidérons leurs talens littéraires, nous trouverons que pendant près de cinq ſiècles, qui s'écoulèrent depuis l'enlèvement des Sabines, cette fière Nation regarda la guerre comme un des principaux plaiſirs qui puſſent ſatisfaire leurs ſens & leur eſprit.

Carthage ſituée dans l'Afrique, vis-à-vis de l'Italie, fut fondée 137 ans avant Rome. Vers l'Epoque de la mort d'*Alexandre*, cette République riche, commerçante & guerrière, étoit maîtreſſe de la Méditerranée. Tyr, ſon alliée, ſe vantoit d'avoir enſeigné la navigation, & étoit depuis long-temps la plus célèbre foire de commerce, lorſque la folle ambition d'*Alexandre* ruina ce petit Etat induſtrieux d'une manière irréparable.

Arpès avoir eſſayé de régler la Chronologie ancienne, & d'indiquer les ſeules contrées, où l'on puiſſe recueillir dans ces premiers temps les ſemences des ſciences & des arts, je vais diriger mes recherches vers l'enfance de la Mé-

decine. Cette ſcience ne fut dans ſon origine, ainſi que toutes les inſtitutions humaines, qu'un mélange de monſtres, de géans, de Demi-Dieux & de fables. Cette conſidération doit m'excuſer, ſi je paſſe ſous ſilence les connoiſſances médicales dont la tradition honore *Hermès*, *Bacchus*, *Apollon*, *Hercule*, & *Chiron* le Centaure. De pareilles recherches ſont proprement du reſſort de l'Antiquaire, à qui je laiſſe la pénible tâche de fouiller dans les légendes & dans les obſcures Archives des temps reculés.

Les Ecrivains ſacrés nous fourniſſent très peu de documens ſur notre Art. Les réglemens que *Moyſe* fit pour prévenir la propagation de cette dégoutante & contagieuſe maladie, la Lèpre, familière aux Egyptiens & aux Iſraélites, ſont pratiqués par tous les Chrétiens. La principale précaution conſiſtoit à ſéparer de la ſociété l'homme qui en étoit attaqué, & à purifier la maiſon & les habits infectés. La Religion n'étoit employée que pour prêter main-forte aux ordonnances médicales, & pour faire de la propreté un devoir ſacré & moral. *Hérodote* remarque, que les Egyptiens, & ſpécialement les prêtres, étoient extrêmement propres; & que la circonciſion, pratiquée depuis un temps immémorial parmi les Egyptiens & les Ethiopiens, devoit probablement ſon origine à un

pareil

pareil motif. Au temps où *Hérodote* voyageoit en Egypte, chaque Médecin ne s'occupoit que d'une feule maladie; ce qui faifoit que le nombre des Médecins y étoit prodigieux. Les uns n'étoient qu'oculiftes, les autres ne traitoient que les maux de la tête ou des dents exclufivement; quelques-uns s'occupoient uniquement des maladies internes, tandis que d'autres n'étoient appellés que pour les maladies externes. La faignée étoit chez eux un remède très-familier & très-fréquent; on tiroit encore du fang par l'artériotomie & par des ventoufes fcarifiées. Dans le délire des fièvres, on plongeoit les jambes du malade dans l'eau chaude, & on les fcarifioit de manière à tirer une copieufe quantité de fang. Dans les maux obstinés de la tête, dans les ophthalmies, dans l'épilepfie, dans le vertige & dans l'apoplexie, ils cautérifoient les tempes & les parties poftérieures de la tête avec de la charpie ou du moxa. Ils traitoient la Phthifie pulmonaire par des ulcères artificiels, qu'ils pratiquoient en cautérifant la poitrine; & dans les douleurs des articulations ou dans la goutte, ils appliquoient le feu fur les parties affectées. On rouloit de la charpie en lui donnant une forme conique ou pyramidale; on l'appliquoit ainfi fur la peau du côté de la bafe, & en allumant le fommet, on la laiffoit brûler petit à

petit jusqu'à ce que le feu en la consumant toute entière parvint jusqu'à la chaire. Une autre singulière pratique chez les Egyptiens, c'étoit de se purger trois jours de suite dans chaque mois, par des vomitifs & par des lavemens, d'après l'idée qu'ils s'étoient formée, que toutes les maladies venoient originairement des alimens, avec lesquels elles s'introduisoient dans le corps.

Il est à présumer d'après le récit d'*Herodote*, que les Rois de Perse, se servoient de Médedecins & Chirurgiens Egyptiens. *Cyrus*, contemporain de *Solon* & de *Crésus*, & qui réunit la Médie, la Lydie, la Babylonie & la Perse en une seule immense Monarchie, affligé de maux d'yeux (1), envoya chez *Amasis* roi d'Egypte pour lui demander un des meilleurs Médecins-Oculistes. *Darius*, successeur de *Cambysès* fils de *Cyrus*, s'étant démis la cheville du pied, fut traité par son Médecin Egyptien si brusquement, que les douleurs augmentées le jettèrent dans une insomnie qui dura pendant sept jours. Un Médecin Grec, nommé *Démocedes*, qui avoit été fait prisonnier dans la guerre entre les Perses & les Grecs, & qui étoit alors aux fers, suivant la coutume barbare de ces

(1) Hérodote, liv. III. chap. I.

temps, entreprit & acheva très-promptement la cure du roi. *Darius* fut tellement satisfait de lui, qu'il lui fit présent d'une maison & d'une grande somme d'or, & qu'il en fit son principal favori, jusqu'à l'admettre familièrement à sa table (1).

Hérodote nous raconte encore plusieurs coutumes extraordinaires que les anciens Perses, les Indiens & les Scythes observoient dans leurs maladies. En Perse, quiconque étoit attaqué de Lèpre, étoit présumé d'avoir commis quelque grand péché contre le soleil ; & s'il étoit étranger, on l'expulsoit de la contrée (2). Chez quelques Nations Indiennes, dit le même Auteur (3), si quelqu'un tombe malade, ses meilleurs amis ont soin de le tuer bien vîte, en alléguant pour raison qu'il est dans un état de dépérissement, & que la maladie ne feroit que corrompre sa chair : il a beau nier qu'il soit malade, sans avoir aucun égard à ses protestations, ils le tuent & ils en mangent la chair. Si c'est une femme, elle est traitée de la même manière par les autres femmes. D'autres Indiens ont des coutumes toutes opposées ; ils ne tuent jamais aucun

(1) Voyez Hérodote liv. III. chap. 129 — 133.

(2) Hérodote liv I. chap. 138.

(3) Liv. III. chap. 99.

animal, & ils ne vivent que de végétaux. Quand quelqu'un se sent malade, il se retire dans un désert, & s'y tient, sans que personne s'en occupe, soit pendant sa maladie, soit après sa mort (1). Je dois observer au sujet des Indiens Antropophages, dont je viens de parler, qu'on peut ranger l'anecdote qui les concerne parmi les fables. Les Scythes, Nation de Sauvages ignorante, mais puissante, avoient un grand nombre de Devins parmi eux. Si le Roi des Scythes, dit *Hérodote*, tombe malade, il fait venir tous les Devins renommés (2). Ceux-ci sont dans l'usage de dire à leur noble malade, que tel & tel, dont ils disent en même-temps les noms, ont fait un faux serment en jurant par son royal trône (ce qui est le serment usité du pays), & que ce parjure est la cause de sa maladie. Le prétendu Criminel est pris à l'instant, & s'il nie le crime, on fait venir le double d'autres Devins. Si ceux-ci confirment ce que les premiers ont avancé, le malheureux accusé

(1) Hérodote, liv. III. chap. 100.

(2) Hérodote qui raconte cette horrible coutume liv. IV. chap. 68, dit : *trois des plus célebre Devins*. Quant au serment, l'usage étoit chez les Scythes, suivant le même Historien, de jurer par les Lares du palais. Les faux Devins étoient brûlés sur un chariot rempli de fagots & traîné par des bœufs.

perd sa tête ; mais s'ils le déclarent innocent, un plus grand nombre de Devins eſt appellé au Conſeil, qui décide alors à la pluralité des voix, ſi c'eſt l'accuſé ou ſes accuſateurs, qui doivent mourir comme calomniateurs. Dans le dernier cas, on lie les Devins & on les jette ſur un chariot rempli de fagots ; on y met enſuite le feu, & l'on chaſſe les chevaux en les épouvantant.

Pluſieurs Prêtres Egyptiens qui exerçoient la Médecine, n'étoient que des eſpèces de ſorciers, qui diſtribuoient des charmes à la foule crédule qui ſollicitoit leurs ſervices. Nous liſons dans l'Ecriture que *Benhadad*, roi de Syrie, envoya conſulter le Prophète *Eliſée*, concernant l'iſſue de ſa maladie. L'Hiſtorien Juif, *Joſeph*, fait mention d'un nommé *Eléazar*, qui chaſſoit les Eſprits malins, en appliquant au nez un certain anneau conſacré, & en récitant quelques verſets compoſés à cet effet par le roi *Salomon*.

La Médecine dans ſon enfance conſiſtoit dans un petit nombre de remedes ſimples, dans quelques groſſières notions de Chirurgie, & dans un fatras de ſuperſtitions, de charmes & d'autres opérations Magiques. Le mot ABRACADABRA, ABRACADABR, ABRACADAB &c., prononcé de manière qu'on retranche une lettre à chaque fois qu'on le répète, fut jadis un remède de

grande réputation. Si l'on étoit guéri, l'ignorance & la superstition attribuoient à ces sottes ruses la guérison qui n'étoit due qu'à la Nature; & le moyen qu'on avoit employé devenoit un remède à la mode. Quelquefois ce mot gravé sur du bois ou sur une pierre, étoit suspendu au cou du malade.

Les besoins des hommes, les portèrent d'abord, à se construire des habitations, pour se mettre à l'abri des vents & des orages. Ils les obligeoient de même à chercher des remèdes, lorsqu'ils étoient blessés, qu'ils se cassoient quelque membre, où qu'ils étoient affligés de quelque maladie. Les plaies, les fractures & les luxations, qu'indépendamment des autres accidens, la guerre devoit produire dans les anciens temps, en exigeant le secours de la main, donnèrent naissance à la Chirurgie. La cure des maladies Chirurgicales se présentoit presque naturellement, & n'exigeoit que très-peu de jugement. Chacun devoit sentir & savoir traiter les os luxés ou fracturés. Chacun pouvoit arrêter uue hémorragie, & tirer du corps un dard. Dans les maladies qui exigent l'assistance d'un Médecin proprement dit, quelques hommes judicieux, ayant par exemple observé, que quelques-uns guérissoient de la fièvre, & que d'autres en mouroient, durent remarquer les moyens que la

Nature avoit employés, ſi la criſe avoit été précédée par le vomiſſement, par la diarrhée, par la ſueur, par le flux d'urine, par une hémorragie, par quelque autre évacuation naturelle, ou par une éruption critique. Ils tâchèrent enſuite d'imiter par l'art ces efforts ſalutaires de la Nature; ils réglèrent de cette manière la diète, & commencèrent à mettre en uſage les vomitifs, les lavemens, les purgatifs, les ſudorifiques, & la ſaignée. La mort de quelques-uns leur apprit la méthode de traiter les autres, de même que le naufrage de quelques navigateurs avertit les autres d'éviter le même danger. De cette manière, la cure des maladies avançoit à pas lens, aidée par l'expérience, par les conſeils réciproques qu'on se donnoit, par la curioſité des Philoſophes, par quelques découvertes accidentelles, & par la ſagacité des Médecins de profeſſion. Cependant il ſe paſſa une longue ſuite de ſiècles avant que ces obſervations fuſſent raſſemblées & réunies en un ſyſtême de doctrine Médicale, & avant qu'elles fuſſent multipliées à tel point, qu'il fut néceſſaire qu'un homme conſacrât pluſieurs années d'étude & d'attention à cette ſeule profeſſion.

Parmi pluſieurs tribus des plus ignorans Sauvages, on peut encore aujourd'hui obſerver de foibles veſtiges de cette adreſſe & même des connoiſ-

ſances Médicales, autant au moins qu'exigent leurs beſoins preſſans. Quand *Colomb* s'avança du côté de l'Hémiſphère Occidental, les ignorans habitans de l'Hiſpaniole, étoient déjà en poſſeſſion d'un remède pour combattre une maladie qui avoit pris naiſſance dans leur pays & qui attaquoit la ſource même de la vie. Ce ſont eux qui ont appris les premiers aux Européens, que le *Gayac* guériſſoit la maladie Vénérienne. Les habitans de l'Amérique Méridionale découvrirent par accident la vertu du *Quinquina* contre les fièvres rémittentes, ſi familières aux contrées ſituées entre les Tropiques; & ce fut d'eux que les Jéſuites apprirent ce remède innappréciable, qu'ils firent connoître à leur tour aux Européens. Je pourrois citer un plus grand nombre d'exemples de cette nature; mais des objets plus utiles, m'obligent à quitter ceux qui ne ſont que de pure curioſité.

CHAPITRE III.

Des Auteurs Grecs, & de l'état de la Médecine & de la Chirurgie en Grèce, & à Alexandrie en Egypte.

IL eſt à préſumer qu'on avoit écrit peu de livres ſur la Médecine avant le ſiècle philoſophique de la Grèce. Cette ſcience étoit dans le commencement un mêlange de ſuperſtition & d'empiriſme, ne conſiſtant que dans un petit nombre d'obſervations que la ſeule mémoire ſuffiſoit pour les conſerver. Dans pluſieurs cas, ce n'étoient que des amis ou des voiſins qui s'aſſiſtoient & qui ſe conſeilloient réciproquement dans leurs maladies; & en général, conſidérée comme une profeſſion ſéparée, la Médecine étoit renfermée par une eſpèce de monopole dans une famille, où le père ne l'enſeignoit qu'à ſes enfans ou à ſes petits-enfans, de même que nous enſeignons aujourd'hui aux nôtres les différens métiers que nous exerçons. Telle étoit l'éducation de la famille d'*Eſculape*, de laquelle deſcendoit, à ce qu'on dit, *Hippocrate*. On nous aſſure que la profeſſion de Médecin fut exercée

de père en fils pendant plusieurs siècles sans interruption dans cette famille. Un usage semblable a prevalu dans l'Inde depuis un temps presque immémorial : par une Institution de *Brama*, tous les métiers & toutes les professions y ont continué dans les mêmes familles ou tribus exclusivement depuis plus de trois mille ans. Les Bramines sont encore aujourd'hui les prêtres & les Médecins des Indiens. Les Anciens Perses étoient divisés en Tribus ; les Mages de l'Orient étoient les prêtres, les politiques & les philosophes de la Perse, & savoient se rendre importans en se donnant ce triple caractère. Les anciens Egyptiens étoient également séparés en différens ordres ; les professions & les métiers étoient exercés par les mêmes familles, & passoient de père en fils par un droit héréditaire.

La plupart des premiers Sages de la Grèce, comme *Thalès*, *Pythagore*, & *Empedocles* de Sicile étudioient la Médecine, au rapport de *Celse*, quoiqu'ils ne la pratiquassent point. Ils ne s'occupoient de cette étude que pour tâcher de découvrir les premiers élémens de tous les corps, & la stucture de celui de l'homme, comme d'un objet curieux de la Physique ; & d'un autre côté ils se flattoient en même-temps d'y puiser les moyens de conserver leur santé, que des

méditations continuelles menaçoient ſans ceſſe en affoibliſſant leur conſtitution.

La *Médecine gymnaſtique*, dont *Herodicus* fut le fondateur, eſt celle qui mérite la première notre attention. Il y avoit déjà des jeux & des divertiſſemens publics inſtitués dans les différens états de la Grèce, où la jeuneſſe apprenoit les exercices de la guerre, afin d'augmenter ſes forces & ſa vigueur; qualités ſi importantes, alors qu'elles décidoient du ſuccès d'un combat. Toute l'éducation des Lacédémoniens n'avoit d'autre but que de rendre la nation robuſte & belliqueuſe. C'eſt dans ce deſſin que les mères baignoient leurs enfans nouveaux-nés dans du vin. Une loi de *Lycurgue* ordonnoit que tous les enfans débiles ou mal conformés fuſſent expoſés pour périr dans quelque caverne. Ce Légiſlateur ne fut pas moins attentif à améliorer l'état phyſique des hommes & des femmes, que ne le ſont aujourd'hui les Arabes & les Anglois à améliorer la race de leurs chevaux. Les Grecs aimoient & pratiquoient avec paſſion, les exercices Gymniques. Ils en avoient de religieux, de militaires, d'athlétiques, & enfin des exercices Médicinaux, deſtinés particulièrement à prévenir ou à guérir des maladies. *Hérodicus*, profeſſeur d'une de ces Académies gymniques, où la jeuneſſe alloit apprendre divers exer-

cices militaires, ayant obſervé les bons effets que ces exercices produiſoient ſur le corps en le fortifiant, & en le conſervant dans une ſanté vigoureuſe, ſe mit à profeſſer la Médecine. Sa panacée, que malheureuſement il adminiſtroit au hazard dans toutes les maladies, ſans en excepter même les fièvres, conſiſtoit dans l'exercice, les frictions & les bains; mais les règles, d'après leſquelles il employoit ces remèdes, ne ſont point parvenues juſqu'à nous. On ne peut diſconvenir que ces ſecours Médicinaux, quoique ſimples en apparence, ne ſoient extrêmement utiles non-ſeulement pour conſerver la ſanté, mais encore pour guérir diverſes maladies chroniques, ſi on ne les appliquoit pas indiſtinctement, en les prônant d'une manière extravagante, comme cela ſe fait ordinairement à l'égard de la plupart des nouveaux remèdes. Depuis ce temps on érigea dans toutes les villes de la Grèce des Académies d'exercices où il y avoit des bains & d'autres commodités pour adminiſtrer les frictions & les onctions du corps. Pluſieurs ſiècles après, Rome, à l'imitation des Grecs, ſes maîtres dans les ſciences & dans les arts, fit conſtruire de ſomptueux gymnaſes, dont il exiſte encore aujourd'hui quelques débris reſpectables, qui nous donnent une haute idée de leur ancienne magnificence.

HIPPOCRATE.

Hippocrate succéda à ces Médecins empiriques, qui n'employoient pour tout remède que la Gymnaſtique. Tous les ſuffrages de la poſtérité ſe ſont réunis pour lui conférer le titre de *Père de la Médecine.* Il naquit à Cos, petite Isle de la Grèce, étudia la Médecine ſous ſon père, & même, à ce qu'on dit, ſous *Hérodicus*, & mourut dans un âge bien avancé 360 ans avant la naiſſance de *J.-Chriſt. Hippocrate* eſſaya le premier avec ſuccès de ſéparer la profeſſion de la Médecine de ce téméraire empiriſme, & de ces rêves frivoles des philoſophes, & de la rendre utile aux hommes, en l'établiſſant ſur des fondemens rationels. En effet nous apprenons par ſes ouvrages, qu'il exiſtoit bien avant lui des Médecins dans la Grèce, & que les fièvres étoient déjà diſtinguées en leurs différentes eſpèces; il parle même des conſultations médicales comme d'une choſe qui devoit déjà être en uſage: néanmoins ſes prédéceſſeurs n'avoient fait que très-peu de progrés en Médecine; & il fut obligé de la reprendre preſque ſous œuvre.

Hippocrate compare le corps humain à un cercle, qui n'a ni commencement ni fin. Il applique ce raiſonnement aux maladies, dans leſquelles le dérangement d'une fonction entraîne celui de pluſieurs autres. C'eſt ainſi que

la tête eſt affectée, par le mauvais état de l'eſtomac, comme celui-ci l'eſt à ſon tour par les affections de la tête. La même ſympathie s'obſerve dans la peau & dans les parties extérieures (1) qui communiquent leurs affections aux organes internes.

Il examine les effets de l'air, ſelon qu'il eſt froid ou chaud, ſec ou humide, & des vents, d'après les divers points deſquels ils ſoufflent; ainſi que les effets des climats & des habitations des hommes, des différentes ſaiſons de l'année, des ſolſtices, des équinoxes, le lever & le coucher des Aſtres, & leur influence reſpeſpective ſur le corps humain. Il conſidère les ſaiſons relativement à la ſanté, & donne une liſte des maladies qui dominent dans chacune d'elles. Dans un endroit de ſes ouvrages, il préſente une eſquiſſe de journal annuel du temps & des ſaiſons, ainſi que des maladies dominantes. Il examine les effets que peuvent produire ſur la conſtitution de l'homme, le ſommeil & la veille, la faim & la ſoif, l'exercice et le repos, les excrétions & les rétentions, les différentes paſſions de l'ame; & il donne des préceptes pour régler tous ces objets. Il entre dans des détails minutieux pour déterminer la nature & les qua-

(1) L'original porte *extrême parts*, ce qui pourroît être une faute d'impreſſion.

lités des divers alimens, comme de la viande, du poiſſon d'eau douce ou de mer, des différens oiſeaux, des végétaux, des fruits, du vin & de l'eau. En parlant des viandes, il fait mention de celle du chien, du cheval & de l'âne; d'où l'on a conclu que ces animaux faiſoient partie de la nourriture des Grecs. *Herodote*, en racontant les coutumes & le régime des Perſes, dit (1) que les hommes riches, faiſoient au jour de leur naiſſance, rôtir & ſervir ſur leurs tables tout entiers des bœufs, des chameaux, des chevaux, & des ânes.

Hippocrate examine la nature des différentes maladies, auxquelles l'homme eſt le plus ſujet dans les différentes périodes de ſa vie, qui ſont l'enfance, la puberté, l'âge viril, & la vieilleſſe. On ne peut point dire qu'il ait claſſé les maladies dans un ordre noſologique; puiſqu'il ne donne que peu de diviſions des maladies, en les conſidérant d'après les différentes humeurs ou parties du corps qu'elles affectent. Il parle de maladies aigues, chroniques, endémiques, épidémiques, héréditaires, malignes, de maladies des femmes, & de celles qui ſont l'objet de la Chirurgie. Les aigues, ſelon lui, ſont les plus funeſtes aux hommes. Il attribue les fièvres épidémiques, comme à la cauſe la plus générale,

(1) Liv. 1. ch. 133.

à certaines altérations ou miaſmes de l'air, qui affectent tous les hommes ſans diſtinction, malgré la différence de leurs alimens & de leur manière de vivre. Il tourne en ridicule l'opinion ſuperſtitieuſe, qui attribuoit les maladies au courroux des Dieux, ainſi que la pratique alors en uſage de ſe ſervir des enchantemens dans le traitement de l'épilepſie. Il n'y a guère de maladies, alors connues, ſoit dans la Médecine, ſoit dans la Chirurgie, qui aient échappé à ſes recherches. La ſimple liſte de leurs noms occupe dix pages *in*-4°. dans *l'Hiſtoire de la Médecine* de *Le Clerc.*

Mais ce qui a répandu le plus d'éclat ſur la réputation d'*Hippocrate*, ce ſont les prédictions des criſes, des ſymptômes, & des différentes terminaiſons des maladies. Ses Livres connus ſous le nom de *Pronoſtics*, de *Prédictions*, de *Coaques* & d'*Aphoriſmes* renferment l'eſſence de ces admirables règles, dans leſquelles on trouve réunies l'exactitude de l'obſervation, & la ſagacité d'un jugement ſévère; qualités que tout le monde accorde à ce grand homme, & qu'aucun rival n'a pu encore lui diſputer. Pour faire des prédictions ſûres, *Hippocrate* nous conſeille de faire attention à la ſaiſon de l'année, à la nature de la maladie, & à toutes les circonſtances dans leſquelles ſe trouve le malade. Il examinoit particulièrement la reſpiration, &

rarement

rarement le pouls, qu'il regardoit pour plusieurs raisons comme un signe douteux. Dans la plupart des maladies, mais spécialement dans les fièvres, il examinoit avec une attention scrupuleuse la contenance, les yeux, la voix, les paroles, les gestes, les excrétions alvines, celles de l'urine, de la sueur, les matières vomies, les crachats, la respiration, la veille & le sommeil, l'appétit, la soif, la foiblesse ou la force, les esprits, la langue, les sens externes & internes, la manière d'être couché au lit, en un mot, toutes les fonctions & les actions du malade, ainsi que les jours critiques de la maladie. C'est par tous ces signes pesés & comparés ensemble, par une habitude constante, & par l'attention de ne jamais interrompre la marche de la nature dans les maladies fébriles, par l'administration des remèdes internes, qu'*Hippocrate* parvint à prédire avec une précision prophétique la durée, la crise & les différens évènemens ou terminaisons des maladies. Il croyoit encore qu'on pouvoit présager les maladies par les songes de la personne qui devoit en être attaquée.

Il pensoit que la plupart des maladies fébriles se guérissoient par différentes évacuations, telles que les selles, l'urine, la sueur, ou les crachats; & qu'une crise arrivoit dans certains jours particuliers

exclusivement aux autres. Les *jours critiques* dans les fièvres, en comptant du jour de l'invasion, étoient le quatrième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième, & le vingtième; énumération, où l'on trouve manifestement des nombres pairs & impairs. De tous ces jours le septième étoit regardé comme le plus important, & appellé le nombre harmonique; opinion qui devoit son origine à la Philosophie de *Pythagore*. *Hippocrate*, en exposant la puissance du nombre septième, dit : (1) « *Per* » *septem figuras cognitio habetur, sensatio homini* » *contingit, auditione soni percipiuntur, visione ma-* » *nifesta cernuntur, nasus odores, lingua suavia &* » *insuavia discernit, os sermonem format, corpore* » *calidi & frigidi tactus percipitur, spiritus intro &* » *foras permeat, & per haec hominibus cognitio con-* » *tingit* ». Nous savons qu'il y a précisément sept tons en Musique, & sept couleurs primitives, ou rayons de lumière, que les Grecs auroient pu distinguer dans l'arc-en-ciel sans le secours du prisme. Les Anciens connoissoient l'échelle Musicale, quoiqu'ils ignorassent le systême harmonique des Modernes; (2) & avant

(1) Liv. 1. de Diæt. vol. 1. pag. 194. Edit. de Vaderlind.

(2) Je ne crois point que la question de savoir si les Anciens connoissoient l'harmonie musicale, soit encore décidée. Il y

Newton, la doctrine des ſept rayons viſueles, dont je viens de parler, n'étoit pas encore démontrée. Les Grecs croyoient que les couleurs primitives exiſtoient dans les objets mêmes, & qu'elles étoient inhérentes aux quatre élémens.

Hippocrate ſaignoit avec la lancette, & employoit les ſcarifications & les ventouſes. Les vomitifs & les purgatifs, dont il ſe ſervoit, à moins de les adminiſtrer à de très-petites doſes, étoient très-violens, tels que l'Hellebore blanc & noir, l'Elatérium, la Scammonée, & la Coloquinte. Il preſcrivoit le lait d'âneſſe mêlé avec du ſel, comme un doux laxatif, ainſi que les lavemens & les ſuppoſitoires. Il donnoit le ſuc de Pavot ou Méconium, pour calmer les douleurs, & pour provoquer le ſommeil.

Les remèdes internes, dont il faiſoit uſage, n'étoient rien moins que nombreux, comme on peut les voir dans *Le Clerc*, qui a rangé toute la Pharmacopée d'*Hippocrate* dans un ordre alphabétique. Sa plus grande attention ainſi, que celle de tous les anciens Médecins, ſe portoit principalement ſur la partie diététique de la Méde-

---

a un trop grand nombre de raiſons pour qu'on puiſſe leur refuſer cette connoiſſance. (Voyez Dutens, *Origine des Découvertes attribuées aux Modernes.* Tom. II. pag. 246. ſuiv.)

cine, & sur la manière de déterminer le temps favorable pour administrer les alimens & la boisson aux malades. En prescrivant la nourriture soit aux malades, soit aux hommes en santé, il avoit toujours égard à l'habitude de chaque homme, & à la différence des climats. Il déconseille un régime trop exacte & trop méthodique, comme un moyen peu propre à conserver la santé.

Dans les fièvres *Hippocrate*, prescrivoit très-peu de remèdes internes; sa pratique étoit extrêmement simple. Ce n'étoit qu'avec une extrême précaution qu'il agissoit dans ces cas, crainte d'interrompre la marche de la nature, pendant que les humeurs étoient crues, & pas encore suffisamment préparées pour être évacuées. Quand la coction étoit achevée, il supposoit que la Nature essayoit d'expulser les humeurs peccantes par quelque évacuation ou crise. La découverte que les Modernes on faite des préparations antimoniales, & du quinquina a renversé en grande partie l'ancienne théorie, & prévient les erreurs, qu'une pratique si timide pourroit commettre.

Dans les *fièvres continentes* & *rémittentes*, il paroît n'avoir été qu'un simple spectateur, assis auprès du lit du malade, tenant registre des bons & des mauvais symptômes, confiant tout

aux efforts de la Nature, & pronoſtiquant l'iſſue de la maladie par ces mêmes efforts. Cette conduite donna lieu au ſarcaſme d'*Aſclépiade*, qui vivoit quelques ſiècles après à Rome, & qui appelloit la pratique d'*Hippocrate* une *méditation ſur la mort*. Sa manière de traiter les fièvres que je viens de nommer, conſiſtoit principalement à régler les alimens & la boiſſon. Pendant le paroxysme de la fièvre tout aliment étoit interdit, juſqu'à ce que le froid fut diſſipé & que la chaleur fut également répandue par tout le corps depuis la tête juſqu'aux extrémités. La tiſane d'orge ou d'autres grains, l'oxymel, l'eau, & ſouvent une infuſion de différentes herbes étoient les moyens qu'il employoit: & ces minces délayans ſervoient en même temps d'alimens & de boiſſon. Il les donnoit froids, pendant l'été, ſi rien ne l'empêchoit. Si le malade étoit foible & abattu, il ordonnoit l'uſage du vin comme du cordial le plus fortifiant. Il recomandoit en général un lavement pour débarraſſer les inteſtins. On trouve dans ſes ouvrages un certain nombre de cas de fièvres épidémiques; & dans les exemples qu'il y rapporte, il paroit que la Nature avoit été ſouvent un Médecin malheureux. Dans pluſieurs eſpèces de fièvres il recommandoit dans le commencement un bain chaud, ou de laver le corps avec de l'eau chaude. Dans

les fièvres quartes il prescrivoit les sternutatoires, les vomitifs, les purgatifs, les bains chauds, les sudorifiques, & autres remédes internes.

Dans les inflammations locales internes il faisoit des saignées plus ou moins copieuses, suivant la violence de la maladie & de la douleur, l'âge, la force & la vigueur du malade. Dans la *Pleurésie*, il fomentoit de plus le côté affecté avec du sel chauffé & renfermé dans un sachet; & quelquefois en y appliquant une vessie remplie d'eau chaude, ou une éponge mouillée d'eau chaude, après l'avoir exprimée.

Dans la *Péripneumonie* ou inflammation des poumons il recommandoit un bain chaud, & des infusions délayantes avalées en très-petite quantité à-la-fois, afin de favoriser l'expectoration & l'écoulement de l'urine. Ces infusions, qui étoient de différentes plantes, mêlées avec du miel & du vinaigre, étoient fort propres à cet effet. Le bain chaud sert, dit-il, à ramollir la peau & les articulations, à provoquer l'urine, & à ouvrir tous les conduits sécréteurs, à raffraîchir, & à dissiper la pesanteur de la tête (1).

Dans certaines espèces de *Phthisie Pulmonaire* il prescrivoit un vomitif, quelques infusions & fumigations pectorales, & quelquefois des ster-

(1) De vict. acut. vol. 2. pag. 196.

nutatoires : les alimens qu'il permettoit dans ce cas, étoient des volatiles, & des poiſſons cartilagineux, & il interdiſoit l'uſage de tout aliment âcre, tout excès dans le manger & dans le boire, ainſi que les plaiſirs de l'amour ; il ordonnoit avec cela un exercice modéré & la promenade, pourvu que ce fut à l'abri du ſoleil & du vent. Si la maladie réſiſtoit à tous ces moyens, il cautériſoit la poitrine & le dos avec un fer chaud, de manière à y exciter des ulcères artificiels, qu'il menoit à ſuppuration.

Lorſque quelque *empyême* ou collection de pus ſe formoit à la ſuite d'une Pleuréſie, d'une Péripneumonie, ou d'une Phthiſie, il tiroit la langue de la bouche, & il introduiſoit quelque liquide avec violence dans le goſier, afin d'exciter la toux & de faire crêver par ce moyen l'abcès. Si cela ne réuſſiſſoit point, il ſe haſardoit à faire une ouverture au côté pour donner iſſue au pus. Il employoit de plus dans cette maladie des ſternutatoires.

Dans l'*Eſquinancie*, il ſaignoit au bras, & s'il étoit néceſſaire, ſous la langue : il preſcrivoit des lavemens, & des vapeurs chaudes & des fumigations pour être reſpirées par la bouche & par le nez, ainſi que des gargariſmes chauds, pour relâcher les parties affectées, & pour provoquer le flux de la ſalive.

Dans la *Passion Iliaque*, ou inflammation des intestins, accompagnée de constipation opiniâtre, il saignoit & (ce qui mérite des reproches) il faisoit vomir; il plaçoit le malade dans un bain chaud, il fomentoit le ventre & les extrêmités inférieures & les frottoit avec de l'huile chaude, il ordonnoit des lavemens, & quelquefois il introduisoit de l'air dans le ventre à l'aide d'un soufflet appliqué à l'anus, pour administrer immédiatement après cette opération un lavement; il se servoit aussi des suppositoires.

Dans une espèce de *mal de tête* chronique, il fomentoit la tête, & faisoit renifler des sternutatoires faits du sucs de quelques plantes ou d'hellèbore; & si le mal résistoit à ces moyens, il ouvroit les veines des tempes ou du front, ou il cautérisoit ces parties ou la nuque par le moyen d'un fer chauffé.

Dans les fluxions séreuses des yeux, il appliquoit le feu aux mêmes parties que dans les maux de tête. Au rapport d'*Hérodote* (1) un pareil moyen étoit en usage chez les Egyptiens: les

(1) Ce sont les Libyens Nomades, à qui Hérodote (liv. IV. chap. 187) attribue l'usage de brûler les veines du haut de la tête ou celles des tempes de leurs enfans à l'âge de quatre ans, dans l'intention non de guérir, mais d'empêcher qu'ils ne fussent par la suite incommodés de la pituite qui coule du cerveau.

mères brûloient les tempes de leurs enfans avec de la laine graſſe de mouton pour les guérir des fluxions des yeux.

Dans le *Tétanos* & dans le *Trismus* ou ſerrement convulſif de la mâchoire, il frottoit ſouvent le corps avec de l'huile chaude, & il preſcrivoit des ſternutatoires.

Il regardoit la *goutte* comme une maladie qui pouvoit être guérie par le régime & par l'exercice, toutes les fois qu'elle étoit encore récente & dans un ſujet jeune; il la croyoit incurable dans les gens âgés, & lorſqu'elle étoit invétérée. Dans les *douleurs arthritiques*, *sciatiques*, & en général dans toutes les douleurs chroniques & fixées dans quelque partie déterminée du corps, il appliquoit ſouvent le fer chaud ſur le ſiège de la douleur, ou il y pratiquoit un ulcère artificiel en cautériſant la partie avec de la charpie ou du moxa.

Dans l'*Hydropiſie*, il purgeoit, & donnoit pour alimens des végétaux diurétiques; il preſcrivoit une diète ſèche, peu de boiſſon & beaucoup d'exercice. Parmi les diurétiques, dont il ſe ſervoit, on trouve les oignons, l'ail, le poireau, le céleri, le perſil, les concombres, les melons, le fénouil, le miel, & le vin blanc; dans certains cas il employoit les cantharides, qui ſont un violent diurétique. Si la maladie devenoit re-

belle & que l'eau fut logée dans la membrane cellulaire externe ; il pratiquoit des ponctions à la peau ; & si l'eau étoit dans la cavité de l'abdomen ou dans celle de la poitrine, il faisoit l'opération de la paracentèse.

Dans les *Ulcères des reins*, pendant le paroxysme de la douleur, il ordonnoit un bain chaud & des fomentations appliquées à la région externe des lombes ; il prescrivoit du vin blanc détrempé ; & pour boisson ordinaire du lait ou du petit-lait. Il ordonnoit également le bain chaud dans les *douleurs néphrétiques* accompagnées d'une congestion de gravier ou de petits calculs dans les reins ou dans les conduits urinaires.

Il employoit le même remède dans une espèce de *Jaunisse*, en y joignant un purgatif ; des alimens pris parmi les végétaux diurétiques, du vin, &c. Il décrit plusieurs espèces de maladies du foie & de la rate, ainsi que la différente méthode de traitement qui convient à chaque espèce.

Hippocrate traite des *Maladies des femmes* avec une prolixité extraordinaire ; il considère l'utérus comme la cause de tous les maux qui affligent le beau sexe. Il décrit la suppression des règles, ainsi que leur écoulement excessif, diverses espèces de *Fleurs Blanches*, le *Cancer* de la matrice, sa *chûte*, la *Passion Hystérique*, &c.

Dans une *Menstruation immodérée*, il faisoit introduire dans le vagin des pessaires astringens, & il appliquoit des ventouses sur le sein; il conseilloit à la malade de rester couchée sur son lit avec les pieds élevés, de faire aussi peu de mouvement qu'il lui fut possible, & de se faire appliquer fréquemment à la partie inférieure de l'abdomen & aux parties sexuelles, des éponges trempées dans de l'eau froide.

Dans les *Paroxysmes hystériques* il faisoit entourer le ventre de la malade, d'une ceinture bien serrée; il lui tenoit sous le nez des substances fétides; il excitoit quelquefois l'éternuement, & il donnoit intérieurement pendant les intervalles le castoréum. Il introduisoit dans le vagin, au moyen d'un entonnoir, des fumigations & des vapeurs chaudes émanées de différentes substances, dans l'affection hystérique aussi bien que dans la suppression des règles; & il employoit également dans l'une & l'autre de ces maladies les pessaires. Mais le remède le plus efficace, suivant l'opinion d'*Hippocrate*, étoit de seconder les intentions de la Nature, en allumant le flambeau de l'Hymen, dans le cas où la malade ne fut point mariée. Les pessaires, les injections & les fumigations qu'il employoit pour le vagin & pour l'utérus, étoient composées d'une prodigieuse quantité d'ingrédiens. On voit la même

variété dans les potions & les mixtures qu'il faisoit prendre pour ces différentes maladies.

Il reconnoît plusieurs causes de la *stérilité* & de l'*avortement*, & il prescrit en conséquence divers remèdes pour ces affections. Il décrit les signes & les symptômes de la vraie conception. Pour favoriser la délivrance, lorsqu'elle se fait avec difficulté, il conseille l'usage des sternutatoires, & de secouer fortement la femme pendant les douleurs de l'enfantement, dans le cas où l'enfant se présente dans une position naturelle, savoir avec la tête la première : mais s'il ne présente que le bras, la jambe, ou la fesse, il veut alors qu'on le retourne de manière à lui faire présenter la tête ; ce qui est l'opposé de la pratique moderne. Il faisoit l'extraction du fétus mort du sein de sa mère avec un crochet de fer, & quelquefois après l'y avoir dépécé par morceaux. Pendant le travail de l'enfantement il faisoit appliquer des fomentations aux parties génitales. Dans les inflammations de la matrice, survenues à la suite de l'accouchement, il prescrivoit des fomentations, des cataplasmes, quelquefois des bains chauds, une diète ténue &c. ; & dans la suppression soudaine des lochies il administroit des purgatifs ou des lavemens, des fomentations, des bains chauds &c..

Le partie la plus importante & la mieux tra-

vaillée de la Chirurgie d'*Hippocrate*, est celle qui concerne les fractures, les luxations, les ulcères & les fistules. En effet elle fait encore aujourd'hui la base de la Chirurgie moderne. Il y parle de l'extention, de la réduction, des bandages & des attéles propres aux fractures & aux luxations des différens os, de quelque espèce ou nature qu'elles soient; ainsi que de diverses inventions ou machines pour augmenter l'extension, lorsqu'il est nécessaire. Il indique les cas où un bandage doit être serré ou lâche, l'intervalle qu'il faut observer d'un pansement à l'autre, la position la plus convenable au membre fracturé, le régime ou la diète du malade, & le temps pendant lequel le callus se forme ordinairement. *Celse* a copié tout ce qu'il y a d'utile dans cette doctrine, concernant les fractures du crâne & l'application du trépan, ainsi que les ulcères & les fistules. Pour éviter les répétitions, je dois renvoyer le lecteur à l'article concernant ce dernier Auteur, où je reviendraisur *Hippocrate* pour parler de quelques onguens & cataplasmes émolliens & discussifs, dont il se servoit. Parmi les escharotipues qu'il employoit dans les ulcères sordides & dans les chairs fongueuses, nous trouvons le nitre (1), l'alun, le vert-de-gris, &

(1) Voyez la Table au mot *Nitre*.

la chaux-vive, & un nombre prodigieux de compofitions qu'il appliquoit extérieurement.

Nous voici arrivés à la partie des écrits de ce grand homme, dont plufieurs ne pourroient foutenir une critique févère. Sa théorie fur les caufes prochaines des maladies, eft embrouillée par le mélange de quatre prétendues humeurs primitives, qui font le fang, la pituite, la bile jaune, & l'atrabile. Il les fait entrer dans la compofition du corps, comme des élémens, & fait dépendre les maladies de leur dégénération, de leur mixture difproportionnée, ou intempérie, & notamment de la bile jaune & de l'atrabile. Il leur attribue les qualités de la chaleur, du froid, de l'humidité & de la féchereffe. La doctrine de quatre élémens primitifs, favoir, du feu, de l'air, de la terre, de l'eau, confidérés comme parties conftituantes de tous les corps de la Nature, reconnoit pour fes premiers Auteurs *Thalès* & *Pythagore.*

On eft forcé par les connoiffances Anatomiques des Modernes, de convenir que l'Anatomie d'*Hippocrate* eft très-imparfaite. De fon temps l'ufage de difféquer des corps humains n'avoit pas encore prévalu; & il n'acquit des connoiffances fur cette partie de la Médecine (excepté peut-être l'Oftéologie) que par l'ouverture des animaux, dont quelques-uns, comme par exemple

les ſinges, reſſemblent extrêmement à l'homme par leur ſtructure interne. Malgré ces obſtacles, pour ſe procurer des idées correctes ſur l'Anatomie, il nous a donné une deſcription ſuperficielle des poumons, du cœur, de l'eſtomac, du foie, de la rate, des reins, des urétères & & de la veſſie, ainſi que des gros troncs des vaiſſeaux ſanguins. Son Oſtéologie eſt la meilleure partie de ſon Anatomie. Quant aux muſcles, il ſe borne à les conſidérer comme les inſtrumens du mouvement. Il ſavoit que le cerveau étoit la principale origine du mouvement & du ſentiment; & que le corps tiroit ſa nourriture du ſang, qu'il conſidéroit comme la ſource de la chaleur: mais il ignora abſolument la circulation de cette humeur. Il prétendoit que les germes ou rudimens des fétus mâles ou femelles étoient contenus dans la liqueur ſéminale des deux ſexes.

Le *Style* d'*Hippocrate* eſt extraordinairement concis, & par cette cauſe ſouvent obſcur. Il eſt bien moins élégant que celui de quelques-uns de ſes Prédéceſſeurs (1), ainſi que de pluſieurs

(1) Je ne ſais quels ſont ces Prédéceſſeurs. Nous n'avons aucun écrit de ceux qui ont dévancé Hippocrate, pour pouvoir juger de leur ſtyle relativement à celui de ce dernier. Parmi les Succeſſeurs de ce grand homme, les meilleurs Ecrivains ſans contredit ſont Galien & Arétée; mais ces Auteurs ſont ſi loin de la beauté du ſtyle d'Hippocrate, que les Au-

autres Ecrivains qui lui ont ſuccédé. On trouve dans ſes écrits des contradictions, quelques obſervations peu importantes ; & un monſtrueux mêlange de quelques maladies que les Médecins venus après lui n'ont ni connues ni décrites ; ce qui nous autoriſe à croire, qu'on a altéré ſes écrits par des additions faites après ſa mort ; & qu'il y en a parmi qui ne ſont point de lui. Il faut cependant avouer, qu'on y trouve une infinité d'idées & de maximes utiles. Doué d'un jugement profond & ſévère, *Hippocrate* eſt on ne peut plus vigilant & plus attentif, à ſuivre la marche, ſouvent tortueuſe, des maladies, & à examiner avec une patience infatigable tous leurs changemens. Malgré cela, ſes prédictions

teurs de la Byzantine le ſont d'Hérodote & de Thucydide. Si c'eſt avec ces derniers que M. Black veut mettre en parallèle le fondateur de la Médecine, il nous permettra d'obſerver qu'il n'y a rien de commun entr'eux. Chaque science ou branche de littérature a ſon ſtyle particulier ; & certainement Hippocrate eſt auſſi parfait dans le ſtyle Médical d'une grande partie de ſes écrits, qu'Hérodote & Thucydide le ſont dans leur ſtyle Hiſtorique. Je doute qu'aucun Médecin ſoit antérieur ſoit poſtérieur à Hippocrate ait pu écrire les *Aphoriſmes*, les *Prognoſtiques*, le traité de *victu acutorum*, celui *de Aëribus, aquis & locis* &c., avec plus de conciſion, d'élégance & de cette ſimplicité qui fait tout le charme des écrits des Anciens, & qu'on ne peut ſentir à moins d'être bien verſé dans leur langue.

ſont ſouvent fondées ſur un ſeul ſymptôme, quoique d'après ſes propres règles & ſes préceptes, pour prédire les évènements futurs d'une maladie, il faille la conſidérer ſous plus d'un point de vue, & faire attention aux forces qui reſtent à la Nature, & aux ſuccès qu'on peut raiſonnablement attendre des ſecours de l'Art. Ses aphoriſmes ſont écrits dans le même ſtyle, dont j'ai déjà donné un échantillon : *Vita brevis, ars longa, experientia fallax, judicium difficile &c.* Jai mis la traduction Latine à la place de l'original Grec, qui eſt beaucoup plus concis, & orné d'une diction majeſtueuſe. Son langage eſt en général ſerré ; & il manque dans pluſieurs endroits d'ordre & de clarté. Il ſeroit trop ſec & ſouvent inintelligible pour les commençans en Médecine. Ses écrits reſſemblent plutôt à un regiſtre ou à un magaſin plein de faits ſolides, entaſſés les uns ſur les autres, qu'à une narration agréable. On peut, à mon avis, comparer *Hippocrate* à notre *Bacon de Verulam* ; il fut en Médecine, ce que ce dernier a été dans les temps modernes en Philoſophie. C'eſt *Hippocrate* qui traça le premier la véritable route qui conduit aux connoiſſances Médicales. C'eſt lui qui jeta les premiers fondemens de preſque toutes les branches de la Médecine, quoiqu'il n'en portat aucune à la perfection. Dans un eſpace

de temps si court, il fit des merveilles pour un seul homme; mais l'édifice d'une science telle que la Médecine étoit trop vaste pour être terminé par une seule personne. Il aura toujours la gloire immortelle d'avoir fourni le premier, le modèle, que les Médecins de plusieurs siècles successifs ont imité & surpassé en grande partie.

Hippocrate parle encore des devoirs du Médecin, & pose les règles, auxquelles il doit conformer ses mœurs & sa conduite. Il exerçoit toutes les branches de la Medecine; & il faisoit suivant les occasions l'office du Médecin, du Chirurgien, de l'Apothicaire, de l'Accoucheur, & même par fois celui du garde-malade. Il paroît aussi, qu'il voyagea dans la plupart des grandes villes de la Grèce, pour y exercer sa profession. Athènes lui décerna une couronne d'or, & lui fit de magnifiques présens, en récompense des services qu'il avoit rendus à la République affligée d'une maladie pestilentielle. *Artaxerxès* roi des Perses le sollicita dans les termes les plus pressans, & en lui promettant des récompenses royales, de se rendre à son camp, pour lui donner quelques conseils au sujet d'une maladie contagieuse qui désoloit son Armée. *Hippocrate* rejeta, nous dit-on, les offres du Monarque, par la seule raison qu'il étoit l'ennemi de la Grèce. Cette correspondance épistolaire, dont l'authenticité est révoquée en doute, est insérée parmi

les Œuvres de ce vénérable Patriarche de la Médecine.

DEMOCRITE.

Démocrite, l'intime ami d'*Hippocrate*, voyagea pour s'inſtruire en Egypte, en Perſe, & dans une partie des Indes. En retournant dans ſa patrie, il fit un grand nombre d'expériences, & diſſéqua beaucoup d'animaux. Il écrivit ſur le vuide, ſur la gravité, & ſur les Elémens primitifs. Une vie extrêmement retirée, & la ſingularité de rire ſans ceſſe (ſingularité, qui avoit peut-être ſa ſource dans une pédanterie affectée,) firent que les Grecs regardèrent pendant quelque temps cet illuſtre Philoſophe comme un fou. Cependant, ſi les hommes, dans la recherche de la vérité, avoient toujours ſuivi l'exemple d'*Hippocrate* & de *Démocrite*, au lieu d'imiter *Platon* & *Ariſtote*, ils ſeroient aujourd'hui beaucoup plus ſages & plus inſtruits.

PLATON, ET ARISTOTE.

Platon & *Ariſtote* ſuccédèrent à *Hippocrate* dans l'intervalle d'environ une cinquantaine d'années. ces deux Auteurs, ſi l'on en croit le ſavant Lord *Bolingbroke*, ont inventé des ſyſtêmes plus funeſtes à la vérité, & au vrai ſavoir, que ne le furent les ravages des Goths & des Sarraſins. *Platon* défigura la Philoſophie naturelle & l'étude des Sciences par toutes les ſubtilités & les chimères de la Méta-

physique ; & *Aristote* par une dialectique captieuse, par des sophismes & par un jargon Scholastique. Leurs systêmes furent à la mode dans toute la Grèce, & continuèrent d'exercer une espèce d'empire sur les écoles de Rome dans tous les siècles de la barbarie Gothique, Arabe & Ecclésiastique. Entremêlés parmi les différentes branches de Littérature, ils détournèrent les hommes de l'observation & de l'expérience, les seuls chemins qui conduisent sûrement à la vérité.

Aristote fut précepteur d'*Alexandre* le Grand ; & composa un systême d'Histoire Naturelle, à la requisition de son Eléve. Ce Monarque ordonna aux chasseurs, aux pêcheurs & aux agriculteurs de toutes les contrées de l'Empire de Macédoine, de contribuer à la collection des matériaux nécessaires à la confection de cet ouvrage. On y trouve différens articles sur la dissection de divers animaux, tels que les poissons, les oiseaux, les insectes. Il y expose la structure & les usages de leurs différens organes, leur manière de se propager, de pondre ou de mettre bas, de vivre & de se nourrir, leurs habitudes & leurs maladies. C'est le plus ancien modèle d'Histoire Naturelle, qui ait échappé aux ravages du temps ; & on en regrette la partie botanique, qui n'a point eu le même bonheur. Cet ouvrage présente à travers plusieurs erreurs une variété de faits & d'excellentes observations. Ses Problêmes

concernant la Médecine & différentes autres ſciences, ſont des textes, qui ont également excité la curioſité & la critique de la poſtérité.

THEOPHRASTE.

Le plus ancien Naturaliſte dans la partie Botanique, dont les écrits ſoient parvenus juſqu'à nous, eſt *Théophraſte*, diſciple d'*Ariſtote*. Mais ſes obſervations ont fort peu de rapport à la Médecine : elles tendent principalement à expliquer la ſtructure des plantes & des arbres, leur culture, leur propagation, leur accroiſſement, leurs différences & leurs maladies; elles ne regardent en général que quelques centaines d'eſpèces de végétaux.

DIOCLES.

A cette époque on commence à voir quelque foible lueur de connoiſſances Anatomiques, qui vient éclairer la Médecine. *Dioclès*, Médecin contemporain de *Platon*, publia par écrit des règles pour la diſſection des animaux. L'Anatomie de l'homme ne fut enſeignée que cent ans après par *Hérophile* & *Eraſiſtrate*, deux Médecins, qui diſséquèrent les premiers des corps humains. L'un étoit natif de l'Iſle de Cos; l'autre étoit d'origine Carthaginoiſe (1). Tous deux ſe tranſportèrent

(1) On a été long-temps induit en erreur par la reſſemblance des noms, au ſujet de la patrie de ces deux célèbres Médecins. Eraſiſtrate, petit fils d'Ariſtote, & connu pour avoir découvert par l'agitation du pouls d'Antiochus Soter

à Alexandrie, pour y exercer leur profeſſion, & pour y diſſéquer des cadavres ſous la protection des Rois d'Egypte. On ſait que c'eſt *Alexandre* le Grand, qui après avoir conquis la Perſe & l'Egypte, fonda cette ville, qui devint par ſa ſituation le centre du commerce de tout le Monde. Tenant par un iſthme à la Méditérannée & à la mer Rouge, elle étoit propre à devenir un grand entrepôt de marchandiſes entre l'Europe & l'Inde. A la mort d'*Alexandre*, ſon vaſte Empire fut la proie des hommes ambitieux, qui l'avoient aidé à le conquérir, & qui ſe le diviſèrent entr'eux. L'Egypte ſubſiſta enſuite ſous le règne de treize *Ptolomées* & de *Cléopatre*, comme un Etat indépendant & très-floriſſant pendant l'eſpace de trois cent ſix ans, après quoi elle fut ſubjuguée par les Romains ſous *Auguſte*. Les ſucceſſeurs d'*A*-

la paſſion que ce jeune Prince avoit pour ſa belle mère (Voyez Plutarque dans la *Vie de Demétrius*, Tom. v. pag. 70. Edit. *Reiſk*), étoit de l'Isle non de Cos, comme l'a prétendu Etienne de Byzance (à l'article *Cos*) ni de Chios, comme on le trouve dans Galien (*in Iſagoge*), mais de *Céos* une des Isles de l'Archipel, connue aujourd'hui ſous le nom de *Zia*. Quand à Hérophile, Galien ou l'Auteur du Livre que je viens de citer ſous le nom d'*Iſagoge*, dit expreſſément, qu'il étoit de Chalcédoine; & quoique le même Galien l'appelle Carthaginois dans un autre endroit (liv. 1. de *uſu partium*, Tom. 1. pag. 370); il eſt plus que vraiſemblable que cette dernière leçon nous vient de l'inadvertence des copiſtes.

lexandre ſur le trône d'Egypte, furent tous protecteurs des Lettres & des Arts. Le ſecond *Ptolomée* raſſembla deux cent mille volumes de livres dans la ville d'Alexandrie ; & cette celèbre Bibliothèque fut enſuite augmentée par tous ſes ſucceſſeurs d'un grand nombre de livres, qu'on fit venir à grand frais de toutes les parties du Monde, où les Sciences avoient fait quelques progrès. Alexandrie conſerva, pluſieurs ſiècles après, la gloire d'être regardée par les Grecs & par les Romains, comme le ſiége de la magnifiſence & des Arts, & comme une Ecole très-renommée de Médecine, & ſpécialement de l'Anatomie.

Au rapport de certains Auteurs, il ne fallut rien moins que l'Autorité deſpotique des Rois d'Egypte, pour protéger contre l'indignation publique les premiers Diſſéqueurs de corps humains. Leurs travaux étoient regardés avec horreur, & on les taxoit d'impiété : c'eſt vraiſemblablement à cette diſpoſition du public qu'il faut attribuer le bruit répandu alors, & tranſmis enſuite à la poſtérité par *Celſe* & par *Tertullien*, qu'*Eraſiſtrate* & *Hérophile*, avoient diſſéqué des Criminels en vie. Le préjugé populaire & la nouveauté de la choſe elle-même, auront probablement porté quelques hommes à forger ce conte & à accréditer la nouvelle d'une barbarie digne des Sau-

vages, afin de rendre les Anatomiſtes plus odieux. La Nature humaine frémit au ſeul récit de cette infernale cruauté. S'il étoit jamais poſſible que des monſtres inſenſibles fuſſent capables d'exercer de pareilles cruautés ſur leurs ſemblables, ils mériteroient d'être en horreur à tout le monde, & leur mémoire devroit être vouée à une infamie perpétuelle. J'eſpère & j'aime à croire, qu'il n'y a aujourd'hui que les rebuts de la ſociété; les bourreaux, & d'autres exécrables monſtres de cette eſpèce qui ſoient capables de telles attrocités.

L'uſage reçu par les Egyptiens d'embaumer les cadavres, fait voir avec quelle ſollicitude ils tâchoient de préſerver les morts de la corruption & de l'anéantiſſement. Cette pratique eſt certainement aujourd'hui très-peu importante pour le genre humain; mais en Egypte elle faiſoit autrefois un métier particulier & diſtingué des autres. *Hérodote* rapporte, que de ſon temps la manière la plus diſpendieuſe d'embaumer parmi les Egyptiens, conſiſtoit à vuider le crâne du cerveau par les narines à l'aide d'un crochet, & en remplir enſuite la cavité de différentes gommes. On tiroit également les inteſtins & les viſcères, on les lavoit avec des drogues aromatiques diſſoutes dans du vin de palmier, on les remettoit en place, & on recouloit le ventre,

après l'avoir rempli de myrthe, de caſſe & d'autres drogues broyées; on y mettoit enſuite tout le corps dans du nitre pendant ſoixante-dix jours, & au bout de ce temps après l'avoir bien lavé, on l'emmaillotoit avec des bandes de ſoie enduites de gomme, & on le renfermoit dans un étui de bois (1). Chez les Ethiopiens, les gens de marque, étoient renfermés après leur mort dans un cylindre creux de cryſtal foſſil (2). Toutes les Momies d'Egypte, qu'on voit dans nos cabinets, ſont enveloppées de pluſieurs centaines d'aunes de bandes, de manière que les cadavres reſſemblent à une maſſe informe com-

(1) Hérodote rapporte (liv. II. chap. 86.) qu'on tiroit la cervelle par les narines, en partie avec un crochet de fer, & en partie par le moyen des drogues qu'on introduiſoit dans la tête &c. Quant aux inteſtins, cet Hiſtorien ne dit pas ce qu'on en faiſoit après les avoir nétoyés & paſſés au vin de palmier. Mais Porphyre & Plutarque y ont ſuppléé en nous apprenant qu'on les mettoit dans un coffre, & qu'on les jetoit ainſi dans le fleuve. Voyez la note 277 de Monſieur Larcher ſur l'endroit d'Hérodote que je viens de citer. La Caſſe (car j'imagine que le *Caſtor* que je trouve dans mon Texte Anglois eſt une faute d'impreſſion), eſt la *Caſſia cinnamomea*, c'eſt-à-dire notre Cannelle. De même le *Nitre* des Anciens eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Natron*, bien différent de ce que nous connoiſſons ſous le nom de Nitre. Les bandes dont on enveloppoit le cadavre étoient, non de ſoie, mais bien de coton, comme l'a prouvé M. Larcher, *Ibid. Note* 282.

(2) Voyez Hérodote liv. III. chap. 24.

posée d'un tas de linge gras qui a servi à des emplâtres. Les Egyptiens enterrés dans les catacombes, dans une terre de nature calcaire sèche & absorbante, se sont conservés pendant plusieurs milliers d'années sans être consumés; & cè sont ces restes affligeans de la vanité humaine, qui nous prouvent encore que l'espèce humaine a toujours eu à-peu-près la même stature.

M. *Brydone*, dans son dernier voyage à Malthe & en Sicile, nous dit, que dans quelques parties de cette dernière Isle, la peau & les muscles des corps morts, endurcis par un procédé particulier, ressemblent à du poisson sec, & qu'on y trouve dans cet état plusieurs centaines de cadavres conservés dans les souterrains pendant deux & trois cents ans. Sur le sommet de Ténériffe l'air, extrêmement sec, produit une telle crispation sur la peau, que les corps morts peuvent s'y conserver sans aucune préparation. Dans nos climats humides la meilleure manière d'embaumer les corps, seroit d'en injecter d'abord les vaisseaux sanguins; ce qui conserveroit une ressemblance de vie, en même-temps qu'il préviendroit la diminution du volume; d'ôter ensuite toutes les parties internes molles & corruptibles, & d'en remplir les cavités de gommes & d'aromates. Après ce procédé, on placeroit le corps dans une terre sèche ou dans du stuc, en le ga-

rantiſſant de l'air extérieur par une boîte ; on pourroit même mettre des yeux artificiels au viſage, qu'il faudroit également garantir par une glace. Mais je reviens aux deux célébres Anatomiſtes, que j'ai abandonnés pour un moment.

L'Anatomie du cerveau & des nerfs décrite par *Eraſiſtrate* eſt beaucoup plus exacte que celle de ſes prédéceſſeurs. *Galien* nous a conſervé la deſcription des ventricules de ce viſcère que cet Anatomiſte avoit faite. Il a auſſi découvert les vaiſſeaux blancs du méſentère, connus ſous le nom de vaiſſeaux lactés, & qui conduiſent le chyle des inteſtins dans le ſang ; mais il a abſolument ignoré leur uſage, ainſi que les points où ils finiſſent. Il écrivit des traités ſur le pouls & ſur les cauſes des maladies. Il eut ſur les purgatifs & ſur la ſaignée le même préjugé que *Chryſippe* ſon précepteur en Médecine, lequel avoit condamné ces évacuations, déterminé vraiſemblablement par les mauvaiſes ſuites que pouvoient entrainer les purgatifs draſtiques, alors en uſage, tels que l'hellebore, la ſcammonée, & la colocynthe. Il remplaça ces remèdes par l'abſtinence, & la diète végétale, & en cas de pléthore, par les lavemens, les vomitifs, l'exercice & les bains. Il s'éleva contre les *compoſitions royales*, comme on les qualifioit alors, qui n'étoient qu'un aſſemblage de ſubſtances végétales,

animales & minérales mêlées ensemble sans ordre ni méthode; ainsi que contre toute espèce de charlatanisme Médical. Quelques-uns de ses élèves établirent après sa mort une école à Smyrne. *Hérophile*, son rival en Anatomie, fit un plus grand usage de remèdes internes soit simples soit composés. Ce fut le premier, qui enseignât que les nerfs tiroient leur origine du cerveau & de la moelle épinière, & qui découvrit deux tuniques de l'œil. Il parle d'une Paralysie du cœur, comme étant quelquefois la cause des morts subites. Les Ouvrages de ces deux Médecins ne sont point parvenus jusqu'à nous : mais *Cœlius Aurelianus* & *Galien* nous ont conservé de nombreux fragmens de leurs préceptes de pratique.

Ce fut du temps d'*Hérophile* & d'*Erasistrate*, que la Médecine & la Chirurgie, pratiquées jusqu'alors dans la Grèce par la même personne, furent séparées en trois branches distinctes (1), auxquelles on donna les noms de *Diététique*, de *Pharmaceutique*, & de *Chirurgie*. Ces dénominations ne répondent pas exactement à la division actuelle de la Médecine. Le *Chirurgien* dans ce

---

(1) Voyez Celse *in præfat.* Plutarque fait aussi mention de cette division de la Médecine en trois parties, dans son traité *de Solertia animalium* vol. x. pag. 56. sq. Edit. de *Reisk.*

temps n'exerçoit que la partie manuelle de l'Art, & se bornoit aux seules opérations. Les ulcères, mêmes les plaies & les tumeurs, qui sembleroient lui appartenir de droit, étoient confiées au *Pharmacien.* Il ne restoit au *Médecin* que le soin de régler la diète, & d'ordonner les médicamens internes, si le cas en indiquoit l'usage.

Ce fut à la même époque que la Médecine commença à former deux sectes, dont l'une étoit celle des *Empiriques*, & l'autre portoit le nom de *Dogmatiques.* Il paroît que les Médecins appellés de l'un ou de l'autre de ces noms eurent plus à cœur les intérêts de leurs partis respectifs, que ceux de la vérité & du Public. Ils portèrent la haine les uns contre les autres, ainsi que cela arrive dans toutes les divisions littéraires, jusqu'à l'acharnement. Les Empiriques se déclarèrent les ennemis de tout raisonnement; tandis que les Dogmatiques au contraire se faisoient forts de pénétrer les mystères les plus impénétrables de la nature, & que, malgré le peu de connoissances qu'ils avoient en Anatomie, en Philosophie & en Histoire Naturelle, ils avoient la présomption de décider les questions sur les principes élémentaires du corps, d'expliquer ses fonctions les plus obscures, ainsi que les causes premières des maladies. Il n'est pas du tout surprenant que les Empiriques, choqués des

prétentions si absurdes, se soient portés à l'autre extrêmité, en méprisant toute espèce de raisonnement, & qu'ils se soient obstinés à rejeter toutes les recherches, qui avoient pour objet l'état Physiologique du corps, ainsi que les causes de ses maladies. Ceux qui désirent de juger du mérite des Sectateurs de ces deux systêmes, du-moins par rapport à leurs disputes, peuvent consulter *Celse.* Cet Auteur a exposé avec impartialité les argumens des uns & des autres; argumens qui n'ont plus aucun intérêt pour nous, vu les progrès que la Médecine a déjà faits. Il n'existe plus aujourd'hui aucune secte en Médecine dans le sens & d'après les vues bornées des Empiriques, si ce n'est parmi les charlatans; & l'on ne trouve un véritable Dogmatique que parmi quelques visionaires, dont le cervau mal organisé est rempli de monstres & de chimères.

HERRACLIDE *de Tarente.*

Héraclide de Tarente, disciple de *Mantias*, fut le principal entre les Empiriques, comme *Sérapion* avoit été le fondateur de cette secte, dans laquelle on comptoit encore *Glaucias* & *Apollonius.* On ne peut nier que les Empiriques ne fussent très-exacts à décrire les symptômes essentiels ou signes diagnostiques des maladies, & les bons ou les mauvais effets des médicamens, (*juvantia*

et lædentia.) C'eſt ſur cette ſecte, que celle des *Méthodiques* que nous allons bientôt trouver à Rome, fut entée. *Héraclide* fit des recherches ſur les vertus des différentes ſubſtances végétales, minérales & animales. *Cœlius Aurelianus* ainſi qu'un autre Ecrivain poſtérieur, nommé *Soranus*, ont recueilli ſes préceptes de Médecine, qui ſans cela ſeroient vraiſemblablement perdus. La plupart des écrits des anciens Chirurgiens, poſtérieurs à *Hippocrate*, ont eu le même ſort; mais on en trouve l'eſſence conſervée dans les Ouvrages de *Celſe.*

La chaîne des Ecrivains Médecins éprouve à cette époque une interruption; mais cette perte n'eſt pas auſſi importante, qu'on pourroit ſe l'imaginer à la première vue. La plupart des fragmens de ces Auteurs, dont les écrits originaux n'exiſtent plus, ont été conſervés dans les Ouvrages de quelques Ecrivains poſtérieurs de Rome, & d'autres villes de ce vaſte Empire. Nous allons reſaiſir cette chaîne à l'époque d'environ ſoixante ans avant *J.-Chriſt.*

CHAPITRE IV.

De Rome ; Médecins & Ecrivains de cette capitale, & des autres parties de l'Empire Romain ; un petit nombre d'Auteurs Grecs choisis sur la Médecine & sur la Chirurgie pendant les trois derniers siècles de la décadence de cet Empire, & environ un siècle après sa chute en Italie.

AU rapport de *Pline* le Naturaliste, six cents ans s'étoient écoulés après la fondation de Rome, avant qu'il y eût des Médecins établis. On peut opposer à l'autorité de *Pline* celle de *Denys* d'Halicarnasse, qui dit, que trois cents ans après la fondation de cette Capitale, une horrible peste avoit emporté une grande partie de ses habitans, tant citoyens qu'esclaves, & que le nombre des Médecins s'étoit trouvé trop petit relativement à celui des malades. Il est à présumer que les Médecins Romains ne furent jusqu'alors que des Empiriques ignorans, & que sous ce point de vue *Pline* ne les jugea point dignes du titre de Médecin. Cet Auteur fait mention d'un *Archagathus* (1), Grec d'origine, comme du premier

(1) Voyez Pline, liv. XXIX. chap. 6.

Médecin ou plutôt Chirurgien étranger qui eût pratiqué à Rome, l'an 535 de sa fondation. Cet étranger, dit-il, employoit si souvent le couteau & le fer ardent, il coupoit & brûloit avec une telle cruauté, que les Romains lui donnèrent le nom odieux de bourreau, & conçurent une grande aversion pour la Médecine.

Cent trente ans environ après cette époque, *Asclépiade* fut le second étranger, qui exerça la Médecine à Rome. Une preuve qu'il devoit y jouir d'une certaine réputation, c'est qu'il fut l'intime ami de *Cicéron*. *Pline* observe, que, malgré les grands émolumens que les Médecins tiroient de l'exercice de leur profession, lorsque Rome, enrichie des dépouilles des différentes Nations, étoit devenue une superbe Capitale, il n'y avoit que très-peu de Romains qui étudiassent cette science. En effet les seuls Ecrivains d'origine Italique qui méritent quelque attention par rapport à la Médecine, sont *Celse* & *Pline*. *Cicéron* nous apprend, que jusqu'à son temps les Romains avoient méprisé la Philosophie: *Marc Caton* dans une lettre écrite à son fils (1), faisant alors ses études à Athènes, lui communiqua ses craintes, que les Arts libéraux & les sciences des Grecs, la Médecine y comprise, une fois introduits à

(1) Voyez Pline, liv. XXIX. chap. 7.

Rome ne corrompiſſent les Romains. Pour réſoudre pluſieurs difficultés qui embaraſſent cette époque de la Médecine, il faut examiner avec un peu d'attention l'Hiſtoire de cette Nation; ſans quoi il ſeroit impoſſible de ſuivre d'une manière intelligible les progrès & la décadence ſubſéquente de la Science & de la Médecine.

La République Romaine paſſa le temps de cinq cents ans environ dans la pauvreté & dans une guerre civile ſans interruption. Ce ne fût que l'an 449 de la fondation de la ville, qu'elle ſubjugua les Samnites, le ſeul peuple rival qui lui reſtoit encore, & qu'elle donna des loix à toute l'Italie. A cette époque commença la guerre de Carthage. Avant la guerre Punique, le temple de *Janus* ne fut fermé (ce qui étoit un ſigne de paix) que pendant ſix ans ſeulement. *Tite-Live* obſerve, qu'avant cette époque, il n'avoit été fermé qu'une ſeule fois pendant l'eſpace de cinq cents ans: & que les dépouilles de Syracuſe, la belle Capitale de Sicile, ſaccagée dans la guerre contre les Carthaginois, & où le célèbre Mathématicien & Mécanicien *Archiméde* perdit la vie, avoient donné aux Romains pour la première fois le goût des Arts Grecs. Il y avoit déjà cinq cents ans paſſés depuis que *Romulus*, à la tête de quelques bergers bandits & fugitifs, avoit jeté les premiers fondemens de Rome. Ce ne fut que pendant les deux ſiécles ſuivans & une partie du

troisième, que les Romains conquirent d'immenses possessions en Europe, en Afrique & en Asie. Dévorés du désir d'éblouir l'Univers par la splendeur de leurs armes, & de lui imposer le joug accablant de leur tyrannie, ils ravagèrent le globe par un esprit d'ambition & par la rage de faire des conquêtes. L'étude des Sciences & des Arts ne pouvoit convenir à des hommes pénétrés de pareils sentimens, ni entrer dans leur éducation militaire. La conquête & la destruction du genre-humain, étoit alors regardées comme le plus haut degré de vertu, où l'homme put s'élever.

A l'époque d'*Auguste* & de la naissance de *J.-Christ*, temps qui répond à l'an 752 de la fondation de Rome, ce peuple altier qui avoit toujours violé le droit des autres Nations, par une succession rapide de conquêtes, se vit en possession de la plus belle partie de la terre; & un nombre incroyable de puissans Etats étoit fondu dans l'Empire Romain. Avant la fin du deuxième siècle de l'Ere Chrétienne, du temps de *Trajan* & des *Antonins*; tous les Royaumes civilisés & puissans de l'antiquité (excepté la Perse, l'Inde & la Chine), étoient engloutis par l'Empire Romain, & le nombre de ses habitans égaloit la population actuelle de l'Europe. La partie septentrionale de notre hémisphère, occupée main-

tenant par de puiſſans royaumes, n'étoit alors qu'un horrible déſert. L'Empire Romain avoit en général pour limites, du côté du Nord, le Rhin & le Danube.

Des Etrangers de différentes profeſſions attirés par l'opulence & par la renommée de Rome, s'y rendirent des provinces les plus éloignées de l'Empire. Tous les Arts libéraux furent ſucceſſivement apportés de la Grèce en Italie; & ce fut de ce ſol natal des Sciences & des Arts, que Rome fit venir la Poéſie, la Rhétorique, la Logique la Muſique, l'Architecture, la Sculpture, la Littérature, les Loix, & le rafinement du Goût. La Médecine ſuivit le ſort des autres Sciences à Rome, en s'y élevant & en tombant enſuite avec elles. *Plaute*, *Terence* & *Lucrèce* ſuccédèrent au Médecin *Archagathus*; *Aſclépiade* fut le contemporain de *Cicéron* & de *Céſar*; *Celſe* celui d'*Horace*, d'*Ovide* & de *Virgile*. C'eſt cette époque qu'on appelle le ſiècle d'*Auguſte*, & qui donna également naiſſance à *Tite-Live*, à *Varron* & à *Vitruve*. *Pline* & *Galien* ſuccédèrent à *Tacite*, & floriſſoient dans le deuxième ſiècle de l'Ere Chrétienne. Avant la fin de ce ſiècle, Rome étoit parvenue au plus haut période des Sciences & de ſa gloire militaire. En partant de cette époque, l'Empire commença à décliner; & en moins de quatre cents ans qui la ſuivirent, l'Italie & l'hémiſphère occidental furent ruinés par les barbares du Nord.

Du temps de *César*, la Bibliothèque d'Alexandrie, monument du goût des Rois d'Egypte, renfermoit déjà un nombre incroyable de Livres, dont une grande partie fut brûlée involontairement par ce conquérant. Pour pourvoir à son salut & à celui de son armée, *César* fut obligé d'incendier la flotte d'*Alexandrie*; mais malheureusement, les flammes communiquées à la Bibliothèque, y consumèrent, dit-on, quatre cents mille volumes. Cependant elle ne tarda point à recouvrir son ancienne splendeur, par la bibliothèque de *Marc-Antoine*, & la libéralité de *Cléopatre*; & cette précieuse collection de Livres subsista encore pendant six cents ans jusqu'à l'époque des Successeurs de Mahomet. Plusieurs particuliers opulens de Rome, possédoient dans le deuxiéme siècle, des Bibliothèques fort riches, qui leur avoient coûté des sommes énormes. Celle de *Gordien*, Citoyen d'une noble extraction & possesseur d'une fortune immense, devenu ensuite Empereur, contenoit soixante mille volumes.

Je vais examiner maintenant l'état de la Médecine & de la Chirurgie, & les progrès que ces deux Sciences firent dans l'Empire Romain.

ASCLEPIADE.

L'an 690 de la fondation de Rome, & le 62

de l'Ere Chrétienne, *Asclépiade* natif de Bithynie, commença par enseigner à Rome l'Eloquence & la Rhétorique. Il possédoit à fond cet Art, & c'est vraisemblablement à ce titre, qu'il devint l'intime ami de *Cicéron*. Peu de temps après il se démit de sa chaire, pour professer la Médecine, Art qui ne devoit pas être moins lucratif que celui de la Rhétorique, à en juger par cette démarche d'*Asclépiade*. Il est difficile de juger si c'est par sa propre conviction, ou dans la vue de s'attirer l'attention du Public, que ce Médecin exerça sa nouvelle profession d'une manière singulière. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit plusieurs innovations dans la théorie & dans la pratique de cet Art, & qu'il renversa une grande partie de la Médecine d'*Hippocrate*. D'après son nouveau systême, la santé dépendoit de la juste proportion des pores avec les atômes ou corpuscules auxquels ils devoient livrer passage; comme la maladie résultoit de leur disproportion avec ces mêmes corpuscules. C'étoit à-peu-près la Philosophie de *Démocrite*, adoptée par *Erasistrate*, si toutes fois elle mérite un pareil nom. Les fièvres, les inflammations locales, les douleurs, devoient leur origine à ces corpuscules qui s'arrêtoient dans les pores, & y causoient des obstructions; l'hydropisie étoit occasionnée par le trop de relâchement & de dilatation de

ces pores. Tous ces remèdes étoient en conséquence dirigés contre ces deux causes imaginaires des maladies. Il combattoit les obstructions par les frictions, les gestations, la navigation & autres exercices du corps, ou dans les cas qui exigeoient un traitement plus doux, par des lits ou des berceaux suspendus, quon agitoit pour soulager ou pour endormir les malades. Il avoit même inventé plusieurs nouvelles sortes de bains. Au rapport de *Celse*, il traitoit les fébricitans en vrai bourreau pendant les premiers jours de la fièvre, en les empêchant de dormir, & en leur refusant toute espèce de soulagement, jusqu'à l'usage de l'eau; cette pratique avoit été aussi celle d'*Héraclide*. Mais *Asclépiade* n'employoit cette sévérité que les trois premiers jours de la maladie, après lesquels, il accordoit à ses malades toutes les douceurs possibles : & il défendoit cette pratique, bien opposée à celle qui étoit alors en vogue, en disant que le Médecin devoit guérir ses malades d'une manière sûre, expéditive, & agréable, *tuto, celeriter & jucunde.* Il leur faisoit prendre quelquefois de l'eau de mer mêlée avec du vin (ce qui étoit un de ses remèdes favoris dans un grand nombre de maladies), en prétendant que le sel pénétroit beaucoup plus avant & qu'il désobstruoit les pores. Il donnoit de même de l'eau salée à ceux qui avoient la *Jaunisse*. Il saignoit dans la

Pleuréſie ; mais il s'abſtenoit de ce remède dans la *Péripneumonie*, parce qu'accompagnée d'une moindre douleur, cette dernière maladie ſuppoſoit d'après ſa théorie moins d'obſtruction. A l'imitation de *Crhyſippe* & *d'Eraſiſtrate*, il proſcrivit les émétiques & les purgatifs, ſous prétexte que ces remèdes diſſolvoient les humeurs; mais il faiſoit un fréquent uſage des lavemens en cas de conſtipation. Il tournoit en ridicule la doctrine des jours critiques dans les fièvres, en diſant, que le devoir du Médecin étoit de combattre la fièvre, ſans ſe fier aux efforts lens & précaires de la Nature. Il baniſſoit preſque tous les médicamens internes de ſa pratique, & inſiſtoit principalement ſur les différentes manières de régler la diète, les frictions, les geſtations, les exercices & les bains. Dans certains cas, il avoit auſſi recours aux charmes & aux enchantemens (1).

(1) C'eſt le ſens que Doringius (*de Medecina & Medicis*) a donné aux paroles de *Pline*, liv. XXVI. chap. 9 : *ſuper omnia eum* (Aſclépiadem) *adjuvere magicæ vanitates*. Mais Le Clerc prétend que cet Auteur allemand s'eſt trompé, & que Pline dit préciſément le contraire ; ſavoir, que les remèdes magiques en grand uſage avant la venue d'Aſclépiade, mais dont on commençoit à ſe laſſer, contribuèrent encore à établir la réputation de ce Médecin, qui étant Epicurien, ne pouvoit avoir aucune confiance à ces pratiques ſuperſtitieuſes. Voyez Le Clerc, *Hiſtoire de la Médecine*. Part. II. liv. III. chap. IV. pag. 103.

L'Antiquité eut une grande vénération pour ce Médecin. Son éloquence, ſon adreſſe, & la connoiſſance qu'il avoit des hommes, lui ſervirent à donner un vernis aux plus grandes abſurdités. *Celſe* avoue avoir adopté quelques idées de lui; & ſa pratique concernant les fièvres, eſt preſque copiée d'*Aſclépiade*. *Pline* eſt, à mon avis, celui qui nous a le mieux peint en peu de mots le caractère d'*Aſclépiade*, en le regardant comme un illuſtre Charlatant. C'eſt cependant lui rendre juſtice que d'ajouter, que la Médecine lui a des obligations, par rapport à certains remèdes puiſſans, dont il avoit enſeigné l'uſage; & que parmi ſes obſervations ſur la Philoſophie & ſur la Médecine, il y en a qui ont du mérite & de l'originalité. Il fut regardé par ſes contemporains comme un homme ambitieux, plein d'orgueil, entêté, envieux de tous les autres Médecins, qu'il mépriſoit avec beaucoup d'affectation, & dont il rejetoit toujours les avis & les remèdes dans les conſultations. Ces anecdotes, peu importantes par elles-mêmes, ſervent au moins à nous expliquer les extravagances qu'on trouve dans ſes écrits et dans ſa pratique.

THEMISON.

Thémiſon, un des diſciples d'*Aſclépiade*, trouvant que le ſyſtême de ſon maître n'étoit point ſans-défauts, devint lui-même l'Auteur d'une

nouvelle ſecte, appellée la *Secte Méthodique*, parce que la doctrine qu'il enſeignoit, fourniſſoit ſelon lui, une *Méthode* courte & facile pour acquérir les connoiſſances Médicinales. Les Empiriques avoient déjà beaucoup abrégé le travail des Dogmatiques, en baniſſant de la Médecine, non-ſeulement les cauſes prochaines, & tout raiſonnement abſtrait, mais encore les cauſes évidentes. Les Méthodiques le raccourcirent encore d'avantage, & furent aſſez hardis pour réduire toutes les maladies à deux principales claſſes, qu'ils déſignèrent par les noms de *reſſerrement* & de *relâchement* (*ſtrictam & laxum*). Comme ils ſuppoſoient que toute maladie dépendoit de l'une ou de l'autre de ces deux cauſes, & que les remèdes agiſſoient en reſſerrant ou en relâchant, ils en régloient le traitement en conſéquence. A ces deux ſortes de cauſes, ils ajoutèrent une troiſième ſous le nom de *genre mixte* ou *compoſé*, pour y claſſer les maladies, qui ſelon eux, tenoient de l'un & de l'autre de deux premiers genres. Un pareil ſyſtême eſt trop abſurde pour mériter qu'on le refute ſérieuſement. C'étoit alors la mode d'être Auteur ou partiſan de quelque ſecte; *Céſar* étoit Epicurien, *Caton*, Stoïcien. *Thémiſon* fut l'inventeur d'un bon purgatif compoſé d'aloés, de ſafran & de quelques drogues aromatiques, lequel eſt toujours en uſage, connu ſous le nom d'*Hiera-picra*. On extrait

aujourd'hui de la base de cette composition une teinture par le moyen du vin. Je pense, que ce fut aussi le premier qui fit usage de *Sangsues* pour tirer du sang, & qui les appliquat aux tempes dans les maux de tête.

THESSALUS.

Peu de temps après, *Thessalus* en amplifiant par quelques additions la doctrine de *Thémison*, forma un nouveau systême, qui fut d'autant plus goûté, qu'on pouvoit l'apprendre en très-peu de temps, sans avoir besoin d'une longue expérience. Il se vantoit d'avoir tellement abrégé l'étude de la Médecine, qu'il ne falloit que six mois de temps pour l'apprendre : tout y étoit réduit à resserrer ou à relâcher les solides. Le seul commentaire, ou la seule critique qu'on puisse appliquer à un pareil systême, est le Roman de *Glyblas*. Malgré cela, *Thessalus* jouissoit d'une grande réputation à Rome; ce qui prouve le peu de cas qu'on doit souvent faire de l'estime du peuple, sur-tout quand il est question de la profession de la Médecine. *Pline* nous dit, que jamais homme ne parut en public accompagné d'un si nombreux cortège que *Thessalus*, & qu'il avoit écrit des ouvrages trop volumineux, pour qu'on put les lire dans six mois, qui étoient cependant le terme qu'il avoit assigné à l'étude de la Médecine. Il

profcrivit également les purgatifs, & établit comme règle fondamentale de fa doctrine, l'abftinence de tout aliment pendant les trois premiers jours des maladies. Le portrait que *Galien* fait de ce Médecin, ne lui eft point du tout favorable. Il affure, que *Theffalus*, n'étoit parvenu à fe donner de l'importance & à étendre fa pratique, que par l'affiduité, & par la complaifance qu'il avoit pour fes malades, & qu'à force de flatter les grands avec une extrême impudence. Sa conduite perfonnelle n'offre aucun intérêt pour la poftérité. Il eut une trop grande opinion de fes talens, & traça lui-même fon caractère dans l'épitaphe qu'il avoit faite pour être gravée fur fa tombe : *Ci gît Theffalus, le vainqueur des Médecins.* Mais laiffons cet impudent Empirique, pour nous occuper du refte de notre Hiftoire.

La Secte des Méthodiques conferva pendant plufieurs fiècles fa grande réputation. Les Médecins de cette fecte décrivoient les fymptômes des maladies avec une exactitude particulière ; mais ils négligeoient l'étude de l'Anatomie & de la Phyfiologie. Ils ne faifoient pas non plus dans leur pratique une grande attention, à l'âge, au fexe, aux coutumes & habitudes du malade, au climat, à la faifon de l'année &c. Ils ne s'embarraffoient guères de l'état des fluides, perfuadés que la conftitution du corps n'étoit dé-

rangée le plus souvent que par la trop grande tension ou par la trop grande rélaxation des solides. Ces trois Sectes d'*Empiriques*, de *Dogmatiques* & de *Méthodiques* donnèrent naissance à trois autres, connus sous les noms d'*Episynthétiques*, d'*Eclectiques* & de *Pneumatiques* (1).

CÆLIUS AURELIANUS.

Cælius Aurelianus, originaire de Numidie en Afrique, nous a conservé le système le plus complet de la théorie & de la pratique des Métho-

(1) La Secte *Pneumatique* fut ainsi appellée, parce qu'Athénée, chef de cette secte, prétendoit que la plupart des maladies étoient l'effet des affections de l'ame ou de l'esprit (en grec *Pneuma*). Cette doctrine renouvellée au commencement de ce siècle par Stahl, est retracée dans ces vers de Virgile, *Æneid.* VI. 726 :

totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet. &c.

Athénée, qui parut après Thémison, eut pour disciples ou sectateurs, Agathinus, Hérodote, Magnus & Archigène. Les *Ecclétiques* (ou *choisissans*), faisoient profession de choisir dans chaque secte ce qu'il y avoit de meilleur, sans s'attacher à aucune exclusivement. Quand à la Secte des *Episynthétiques* Le Clerc (*Hist. de la Médec.* Part. II. liv. IV. Sect. 2. chap. I.), présume, qu'on entendoit par ce mot, qui est d'ailleurs très-obscur, les Médecins qui tâchoient de concilier les maximes des *Méthodiques* avec celles des *Empiriques* & des *Dogmatiques*.

diques. Il paſſe pour être un copiſte de *Soranus*, autre Médecin méthodique, qui vivoit au deuxième ſiècle ſous les Empereurs *Trajan* & *Adrien.* Quoiqu'il en ſoit, tout ce qu'il y avoit de plus eſſentiel dans les écrits de ce dernier Médecin, ſe trouve conſigné dans ceux de *Cælius*. Ce dernier, s'écarte dans pluſieurs cas des règles de la Médecine méthodique, (inconſéquence que *Galien* reproche aux Méthodiques) en faiſant mention des cauſes éloignées ou manifeſtes des maladies ; & fait auſſi quelquefois attention au pouls. On ne ſait pas au juſte, dans quelle partie de l'Empire Romain *Cælius* exerça la Médecine. Son ſtyle eſt rude, provincial & plein de barbariſmes. Si je parle de lui avant que de parler de *Celſe*, qui lui eſt antérieur d'un ſiècle & demi au moins, c'eſt pour n'être point obligé de revenir ſur la Secte des Méthodiques. Dans ſes écrits, il diſcute ſouvent les opinions & la pratique de *Dioclès*, de *Praxagoras*, d'*Héraclide*, d'*Hérophile*, d'*Eraſiſtrate*, d'*Aſclépiade*, de *Thémiſon*, de *Theſſalus*, que nous aurions ignorées ſans lui.

Cælius définit pluſieurs maladies avec exactitude, & décrit les ſymptômes de la Phrénéſie, de la Catalepſie, de la Léthargie, de l'Epilepſie, de l'Apoplexie, de la Paralyſie, du Tétanos, de diverſes eſpèces de Manie, de l'Hydrophobie, de l'Eſquinancie, de la Pleuréſie, de la Périp-

neumonie, de la Phthisie pulmonaire, de l'Atrophie, de la Cachexie, de l'Asthme, de différentes espèces d'Hydropisies, de la Jaunisse, de l'Eléphantiasis, de la Goutte, de la Sciatique, de la Néphritie, de la Passion iliaque, de la Cardialgie, des Affections de l'estomac, des Vers, des maladies des voies urinaires & des parties génitales. Sa manière de classer toutes ces maladies, est à la rigueur celle des Méthodiques. Il les range forcément sous trois classes générales, savoir : le *strictum*, le *laxum*, & le *genre mixte* ou *composé* de ces deux genres.

Durant les trois premiers jours de la maladie, *Cælius* prescrit une abstinence très-sévère. Il est fort attentif aux qualités de l'élément qui entretient notre respiration; il recommande, dans le dessein de rafraîchir & corriger l'air de la chambre du malade, d'en couvrir le plancher de feuilles ou de branches de différens arbres, selon la différente nature de la maladie. Il entre dans des détails minutieux concernant le lit du malade, s'il doit être couché sur la plume, ou sur un simple matelas &c. A la fin de chaque maladie, il recommande l'exercice, & différentes espèces de gestations & de frictions. Il désaprouve les remèdes spécifiques alors en vogue, & qui consistoient en différentes substances inefficaces en elles-mêmes, & faites plutôt pour exciter l'horreur & le dégoût.

Cælius preſcrit ſouvent des émétiques, mais on voit rarement dans ſa pratique l'uſage des purgatifs. Il s'imaginoit que ces derniers remèdes relâchoient le ton de l'eſtomac & des inteſtins. Il eſt certain que dans pluſieurs maladies chroniques, on a ſouvent mal à propos admis l'uſage long-temps continué des purgatifs draſtiques. Il traitoit l'*Hydropiſie* avec les vomitifs; il donnoit la ſcille bouillie dans du vin, comme un diurétique, & preſcrivoit les bains ſecs ou les étuves pour provoquer la ſueur; il ſe contentoit pour la diète de quelques végétaux aromatiques & diurétiques; il conſeilloit auſſi les voyages de mer, & enfin la paracentèſe. Dans la vue de prévenir la défaillance ſubite, que cette opération pouvoit entraîner, il recommandoit de ſerrer l'abdomen avec une ceinture à meſure qu'il étoit évacué des eaux. Dans l'*Aſcite*, à peine permettoit-il aux malades de ſe rincer la bouche avec de l'eau, pour appaiſer leur ſoif. Dans la *Tympanite*, pour exciter la ſueur, il faiſoit placer le malade dans un bain de ſable chauffé au feu ou aux rayons du ſoleil. Il étoit également dans l'uſage de provoquer la ſueur, par les vapeurs de l'eau de mer chauffée. Il parle de l'*Euphorbe*, diurétique très-âcre & très-dangereux, dont il ſe ſervoit encore dans l'Hydropiſie.

Pour

Pour réduire un *embonpoint exceſſif*, il recommande l'uſage conſtant de divers exercices, une diète ténue, peu de ſommeil, des bains de ſable, des frictions, & de tenir l'eſprit en haleine par des occupations qui exigent de la méditation.

Dans l'*Apoplexie*, il ſaignoit, il ordonnoit un lavement, il faiſoit raſer la tête, il y appliquoit des ventouſes ſcarifiées, & enſuite quelques autres topiques. Pour rétablir le mouvement dans les membres paralytiques, il employoit des moyens fort ſimples & fort aiſés; c'étoit de frotter la partie affectée, & d'y appliquer des ſubſtances âcres. Il conſeilloit auſſi l'uſage ſur les lieux de différentes eaux minérales d'Italie, & la natation dans ces mêmes eaux, ou dans celle de la mer, avec des veſſies remplies d'air & attachées aux bras afin de prévenir la trop grande fatigue. Quelquefois il donnoit les douches, en plaçant les membres paralyſés ſous une chute d'eau.

Il traitoit l'*Eſquinancie* par la ſaignée, par des cataplaſmes émolliens, par des vapeurs d'eau chaude dirigées vers le goſier, par des gargariſmes, & quelquefois par des ventouſes ſcarifiées, ou des ſangſues appliquées extérieurement à la tumeur de la gorge.

Dans la *Phthiſie pulmonaire*, il donnoit le ſuc du marrube mêlé avec du miel, & appliquoit

des ventouſes ſcarifiées à l'extérieur de la partie affectée. Pour faire crever une *vomique* ou un abcès du poumon, il employoit des ſternutatoires, des vomitifs, & faiſoit reſpirer la fumée de ſoufre ou d'origan, dans la vue d'exciter une toux violente.

Dans les paroxyſmes de l'*Aſthme* avec danger de ſuffocation, il ſaignoit, donnoit quelques lavemens, appliquoit des ventouſes ſcarifiées à la poitrine, & au dos entre les épaules, & fomentoit auſſi la poitrine avec des éponges ou des étoffes de laine, trempées dans de l'eau chaude. Après les Paroxyſmes il preſcrivoit un émétique; il donnoit dans l'intervalle des accès le vinaigre Scillitique, un électuaire fait avec du miel & de la térébenthine, du miel & du vinaigre, & une quantité d'autres drogues, ainſi que des eaux minérales, & des douches, & conſeilloit les voyages de mer & de terre.

Dans la *Paſſion iliaque*, il ſaignoit, il adminiſtroit un lavement émollient; il appliquoit ſur la partie affectée des vapeurs chaudes, des cataplaſmes émolliens, une veſſie remplie d'huile chaude, des ventouſes ſcarifiées, & mettoit le malade dans un bain chaud.

Pour détruire les petits vers connus ſous le nom d'*Aſcarides*, il faiſoit injecter de l'huile dans l'anus, & prendre par la bouche le même re-

mède, ainſi qu'une infinité d'autres médicamens, & entr'autres des amers, quand il s'agiſſoit de l'expulſion des vers *Strongles.*

Il décrit les ſymptômes & les cauſes occaſionelles les plus générales de la *goutte*, & il obſerve, qu'elle eſt plus fréquente parmi les hommes que parmi les femmes, qu'elle attaque de préférence les ſujets d'un moyen âge, qu'elle eſt ſouvent héréditaire, & que les cauſes qui la précèdent ſont ordinairement les excès dans le boire, & la négligence des exercices uſités. Il penſe que ſon ſiège eſt dans les nerfs, & que ſa guériſon devient d'autant plus difficile, qu'elle eſt plus ancienne. Dans les Paroxyſmes de cette maladie, ſi le ventre eſt conſtipé, il ordonne un lavement; il applique à la partie enflammée du pied des Sangſues, des ventouſes ſcarifiées, ou il y pratique de ſimples ſcarifications; il la fomente par des vapeurs chaudes, & il l'enveloppe avec des cataplaſmes émolliens. Quelquefois il emploie auſſi les ſinapiſmes; mail il déſapprouve l'uſtion; ainſi que les remèdes internes. Dans la convaleſcence, il recommande de faire enſorte que les pieds ſoient à l'abri de toute léſion mécanique, d'éviter les excès de la table & des plaiſirs de l'amour, de fortifier le corps peu-à-peu par l'exercice & par la promenade, & de prendre les eaux minérales.

F 2

La *Métasyncrise*, terme technique, dont se servoient les Méthodiques, étoit selon eux cette manière de traiter les maladies par les remèdes, qui attirent les humeurs du centre à la circonférence, qui changent les pores, les ramènent à la symmétrie, & qui rétablissent naturellement la santé. Ils employoient aussi la *Règle cyclique* ou *circulaire*, qui consistoit à remplacer une cure qui n'a point réussi ; par une autre, de passer à une troisième, si le mal ne cédoit point à cette dernière, & de parcourir ainsi successivement différentes méthodes de traitement, en changeant les remèdes, & en essayant divers procédés très-fatiguans. On trouve dans *Caelius Aurélianus* un exemple de cette pratique pour les maux de tête chroniques. Il falloit que les malades eussent une patience à toute épreuve pour se soumettre à la *Règle cyclique*. Un homme d'esprit a observé, qu'un malade qui auroit recouvré sa santé après avoir soutenu un pareil traitement, devroit à coup sûr faire un fier soldat.

ARÉTÉE.

Les Ecrits d'*Arétée* de Cappadoce, Praticien distingué, sont entre les mains de tout le monde. *Hoffmann*, juge compétent en pareille matière, les appelle des *monumens d'or de Médecine*. L'ordre qu'il a suivi dans l'arrangement des maladies,

tant aigues que chroniques, mais principalement des aigues, est judicieux. Il a mis la doctrine d'*Hippocrate* & celle des autres Médecins ses prédécesseurs, dans un meilleur ordre, & transporte dans ses écrits tout ce qu'il a trouvé d'utile chez eux. On ne peut suivre un meilleur guide parmi les Anciens pour ce qui concerne l'exactitude avec laquelle il distingue les maladies les unes des autres. Les Médicamens qu'il emploie sont puissans & bien choisis parmi ceux qu'on connoissoit de son temps. On étoit encore trop peu avancé dans le traitement des maladies chroniques pour le temps qui s'étoit écoulé entre lui & ceux qui l'avoient précédé.

Il décrit un *mal de gorge* putride ou pestilentiel, particulièrement funeste aux enfans. Il fait mention d'une espèce de *manie religieuse*, dans laquelle les misérables fanatiques, qui en étoient atteints, se déchiroient les chairs, & y faisoient des incisions, en s'imaginant que par cette barbarie ils se rendoient plus agréables à la Divinité.

Dans la *Lèpre*, il purgeoit avec l'ellébore, & donnoit les Vipères en aliment; il prescrivoit des bains faits avec les décoctions de différentes substances âcres & de soufre. L'Ellébore blanc étoit son émétique favori dans plusieurs maladies chroniques, comme l'Hiérapicra, étoit le purgatif, dont il faisoit le plus d'usage.

Dans une eſpêce d'*Epilepſie* il recomande les frictions de la tête avec les cantharides : il en traitoit une autre par le trépan appliqué ſur le crâne. *Archigène*, qui vivoit avant lui, fut le premier qui employat les cantharides en cataplaſme, dans le deſſein d'exciter des veſſies ſur la peau ; mais cet uſage fut fort reſtreint pendant pluſieurs ſiècles conſécutifs. *Arétée* comptoit beaucoup pour la guériſon de pluſieurs maladies ſur les divers exercices du corps, ſur les bains, &c, ainſi que tous les Méthodiques, ſur une quantité d'applications externes, comme de fomentations de linimens, de frictions, de cataplaſmes, & ſur la diète.

Arétée paſſe pour avoir été de la Secte des *Pneumatiques*, ainſi nommés parce qu'ils établiſſoient un cinquième élément, qu'ils appelloient *Eſprit*, mais qui ſemble n'avoir été au fond que l'air même que nous reſpirons. Son Syſtême ou ſes opinions concernant les cauſes prochaines des maladies, ſe rapportent aux quatre Elémens connus. *Bœrhaave* compare cet Auteur à *Hippocrate : hujus autem viri auctoritatem Hippocrati equalem habemus. In hoc etiam emicuit ſupra Hippocratem, quod ad ſuas claſſes & capita ſparſa Hippocratis redigerit. Haller* va même juſqu'à le regarder comme ſupérieur à *Hippocrate*, en ajoutant cependant, qu'il devoit cet avantage à la circonſ-

tance d'avoir vécu long-temps après le Père de la Médecine, & profité de ses découvertes. Après le témoignage de ces deux excellens critiques, il feroit inutile de parler davantage du mérite d'*Arétée*. On ne fait pas au juste dans quel temps il vécut, & s'il fut antérieur ou postérieur à *Galien*.

CELSE.

Celse vivoit à Rome, au commencement de l'Ere Chrétienne, sous les règnes d'*Auguste* & de *Tibere*. On a mal-à-propos douté, s'il étoit Médecin de profession, ou s'il n'en fut qu'en simple amateur. Tout le monde convient, que son Systême de Médecine & de Chirurgie est le rival de tout ce qu'on trouve de plus parfait dans l'Antiquité. *Quintilien* dit, en parlant de lui, qu'il avoit un génie varié, & qu'il avoit écrit, sur la Poésie, la Rhétorique, la Tactique, & l'Agriculture (1). Heureusement pour la Méde-

(1) Il semble cependant que Quintilien n'avoit point une grande opinion de cette fécondité du génie de Celse. Voici comment il s'exprime à son sujet, vers la fin du XII. livre. *Instit. Orator: quid plura? cum etiam C. Celsus, mediocri vir ingenio, non solum de His omnibus conscripserit artibus, sed amplius rei militaris, & rusticæ etiam, & Medicinæ præcepta reliquerit; dignus vel ipso proposito, ut illum scisse omnia illa crédamus.*

cine & pour la Chirurgie, tous ses ouvrages relatifs à ces deux Arts sont parvenus jusqu'à nous. Dans huit chapitres ou sections, qui ne forment en tout qu'un petit volume, il a décrit avec autant d'élégance que de concision toutes les maladies connues de son temps; & l'on peut dire, que son ouvrage renferme en abrégé tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'ancienne Médecine & Chirurgie. Ses observations sont choisies avec jugement, & sont calculées d'après l'expérience. Il y a mis plus d'ordre, qu'on n'en trouve dans *Hippocrate*, dont il a compilé pour la plus grande partie les pronostics. Son style est aisé & familier, & les règles pratiques qu'il propose, sont dépouillées de toute conjecture.

Celse parle de l'origine & des progrès de la Médecine. Il examine, comme *Hippocrate* l'avoit fait avant lui, les effets salutaires ou morbifiques des saisons, de la chaleur & du froid, des vents, des pluies, les maladies prédominantes à chaque âge de la vie. Il donne la liste d'un grand nombre d'alimens pris dans les règnes animal & végétal, & de boissons à l'usage de l'homme. Il divise la diète ou le régime en trois classes; savoir en alimens forts, moyens, & foibles (*materia valentissima*, *media*, *imbecillissima*), & il expose les vertus & les effets qu'ils produisent dans le corps humain sain ou malade.

Il divise les fiévres en différentes espèces ; il parle de la fièvre quotidienne, tierce, quarte, semi-tierce, continue, pestilentielle, ardente, lente, & des fiévres accompagnées d'inflammation locale, telle que la Pleurésie, la Péripneumonie &c. Il traite ensuite des maladies qui affectent la tête, le tronc, les extrêmités, & les parties externes du corps, ainsi que des maladies Chirurgicales.

La Pratique de *Celse* dans la cure des fièvres paroît évidemment copiée sur celle d'*Asclépiade* ; elle n'est pas cependant aussi sévère. Il prescrit à la vérité l'abstinence pendant les trois premiers jours de la maladie ; mais il établit aussi des exceptions d'après la différence de l'âge, du climat, de la saison de l'année, de la force & de l'habitude du malade, & de la nature de la fièvre. Il dit expressément qu'on ne peut en donner des règles générales, attendu qu'en Afrique il faut accorder de la nourriture aux malades plutôt que dans d'autres pays, plutôt aux enfans qu'aux personnes d'un âge avancé, dans un temps chaud que dans un temps froid : & que le Médecin doit prendre garde d'expôser son malade aux suites funestes d'une abstinence rigoureuse. Pour ce qui est de la boisson, il conseille de ne l'accorder que rarement au commencement de la maladie, & de tâcher d'en dis-

traire le malade, en lui faiſant ſeulement rincer la bouche, & en l'aſſurant que ſa ſoif ceſſera avec la fièvre.

Il déſaprouve la doctrine d'*Hippocrate* relativement aux *jours critiques*; mais il eſt très-attentif aux retours périodiques de l'accés ou de l'invaſion des fièvres, & à n'accorder de la nourriture que pendant les intervalles de l'apyrexie. Si la fièvre étoit de l'eſpèce des continues, il épioit le moment de la remiſſion pour placer une légère nourriture. Vers la fin du paroxyſme, & lorſque la ſueur commençoit à paroître, il donnoit de l'eau chaude en boiſſon, & faiſoit bien couvrir le malade afin d'exciter une ſueur univerſelle par-tout le corps, qu'il faiſoit enſuite eſſuyer avec un linge chauffé. Il avoit ſoin d'entretenir la liberté du ventre, & de provoquer les urines. Dans certains cas il ordonnoit un bain. Il avoit l'attention de placer le malade dans un apartement où l'air fut pur & frais; & de lui procurer autant qu'il étoit poſſible la tranquillité de l'eſprit, en écartant ſoigneuſement tout ce qui auroit pu l'irriter ou le décourager.

Dans les *fièvres lentes*, il faiſoit frotter le corps du malade avec du ſel & de l'huile, ou avec de l'eau froide & de l'huile, dans le deſſein de rallumer la fièvre; & ſi le froid de l'accès duroit trop long-temps, il donnoit trois ou quatre

verres de vin bien trempé (1). Il prescrivoit la même friction d'eau & d'huile pour les fièvres ardentes : dans lesquelles, au quatrième jour de la maladie, il faisoit quelquefois prendre au malade une grande quantité d'eau froide; après quoi il lui donnoit immédiatement un émétique, & le faisoit ensuite couvrir avec beaucoup de couvertures. Par ce moyen il provoquoit le sommeil, & une sueur abondante, qui soulageoit beaucoup le malade. Mais il défendoit au contraire l'usage de l'eau froide, toutes les fois que la fièvre étoit accompagnée de toux ou de quelque inflammation locale. Dans toutes les fièvres en général, de quelque dénomination qu'elles fussent qualifiées, il examinoit sur-tout, si le cerveau ou quelque autre viscère principal étoit intéressé. Dans le premier cas il bassinoit le front & les tempes avec du vinaigre rosat, & il faisoit flairer au malade des substances d'une odeur agréable. Si la langue étoit séche & raboteuse, il la faisoit d'abord nettoyer & ramollir avec de l'eau chaude, & oindre ensuite avec du miel rosat, & autres déterfifs. Il accordoit du vin & du pain léger à ceux dont les forces étoient affectées

(1) Celse dit : *dare mulsi* (ce qui étoit du vin mêlé avec du miel) *tres aut quatuor cyathos, vel cum cibo vinum bene dilutum.* Liv. III, chap. 9.

par la longueur & la violence de la fièvre, & & par les fréquens retours des paroxyſmes fébriles. Il regardoit le vin comme le cordial le plus agréable au goût, & celui dont on pouvoit ſe ſervir dans tous les cas. *Hippocrate* avoit défendu la ſaignée pour les enfans & les vieillards : mais *Celſe* penſoit qu'on pouvoit tirer du ſang à tout âge, toutes les fois que les forces du malade le permettoient & que la nature de la maladie exigeoit une pareille évacuation. Il la recommande dans différentes eſpèces de fièvres ; mais il obſerve en même temps, qu'on abuſoit de ce remède de ſon temps. Il ne fait aucune attention au pouls, qu'il regarde comme un ſigne équivoque, par la raiſon que l'âge, le ſexe, le tempéramment, les paſſions de l'ame, le dérangement de l'eſtomac, les douleurs, & l'apparition du Médecin, peuvent affecter les pulſations des artères & modifier différemment leur force & leur fréquence. Il examinoit avec une attention particulière les yeux, la contenance & la reſpiration du malade, ainſi que l'état de la peau, ſi elle étoit froide ou chaude au toucher, aride & brûlante, ou couverte de ſueurs univerſelles ou partielles.

Dans les *fièvres quartes*, il ordonnoit un émétique au commencement, & une diète ſévère pendant les treize premiers jours, & il tâchoit

de prévenir le retour de l'accès par un bain chaud, après lequel il permettoit un peu de nourriture légère & du vin. Cette abstinence jointe à l'usage des bains devoit emporter la fièvre. Mais si néanmoins elle résistoit à ce traitement, il conseilloit pour lors d'abandonner les bains, de se tourner du côté de l'exercice, des frictions, & d'augmenter la quantité des alimens & du vin. Il avoit aussi soin de remédier à la constipation du ventre. Il recommandoit l'usage des substances âcres, telles que l'ail, le poivre broyé & mêlé avec de l'eau, ou la moutarde avec du vin, prises immédiatement avant le moment du frisson, comme un moyen qui réussissoit quelquefois à prévenir le paroxysme. Suivant lui, le frisson qui commençoit l'accès étoit souvent occasionné par la bile contenue dans l'estomac; & dans ce cas il conseilloit d'exciter le vomissement par le moyen de l'eau chaude.

Dans la *Péripneumonie*, il saignoit, il appliquoit des ventouses sur le côté, & il donnoit pour boisson une décoction aqueuse d'hysope & de figues, ou une infusion d'hysope édulcorée avec du miel. Lorsque la maladie étoit parvenue à son plus haut période, il avoit grand soin de tenir le malade à l'abri de l'air frais, en fermant les fenêtres de la chambre.

Dans la *Pleurésie*, il saignoit, il appliquoit des

ſinapiſmes ſur le côté affecté, pour y exciter des ampoules, & faire écouler les humeurs, ou des ventouſes ſcarifiées & des fomentations.

Il ſaignoit également dans l'*Eſquinancie*; il lâchoit le ventre; il appliquoit des ventouſes ſur la partie externe & antérieure du col, la fomentoit avec de l'huile chaude, ou avec des ſachets pleins de ſel chaud. Il preſcrivoit auſſi des gargariſmes; & si le mal étoit violent, il ſaignoit ſous la langue, & ſcarifioit la luette & les amygdales.

Il décrit trois différentes eſpeces de conſomption, ſavoir l'*Atrophie*, la *Cachexie*, & la *Phthiſie pulmonaire*. Dans cette derniere, il conſeilloit d'éviter les bains, le froid, toutes les cauſes de Rhume, tout excès dans le manger & le boire, & les plaiſirs de l'amour: & il preſcrivoit un régime végétal, du lait, de temps en temps un peu de poiſſon, & des bouillies faites de graiſſe & de farine. Comme remèdes, il donnoit le ſuc exprimé de plantain, ou le marrube cuit avec du miel & pris à la doſe d'une cuiller. Il employoit auſſi quelquefois un éclegme pectoral & béchique, compoſé de beurre, de miel & de térébenthine, qu'il faiſoit cuire enſemble. Mais ſi la fièvre & la toux perſiſtoient, & que l'émaciation du corps devint de plus en plus conſidérable, il pratiquoit des ulcères artificiels, en

appliquant un fer chaud ſur le côté & entre les épaules ; & il en entretenoit la ſuppuration juſqu'à ce que la toux, fut entièrement diſſipée. Le malade devoit prendre journellement de l'exercice, en ſe promenant, en ſe faiſant voiturer ou en naviguant. La dernière reſſource qu'il employoit, c'étoit de lui faire changer de climat ; & il conſeilloit pour cet effet de faire le voyage d'Alexandrie par mer.

Dans l'*Aſthme*, il ſaignoit, il fomentoit la poitrine & les côtés, & il y appliquoit quelquefois des ventouſes. Il preſcrivoit une compoſition de miel, de galbanum & de térébenthine, dont il faiſoit tenir dans la bouche la groſſeur d'une fève, pour qu'elle y fut fondue lentement. Il recommandoit auſſi l'ail, le creſſon, une diète propre à favoriſer l'excrétion de l'urine, la tiſane d'hyſope avec du miel, l'exercice, les frictions, & la liberté du ventre.

L'*Epilepſie*, ſelon lui, étoit plus fréquente chez les hommes que chez les femmes ; elle n'étoit dangereuſe que dans ſes commencemens ; & elle étoit ſouvent guérie par la révolution qu'amenoit l'âge de la puberté, après avoir réſiſté à tous les moyens de l'art. Il faiſoit raſer la tête du malade, & la laver ou la frotter avec de l'huile & du vinaigre, ou avec du vinaigre & du nitre. Il ordonnoit la ſaignée pour le jour où l'on attendoit

le paroxyſme ; il purgeoit quelquefois avec de l'ellébore noir, ou il faiſoit vomir avec de l'ellébore blanc. Il recommandoit l'exercice de la promenade, & enſuite il faiſoit faire de fortes frictions au malade dans une chambre chaude, après leſquelles immédiatement il lui verſoit de l'eau froide ſur la tête. Si le mal réſiſtoit à ces moyens, il appliquoit des ventouſes ſcarifiées à l'occiput, & pratiquoit à la nuque deux ulcéres artificiels moyennant l'application du fer chaud. Il conſeilloit d'éviter la chaleur, le froid, la fatigue du corps, de s'abſtenir du vin, des plaiſirs de l'amour, de toutes les paſſions de l'ame, & d'écarter la peur, la frayeur, & toute eſpèce de ſoucis.

Dans les *maux de tête* chroniques & rebelles, il raſoit la tète du malade, & la lavoit avec de l'eau chaude de mer, ou avec une décoction de laurier (1). Il ordonnoit des ſternutatoires, des gargariſmes faits avec des ſubſtances propres à exciter la ſalivation; de faire journellement des frictions aux extrémités inférieures ; d'appliquer des ventouſes aux tempes & à la partie poſtérieure de la tête, & des ſinapiſmes à la partie affectée de la douleur, ou lorſque le mal étoit extrême,

(1) C'eſt-à-dire, ſi le mal étoit occaſionné par le froid ; mais s'il étoit produit par la chaleur, il verſoit ſur la tête raſée beaucoup d'eau froide. Celſe, liv. IV. chap. 2.

d'y

d'y pratiquer des uſtions avec un fer chaud. Il avoit ſoin de régler la diète du malade ; & il penſoit, que le mal provenant de différentes cauſes, & exigeant ſouvent des remèdes oppoſés, puiſque les uns étoient ſoulagés par les applications chaudes, & en tenant la tête couverte, les autres au contraire ſe trouvoient mieux d'un traitement raffraîchiſſant, c'étoit à l'expérience ſeule de décider de l'une ou de l'autre de ces deux méthodes.

Il traitoit les *Léthargiques*, en leur faiſant verſer de l'eau froide ſur la tête, il raſoit cette partie du corps, la lavoit avec une décoction de rue ou de laurier ; & il y appliquoit différens autres médicamens. Il portoit aux organes de l'odorat de forts ſtimulans, & des ſubſtances fétides, pour diſſiper la Léthargie, & il tâchoit d'exciter l'éternuement.

Il reconnoit l'utilité des bains chauds ; & il fait mention des eaux minérales de Baies (1), ville d'Italie, où la terre exhaloit ſpontanément une vapeur chaude. Il preſcrivoit l'uſage des bains dans certaines affections nerveuſes ; afin d'exciter la ſueur, de purifier les mauvaiſes humeurs & de changer totalement l'état du corps.

---

(1) Celſe recommande encore ces bains dans l'Hydropiſie, liv. III. chap. 21.

Dans une eſpèce de *Lèpre* (1), il recommande entre autres choſes de provoquer la ſueur par le moyen des *étuves.*

Il diſtingue les différentes eſpèces d'*Hydropiſies*: & il conſeille dans l'*Aſcite* de méſurer tous les jours le ventre, ainſi que la quantité de la boiſſon & de l'urine, afin de voir par-là, ſi la maladie cède aux remèdes. Il recommande pour toutes les eſpéces d'Hydropiſie, l'exercice journalier de la promenade, ainſi que les frictions des extrémités; de ne boire, que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour le ſoutien de la vie, & que des boiſſons propres à favoriſer l'excrétion de l'urine; de ne prendre que des alimens ſolides, & notamment des viandes, & un peu de vin âpre. Il preſcrit l'uſage des étuves, ou du ſable chaud pour provoquer la ſueur, ou, ce qui vaut encore mieux, des vapeurs qui émanent de la terre dans certains endroits d'Italie. Il a ſoin d'entretenir la liberté du ventre, par une diète laxative plutôt que par des médicamens (2). Sa dernière reſ-

(1) C'eſt l'*Eléphantiaſis* dont parle Celſe liv. III. chap. 25, & qui de ſon temps n'étoit encore guère connue en Italie (*ignotus pæne in Italia*). Au rapport de Plutarque, *Sympoſiac.* liv. VIII. *quæſt.* 9, cette maladie ainſi que l'*Hydrophobie*, ne furent connues que du temps d'Aſclépiade.

(2) On peut comparer avec tout ce traitement, celui que preſcrit Hippocrate en pareil cas, Epidem. liv. V. chap. 22. ſect. 27. vol. I. pag. 788. édit. Vanderlind.

ſource conſiſte à pratiquer la paracentèſe à l'abdomen : à cet effet il conſeille d'employer une canule de plomb ou de cuivre, dont le bord ou l'extrêmité ſoit large & évaſé, de crainte qu'elle ne tombe dans la cavité du bas ventre; & de la laiſſer, après l'évacuation de la plus grande partie des eaux, à l'orifice de la plaie, afin que toute l'eau reſtante puiſſe s'évacuer graduellement. Il fait continuer le même régime de vie après l'opération, juſqu'au parfait rétabliſſement de la ſanté.

Dans *Leucophlegmatie* ou l'*Anaſarque*, il conſeille de ſe faire frotter la peau deux fois par jour, une heure à chaque fois (1), par une main douce, avec de l'eau dans laquelle on a mêlé du ſel, du nitre & de l'huile. Il ordonne auſſi des inciſions aux jambes au-deſſus des malleoles, pour donner iſſue aux eaux.

Il décrit différentes *affections chroniques* de l'eſtomac, avec les remèdes qui conviennent à chacune d'elles. Si c'eſt la pituite qui y abonde il conſeille les vomitifs, l'exercice, la navigation, de ne rien boire ou manger qui ne ſoit chaud, & de s'abſtenir de tous les alimens qui engendrent la pituite.

(1) Celſe, liv. III. chap. 21, dit : *Ante meridiem, tota hora; poſt meridiem, ſemihora.*

Si c'eſt une congeſtion billieuſe qui occupe l'eſtomac ; il preſcrit des vomitifs, des purgatifs, l'exercice, la navigation, l'infuſion d'abſinthe, du vin âpre, & des alimens de facile digeſtion.

Il regarde comme la plus fâcheuſe de toutes ces affections le relâchement & l'atonie des organes digeſtifs, qui ne peuvent ni retenir ni digérer les alimens. Il conſeille l'exercice du corps, & ſur-tout l'exercice de ſes extrêmités ſupérieures, qui convient ſelon lui à la plupart des vices de l'eſtomac ; de lire à haute voix, de manière à agiter ce viſcère & les poumons, d'employer les frictions, & l'eau froide verſée ſur tout le corps, ou ſeulement ſur la région de l'eſtomac ; de ne manger ni ne boire que froid, & de n'uſer que du vin âpre.

Dans le *Cholera morbus*, maladie d'une marche précipitée, il donne d'abord de l'eau chaude, pour favoriſer le vomiſſement, & enſuite du vin mêlé avec de l'eau immédiatement après que toutes les crudités ſe ſont évacuées, afin de reſtaurer les forces épuiſées. Si l'eſtomac continue à rejeter tout ce qu'on lui offre, il conſeille d'augmenter la doſe du vin : & ſi le mal devient de plus en plus opiniâtre, & qu'il ſoit accompagné de défaillances & de la contraction des extrêmités, il applique des ventouſes & des ſina-

piſmes ſur l'eſtomac, & des fomentations chaudes aux extrêmités, qu'il frotte auſſi avec de l'huile.

Il décrit pluſieurs maladies du *foie*, de la *rate* & des *inteſtins*. Dans la *Jauniſſe*, après avoir ordonné la diète, il preſcrit un purgatif. Il rapporte qu'*Aſclépiade* étoit dans l'uſage de purger dans ces cas avec de l'eau ſalée. Il recommande l'exercice, les frictions, les bains chauds en hiver, & la natation dans l'eau froide en été, l'uſage d'un peu de vin, & la diſſipation de l'eſprit par différentes eſpèces d'amuſemens.

En parlant des *Hémorrhoïdes*, il obſerve que leur ſuppreſſion eſt quelquefois ſuivie d'accidens très-grâves & très-dangereux. Si l'anus eſt enflammé, il conſeille les inſeſſions ſur l'eau chaude, comme un moyen qui pourroit ſoulager, ainſi que l'application externe de quelques autres remèdes. Dans les cas où l'on eſt obligé de les ſupprimer, il conſeille beaucoup d'exercice, & de temps à autre les ſaignées du bras, après qu'elles ont été ſupprimées.

Dans la *Dyſſenterie*, il s'empreſſe trop de preſcrire les aſtringens. Pour calmer les douleurs & l'irritation des inteſtins, il ordonne des lavemens faits de graiſſe fondue, ou d'huile, ou d'une décoction des graines de lin, ou des blancs d'œufs, avec des roſes & du beurre. Le malade

doit se faire laver l'anus avec de l'eau chaude, chaque fois qu'il a été à la garderobe.

Dans les *Diarrhées chroniques*, il recommande beaucoup l'équitation, comme le meilleur moyen pour remédier à l'atonie des inteſtins.

Dans la *Manie phrénétique*, il regarde comme inutiles tous les remèdes qu'on adminiſtre pendant le paroxyſme. Il conſeille de lier le malade; de le ſaigner, s'il eſt fort robuſte; de lui raſer la tête, d'y appliquer différentes fomentations, ou des ventouſes ſcarifiées, & de le purger. Il recommande de plus de provoquer le ſommeil, ſi ſalutaire dans tous les cas de Manie, par des frictions, par la décoction de pavots, par l'uſage d'un lit ſuſpendu, & par une caſcade d'eau pratiquée auprès du malade. Quelquefois il preſcrit des ſternutatoires : mais il avertit ſurtout, qu'il faut bien faire attention aux différentes paſſions, qui agitent les maniaques, pour s'y prêter ou pour les combattre ſuivant le beſoin, & qu'il y a des cas où l'on doit châtier leur indocilité par la faim ou à coups de bâton. Il conſeille de tenir dans un lieu obſcur, ceux qui ſe plaiſent à l'obſcurité, comme de loger dans des endroits éclairés, ceux qui ſe trouvent mieux de la lumière. La nourriture qu'il preſcrit à leur égard, doit être légère & en petite quantité.

Dans la *Manie triste* ou *mélancolique*, le malade doit être saigné au commencement; on lui donnera ensuite l'ellébore noir pour le purger, & l'ellébore blanc pour émétique. S'il refuse de le prendre, on le mêlera avec son pain. On lui rasera la tête, & on y appliquera des ventouses; quelquefois on versera de l'eau froide sur cette partie du corps, ou on lavera tout le corps avec de l'eau & de l'huile. On tâchera de procurer le sommeil au malade par tous les moyens que nous venons d'exposer; on cherchera à calmer ou à encourager son esprit par l'espérance, & à l'aide de tous les divertissemens, qui l'amusoient le plus pendant le temps de santé, & on employera tour-à-tour la flatterie & la contrainte pour le distraire des idées qui l'occupent, & pour porter son attention sur d'autres objets. La surprise ou la frayeur subite peut aussi quelquefois devenir un moyen de guérison. Il recommande dans tous les cas l'exercice & la diète, qui doit être légère, sur-tout dans les Manies phrénétiques, ainsi que le changement de climat, & de voyager pendant un an après qu'on a été guéri.

Dans la *Morsure des animaux enragés*, *Celse*, ainsi que presque tous les Anciens, conseillent de brûler avec le fer chaud l'endroit de la blessure, & de laisser suppurer l'ulcère pendant un long espace de temps. Si la personne mordue

eſt parvenue à cet horrible période, où l'hydrophobie ſe déclare, il conſeille de la plonger bruſquement dans l'eau froide ou dans la mer (1).

Dans la *Sciatique*, toutes les fois que les frictions répétées de la partie affectée, & les cataplaſmes de ſubſtances âcres appliqués ſur le ſiège de la douleur, ainſi que les ventouſes, étoient ſans effet, ſa dernière reſſource étoit l'application du feu actuel.

La partie Chirurgicale de *Celſe*, eſt une collection de tout ce qu'on avoit découvert dans cet Art depuis *Hippocrate* juſqu'à ſon temps; on y trouve juſqu'aux maladies les moins importantes. Auſſi un illuſtre Chirurgien (2) parmi les Modernes, exhorte-t-il de la manière la plus énergique, ceux qui profeſſent cet Art, à avoir *Celſe* jour & nuit entre leurs mains.

Celſe décrit les fractions du crâne; expoſe tous les ſignes auxquels on peut les reconnoître & juger du plus ou moins de danger, ainſi que la méthode de les examiner & de les mettre à découvert par une inciſion cruciale de la peau

---

(1) Celſe, liv. v. chap. 27, dit ſimplement: *Nec opinantem in piſcinam non ante ei proviſam projicere.* Quant à l'Hydrophobie, dont il eſt queſtion ici, voyez pag. 98 not. 1.

(2) C'eſt Fabrice d'Aquapendente, qui donne ce conſeil: *Nocturna verſate manu, verſate diurna. Hor.*

dans la forme de la lettre X. L'incision faite, il conseille d'enlever les angles, & d'y appliquer le trépan. Il observe, qu'il y a des cas, quoique rares, ou par une commotion funeste du cervau, les vaisseaux sanguins de ce viscère se rompent, quoique les os du crâne conservent leur intégrité. Après l'opération du trépan, il applique sur la tête des éponges ou des linges trempés dans du vinaigre, & prescrit une diète sévère.

Dans les violentes fractures des côtés, il ordonne la saignée, & une diète sevère; il conseille d'éviter les passions de l'ame, les cris, le mouvement & ce qui peut exciter la toux ou l'éternuement. Il applique sur la partie fracturée un mêlange de vin & d'huile rosat, ou d'autres topiques composés de divers substances médicamenteuses.

Il en est presque de même, dit-il, des fractures des extrêmités supérieures & inférieures; elles sont plus ou moins graves & dangereuses suivant qu'elles sont composées ou simples, c'est-à-dire, avec ou sans lésion de la chair, & plus ou moins éloignées de l'articulation.

L'extension des membres doit se faire par les aides, & la réduction des os fracturés dans leur situation naturelle, par les mains du Chirurgien. Il faut ensuite y appliquer des bandages

de différentes longueurs, trempés dans du vin & de l'huile. On ne renouvelle le premier panſement qu'au bout de trois jours, & l'on fomente le membre fracturé par la vapeur de l'eau chaude, ſur-tout tant que l'inflammation dure.

En cas de beſoin, on emploie auſſi des atteles, pour contenir les os dans leur ſituation naturelle. Si c'eſt le bras qui eſt fracturé, il faut le porter en écharpe : & ſi c'eſt la jambe, on la place dans une eſpèce de boîte, qui l'entoure juſqu'au-deſſus du jarret, & qu'on aſſujettit par un ſupport du côté du pied, & par des courroies latérales, afin de la tenir dans une poſition ferme. Dans la fracture de l'os de la cuiſſe, la boîte doit s'étendre depuis la tête du fémur juſqu'au pied, de manière qu'elle puiſſe embraſſer la hanche même.

Il décrit la méthode de traiter les fractures compoſées, & donne les moyens d'enlever les eſquilles des os caſſés, ainſi que la manière d'extraire les dards.

Dans la luxation de l'épaule il rapporte pluſieurs manières de renforcer l'extenſion & de réduire à ſa place l'os diſloqué. Une de ces manières ſemblable à la pratique d'*Hippocrate*, étoit de ſuſpendre le malade par le bras, en plaçant l'aiſſelle ſur une porte coupée, ſur une échelle, ou ſur une traverſe ſupportée par deux montans;

& assez élevée pour que le malade fut forcé de se tenir sur la pointe des pieds.

Une autre manière de réduction, étoit de coucher le malade sur le dos. Un aide assis derrière sa tête, assujettissoit son corps dans une position fixe, pendant qu'un autre en tiroit le bras dans une direction opposée ; & dans ce temps le Chirurgien tâchoit de réduire l'os à sa place.

Quand à la suite d'une plaie il y avoit une inflammation considérable à craindre, il employoit les saignées plus ou moins répétées du bras.

Pour arrêter les *Hémorrhagies* qui accompagnent les plaies, il appliquoit sur ces dernières une éponge trempée dans du vinaigre ; & dans les cas plus urgens il faisoit des ligatures autour des vaisseaux blessés, ou il en brûloit les orifices avec la pointe d'un fer chaud. Il renouvelloit le pansement au bout de trois jours.

Dans les *Contusions* considérables, accompagnées d'une petite blessure, toutes les fois que les nerfs ni les vaisseaux sanguins ne sont point intéressés, il conseille de dilater la plaie.

Il recommande dans tous ces cas l'abstinence ou une diète ténue ; & l'application de linges trempés dans du vinaigre, ou d'autres substances sur la partie enflammée. Il observe qu'on peut

guérir les plaies fraîches sans employer des topiques composés. *Hippocrate* se servoit dans ce cas d'une éponge séche, & rejetoit l'usage des substances grasses.

Dans la *Gangrène*, *Celse* conseille de couper la partie affectée jusqu'à ce qu'on arrive à la chaire vive; on d'extirper le membre, si en dépit de tous les efforts de l'Art, on ne peut venir à bout d'arrêter les progrès de la mortification. Après avoir poussé l'instrument tranchant jusqu'à l'os, il scioit celui-ci sous la partie saine de la peau, de manière qu'il restât assez de chair pour recouvrir ensuite l'extrêmité de l'os.

Celse, quoique très-prolixe dans la description des maladies Chirurgicales, ainsi que des divers remèdes qu'il y appliquoit, passe presque sous silence la méthode d'amputer les membres; d'où l'on peut conclure, si on compare sur-tout ses écrits avec ceux des Modernes, que l'*amputation* n'étoit pas aussi fréquemment employée du temps de ce Médecin, qu'elle l'est de nos jours.

Il décrit les symptômes de cette dangereuse maladie, connue sous le nom de *Charbon*, & conseille de consumer incessament la partie gangrenée par l'application de différens corrosifs.

Afin de favoriser la suppuration des *abcès*, il prescrit des cataplasmes de farine d'orge, de mauve. de graine de lin ou de fenu-grec. Il

fait auffi mention de la compofition de différens cataplafmes répercuffifs.

Dans l'inflammation fuperficielle, connue fous le nom d'*Eryfipèle*, il appliquoit la cérufe mêlée avec le fuc de folanum, autrement appellé morelle.

Il mêloit auffi quelquefois du fel ammoniac avec les différens cataplafmes qu'il employoit.

Il rapporte très en détail les *maladies des yeux*, *des oreilles* & *des dents*, ainfi que les divers remèdes ou topiques, qu'il y appliquoit.

Dans les *maux des yeux*, il ordonnoit l'abftinence, ou une diète ténue, le repos, & le féjour dans une chambre obfcure. Si l'inflammation étoit violente, & accompagnée de vives douleurs, il prefcrivoit la faignée & les purgatifs. Il appliquoit au front un emplâtre compofé de fleur de farine, de fafran & de blanc d'œuf, afin d'empêcher le flux de la pituite; & aux yeux, la mie de pain blanc trempée dans du vin. Il ajoutoit encore à fes collyres le fuc de pavot, les rofes, & différens autres ingrédiens, trop nombreux pour être ici rapportés. Dans les fluxions chroniques des yeux, il employoit des topiques aftringens; il appliquoit aux tempes des ventoufes, & il brûloit les veines de ces parties ainfi que celles du front. Il opéroit

la *cataracte* en abaissant l'humeur chrystalline de l'œil an fond de l'orbite.

Il recommande, d'après l'exemple d'*Hippocrate*, d'attacher les *dents* déchaussées par quelque accident, à celles qui les avoisinent de deux côtés par un fil d'or. Avant de faire l'extraction d'une dent, il conseille de couper la gencive qui entoure son cou ; & si elle est creuse, d'en remplir la cavité avec du plomb, de crainte qu'on ne la casse en l'arrachant avec l'instrument.

Il décrit non-seulement l'inflammation, mais encore l'alongement ou la *chute de la luette*.

Il parle de plus des *Polypes* & de quelques autres maladies du nez.

Il fait la description de plusieurs espèces de *Hernies*, & notamment de l'*Hydrocele* ou hydropisie du scrotum, ainsi que des opérations employées dans de pareils cas. Après la réduction de l'intestin dans l'abdomen, il appliquoit une forte compresse à cette partie de l'aine par où il étoit sorti ; & il assujettissoit cette compresse par un bandage oppliqué autour des lombes. Dans certains cas, après avoir fait la réduction, il emportoit par l'instrument une partie de la peau relâchée, afin que la cicatrice & la contraction qui devoient s'en suivre, la rendissent plus ferme, & qu'elles opposassent une plus grande résistance à la sortie de l'intestin.

Il décrit différentes maladies des *parties génitales*, & notamment la *difficulté d'uriner*, & la manière de vuider la vessie par la sonde.

Il expose les signes du *calcul*, & la méthode de sonder les malades pour s'assurer de la présence de la pierre. Dans ce temps la lithotomie consistoit à introduire deux doigts dans l'anus, à pousser la pierre vers le périnée, & à l'extraire avec un espèce de crochet, par une incision faite à la vessie. Il décrit la manière de faire cette opération dans les deux sexes; celle de traiter les opérés, & les signes qui annoncent le succès de l'opération. *Hippocrate* avoit hazardé d'inciser même la partie où sont placés les reins, soit pour livrer passage au pus des abscès qui s'y étoient formés, soit pour extraire des calculs.

Celse employoit différens topiques & injections corrosives pour les *Fistules*, & les ouvroit même dans la dernière extrêmité jusqu'au fond, au moyen d'un scalpel, qu'il dirigeoit sur une sonde cannelée.

Pour guérir les vieux *Ulcères*, il faut, suivant lui, les changer en plaies récentes, soit en emportant par le scalpel leurs bords calleux, soit en les corrodant par le ver de gris, la chaux vive, l'alun, le nitre, & différens autres escharotiques pris du règne végétal.

Dans la *Carie* des os, il conseille de mettre

l'os à découvert, de le percer de plusieurs trous; de le trépaner, de le brûler, ou de le ratisser, afin d'opérer l'exfoliation de la partie corrompue, & d'y appliquer ensuite du nitre ou d'autres topiques appropriés.

L'orpiment ou arsénic étoit un des topiques qu'il employoit dans le *cancer*.

Il enseigne la manière de faire la *paracentèse* dans l'*Ascite*; & celle de tirer du sang par la *saignée* ou par les *ventouses*. Ces dernières ne paroissent point avoir été aussi commodes que nos ventouses modernes. Elles étoient faites de cuivre ou de corne.

Il traitoit les *veines variqueuses* par l'ustion ou par l'incision.

Il donne le procédé pour extraire le fœtus mort de la matrice, dans quelque position qu'il se présente; & conseille d'appliquer aux parties génitales, après la délivrance, des linges trempés dans du vinaigre rosat.

On trouve dans les écrits de *Celse* une quantité superflue d'emplâtres, de linimens, d'escharotiques, de collyres, de cataplasmes suppuratifs & discusifs, & de différens autres topiques soit simples, soit composés. Il est très-possible que dans cette prodigieuse multitude de remèdes, il s'en trouve quelques-uns d'utiles que les Modernes aient négligés mal-à-propos.

Son *Anatomie* fe réduit à une courte defcription des viscères, des os & des articulations. L'Oftéologie eft la partie la plus parfaite de cette defcription.

Il eft impoffible d'abréger les écrits de cet illuftre Auteur, d'autant plus qu'ils ne font eux-mêmes qu'un excellent abrégé de Médecine purgé dans la plus grande partie de tout ce qui eft inutile ou étranger à cette fcience. Ceux qui défirent d'en connoître le mérite, doivent les confulter dans l'original.

Son ftyle eft net, nerveux & concis. On n'y trouve guères des termes techniques, & il décrit les maladies par un petit nombre de fymptômes effentiels : cette manière, fans contredit la meilleure, eft en général négligée par les Auteurs de Médecine.

Celfe, confidéré comme écrivain claffique, occupe le même rang en Médecine, que *Tacite*, *Tite-Live*, ou *Céfar* occupent en Hiftoire. Je ne faurois mieux finir fon éloge, qu'en donnant pour échantillon de fon ftyle, un excellent morceau fur les moyens de conferver la fanté.

Sanus homo, qui & bene valet, & fuæ fpontis eft, nullis obligare fe legibus debet, ac neque Medico, neque Jatroalipta egere. Hunc oportet varium habere vitæ genus : modo ruri effe, modo in urbe, faepius que in agro, navigare, venari, quiefcere in-

terdum, sed frequentius se exercere : siquidem ignavia corpus hebetat, labor firmat ; illa maturam senectutem, hic longam adolescentiam reddit. Prodest etiam interdum balneo, interdum aquis frigidis uti ; modo ungi, modo id ipsum negligere, nullum cibi genus fugere, quo populus utatur ; interdum in convivio esse, interdum ab eo se retrahere ; modo plus justo, modo non amplius assumere ; bis die potius quam semel cibum capere, & semper quamplurimum, dummodo hunc concoquat. Sed ut hujus generis exercitationes cibique necessarii sunt, sic athletici supervacui : nam & intermissus propter aliquas civiles necessitates ordo exercitationis corpus affligit ; & ea corpora, quae more eorum repleta sunt, celerrime & senescunt & aegrotant. Concubitus vero neque nimis concupiscendus, neque nimis pertimescendus est : rarus, corpus excitat, frequens, solvit. Cum autem frequens non numero sit, sed natura, ratione aetatis & corporis, scire licet eum non inutilemesse, quem corporis neque languor neque dolor sequitur. Idem interdiu pejor est, tutior noctu ; ita tamen, si neque illum cibus, neque hunc cum vigilia labor statim sequitur. Haec firmis servanda sunt, cavendumque ne in secunda valetudine adversae praesidia consumantur.

DIOSCORIDE.

Dioſcoride de Cilicie, Auteur de matière Médicale, fait la deſcription de tous les ſimples & de toutes les drogues, qui étoient de ſon temps en uſage. Il vécut ſous les règnes de *Néron* & de *Veſpaſien*, & il avoit voyagé dans différens pays pour acquérir la connoiſſance des plantes. Il diviſe la matière Médicale en trois claſſes; ſavoir les plantes, les animaux & les minéraux. Il indique les endroits où l'on trouve ces différens ſimples, la manière de les préparer & de les conſerver pour l'uſage, ainſi que les vertus qu'on leur attribuoit relativement aux différentes maladies. Il cite dans le cours de ſon ouvrage pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, dont les écrits pour la plupart n'exiſtent plus. Ce que nous avons de cet Auteur conſiſte en cinq livres complets. *Théophraſte* n'avoit décrit le peu de plantes (cinq à ſix cents eſpèces environ) alors connues, que comme Botaniſte : *Dioſcoride* y ajoute leurs qualités & leurs vertus Médicinales, quoique d'une manière vague & incorrecte. Il vous dira par exemple d'une plante, qu'elle eſt bonne pour provoquer l'urine, ſans faire attention à la maladie & aux autres circonſtances, qui doivent déterminer ſon uſage. On eſt auſſi ſouvent embaraſſé de ſavoir quelle eſt la plante, qu'il déſigne

par un tel nom, parce que la defcription qu'il en donne eft extrêmement fuperficielle. Cette difficulté eft encore augmentée par le nom de plufieurs plantes, qui a changé dans la fuite, ainfi que par les différens noms que porte fouvent la même plante. Quelques Auteurs modernes, que je nommerai dans la fuite, ont tâché d'applanir ces difficultés. On ne peut profiter de l'ouvrage de *Difcoride*, qu'en le lifant avec le commentaire de J. *Bauhin*, ou celui de *Fabius Columna. Saumaife* eft également un habile Critique pour ce qui concerne la matière Médicale. Malgré toutes ces inexactitudes, *Galien* avoue que *Diofcoride* avoit mieux traité la matière Médicale qu'aucun de fes prédéceffeurs.

Nous avons déjà vu, que chez les Anciens plufieurs fubftances métalliques, comme la cérufe, la litharge, le vert de gris, l'antimoine brûlé, le cinabre étoient uniquement employées extérieurement comme topiques. Le mercure étoit regardé comme un poifon. Ils ne fe fervoient intérieurement que d'un petit nombre de terres, du fel ammoniac (différent de celui qui porte aujourd'hui le même nom), & de quelques fels foffiles. Ils prefcrivoient en bain, & quelquefois en boiffons les eaux thermales bitumineufes, natreufes & fulfureufes, ainfi qu'on peut le voir dans *Pline* & dans *Galien*.

On donnoit alors, comme on donne aujourd'hui, différentes formes & préparations aux médicamens. On trouve dans les formules de ce temps, des poudres, des pilules, des trochisques, des électuaires, des infusions, des décoctions, ou des sucs exprimés de plantes & de fruits, des gargarismes, des errhines, des sinapismes, des collyres, des suppositoires, des pessaires, des tentes, des onguens, des cataplasmes, des emplâtres, des cérats &c. Les *compositions royales* & les *antidotes* étoient en grande réputation. On avoit des recettes & des antidotes non-seulement contre les poisons & les bêtes vénimeuses, mais encore contre différentes maladies. Ce fut l'Archiatre de *Néron* qui inventa cette absurde mais fameuse composition, connue depuis sous le nom de *Thériaque* d'*Andromaque*, dans le dessein de perfectionner le *Mithridate*, autre composition, ainsi nommée du nom de cet infortuné Prince Asiatique que Pompée avoit détrôné. Cet antidote de *Mithridate* étoit composé de 36 ingrédiens aromatiques & de différentes gommes, parmi lesquelles on comptoit l'opium. Les Romains y ajoutèrent la chair de vipère avec 24 autres ingrédiens. Plusieurs Empereurs Romains faisoient préparer ce prétendu contre-poison dans leurs propres palais : & même aujourd'hui la *Thériaque*, réduite à la vérité à un moindre nombre

d'ingrédiens, figure encore dans les pharmacopées & dans les boutiques des Apothicaires. Les Anciens l'administroient dans différentes espèces de maladies. *Pline* dit, avec cette raillerie caustique qu'on lui connoît, que cet amas confus de drogues, étoit uniquement inventé *ad ostentationem artis*.

Plusieurs Médecins employoit alors les *vipères* comme un remède contre les ulcères invétérés, les taches de la peau, la lèpre, le marasme, & comme un antidote contre les poisons. Ils les prescrivoit sous la forme de bouillons, de gelées, d'infusions vineuses, ou ils les donnoient rôties, comme nous faisons rôtir les anguilles.

L'*Assa-fétida*, que les Allemands appellent *Stercus diaboli* à cause de sa puanteur, étoit aussi en usage chez les Anciens. Ils le faisoient entrer dans plusieurs de leurs sauces & de leurs ragoûts.

Tous ces somptueux *onguens* & *parfums*, inventions puériles & dégoutantes d'un goût dépravé par le luxe, furent portés par les Romains à un point extravagant. Ils étoient composés de différentes plantes, fleurs, gommes, résines odoriférantes infusées dans de l'huile de castor (1), d'ambre,

---

(1) C'est le nom que les Anglais donnent à l'huile de ricin. Au sujet de ces onguens ou parfums, vous pouvez consulter Le Clerc, *Hist. de la Médec.* Part. III. liv. II. chap. I.

de cinnamome, & d'autres drogues aromatiques.

PLINE.

Pline le Naturaliſte, Génie diſtingué par des talens éminens & par le rang qu'il occupoit dans la ſociété, quoiqu'il ne fut point Médecin de profeſſion, écrivit pluſieurs chapitres ſur l'origine & l'Hiſtoire de la Médecine, ſur la matière Médicale & ſur la Pharmacie. Il raſſembla dans un traité les obſervations de *Théophraſte* & de *Dioſcoride.* Perſonne n'ignore ſon *Hiſtoire Naturelle*, qui eſt un abrégé des écrits d'*Ariſtote.* Animé d'un déſire ardent de s'inſtruire & d'acquérir une érudition univerſelle, il recueillit de divers Auteurs anciens, & públia un mélange d'obſervations différentes ſur les Météores, l'Aſtronomie, les comètes, les éclipſes & les tremblemens de terre. Pour élever un ſi vaſte édifice, il fut obligé de s'en rapporter dans pluſieurs occaſions au témoignage des autres; ce qui fait que ſes ouvrages renferment beaucoup d'erreurs & de fables mêlées avec un grand nombre de vérités importantes.

Il ſe déclare contre les Médecins Dogmatiques, qu'il accuſe d'avoir rendu l'Art conjectural; & déſaprouve tous les remèdes compoſés & notamment ces compoſitions qu'on déſignoit par le nom de *Royales.* Il regarde l'uſage de mêler les

ſimples les unes avec les autres, & de les faire entrer dans une compoſition en petites doſes, comme la preuve d'une inſigne impudence & comme l'invention de ceux qui avoient intérêt de débiter leurs drogues.

Il appelle le vin, le *ſang de la terre* (1), & le conſidère comme le plus agréable cordial que la nature ait produit pour égayer l'homme. Les anciens Romains, dans les beaux jours de leur République, cultivoient la vigne avec un ſoin particulier, & il fut un temps où ils comptoient juſqu'à quatre-vingt eſpèces de vin différentes (2).

GALIEN.

Galien, qu'on place communément à l'an 160 de l'Ere Chrétienne, eſt le dernier Médecin de diſtinction qui ait pratiqué à Rome. Il faut que je parle un peu plus au long du caractère & des écrits de cet Auteur, par la raiſon qu'il a régné pendant pluſieurs ſiécles en Médecine, & que ſes opinions y ont été regardées comme des oracles. Dans la ſuppoſition qu'il avoit porté

(1) Au rapport de Pline, liv. XIV. chap. 7. C'étoit Androcydes qui appelloit le vin de ce nom, dans une lettre adreſſée à Alexandre le Grand.

(2) Voyez Pline, liv. XIV. chap. 13.

toutes les branches de la Médecine à leur perfection, on a cru que son systême étoit infaillible. Plusieurs Médecins n'ont fait que le copier, ou écrire d'ennuyeux commentaires sur différentes parties de ses volumineux ouvrages, dont plusieurs sont déjà perdus. Ce qui nous reste de ce Médecin consiste en six volumes in-folio.

Cet Auteur naquit à Pergame, ville de l'Asie mineure, voyagea beaucoup dans la vue de s'instruire, & demeura quelque temps à Alexandrie, capitale d'Egypte, pour poursuivre ses études en Médecine. A l'âge de trente-deux ans (l'an 160 environ de l'Ere Chrétienne) *Galien* alla à Rome, où la réputation de ses talens lui procura des admirateurs & des protecteurs parmi les Grands, & lui suscita en même-temps, comme il le dit lui-même, des rivaux & des ennemis envieux de son mérite. Les Empereurs *Marc-Aurele* & *Lucius Vérus* le comblèrent de leurs faveurs; & il eut le bonheur de guérir le premier d'une maladie dangereuse. Cette cure, lui valut, à ce qu'il dit lui-même, des témoignages d'estiime très-flatteurs de la part du Souverain.

Lorsque *Galien* parut à Rome, toutes les autres sectes de Médecins connues sous les noms de *Dogmatiques*, d'*Empiriques*, de *Méthodiques*, d'*Episynthétiques*, de *Pneumatiques*, & d'*Eclectiques* subsistoient encore. Quelques-unes d'entre elles

étoient encore ſubdiviſées en d'autres parties ; de manière qu'on n'étoit point d'accord ſur celui qu'on devoit ſuivre. Le ſyſtême de *Galien* prit le deſſus ſur tous les autres. Bien loin de s'attacher à aucun parti, il ſe déclara contre toutes les ſectes, & les traita avec un grand mépris. Il appelloit les Méthodiques les *ânes de Theſſalus.* Les Empiriques commençoient alors à dégénérer, & n'étoient plus que de vrais Charlatans, en adminiſtrant les remèdes ſans aucun jugement ni méthode ; ils tombèrent enfin avec toutes les autres ſectes, à force d'être mépriſés, dans l'oubli.

Galien ſe vante ouvertement dans ſes écrits, des connoiſſances ſupérieures qu'il poſſédoit en Médecine ; il prend ſouvent un ton magiſtral, & fait ſon propre éloge avec une arrogance qui révolte. « J'ai fait (dit-il, dans un mouve» ment d'amour-propre dégoutant) en Médecine, » ce que *Trajan* a opéré dans l'Empire Romain, » en faiſant conſtruire des chemins & des ponts » par toute l'Italie. Perſonne n'a donné avant moi » la vraie méthode de traiter les maladies. Il eſt » vrai qu'*Hippocrate* avoit déjà frayé ce même » chemin ; mais comme il fut le premier qui » l'eût découvert, il n'avoit pu aller auſſi loin, » qu'il auroit été à ſouhaiter. Ses écrits manquent » d'ordre ; & l'on n'y trouve dans pluſieurs cas

» ni toutes les diſtinctions, ni tous les détails » néceſſaires. Il eſt ſouvent obſcur, à la manière » des Anciens, pour vouloir être concis. Il a » ouvert le chemin, mais il falloit qu'un autre » le rendit aiſé ».

Galien entreprit de réparer tous les défauts, & de remplir toutes les lacunes qu'on trouve dans *Hippocrate*. Il prend ſouvent ce dernier pour ſon guide & ſon modèle, & il commente plusieurs de ſes ouvrages. Il prétend avoir établi le premier une méthode juſte & raiſonnée de traiter & d'enſeigner la Médecine.

Il compare le Médecin à un Architecte. Comme celui-ci doit connoître juſqu'aux plus petites parties qui compoſent une maiſon, de même le Médecin doit être au fait des actions & fonctions particulières à chaque partie qui entre dans la compoſition du corps humain : ce qui établit néceſſairement l'étude de l'Anatomie & de la Phyſiologie.

Sa théorie concernant les quatre principes ou élémens, n'eſt que le ſyſtême des Philoſoſophes Grecs & qu'une répétition de ce qu'a dit *Hippocrate*. Le *feu*, l'*air*, la *terre* & l'*eau* étoient regardés comme les corps élémentaires de toute la Nature ; & les quatre humeurs du corps humain, analogue à ces élémeus, étoient le *ſang*, la *pituite*, la *bile jaune* & la *bile noire*. Les qualités de ces

élémens, sont le *chaud*, le *froid*, l'*humide* & le *sec*; & les maladies dépendent de l'excès ou de la dégénération d'une de ces quatre humeurs fondamentales. D'après ces principes, il établit les quatre principaux *tempéramens*, qui sont le *sanguin*, le *phlegmatique*, le *bilieux* (1) & le *mélancolique*, & qu'il subdivise en d'autres tempéramens plus composés, en y ajoutant les tempéramens propres à certains individus.

Il divise les parties du corps humain en *solides*, en *fluides* & en *esprits*; les humeurs, en *sang*, *pituite*, *bile jaune* & *bile noire*; & les fonctions, en *naturelles*, *vitales* & *animales*. Les fonctions naturelles servent à la digestion, à la nutrition & à la génération; les vitales concernent l'action du cœur & la respiration, & distribuent la vie & la chaleur par-tout le corps; & les animales, regardées comme les plus nobles de toutes, sont placées dans le cerveau, d'où dépendent les sens internes & externes.

Il examine en détail l'abus & les effets de ce qu'on appelle (peut-être improprement) *six choses non-naturelles*, & qui reglées convenablement tendent à conserver la santé. Telles sont

(1) C'est vraisemblablement par une faute d'impression que mon texte Anglois porte ici *atrabilarian*, comme un mot différent du *mélancholic* qui le suit.

l'*air* que nous reſpirons, le *manger* & le *boire*, le *mouvement* & le *repos*, le *ſommeil* & les *veilles*, les *rétentions* & les *excrétions* du corps, & les *paſſions* de l'ame. Il les regarde comme des *cauſes procatarctiques* des maladies, parce que ce ſont elles qui mettent en mouvement le *cauſe antécédente*, qui conſiſte dans la *pléthore* ou dans la *dégénération* des humeurs élémentaires du corps. *Hippocrate* regardoit de plus l'introduction de l'air dans les vaiſſeaux ſanguins, comme cauſe de pluſieurs maladies nerveuſes ou ſpaſmodiques.

Galien définit la maladie, une diſpoſition du corps qui empêche que ſes parties ne s'acquittent de leurs fonctions. Sa claſſification des maladies eſt analogue à celle d'*Hippocrate*. Il les diſtingue en *épidémiques*, *endémiques*, *ſporadiques*, *aigues*, *chroniques*, *bénignes*, *malignes*, en y ajoutant pluſieurs autres eſpèces, qu'il ſeroit inutile de rapporter ici. Il définit les *ſymptômes*, des *affections contre-nature*, qui dépendent des maladies mêmes, & qui les accompagnent, comme l'ombre accompagne le corps. Il diſtingue trois différentes eſpèces de ſymptômes : les premiers conſiſtent dans la léſion de quelque fonction du corps ; les ſeconds concernent le changement de qualité de quelqu'une de ſes parties ; & les troiſièmes regardent les vices de rétentions ou d'excrétions. C'eſt ainſi que la *mauvaiſe digeſtion* eſt un ſyptôme

de la fonction naturelle léſée de l'eſtomac & des inteſtins ; la *Syncope*, de la fonction vitale léſée du cœur ; & *l'Apoplexie*, de la fonction animale altérée du cerveau. Les vices des rétentions & des excrétions ſont annoncés par les ſelles, les urines & les autres couloirs de la Nature.

Il diſtinguoit de plus les ſymptômes en *diagnoſtiques* & *prognoſtiques* ; & ſubdiviſoit les premiers en *pathognomoniques* & en *adjoints*. Les ſignes pathognomoniques ſervent à caractériſer une maladie & à la diſtinguer d'une autre. Ils commencent avec la maladie, l'accompagnent dans tout ſon cours & finiſſent avec elle. Les ſignes adjoints au contraire ſont communs à pluſieurs maladies. Dans la Pleuréſie, par exemple, la toux, la difficulté de reſpirer, la douleur du côté & la fièvre continue ſont des ſymptômes pathognomoniques ; mais les différentes couleurs des crachats ne ſont qu'un ſigne adjoint. Il tiroit les ſignes diagnoſtiques de l'action même léſée des parties, des cauſes des maladies, du pouls, & des diverſes excrétions. Quant aux maladies ou affections externes, la vue & le toucher ſuffiſent pour nous les faire connoître.

La connoiſſance que l'on a (dit *Galien*) des différentes fonctions du corps, ſervent à découvrir l'organe léſé ou malade. Ainſi une pénible digeſtion marque que l'eſtomac eſt affecté ; une

difficulté d'uriner annonce l'obſtruction de la veſſie, des reins & des autres parties qui contribuent à cette excrétion; l'altération du pouls eſt un ſigne de l'affection du cœur & des artères; le défaut de mouvement dans quelque partie, indique une affection des nerfs.

Mais les fonctions pouvoient être altérées de deux manières; ou directement & par elles-mêmes, ou par ſympathie. C'eſt ainſi que le vomiſſement peut quelquefois dépendre ſympathiquement du calcul de reins; & dans ce cas les remèdes pour l'eſtomac ſeroient abſolument inutiles.

La nature de la douleur peut auſſi déceler la nature de la partie affectée. Si la douleur eſt vive & pungitive, c'eſt une marque que la partie affectée eſt une membrane; ſi elle eſt accompagnée de convulſions, ce ſont les nerfs qui ſouffrent.

On peut encore découvrir les maladies par les excrétions & les évacuations. Les petites chairs, que l'on rend quelquefois en urinant, annoncent une affection des reins; mais des écailles, ſemblables à du ſon, qui ſortent par la même voie, marquent que c'eſt la veſſie qui ſouffre. Le ſang qui jaillit d'un vaiſſeau d'une manière inégale & comme par bonds, indique l'ouverture d'une artère; celui qui ſort de la bouche lorſqu'on touſſe, marque la rupture de quelque vaiſſeau du poumon; & s'il eſt mêlé avec du pus, c'eſt

un ſigne que cet organe de la reſpiration eſt ulcéré. La couleur jaune de la peau dans l'Ictère, eſt un ſigne de l'obſtruction des organes excréteurs de la bile.

Galien a écrit pluſieurs livres, ſur le ſiège des différentes maladies ; leſquels paſſent pour être des meilleurs ouvrages qu'il ait faits.

Ce ſont, ſelon lui, les cauſes qui nous fourniſſent les divers ſignes pour connoître & pour déterminer la nature individuelle de chaque maladie. La *pléthore* & la *cacochymie* ſont les cauſes les plus ordinaires de pluſieurs maladies. Il peut, d'après ſon ſyſtême, exiſter une pléthore dans toutes les humeurs également ; mais ſi ce ſont les deux biles ou la pituite, qui excèdent leur juſte proportion, on appelle cette ſur-abondance, cacochymie, à cauſe de l'altération qu'elle produit dans le ſang. Ces humeurs peuvent encore être dans un état de cacochymie, uniquement par la dégénération de leurs qualités primitives.

Il diſtingue les caractères de ces différentes affections des humeurs de cette manière :

La *Pléthore ſanguine* (humide & chaude) ſe connoît par les ſignes ſuivans : on a de l'embonpoint & l'on groſſit plus que de coutume ; les vaiſſeaux s'enflent, le pouls eſt fort ; la reſpiration n'eſt pas bien libre ; on eſt facilement aſſoupi, & l'on eſt agité par des rêves pendant

le

le sommeil ; on éprouve des éruptions de sang par le nez ou par d'autres parties du corps. On la connoît encore par les causes qui tendent à la produire ; telles sont une vie sédentaire, des alimens nourrissans, l'interruption d'un exercice ordinaire, la suppression de quelque évacuation habituelle.

La *Cacochymie bilieuse* (chaude & sèche) a pour signes, la couleur jaune de la peau des yeux, et de la langue, l'amertume de la bouche, la soif, le dégoût, la nausée, les évacuations bilieuses par le vomissement ou par les selles ; on supporte avec peine la faim ; on a le pouls vîte ; on est vif & colère. Les causes qui peuvent disposer à une pareille Cacochymie, sont un tempérament sec & chaud, la saison de l'été ou la chaleur du climat, le grand travail ou le trop d'exercice, les veilles, l'abstinence & les passions de l'ame.

Les signes qui annoncent la *Cacochymie mélancolique* (froide & sèche), sont un appétit insatiable & dépravé, les flatuosités, la tristesse, la taciturnité, les hémorrhoïdes, les varices, la lèpre, le cancer. La saison de l'automne, l'âge moyen, un tempéramment froid & sec, des alimens grossiers & le chagrin disposent à cette Cacochymie.

La *Cacochymie pituiteuse* (humide & froide)

fe manifefte par la couleur pâle de la peau ; la peau eft froide au toucher ; le pouls foible, lent & mou, l'urine blanche ou pâle ; on eft fujet aux fluxions, aux catarrhes & aux tumeurs édémateufes ; on craint le froid. Les caufes qui difpofent à cette Cacochymie, font les climats humides & froids, une nourriture aqueufe & crue, la vie fédentaire & oifive, & l'excès du fommeil.

Galien difcute les fignes prognoftiques, c'eft-à-dire les fignes qui indiquent la crife future & la terminaifon de chaque maladie. Il les tire, ainfi que les fignes diagnoftiques, principalement des fonctions naturelles, vitales & animales, des excrétions, des qualites changées des parties du corps, & des jours critiques. La maladie, une fois connue, nous guide à prévoir la manière dont elle doit fe terminer. Une fièvre maligne, par exemple, eft toujours dangereufe ; les fièvres intermittentes font pour l'ordinaire fans danger ; une grande inflammation eft plus à craindre qu'une petite. Il en eft de même de la nature de la partie qu'occupe la maladie, par rapport au prognoftique : plus l'organe affecté eft important pour la confervation de la vie, plus le danger eft grand. La caufe de la maladie, le fexe & l'âge du malade, le climat, la faifon de l'année, & le plus ou moins de dérangement dans les fonctions

& dans les excrétions, sont autant des guides qui peuvent nous conduire dans le prognostique. On trouve dans cet Auteur une infinité d'observations importantes relatives à cette partie de la Médecine, ainsi que des commentaires sur les prognostiques d'*Hippocrate*.

Galien est le premier Médecin, après *Erasistrate* & *Archigène*, qui ait fait le plus d'attention au pouls dans les maladies. *Hippocrate* & *Celse* avoient, pour des raisons déjà alléguées, negligé cet examen, & s'étoient fiés davantage à celui de la respiration. *Galien* a écrit dix-sept livres sur les différentes espèces de pouls, & sur les indications, qu'ils fournissent dans le traitement des maladies. Je n'en rapporterai que quelques-uns, qui peuvent servir d'échantillon de l'étendue de ses travaux dans cette partie. Le pouls, selon lui, se distingue en *simple*, *composé*, *long*, *large*, *élevé*, *vîte*, *fréquent*, *véhément* ou *fort*, *lent*, *foible*, *mou*, *dur*, *égal*, *inégal*, *intermittent*, *dicrote* ou à *deux pulsations*, *ondoyant*, *tremblant*, *convulsif* &c. Il fait dépendre toutes ces variations de différentes causes, qu'il distingue en premiéres & en secondes. Un pouls fort indique la force du cœur & des artères; le mou est un signe du relâchement des artères, comme le dur l'est de leur tension & de leur rigidité. Il ajoute que l'âge, le sexe, le tempéramment, & les changemens dans les

chofes non-naturelles, peuvent modifier différemment les pulfations.

Plufieurs de ces diftinctions minutieufes relatives au pouls, n'ont jamais exifté que dans l'imagination de *Galien*; du moins une grande partie des caufes qu'il en donne, & des prognoftiques qu'il en tire, font extrêmemenet douteux. Il avoue lui-même l'impoffibilité d'établir toutes ces diftinctions, en difant qu'il faudroit toute la vie d'un homme pour en acquérir une connoiffance parfaite. Nous favons que le pouls eft altéré par les moindres caufes, que les changemens dans le manger & le boire, les paffions de l'ame, & même les différentes parties de la journée peuvent accélérer ou rallentir fa marche.

Galien n'eft pas moins fubtil & minutieux dans l'examen des divers états & changemens de l'urine, & dans les indications & les préfages qu'on peut tirer de cette excrétion dans les maladies.

Dans chaque maladie, dit-il, il exifte *trois affections contre-nature*, lefquelles font la *maladie* même, fa *caufe* & fes *fymptômes*. C'eft la maladie, caufe de tous les autres fymptômes, qui doit faire l'objet conftant de toute l'attention du Médecin, & c'eft contre elle qu'il doit principalement diriger fes remèdes. Il faut en excepter

les cas où quelque ſymptôme violent & dangereux nous oblige à tourner tous les moyens de l'Art contre lui, en laiſſant pour un moment de côté la maladie principale.

Pour prévenir les maladies, il ne faut qu'enlever ou éviter les cauſes qui les produiſent. Pour les traiter, & pour juger de leur terminaiſon future, il y a pluſieurs circonſtances qu'il faut conſidérer & peſer enſemble, afin de tirer de leur réſultat les remèdes les plus appropriés. Ces circonſtances ſont, les forces, l'âge, le tempérament & les habitudes du malade : il faut de plus examiner la nature de l'organe affecté, s'il eſt délicat, par exemple comme sont les yeux, où s'il eſt d'une importance majeure pour la conſervation de la vie, comme ſont le cerveau & les poumons.

Depuis le temps d'*Hippocrate* juſqu'à celui de *Galien*, le nombre des médicamens, & ſur-tout des médicamens compoſés s'étoit prodigieuſement accru. A cela près la pratique de *Galien* eſt fondée ſur celle d'*Hippocrate*, dont il a également adopté & défendu les *jours critiques*. Il a écrit fort au long ſur la matière médicale & ſur la compoſition des remèdes. Pluſieurs de ſes formules, recettes & antidotes, recueillis par différens Auteurs, ſont compoſés d'un amas d'ingrédiens diſcordans,

& sont par conſéquent effacés de nos pharmacopées modernes.

Il fait dépendre toutes les vertus qu'il attribue aux médicamens, de leurs prétendues qualités élémentaires, le chaud, le froid, l'humide & le ſec. Il ſubdiviſe encore chacune de ces qualités en quatre degrés, de manière qu'une plante ou une drogue peut être froide ou chaude au premier, au ſecond, au troiſième, ou au quatrième degré. Ainſi, pour une maladie chaude ou froide à un de ces quatres degrés, on preſcrivoit un médicament doué de qualités oppoſées au même degré de chaud ou de froid élémentaire. La ſalure, l'amertume, & l'acrimonie des ſubſtances dépendent, d'après ſes idées, de leur chaleur ou de leur ſéchereſſe.

Galien ſaignoit plus ſouvent qu'*Hippocrate*; mais il n'employoit jamais ce remède pour les enfans au-deſſous de quatorze ans. La quantité de ſang qu'il tiroit à la fois, étoit proportionné à la nature de la maladie & aux forces du malade; elle n'alloit jamais au-delà de dix-huit, ni ne deſcendoit au-deſſous de huit onces. Il avoit pour maxime, qu'il valoit toujours mieux ſe tromper par défaut que par excès. Il ſaignoit dans la vue de diminuer la pléthore, comme il purgeoit pour évacuer la cacochymie. Il ouvroit les veines jugulaires, & quelquefois même il pratiquoit l'ar-

tériotomie ſur les tempes. Il employoit de plus les ſangſues (1), les ſcarifications, & les ventouſes ſcarifiées.

Pour provoquer la *ſueur*, il faiſoit uſage de bains & de frictions, & il n'employoit guères des remèdes internes, excepté la thériaque.

Galien ſe ſervoit encore des *anodins* (2), c'eſt-à dire de médicamens où il entre de l'opium, pour calmer les douleurs, pour arrêter des évacuations exceſſives, ou pour procurer le ſommeil.

Ses préceptes concernant les règles & le choix du régime pour tous les âges & pour toutes les ſaiſons de l'année, ſoit en ſanté, ſoit lorſqu'on

---

(1) Il ne paroît point que Galien ait fait uſage de ſangſues; & cela peut-être par prévention contre un remède particulier à la Secte des Méthodiques, dont il étoit l'ennemi déclaré. Quant au petit traité intitulé *des ventouſes, de la ſcarification, des ſangſues* &c., qui ſe trouve parmi les œuvres de Galien, Le Clerc a déjà obſervé qu'il n'eſt point de cet Auteur. Voyez ſon *Hiſt. de la Médec.* Part. II. liv. IV. ſect. I. chap. I., & Part. III. liv. III. chap. 3.

(2) Pratique que Galien a vraiſemblablement imitée d'*Héraclide* de Tarente, célèbre Empirique, dont il faiſoit cas, & qui paroît avoir été le premier qui eût employé intérieurement & extérieurement l'opium. Voyez Le Clerc, *Hiſt. de la Médec.*, Part. II. liv. II. chap. 7. Nous avons déjà vu (pag. 35) qu'Hippocrate ſe ſervoit du ſuc de pavot pour une ſemblable indication.

eſt malade, ont été copiés par la plupart des Auteurs qui lui ont ſuccédé, & ne ſont point inférieurs à ſes autres écrits. Il examine la nature de preſque toutes les eſpèces d'alimens & leurs effets par rapport à la digeſtion. Il parle fort au long, dans les règles qu'il donne pour la conſervation de la ſanté, de l'exercice, des bains, des frictions, des évacuations, &c.

Ses commentaires ſur la Chirurgie d'*Hippocrate*, ainſi que pluſieurs de ſes propres ouvrages Chirurgicaux ſont parvenus juſqu'à nous. Il donne une exacte deſcription des diverſes eſpèces de Hernies ; & il paroît avoir exercé la Chirurgie auſſi bien que la Médecine.

Il eſt fort douteux que *Galien* ait diſſéqué régulièrement des corps humains. A Rome, où par une délicateſſe ſuperſtitieuſe, on ne ſouffroit pas même d'approcher un corps mort, & l'on brûloit le plus ſouvent les cadavres, le peuple avoit vu ces diſſections avec horreur. Il paroît d'après ce que dit *Galien* lui-même, que ce n'étoit que par occaſion que les Médecins pouvoient ſe procurer les corps des voleurs tués ſur le grand chemin, des ennemis tombés ſur le champ de bataille, des criminels condamnés à mort, ou des enfans expoſés. Car il n'étoit pas rare, au rapport des Hiſtoriens, de voir les perſonnes les plus indigentes du peuple, expoſer leurs

enfans, toutes les fois fur-tout qu'elles étoient accablées d'impôts très-onéreux. Ajoutez à cette averfion du peuple pour les diffections, les peines prononcées par les loix contre ceux qui auroient ofé maltraiter un corps mort. On avoit établi ces loix pour arrêter les meurtres & les cruautés de toute efpèce qu'exerçoient les factions de *Marius* & de *Sylla*.

Galien confeilloit de commencer par s'exercer fur des finges, afin qu'on fut préparé & mieux en état de profiter enfuite des diffections de corps humains, que la guerre avec les Germains ou quelque autre occafion auroit pu fournir aux Médecins. Il décrit fouvent les parties du finge en les fuppofant femblables à celles du corps humain. Il nous apprend lui-même qu'il avoit difféqué plufieurs efpèces d'animaux, & notamment des finges. Ces derniers ne font à la vérité, dans leur forme externe, & plus encore dans leur ftructure interne, qu'une imitation groffière de l'homme : il y a cependant des cas où l'Anatomifte & le Moralifte feroient peut-être fort embaraffés de décider s'ils doivent être regardés comme inférieurs à l'homme. A Alexandrie même, cette fameufe cité, qui rivalifoit avec Rome fa fouveraine, & dont l'École de Médecine eft recommandée par *Galien* à ceux qui veulent s'inftruire dans l'Anatomie, on n'avoit dans ce temps

que des ſquelettes humains ; le reſte du cours d'Anatomie y étoit vraiſemblablement enſeigné ſur les corps des animaux que je viens de citer.

Les Œuvres Anatomiques de *Galien* ſont très-volumineuſes. Elles renferment pluſieurs découvertes faites par lui, & d'autres qui appartiennenent à ſon prédéceſſeur *Marinus* ; & préſentent ſans comparaiſon le tableau anatomique & phyſiologique du corps humain & de ſes fonctions, le plus parfait qu'on puiſſe trouver dans l'Antiquité. On y trouve une deſcription, qui n'eſt pas à beaucoup près à mépriſer, des os, des ligamens, des cartilages, des muſcles, de la peau, des vaiſſeaux ſanguins du cerveau, des nerfs & de leurs membranes, de l'œil & de ſes humeurs & tuniques, de tous les organes externes des ſens, des nerfs qui y aboutiſſent, ainſi que des nerfs vertébraux, de la trachée-artère, des poumons, du cœur, du diaphragme, de l'œſophage, de l'eſtomac & des inteſtins, du foie, de la véſicule du fiel, de la rate, du pancréas, des reins, des urétères, de la veſſie, & des organes de la génération dans les deux ſexes.

Galien eſt le premier qui ait diſſéqué un grand nombre de muſcles, & qui ait démontré leur figure, leur ſituation & leur direction, quoiqu'il en ignorât la ſtructure.

Il parle de ce mouvement du cœur, connu

ſous le nom de *ſyſtole* & de *diaſtole*, & il a ſu que les veines & les artères renferment du ſang, dont il paroît même n'avoir point ignoré la petite circulation, qui ſe fait par les poumons, ni la communication qui exiſte entre les oreillettes & les ventricules du cœur dans le fétus avant ſa naiſſance : mais la circulation générale du ſang par-tout le corps continua d'être ignorée pluſieurs ſiècles après *Galien.*

Il penſoit, que le cœur recevoit des poumons la partie la plus pure & la plus ſubtile de l'air reſpiré, laquelle ſervoit à rafraîchir le ſang; que le ſang & l'air ſervoient conjointement à former les eſprits animaux & vitaux ; & que la partie groſſière & ſuperflue de ce même air, après avoir ſervi à l'importante fonction de la voix, ſe déchargeoit en partie par la reſpiration, & en partie par la tranſpiration de la peau en entraînant avec elle, tout ce qu'il y avoit de fuligineux dans le ſang.

Il croyoit que le chyle étoit abſorbé par le foie; & que dans cet organe il ſe changeoit en ſang, que la bile étoit une humeur excrémenticielle de ce dernier, mais qu'elle ſervoit cependant en même temps à ſtimuler les inteſtins, & à leur donner ce mouvement néceſſaire pour expulſer les matières fécales; que la bile noire, qu'il regardoit comme la lie du ſang, étoit ſéparée

dans la rate. Les nerfs, selon lui, étoient les premiers instrumens du sentiment & du mouvement. Un grand nombre de termes anatomiques, actuellement en usage, sont copiés des écrits de *Galien*.

Ce n'est point une entreprise si facile, que de présenter en abrégé & pour ainsi dire en miniature, la masse énorme des ouvrages, le systême & les découvertes Médicales de *Galien*. Pour en donner une idée exacte & telle que cet Auteur la mérite, il faudroit au lieu de quelques pages, lui consacrer des volumes entiers.

Il suffit d'observer, que *Galien* entreprit de décrire la structure & les fonctions du corps humain, d'examiner les causes de ses maladies & leur manière d'agir, d'exposer les noms, la composition & les vertus des médicamens, & enfin d'établir la science des signes diagnostiques & prognostiques, ainsi que de l'administration des remèdes. Toutes ces connoissances supposent & renferment l'Anatomie, la Physiologie, la Pathologie, la matière Médicale, & la Médecine pratique. Si vous exceptez la Chymie & la Physique, qui ne furent connues que plusieurs siècles après lui, il n'existe aucune partie de la Médecine, du moins telle qu'on l'enseigne aujourd'hui dans les Ecoles, qui ne fût traitée par *Galien*.

Son Anatomie & sa Physiologie, quoique défigurées par bien des erreurs, ont épargné une grande partie de travaux aux Modernes, qui se sont trouvés par-là en état de faire des progrès rapides dans ces sciences. Il a établi l'étude d'*Hippocrate*, & a montré le chemin qu'il falloit suivre pour arriver à la connoissance de la Médecine; ce n'est pas toujours, à la vérité, par des exemples & par des expériences qu'il nous y guide, mais il a du moins indiqué les moyens d'étudier cette science avec plus de profit, de l'établir sur des fondemens rationels & d'en étendre les limites.

J'avoue, que *Galien* s'écarte souvent de son chemin, pour se perdre dans des subtilités, mais ses erreurs mêmes ont servi à exciter la curiosité de s'instruire par des recherches ultérieures, à l'époque de la renaissance des lettres en Europe. Une preuve de ce que j'avance, c'est que la Médecine est encore aujourd'hui enseignée dans la plupart des Universités d'après le plan de *Galien*. On ne peut disconvenir, qu'il n'ait fournit le canevas le plus complet de cette science, quoique difforme & incorrect dans toutes ses parties. Tout ce qu'il rapporte sur la pratique des différens Médecins anciens diminue nos regrets pour la perte de leurs ouvrages originaux.

Malheureusement pour *Galien*, il n'y avoit

pas encore de ſon temps aſſez de matériaux ; pour conſtruire un ſyſtême permanent de Médecine : ſon imagination Aſiatique & ſon eſprit inventif ſuppléèrent au défaut de faits & d'expériences, & lui firent remplir les lacunes avec des conjectures. Il ne ſe donna point la peine de raiſonner de cette manière ſerrée & circonſpecte, dont s'eſt ſervi notre *Locke*, en tirant ſes concluſions des principes fondés ſur des faits. Pluſieurs de ſes ingénieuſes théories ne portent que ſur de foibles fondemens, & reſſemblent à de beaux châteaux batis en l'air. S'il eût vécu dans ces temps modernes, il eſt probable que ſon ſyſtême, embelli par ſes talens oratoires, par ſon érudition, & par ſon ſtyle fleuri, auroit rivaliſé avec ceux des deux Modernes compilateurs, *Bœrhaave* & *Hoffmann*.

Ainſi qu'*Ariſtote*, *Galien* paroît avoir été plus propre à rédiger en ſyſtême les obſervations des autres, qu'à réunir les matériaux raſſemblés par ſa propre expérience : mais les découvertes Médicales ſont l'affaire du temps, & ne s'acquièrent que par de lens degrés; & *Galien* avoit trop de vanité, dans les queſtions même les plus épineuſes, pour avouer ſon ignorance.

Sa Théorie des quatre élémens, comme applicable au corps humain & aux vertus des médicamens, eſt un curieux tiſſu de fictions phi-

losophiques, & un monstre d'imagination. Il fut obligé, pour la soutenir, d'entasser conjectures sur conjectures.

Ses écrits sont verbeux & prolixes, & ses observations pratiques sont obscurcies par un nuage de sophismes. A l'imitation de son cher *Aristote*, il a prodigué par-tout les définitions & les divisions; & l'on a souvent besoin d'une patience à toute épreuve pour supporter ce jargon de termes & ce rafinement de Logique.

Durant l'espace de treize cents ans, le système de *Galien*, règna successivement en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie, & parmi les Médecins Arabes. L'opinion ridicule, que la Médecine étoit parvenue à sa pleine maturité, le fit adopter par-tout où cette science étoit cultivée, avec une espèce de bigoterie & de superstition, qui arrêtèrent les progrès de la raison & la poursuite des nouvelles vérités & des nouvelles découvertes. Il faut cependant attribuer principalement cette longue dictature de *Galien* à ces causes générales, que nous verrons bientôt envelopper l'Europe d'ignorance, & ensevelir toutes les sciences avec la Médecine sous les cendres de Rome.

Le Clerc donne une longue liste de Médecins, qui ont écrit & pratiqué à Rome après & avant *Galien*; & dont l'histoire est, à mon avis, très-

peu importante (1). Les noms même de *Craterus* & d'*Alexion*, les premiers praticiens de leur temps, feroient déjà oubliés, fi *Horace* & *Ciceron* n'en

(1) On ne doit pas cependant, dans cette période de *l'Hiftoire de la Médecine*, paffer fous filence Xénocratès (an 37) Auteur d'un petit traité de *victu ex aquatilibus*, & qu'il faut par conféquent placer parmi les Ecrivains praticiens, plutôt que parmi les Auteurs de Matière Médicale, comme on le trouve dans le tableau chronologique de M. Black. Rufus d'Ephèfe (an 99), Auteur d'une nomenclature Anatomique, & que j'aurois par conféquent mieux aimé placer parmi les Anatomiftes ; & Plutarque (an 107), Ecrivain polygraphe, & Auteur des Préceptes pour conferver la fanté, vivoient également avant Galien. Lucien célèbre Ecrivain du deuxième fiècle, eft encore connu par un petit Poème fur la Goutte, intitulé *Tragopodagra.* Sextus Empiricus, Philofophe Pyrrhonien, eft un Médecin du même fiècle. Un autre Auteur qui méritoit auffi une place dans le tableau, c'eft Mofchion d'une époque incertaine, mais qui femble être du fiècle de Galien ou à-peu-près. Son traité fur les maladies des femmes, le place naturellement parmi les Praticiens du même fiècle, ou du moins parmi les Accoucheurs, puifque M. Black a placé parmi ces derniers au feizième fiècle J. Spachius, qui n'eft que l'Editeur de Mofchion. Après Galien, on peut placer parmi les Naturaliftes, Opien (an 204), Auteur des Poèmes de la Chaffe & de la Pêche, Athenée (an 210), & plus encore Elien (an 225), Auteur de l'Hiftoire des Animaux ; & parmi les Ecrivains de Médecine pratique &c. Alexandre d'Aphrodifée (an 229) célèbre commentateur d'Ariftote, qui outre divers queftions ou problêmes concernant la Médecine, qu'il a traités à l'exemple de ce dernier, a compofé un traité particulier fur les fièvres.

euffent

eussent point parlé. Tous ces Médecins, ainsi que les anecdotes qui les concernent ne font qu'embarasser la mémoire, & peuvent très-bien demeurer dans l'oubli, sans faire aucun tort à l'Histoire de la Médecine.

Je vais quitter pour un moment Rome, afin de retourner dans la Grèce, qui eut pendant long-temps l'humiliation de n'être qu'un apanage de la Souveraineté Romaine. Rome, cette orgueilleuse maîtresse du Monde, commença vers la fin du deuxième siècle à montrer des signes de décadence; sa constitution étoit déjà corrompue, & fut entièrement usée quelques siècles après. L'ambition des Triumvirs, des Tribuns & des Généraux, avoit d'abord miné & abattu peu-à-peu tout ce qui servoit de rempart à la liberté Romaine; elle donna bientôt lieu à l'anarchie, qui fut à son tour terminée par le despotisme absolu de l'astutieux *Auguste*.

Dans les trois derniers siècles, la Médecine & la Chirurgie firent encore quelques progrès, par les soins de quelques Auteurs Grecs, hommes de mérite. A cela près, toutes les sciences s'avançoient à grands pas vers leur décadence, dans toute la vaste étendue de la domination Romaine. Les dissensions civiles, & le despotisme des scélérats Empereurs de Rome, accélérèrent leur chute. *Platon*, *Aristote* & *Galien* étoient à cette époque

les guides qu'on ſuivoit dans les Sciences & dans la Médecine. Alexandrie étoit l'école à la mode, où l'on ſe rendoit de toutes les parties du monde, pour y apprendre à conſumer ſon temps & ſa ſanté par les méditations métaphyſiques les plus profondes, & par les diſputes de mots.

L'*Alchymie*, cet Art ttompeur, inventé par les Egyptiens, devint bientôt un objet d'étude & d'avarice inſatiable. On voit au deuxième ſiècle, un édit de l'Empereur *Diocletien*, qui condamne ſous des peines ſévères tous les livres de cette ſcience à être brûlés. Quelques traces d'Alchymie reparoiſſent encore au quatrième ſiècle; époque de pluſieures expériences infructueuſes pour changer les métaux en or. *Boerhaave* fait mention de divers Auteurs Grecs, qui avoient employé leur temps à cette folle pourſuite, après la chute de l'Empire en occident : mais il paroît qu'on ne s'étoit pas encore occupé à cette époque de l'idée de découvrir & de préparer par des procédés chymiques aucun médicament appliquable aux maladies. Mille ans environ après l'édit de *Diocletien*, pendant que toute l'Europe étoit plongée dans l'ignorance, on revint encore à l'Art chimérique de faire de l'or. La *Métallurgie*, ou l'Art de fondre & de forger les métaux, étoit pratiqué depuis les temps les plus reculés. On peut remonter juſqu'à *Tubalcain* ou *Vulcain*, pour en chercher

les premières traces, qui se perdent enfin dans les temps fabuleux.

ORIBASE.

Les Ecrivains Grecs, que je vais nommer, n'ont fait que copier pour la plupart *Galien*. Leur Anatomie, leur Théorie de Médecine, & même le plus souvent leur Pratique, sont absolument Galéniques. Le grand ouvrage d'*Oribase* (qui vivoit en 360 de l'Ere Chrétienne), intitulé l'*Abrégé de la Médecine*, n'est en grande partie qu'une compilation. Tout ce qu'on y trouve d'original, se réduit à quelques nouvelles espèces d'exercices, à la description d'une espèce particulière de Mélancolie ou de Manie (1). Il nous apprend au sujet de cette dernière, que ceux qui en étoient

(1) Il donne à cette espèce de Mélancolie le nom de *Lycanthropie*, parce que les personnes qui en étoient attaquées imitoient les loups. Aëtius en parle aussi, en lui donnant encore le nom de *Cynanthropie*; mais il nous avertit que ce qu'il en dit est pris de Marcellus, qui suivant Suidas (au mot Μάρκελλος) avoit écrit sur cette maladie. Si ces espèces de fous ou maniaques s'imaginoient aussi, comme il est très-probable, être changés en loups, on pourroit présumer que c'est la même folie ou peut-être la même fourberie qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de loup-garou. Au reste on trouve quelques vestiges de cette prétendue métamorphose, dans Platon *de Républ.* liv. VIII. vol. VII. pag 228. *édit.*

affectés rodoient autour des cimetières & des tombeaux (1).

AETIUS.

Aëtius qui vivoit en 500 de l'Ere Chrétienne, parle dans ses écrits volumineux, qui sont également une compilation, d'un plus grand nombre de maladies, qu'on n'en trouve dans *Oribase*. Il en décrit les symptômes & la méthode du traitement plus en détail. Nous trouvons dans cet Auteur, outre plusieurs observations relatives aux opérations Chirurgicales & aux maladies des femmes, & que *Celse* & *Galien* avoient omises, les causes des accouchemens laborieux, & les différentes manières d'acoucher les femmes. Il parle de ce ver connu sous le nom de *ver de Guinée*, & qui est une maladie familière aux Nègres de l'Afrique. Dans les ulcères de la vessie, il recommande l'usage interne des eaux minérales chaudes.

Bip. Suidas au mot Λυκόστομος, fait sans doute allusion à cette même fable, dont parle Platon ; ce que les érudits n'ont point observé.

(1) Après Oribase, je placerois volontiers Nemesius, Evêque d'Emèse, dont il nous reste un traité de *Natura hominis*, publié en Grec en 1565, & avec une traduction Latine en 1676. M. Black le place dans le tableau parmi les Physiologistes du sixième siècle ; mais il paroît que cet Auteur vivoit vers la fin du quatrième.

Aëtius avoit étudié la Médecine à Alexandrie; & il rappporte quelques cérémonies ridicules, & des pratiques ſuperſtitieuſes & empiriques, dont ſe ſervoient les Egyptiens pour guérir les maladies (1)

ALEXANDRE DE TRALLES.

Alexandre de Tralles, qui vivoit en 560 de l'Ere Chrétienne, exerça, dit-on, la Médecine à Rome. Ses écrits ne ſont pas auſſi volumineux que ceux de deux Médecins, dont je viens de parler, mais ils ont un caractère plus original, & ſuffiſent pour nous donner une idée diſtincte de l'état où étoit la Médecine de ſon temps. Son ſtyle eſt concis & ne s'écarte point du langage ordinaire. Il arrange les maladies dans un ordre convenable, & diſtingue celles qui ſe reſſemblent le plus avec une grande ſagacité.

Il eſt le premier qui ait preſcrit la rhubarbe dans la *Dyſſenterie*, & l'uſage interne du fer dans les *Squirrhes de la rate.* Depuis ce temps, nous avons découvert des remèdes puiſſans dans les eaux martiales qui contiennent ce métal en diſ-

(1) Je place ici Palladius d'Alexandrie, Auteur du ſixième ſiècle (an 540), dont il nous reſte un traité ſur les fièvres. La dernière édition de cet ouvrage, eſt celle que publia feu M. Bernard en 1745.

ſolution. Dans les obſtructions familières aux femmes, dans les maladies chroniques ; & dans la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins, les ſolutions aqueuſes ainſi que les autres préparations de fer, ont ſouvent produit les effets les plus ſalutaires.

Dans certaines douleurs locales, & même dans la *Goutte*, il appliquoit extérieurement les *Cantharides*, & conſeilloit la ſobriété & l'exercice. Il ſaignoit dans les accès violens de *Néphrétique* ; & dans les fièvres accompagnées d'une ſaburre bilieuſe, il préféroit les doux purgatifs à la ſaignée.

Il rapporte le cas d'une perſonne, de laquelle il avoit tiré un ver ſolitaire de la longueur de douze coudées, à l'aide d'une doſe d'*Hiera-picra*.

Il décrit pluſieurs eſpèces de Mélancolie ou folie ; & il recommade la diète, les bains, l'exercice, le voyage & la diſſipation de toute eſpéce plutôt qu'un amas confus de drogues. L'uſage de l'ellébore n'étoit plus de ſon temps auſſi eſtimé qu'il l'étoit chez les Anciens (1). Il fait diffé-

(1) L'uſage de l'Ellébore blanc, tombé en oubli, fut rétabli par un certain Aſclépiodotus, dont parle Photius dans ſa *Bibliotheque cod.* 242 ; & qui vivoit peu avant Alexandre de Tralles ; mais il ſemble que ce dernier ne fit guères attention à cette recommandation. Voyez Freind, *Hiſt. de la Médec.* Part. 1.

rentes obſervations nouvelles ſur l'air, l'eau, les bains, l'exercice, & autres moyens de conſerver la ſanté.

Dans certaines occaſions, *Alexandre* a la foibleſſe d'ajouter foi aux charmes & aux Amulettes; mais malgré cette crédulité on trouve dans ſes écrits pluſieurs excellentes obſervations de pratique. Il a paſſé ſous ſilence les maladies Chirurgicales, comme celles qui ſont particulières aux femmes.

PAUL D'EGINE.

La Chirurgie doit beaucoup à *Paul d'Egine*, qui vivoit vers l'an 640 de l'Ere Chrétienne. Son traité des Opérations manuelles eſt ſupérieur à tout ce que *Celſe* & d'autres Auteurs anciens ont écrit ſur le même ſujet. Il enſeigne la manière d'extraire les dards, de faire l'opération dans ces *Hernies* dangereuſes, où les inteſtins ne peuvent être réduits par aucun autre moyen, & de réunir les artères ſéparés dans l'opération de l'*anévryſme*. *Galien*, *Paul d'Egine* & tous les Anciens, n'ont parlé que d'une eſpèce d'Anévryſme, qu'ils ont définie, *une tumeur provenant de ſang extravaſé par la rupture d'une artère.* L'Anévryſme occaſionné par la dilatation d'une artère, eſt une découverte des Modernes.

Dans les *Eſquinancies* violentes acccompagnées

de danger de ſuffocation, *Paul d'Egine* pratiquoit la *Bronchotomie.* Dans les *Fluxions d'yeux* opiniâtres, il ouvroit les veines jugulaires. Il parle de la manière d'ouvrir les artères de derrière les oreilles, dans les douleurs chroniques de la tête. On ouvroit alors les cautères & les ſétons à l'aide du fer chaud. Il décrit une eſpèce de colique violente, connue chez les Modernes ſous le nom de *Colique de Poitou.* Il conſeille l'uſage des eaux minérales chaudes dans la *Lèpre.*

Fabrice d'Aquapendente, célèbre Chirurgien du ſeizième ſiècle, ſuit en tout *Celſe* & *Paul d'Egine*, & prend leurs écrits pour ſon texte. Quelques Modernes, ſans avouer le plagiat, n'ont fait que nous donner *Paul d'Egine* déguiſé ſous leur langage, & que publier la Chirurgie Greque, comme une choſe qui leur appartenoit.

PROCOPE.

Un autre Auteur, qui mérite principalement notre attention pour l'Hiſtoire exacte qu'il nous a laiſſé d'une peſte qui s'étoit manifeſtée à Conſtantinople, où il réſidoit alors (l'an 640 de l'Ere Chrétienne), c'eſt *Procope.* Ce fut la plus horrible peſte qui eût exiſté de memoire d'homme. Elle avoit commencé ſous le règne de l'Empereur *Juſtinien*, continua, au rapport de cet Auteur, pendant 52 ans, en parcourant ſucceſſivement

différentes contrées, & dépeupla presque tout le Globe (1).

Après avoir essayé de donner une foible idée de l'état de la Médecine, & des principaux Auteurs de Médecine & de Chirurgie, qui ont écrit ou exercé ces Arts dans l'Empire Romain, je finirai par quelques observations sur la Médecine Gymnastique, sur les bains, sur les esclaves qui pratiquoient, dit-on, la Médecine à Rome, & sur le titre d'*Archiatre.*

---

(1) Procope n'étoit point Médecin, comme quelques-uns se le sont imaginé; mais il ne mérite pas moins de trouver place dans une Histoire de la Médecine, à cause de la description qu'il nous a laissée de l'horrible peste de Constantinople. On peut encore placer avant la période des Médecins Arabes, deux autres Médecins Grecs. L'un est Nonus (an 940), compilateur au-dessous du médiocre, & dont nous avons une espèce d'Abrégé ou de Manuel de Médecine. On vient d'en donner une nouvelle édition soignée par feu M. Bernard, le même qui avoit publié Palladius. L'autre est Demetrius Pepagomenus (an 1270), Auteur d'un petit traité de la Podagre, publié également par M. Bernard. C'est à-peu-près à cette époque (an 1280) qu'on trouve Nicolaus Myrepsus, qui n'étoit, si l'on en juge par son surnom qu'un Apothicaire. Son *Antidotarium* ne nous donne pas une grande idée de son savoir. Mais un Auteur qui mérite un peu plus d'attention que le reste des Médecins du bas Empire, c'est Actuarius (an 1300), dont il nous reste un traité intitulé *Methodus medendi*, & un autre *sur les urines.*

On trouve dans les écrits des anciens Médecins Grecs & Romains, l'exercice, les onctions, les frictions & les bains recommandés souvent comme des moyens pour conserver ou rétablir la santé. Nous avons déjà vu, que ce fut *Hérodicus* qui introduisit le premier cette espèce de Médecine en Grèce. Mais à Rome, ces vastes & majestueux édifices, connus sous le nom de *Gymnases*, ne furent érigés que sous les Empereurs. *Vitruve*, contemporain d'*Auguste*, ne parle que des Gymnases de la Grèce, d'où l'on peut conclure, indépendamment d'autres preuves très-fortes, qu'il n'existoit pas encore à cette époque dans la Capitale de l'Empire Romain des édifices publics de cette nature. *Asclépiade* paroît avoir été le premier qui mit en réputation à Rome la Médecine Gymnastique & les bains. Un grand nombre de ces édifides publics, fondés par divers Empereurs, étoient d'une magnificence étonnante, & d'une capacité qu'on a de la peine à croire. On peut voir dans les figures de *Mercurialis*, leur forme & leurs dimensions. Ces édifices contenoient des apartemens où l'on faisoit les différens exercices; d'autres, destinés aux bains froids, chauds, ou de vapeurs, aux frictions & aux octions; & d'autres enfin, où s'assembloient les Rhéteurs, les Philosophes, les Médecins, pour s'y promener, y converser entre

eux, y diſputer, & y donner des Leçons des ſciences qu'ils profeſſoient. Ce fut dans les Gymnaſes de la Grèce, que *Platon* & *Ariſtote* enſeignèrent la Philoſophie.

Dans les temps, où Rome n'étoit pas encore policée, la jeuneſſe, après la fatigue des exercices Militaires, alloit ſouvent ſe baigner dans les eaux du Tibre. Le luxe & la moleſſe inventèrent enſuite des édifices couverts, pour le même uſage. Dans les *Paleſtres*, qui étoient des quarrés très-ſpacieux deſtinés aux exercices, on inſtruiſoit la jeuneſſe dans l'Art militaire ou tactique : c'étoit là que s'exerçoient encore les Gladiateurs & les Athlétes, pour ſe préparer aux divertiſſemens brutaux qu'on donnoit au Public dans les Amphithéâtres. On s'y exerçoit à l'équitation, à faire des armes, à lancer le javelot & le diſque. Le combat à coups de poing, la lutte, la courſe & les danſes militaires faiſoient auſſi partie des jeux athlétiques. Avant de ſe livrer à ces forts exercices, on ſe déshabilloit juſqu'à la ceinture, & on ſe frottoit d'huile; on ſe couvroit enſuite de pouſſière afin de prévenir une trop grande effuſion de ſueur & par conſéquent la fatigue. Cette pratique ſervoit encore à ôter aux mains des Lutteurs cette onctuoſité, qui les auroit empêché de ſaiſir avec fermeté leurs adverſaires. Après l'exercice, on les frottoit avec des inſtrumens

particuliers, quelquefois avec du linge ou avec des éponges, pour nettoyer le corps de l'huile, de la pouſſière & de la ſueur : cela fait, ils ſe plongeoient dans un bain, après lequel ils ſe frottoient encore d'huile, ou s'ils étoient riches, avec des parfums, ou des huiles imprégnées de différens ingrédiens aromatiques, leſquelles ſervoient également à prévenir une trop copieuſe tranſpiration. Le bain étoit en général ſuivi du ſouper, qui chez les Romains étoit le principal repas, diſtingué par le luxe qu'ils y mettoient : ils le mangeoient couchés par terre. Tous les ſervices néceſſaires à ces Gymnaſes, occupoient un grand nombre de domeſtiques & d'eſclaves, dont chacun avoit des devoirs particuliers à remplir, & qui tous étoient commandés par le maître de la Paleſtre.

Bien des perſonnes ne ſe rendoint à ces Gymnaſes que pour prendre des bains, & peut-être par occaſion pour ſe faire ſeulement frotter. On prenoit les bains par raiſon de ſanté, ou par une eſpèce de luxe, pour qu'on aſſiſtât au repas avec la peau décraſſée, l'uſage du linge étant encore à cette époque fort rare. *Galien* ſe plaint de ce que de ſon temps preſque toutes les claſſes du peuple ſe baignoient tous les jours. Tout ce qu'on appelle *honnêtes gens*, avoient chez eux des bains magnifiques & remarquables par différens or-

nemens. *Sénèque*, en déclamant contre ce luxe, nous apprend que des perſonnes même d'une condition inférieure, ne ſe croyoient point heureuſes, à moins que les murs de leurs bains domeſtiques, ne fuſſent ornés avec du marbre d'Alexandrie. Dans les bains publics froids, il y avoit encore des endroits deſtinés à la *natation*; c'étoit un exercice généralement adopté parmi les Grecs & les Romains. Les gens efféminés par le luxe, ainſi que les malades ou les valétudinaires ne ſe ſervoient que de bains chauds, excepté peut-être dans le temps des grandes chaleurs, où l'eau chaude n'eut été ni agréable, ni propre à rafraîchir le corps. Outre les bains chauds proprement dits, il y avoit des étuves (*Sudatorium*) ou des bains de vapeurs qui ſervoient à provoquer la ſueur. A *Baies*, dont les bains ſont recomandés par *Celſe*, une vapeur chaude qui s'ehxaloit naturellement de la terre, tenoit lieu d'étuve. *Caelius Aurelianus* parle de l'utilité de ces étuves dans différentes maladies : *locorum natura ſpirantium, quo ſudores moveantur.*

Pluſieurs Empereurs Romains entretenoient des bains publics à leurs dépens. Mais dans les autres bains, la ſomme qu'on étoit obligé de payer pour ſe baigner, étoit ſi modique, que les pauvres même pouvoient quand ils vouloient ſe donner ce plaiſir. Quant aux femmes, elles pre-

noient vraiſemblablement leurs bains chez elles; mais à l'époque de la corruption des mœurs de ce peuple, on les a vues, au rapport de *Juvenal*, ſe baigner mêlées avec les hommes dans les bains publics, au point qu'il a fallu arrêter cette ſcandaleuſe indécence par des édits impériaux. On fit conſtruire enſuite des bains publics ſéparés pour l'uſage excluſif du Sexe. Parmi la plupart des Peuples Aſiatiques, & aujourd'hui parmi les Nations Mahométanes, l'uſage du bain eſt auſſi commun, que l'eſt parmi nous celui de nous laver les mains & le viſage. Il eſt douteux que cet uſage tire ſon origine du défaut de linge, d'autant plus que les manufactures des toiles de lin & de coton exiſtent en Egypte & dans les Indes depuis un temps immémorial. Dans tous les climats brûlans, il eſt naturel, que l'homme ait recours aux bains tant pour modérer la chaleur de la peau, que pour remédier à la langueur cauſée par la chaleur exceſſive. Dans la ſeule ville d'Alexandrie, il y avoit quatre mille bains, lorſqu'elle fut priſe par les Mahométans au ſixième ſiècle.

Les exercices, que les anciens Médecins preſcrivoient à leurs malades, étoient de différentes eſpèces. On comptoit parmi ceux d'une nature douce la geſtation dans une voiture ou dans une litière. Les lits ſuſpendus, exercice beaucoup plus doux, inventé par *Aſclépiade*, & les frictions de

la peau pouvoient ſans contredit avoir leur utilité dans les langueurs & les maladies Chroniques, où les malades n'auroient pu ſupporter une agitation plus forte. *Aſclépiade* employoit encore des bains ſuſpendus, dans leſquels on ſe baignoit & on s'exerçoit doucement à la fois. La navigation étoit regardée comme un exercice violent. On preſcrivoit la déclamation ou l'exercice de la voix dans certaines affections des organes digeſtifs, telles que l'indigeſtion, & les douleurs de l'eſtomac. *Galien* traite fort au long des différens exercices, & de la manière dont il faut les régler ou les graduer. Dans notre climat humide & variable, l'uſage du linge & l'équitation produiſent de bons effets, & nous dipenſent en grande partie de la Gymnaſtique des Anciens & de leurs exercices ſyſtématiques; quoiqu'on ne puiſſe révoquer en doute les avantages d'un uſage modéré des bains froids, qui décraſſent la peau en même-temps qu'ils fortifient les conſtitutions débiles. Nous examinerons dans la ſuite, juſqu'à quel point la Médecine Gymnaſtique peut être utile dans la cure des maladies.

Parmi les Médecins qui pratiquoient à Rome, on trouve quelques eſclaves. *Antonius Muza*, homme de condition ſervile, guérit l'Empereur *Auguſte* d'une maladie Chronique par le moyen des bains froids. Cette cure lui valut l'honneur

d'une ſtatue, qui lui fut érigée par un décret du Sénat. Quelques Eſclaves, occupés chez des Médecins à préparer leurs remèdes, furent au rapport des Hiſtoriens, affranchis, & devinrent à leur tour Médecins & Chirurgiens. De jeunes Eſclaves, qui montroient plus d'eſprit & des diſpoſitions naturelles, furent élevés de manière à devenir de grands Médecins & des Chirurgiens très-habiles. Ils aſſiſtoient aux bains, appliquoient des onguens & des parfums, faiſoient des frictions, raſoient &c. On trouve parmi les legs de quelques Romains riches, des Médecins, des Chirurgiens, des Précepteurs, & du gros bétail laiſſés par teſtament à leurs amis & à leurs parens: c'étoit en grande partie de malheureux captifs ou priſonniers de guerre. Dans la maiſon d'un grand de Rome, on trouvoit toutes les profeſſions & les arts mécaniques. Le nombre des malheureux qu'un homme privé de cette cité pouvoit poſſéder, & dont la vie & la mort dépendoient du caprice d'un maître, nous paroît aujourd'hui incroyable; celui des eſclaves de *Craſſus*, l'homme le plus riche de Rome, & un des Triumvirs, égaloit une nombreuſe armée.

Il paroît qu'on donnoit ſouvent le titre de *Médecin*, à pluſieurs eſclaves employés dans les différens ſervices des bains, de même que nous

appellons

appellons aujourd'hui *Docteurs* les plus méprisables Empiriques. *Le Clerc* a prouvé par des témoignages inconteſtables, qu'à Rome la profeſſion du Médecin, n'étoit point regardée comme une profeſſion ignoble. Il s'eſt donné beaucoup de peine pour recueillir un grand nombre d'autorités, qui réfutent victorieuſement l'opinion, ſi humiliante pour la Faculté, de ceux qui penſent, qu'il n'y avoit à Rome que des eſclaves qui exerçaſſent la Médecine. En Egypte cet Art étoit exercé par les Prêtres, & quelquefois par des Rois; dans l'Inde c'étoient les Bramines qui profeſſoient la Médecine. *Eſculape*, le premier Médecin qui parût en Grèce, y fut déifié; & ſon deſcendant *Hippocrate* fut honoré d'une couronne d'or; *Démocède*, un autre Médecin Grec, étoit admis familièrement à la table de *Darius*. A Rome, *Aſclépiade* & *Alexion* furent les amis intimes de *Cicéron* : & *Chariclès*, Médecin de l'Empereur *Tibère*, étoit au rapport de *Tacite*, admis à la table de ce Prince, dont il étoit l'ami, & dont il prédit la mort à *Macron* deux jours avant qu'elle arrivat. On ne trouve dans les temps modernes aucun exemple de l'énorme ſomme payée pour une ſeule cure à *Charmis*, Médecin du règne de *Néron*; ni le legs digne d'un Prince, que *Crinas*, fameux Empirique du même règne, laiſſa par teſtament à la ville de Marseille, pour

la reconſtruction de ſes murailles. *Le Clerc* cite pluſieurs Auteurs dignes de foi pour prouver, que ſous les Empereurs Romains, le Médecin du Prince, ou Archiatre du palais, tenoit le ſecond rang dans tout l'Empire. Les Sarraſins & les Arabes ſectateurs de Mahomet eurent également une grande vénération pour la Médecine.

Le titre d'*Archiatre*, attribué à quelques Médecins de Rome, a donné lieu à une diſpute grammaticale. Il paroît que cet honorable titre n'étoit pas excluſivement affecté aux Médecins attachés à la perſonne de l'Empereur, mais qu'on le donnoit encore à ceux qui étoient déſignés pour avoir ſoin des malades pauvres dans différens diſtricts de Rome, ainſi que dans les autres villes & villages de l'Empire. Les Archiatres étoient payés largement par le tréſor public. Ils étoient exempts de toute eſpèce d'impôts, & jouiſſoient de beaucoup d'autres privilèges lucratifs & honorables. Une pareille inſtitution exiſte aujourd'hui en Italie aux dépens du Public, quoiqu'elle ne ſoit ni auſſi lucrative ni auſſi honorable; & il ſeroit à ſouhaiter que des établiſſements de la même nature, fuſſent auſſi adoptés en Angleterre. Il eſt facile de prouver, que les ſeuls hôpitaux, ſont bien loin d'opérer tout le bien, & de fournir tous les ſecours

néceſſaires à la claſſe indigente & induſtrieuſe de la ſociété. Ce fut ſous les Empereurs, qu'on fonda à Rome des hôpitaux pour les malades, une école de Médecine & un collège de Médecins ou d'*Archiatres*, deſtinés à examiner la capacité des Candidats avant de les admettre à l'exercice de la Médecine. C'eſt encore un objet de diſpute que de ſavoir dans quelle époque il faut placer l'Inſtitution des *Archiatres* : *Andromaque*, Médecin de *Néron*, eſt le premier qu'on trouve décoré de ce titre.

CHAPITRE V.

Destruction de l'Empire Romain en Occident par les Goths & les Vandales dans le sixième siècle : De Mahomet & de l'invasion des Arabes : Influence de ce peuple sur la Médecine & sur la Littérature. Ecrivains Arabes sur la Médecine & sur la Chirurgie. Origine de la Petite-Vérole & de la Rougeole.

LA Mécecine, la Chirurgie, la Littérature & les Arts présentent ici un vuide d'environ trois cents ans. L'Empire Romain, opprimé par des Tyrans intérieurs, & gémissant sous des Empereurs & sous une soldatesque plongés dans la molesse & dans la dissolution des mœurs, fut successivement attaqué & démembré dans plusieurs de ses Provinces, & détruit enfin par un torrent de barbares du Nord après une guerre défensive de quelques siècles. Le renversement final de ce puissant colosse en Italie & dans la partie Occidentale de l'Europe, arriva au sixème siècle de l'Ere Chrétienne. L'histoire de l'invasion de ces barbares n'est qu'une scène con-

tinuelle de cruautés ſans exemple. Le ſang & la déſolation marquoient par-tout les traces de ces féroces ſauvages : des cités peuplées & floriſſantes miſes à feu & à ſang, des femmes, des enfans, des hommes de tous les rangs, ſans excepter le Sacerdoce même, paſſés au fil de l'épée ; tel etoit le douloureux ſpectacle que leur férocité barbare préſentoit par-tout. Toutes les Sciences & tous les Arts de Rome furent engloutis dans ce naufrage général. La ſeule partie Orientale de ce vaſte Empire ſubſiſtoit encore dans ſa ſplendeur ; & ſes foibles Monarques, diſtingués par le titre d'*Empereurs Grecs*, réſidoient à Conſtantinople.

Cette cataſtrophe fut immédiatement ſuivie par un évènement mémorable. Six cents ans environ après *J.-Chriſt*, une nouvelle Religion parut en Orient. Les Arabes, conduits par *Mahomet* (en 622) & ſes Succeſſeurs, ſortirent des déſerts de l'Arabie, & propagèrent, l'épée à la main, ſa nouvelle doctrine. Ils ſubjuguèrent avec une étonnante rapidité pluſieurs grands Royaumes & Provinces en Afrique & en Aſie, ainſi qu'une grande partie de l'Eſpagne en Europe. Cette extravagante rapſodie de *Mahomet*, connue ſus le nom de *Coran*, & la guerre, étoient les ſeules études en crédit parmi ſes premiers diſciples. Ce fut ſous les Succeſſeurs de

ce Prophète Arabe, que la Bibliothèque d'Alexandrie, la plus magnifique collection de livres & le plus ſuperbe monument d'ancienne Littérature qui eût jamais exiſté, fut réduite en cendres. Quatre cents, ou ſuivant d'autres, ſept cents mille volumes furent conſumés par cet affreux incendie : on ne ſauva des flammes, que ſix cents volumes. Le nombre des ouvrages qui furent détruits pendant les premiers accès du fanatiſme de ces barbares, eſt incroyable. *Hippocrate*, *Ariſtote*, *Galien* & *Dioſcoride* reſtèrent parmi le petit nombre d'ouvrages Médicinaux, qui avoient échappé à cette deſtruction générale.

A la chute de la puiſſance Romaine en Italie, & pendant pluſieurs ſiècles qui lui ſuccédèrent, des eſſaims d'hommes indigens de la Germanie & des forêts ſeptentrionales de notre continent, répandoient ſans ceſſe l'alarme dans toute l'Europe par leurs horribles brigandages. Vers la fin du ſixième ſiècle, les Francs s'emparèrent des Gaules, les Huns de la Panonie, les Goths & les Lombards de l'Italie. Des Nations nombreuſes ſorties des régions glaciales du Nord, couvrirent les pays les plus fertiles de l'Europe. L'Angleterre, abandonnée par les légions Romaines, éprouva ſucceſſivement l'invaſion des Saxons, des Danois & des Normands.

L'Europe, & une partie de l'Aſie & de l'Afrique,

étant inondées par tant de guerriers barbares, fanatiques & ignorans, il n'est pas étonnant qu'on n'y trouve plus depuis les derniers Médecins Grecs, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, jusqu'au commencement du dixième siècle, aucun Auteur de Médecine, du moins aucuns progrès faits dans cette partie des connoissances humaines. Il n'y avoit à cette époque que les Arabes qui cultivassent la Médecine & les Sciences. On trouve néanmoins l'Université de Paris, fondée par *Charlemagne* (en 800), & celle d'Oxford en Angleterre par *Alfred.* Les Historiens Irlandois assurent que dans leur Ile il y avoit déjà des collèges établis, avant qu'il en fut question en Angleterre ou en France, & qu'ils étoient très fréquentés par des Etudians qui venoient du continent de l'Europe. La petite portion de Science qui avoit survécu à la destruction de l'Empire Romain (excepté la Grèce) étoit possédée par le Clergé. La Noblesse ne savoit ni lire ni écrire, encore moins raisonner. En moins d'un siècle après que les Nations barbares du Nord furent établies dans leurs nouvelles conquêtes, tous les vestiges de la Littérature, du goût & des Arts des Romains, furent oubliés ou détruits. Pendant les quatre siècles suivans, l'Europe ne produisit aucun écrivain qui méritât d'être lu, pas un Art ou une découverte utile. Les ignorans Goths

ne permettoient point à leurs enfans d'apprendre à lire, à écrire, ou de s'instruire dans quelque science; il ne les élevoient que dans l'Art de la guerre: car ils s'imaginoient que les Arts & les Sciences avoient énervé & avili les Romains.

Après que la frénésie Religieuse des Mahométans fut un peu calmée, après qu'ils furent enrichis par le commerce & rasasiés de conquêtes, leur férocité militaire s'adoucit; & ils commencèrent à cultiver la Littérature & les Sciences avec beaucoup de soin. Ils encouragèrent sur tout la profession Médicale par toutes especes de récompenses, supérieures à ce qu'ont fait jusqu'à présent à cet égard toutes les Nations, chez lesquelles cet art est exercé. Ils sont les premiers qui ayent doté plusieurs Ecoles de Médecine en Perse, en Afrique & en Espagne. C'étoit l'usage chez eux par-tout où ils faisoient construire un temple consacré à leur culte, d'y ajouter une école, & un hôpital pour les malades.

Au rapport des Historiens, un Calife Mahométant, envoya (l'an 820) demander à l'Empereur Grec de Constantinople des copies des meilleurs livres qu'il possédoit, & les fit traduire en Arabe par des interprètes Juifs, ou Grecs Chrétiens, qui se trouvoient dans ses états. Les ouvrages de *Galien* furent d'abord traduits en

langue Syriaque; mais ce ne fut qu'une pitoyable version, altérée de plus par le mélange des fables ridicules & de l'Astrologie des Arabes. Les Mahométans étudioient encore avec une ardeur incroyable les ouvrages d'*Aristote*. Ils étoient adonnés à l'étude de la Magie, de l'Astrologie judiciaire, & de l'intrépretation des songes, par lesquels ils régloient & conduisoient les entreprises les plus importantes. Ces folies, que tout homme sensé regarde avec mépris, favorisoient le fanatisme & l'imposture.

Les Arabes ne firent probablement que recueillir les fruits des observations Astronomiques faites par les Babyloniens, les Egyptiens & les Grecs. Il paroît cependant, que cette division de la sphère céleste en vingt-huit maisons, différente des constellations des Grecs, leur appartient; elle désigne simplement les étoiles, dont la lune s'approche chaque nuit dans son cours menstruel autour de la terre.

Le nom & la science de l'*Algèbre* appartiennent également aux Arabes : c'est cette espèce d'Arithmétique universelle, à l'aide de laquelle on résout les problêmes des Mathématiques les plus compliqués, & on facilite beaucoup les opérations d'Arithmétique.

Nous devons aux Arabes la première description de trois nouvelles maladies, qui sont

la *petite-vérole*, la *rougeole* & la *ſpina-ventoſa* ou *carie des os.* Les deux premières, plus funeſtes à l'Europe, que ne l'avoient été les guerres les plus ſanglantes, dont les annales du monde nous euſſent conſervé la mémoire, n'étoient connues avant cette époque dans aucune partie du globe fréquentée par les Européens : du moins on n'en trouve des traces dans aucun Médecin, Poète, Hiſtorien Grec ou Romain. Ces deux poiſons nous furent apportés, dit-on, des déſerts de l'Arabie par les Sectateurs de *Mahomet.* C'eſt en Egypte, & ſous le règne d'*Omar*, ſucceſſeur de *Mahomet*, que je trouve les plus anciens veſtiges de la Petite-Vérole : car c'eſt à-peu-près à cette époque qu'*Aaron* écrivoit ſur cette maladie, au rapport de *Rhazès.* Les Mahométans répandirent bientôt le venin variolique dans la Syrie, l'Egypte, la Perſe, l'Eſpagne, & par-tout où ils portèrent leurs armes victorieuſes. Pluſieurs ſiècles après, les croiſades achevèrent d'en infecter toute l'Europe; où depuis ce temps ces deux maladies ont fait des ravages incroyables (1).

(1) Après Aaron, qu'on regarde comme contemporain de Paul d'Egine, on place, Méſué autrement appellé Jean Damaſcene. Il y a plus d'un Médecin de ce nom, ce qui a contribué à embrouiller leur Hiſtoire, de manière qu'on n'eſt d'acord ni ſur le nombre des Méſués, ni ſur le temps

RHAZES ET AVICENNE (1).

Rhazès (l'an 900) & *Avicenne* nous ont laissé une Histoire exacte de la petite-vérole *distincte* & *confluente*, ou plutôt de la petite-vérole bénigne & maligne; ils en exposent le prognostique & le diagnostique, les bons & les mauvais signes, & la méthode du traitement. *Rhazès* étoit natif de la Perse, & exerça la Médecine à Bagdat, où il étoit à la tête d'un hôpital. Son traité sur la petite-vérole & sur la rougeole fut traduit de l'Arabe par les soins du Docteur *Méad*, & se trouve tout entier parmi ses ouvrages posthumes dans une dissertation séparée. Il traite cette maladie avec beaucoup de jugement; & il recommande la méthode rafraîchissante à un tel degré, que les Médecins qui pratiquent dans les climats septentrionaux, auroient raison de regarder comme excessif.

---

où ils ont vécu. On présume que le plus ancien est du neuvième & le plus moderne du onzième siècle. Voyez *Blumenbach Introd. in Hist. Medic. Litterr.*, pag. 88 *sq.* Sérapion (ou plutôt Jean fils de Sérapion), est également un Médecin Arabe, d'une époque incertaine, mais qu'on place ordinairement entre Mésué & Rhazès.

(1) Entre Rhazès, mort en 932 (ou suivant d'autres en 942) & Avicenne, mort en 1036, on place communément Haly Abbas, Auteur d'*Almaleki*; il florissoit vers la fin du dixième siècle.

Dans la chaleur fébrile, & lorsqu'il y a des symptômes violens, *Rhazès* conseille des saignées copieuses non-seulement avant, mais encore après l'éruption des boutons, si la fièvre persiste. Quant aux enfans au-dessous de quatorze ans, il se contente, à l'imitation de *Galien*, de leur appliquer seulement des ventouses scarifiées. Il recommande de boire souvent de l'eau à la glace ; & si elle n'est point évacuée par la sueur ou par les urines, ou si la fièvre n'est point calmée, il en augmente la quantité jusqu'à ce qu'elle décide le vomissement. Cette pratique a pour but de favoriser l'éruption des boutons. C'est dans la même vue qu'il conseille de bien couvrir le malade, de lui frotter tout le corps, en lui faisant boire en même-temps de l'eau froide. Un autre moyen qu'il employoit, c'étoit de placer deux vases pleins d'eau chaude, l'un devant, l'autre derrière le malade, qui devoit être en chemise, afin que la vapeur en ramollit la peau, & facilitat l'éruption. Il falloit ensuite bien essuyer le corps avant que la vapeur se réfroidit. Il faisoit également mettre les jambes dans un bain chaud, & quelquefois appliquer aux pieds des cataplasmes émolliens.

Il prescrit différens topiques pour défendre les yeux, toutes les fois que la rougeur & la démangeaison annoncent une éruption de pustules sur ces tendres organes. Il n'est pas moins attentif

à prévenir les mauvais effets d'une pareille éruption dans le gosier, en ordonnant des gargarismes, ou en tirant du sang, si l'enrouement & la difficulté de respirer menacent de suffoquer le malade.

Pour faire mûrir les boutons, il employoit la vapeur de l'eau chaude de la manière que je viens d'exposer. Il ouvroit ceux qui occupoient les jambes, quand ils étoient mûrs. *Avicenne* conseille d'ouvrir les boutons avec une aiguille d'or, & d'en ôter le pus avec du coton. Si la quantité du pus étoit considérable, on fait coucher le malade sur un matelas rempli de roses en poudre, ou de farine de riz.

Ils remédioit à la diarrhée ou aux longues veilles par l'usage de l'opium. Dans le déclin de la maladie, ils prescrivoient des purgatifs, pour débarrasser la Nature d'un fardeau qui auroit pu l'opprimer.

La viande, le poisson, le lait, & tout aliment assaisonné avec des drogues échauffantes & de haut goût étoient défendus. La tisanne d'orge édulcorée avec du sucre, ou une décoction de raisins, de figues & de semences de fénouil servoient de boisson. Dans les cas d'une chaleur fébrile excessive, on donnoit le suc de grenades aigres bouilli avec du sucre & une petite portion de gomme Arabique : & l'on avoit soin que l'air de la

chambre fut frais. On faisoit également usage de l'hydromel, boisson favorite des Grecs & des Romains dans les maladies fébriles.

Rhazès décrit la composition de plusieurs sirops & oxymels, dont on faisoit usage dans la petite-vérole. Ils consistoient dans un mélange de différens sucs de plantes & de fruits acides, auxquels on ajoutoit du sucre & du vinaigre. Le *camphre* en petite quantité entroit aussi quelquefois dans les sirops & les électuaires rafraîchissans.

Dans la *Rougeole*, lorsque le malade éprouvoit de grandes anxiétés, & qu'il se sentoit prêt à tomber en syncope, on le plongeoit dans l'eau froide, & on lui frottoit la peau, afin de provoquer l'éruption des boutons.

Ce sont les Médecins Arabes qui ont les premiers mis en usage les *purgatifs doux*, tels que la manne, la casse, le séné & les myrobolans. Ce sont les premiers qui ont parlé de sucre, & de sucre-candi, extraits de la canne à sucre, & qui ont introduit dans la Médecine, les sirops, les juleps, les confections, & les conserves; compositions, dont le sucre est souvent un des principaux ingrédiens. Les Grecs & les Romains n'employoient communément que le miel pour déguiser le goût désagréable des remèdes.

Les Arabes ont ajouté à la matière Médicale

& à la Botanique plusieurs plantes, & différens parfums & aromates orientaux; tels sont parmi ces derniers le musc, la noix muscade, le macis & les cloux de girofle.

Ils ont de plus introduit l'usage des *feuilles d'or & d'argent*, du *bézoard* (1) & des *pierres précieuses*, auxquelles ils attribuoient de vertus surprenantes, pour imposer à l'ignorance crédule, & augmenter par ce moyen leurs profits & leur crédit. C'est chez les Arabes qu'on trouve pour la première fois cette opération de la Chymie connue sous le nom de *distillation*, & que vraisemblablement ils apprirent des Egyptiens : on ne voit cependant chez eux d'autres productions Chymiques que l'eau de rose & quelques huiles.

Les Arabes ne sont point exacts dans la description des signes essentiels des maladies. Ils s'appesantissent plutôt sur les différens médicamens, dont ils donnent plusieurs formules ou recettes très-compliquées. Leur théorie & leur pratique sont prises en entier chez les Grecs; mais ils y ajoutèrent un fatras de secrets & de remèdes superstitieux. Ils adoptèrent l'Anatomie de *Galien* sans y rien ajouter.

---

(1) Quant aux différentes opinions, qui concernent la nature & l'origine du *bézoard*, vous pouvez consulter Buffon, *Hist. natur. Quadrup.* à l'article *des Gazelles*, & l'Encyclopédie Méthodique, à l'article *Bézoard*.

Ils employèrent les cantharides en véſicatoires. *Archigène*, *Aréthée* & *Alexandre de Tralles*, s'en étoient auſſi ſervis dans certaines occaſions ; mais en général les Grecs & les Romains employoient les ſinapiſmes compoſés de moutarde, & d'autres ingrédiens âcres de cette nature. Les Arabes bornèrent l'uſage des véſicatoires à un très-petit nombre de maladies; telles que la léthargie, l'apoplexie, & quelques autres affections analogues. Ce ne fut que pluſieurs ſiècles après, qu'on s'aviſa, de les employer dans les fièvres malignes & contagieuſes, dans les inflammations locales internes, dans les affections phthiſiques de la poitrine, dans toutes les maladies enfin, dans leſquelles les véſicatoires ſont regardés aujourd'hui comme un puiſſant remède.

Le *Canon de la Médecine* d'*Avicenne*, n'eſt qu'une compilation de *Galien*, de *Rhazès*, & d'*Haly Abbas* (1). Cet ouvrage, qui eſt un ſyſtême général de Médecine & de Chirurgie, fut en grande réputation dans toutes les Ecoles de Médecine. Il fut porté en Europe par les Croiſades ; & depuis cette époque juſqu'au ſeizième ſiècle on regarda *Avicenne* comme le Prince de la Médecine, &

(1) C'eſt le jugement de Freind ; mais outre & avant ces trois Auteurs il auroit dû nommer Hippocrate, qu'Avicenne pille ſouvent ſans daigner ſeulement le nommer.

on

eut une vénération ſi profonde pour lui, qu'il ne fut guères plus queſtion d'*Hippocrate* ni de *Galien.* Le Canon d'*Avicenne*, & le neuvième livre (1) de *Rhazès* ſervoient de texte aux leçons Médicales des Ecoles : le premier ſur-tout eut l'honneur d'être expliqué par une foule de Commentateurs.

Avicenne donne une liſte de Matière Médicale, & des formules qui de ſon temps étoient en uſage. Il recommande les eaux minérales chaudes dans les obſtructions, & autres indiſpoſitions internes. Il ne dédaigne pas même de donner la compoſition de divers *coſmétiques*, *des dépilatoires*, & des remèdes pour faire croître les cheveux.

Rhazès décrit exactement le *Spina-ventoſa*, ou la carie des os, accompagnée d'enflure & de douleurs aigues. Il eſt également le premier qui ait conſacré un traité particulier aux maladies des enfans. Dans les accouchemens laborieux, il recommande de faire l'extraction du fétus à l'aide d'une bande : (2) *Avicenne* conſeille dans le même

---

(1) Ce neuvième livre, intitulé *de curatione omnium partium*, ainſi que la plupart des autres traités de Rhazès, ne ſont à leur tour qu'une compilation des écrits d'Hippocrate, de Galien, d'Aétius, d'Oribaſe & de Paul d'Egine, comme on peut le voir dans Freind.

(2) Avant l'invention du Forceps on ſe ſervoit ſoit d'une eſpèce de filet pour envelopper la tête de l'enfant & le tirer hors

cas le forceps (1). *Rhazès* rapporte les différentes impoſtures des Empiriques ou des Charlatans de ſa Nation.

AVENZOAR ET AVERRHOES.

Je ſerai très-ſuccinct au ſujet d'*Avenzoar* (an 980) & d'*Averrhoès*. Le premier écrivit ſur la Chirurgie, mais de manière qu'il ſemble vouloir s'excuſer d'avoir traité un ſujet qu'il regarde comme vil & fort au-deſſous de lui. Parmi les Arabes, les opérations Chirurgicales étoient dans ce temps, pratiquées par des perſonnes de condition baſſe & ſervile : c'eſt pourquoi il ne faut point s'attendre à trouver dans ces Auteurs quelque addition intéreſſante faite à cet Art utile. *Avenzoar* nous a laiſſé la deſcription de deux maladies rares, ſavoir de l'*Inflammation du Médiaſtin* & de celle du *Péricarde*. Il recommande dans la ſuppreſſion des règles l'ellébore noir, à la doſe de deux drachmes ou environ, & il preſcrit dans certains cas particuliers le même remède, comme diurétique. Donné à petites doſes, ce remède n'a jamais

---

du ſein de ſa mère, ſoit d'une bande en forme de fronde, qu'on faiſoit paſſer ſous le menton de l'enfant pour en faciliter l'extraction.

(1) Ou plutôt un crochet.

produit des effets dangereux; & l'expérience a depuis prouvé que c'eſt un puiſſant emménagogue. *Averrhoés* s'occupa principalement de controverſes théoriques; qu'il diſcute à l'aide des principes d'*Ariſtote* & de *Galien*, & d'autres rêveries ſemblables, dont on eſt depuis long-temps revenu (1).

ALBUCASIS (2).

Albucaſis eſt le premier qui ait relevé l'honneur de la Chirurgie parmi les Arabes. *Rhazès* ſe plaignoit de leur profonde ignorance dans cet art, & de ce que les opérations manuelles n'étoient faites que par les ſerviteurs des Médecins. *Albucaſis* nous donne une liſte d'opérations, faites pour inſpirer de l'horreur aux hommes ſenſibles. Le fer chaud & les cautères étoient les remèdes favoris d'*Albucaſis* & des Chirurgiens Arabes. Dans les douleurs invétérées, ils avoient, ainſi que les Egyptiens, une grande confiance pour l'uſtion de la partie même affectée.

Il décrit exactement la manière de pratiquer la paracentèſe dans l'Aſcite; il fait mention de

(1) A Avenzoar & Averrhoès, on peut ajouter le Juif Moyſe Maimonides, diſciple de ce dernier. Tous trois floriſſoient au douzième ſiècle, par conſéquent après Albucaſis qui vivoit au onzième.

(2) Voyez la note précédente.

plusieurs instrumens faits pour tirer du sang ; & nous a laissé sans contredit la description d'instrumens Chirurgicaux, la plus ample & la plus exacte qu'on trouve parmi les Anciens. Il donne différens moyens pour extraire le fétus dans les accouchemens laborieux. Il parle de la *Bronchocele*, qui d'après son observation étoit plus fréquente parmi les femmes que parmi les hommes.

Cet Auteur nous apprend que l'opération de la taille ne se faisoit chez les femmes Arabes qui avoient le malheur d'avoir la pierre que par des femmes. La pudeur (je penserois plutôt, *la jalousie des hommes*) ne permettoit, dit-il, qu'elle découvrissent à des Chirurgiens le siège de la maladie.

Abi-Osbia, Ecrivain Arabe, nous fournit un catalogue de trois cents Auteurs Médecins de la Religion Mahométane. Je n'en ai rapporté que ceux qui se sont distingués par quelque ouvrage utile ou par quelque découverte : le reste est au-dessous de la médiocrité, & ne présente rien d'instructif pour nous. A quoi serviroit-il de se charger la mémoire de la nomenclature inutile des Auteurs & des ouvrages, qu'on peut avec justice condamner à un profond oubli ? Il existe plusieurs manuscrits Arabes de Médecine dans différentes Bibliothèques de l'Europe, qui ne méritent d'être traduits ni publiés par l'impression.

Depuis la destruction de l'Empire Romain &

l'Ere Mahométane, l'Europe ne présente durant l'espace de cinq siècles consécutifs, ni dans la Médecine ni dans la Littérature, rien qui mérite d'arrêter nos regards. Les dégoutans ouvrages des Historiens de toute cette période ne sont qu'un registre fatiguant des folies, des barbaries & de la stupidité de notre hémisphère. Les dépouilles de Rome furent partagées entre ceux qui l'avoient envahi : & le systême féodal, corrompu dans la suite, fut une source féconde d'anarchie. L'Europe, remplie insensiblement de châteaux forts, gémissoit sous un grand nombre de petits Tyrans & de Barons impérieux, qui se faisoient continuellement la guerre. La grande masse & les classes inférieures du Peuple étoient réduites à l'état humiliant de vassaux, & éprouvoient toute la rigueur d'un Despotisme Aristocratique. Les Arts & les Sciences se conservoient toujours dans un petit coin de l'Europe, la Grèce; mais à Constantinople même, la capitale de l'Empire d'Orient, la Littérature étoit absorbée dans des disputes théologiques. Presque tout le reste de l'Europe étoit occupé de querelles privées, de guerres & de rapines. Les droits contestés, les injures personnelles & les disputes y étoient terminées par des combats, par l'épreuve du feu ou de l'eau, & par d'autres absurdes institutions de Jurisprudence. Les chemins infestés par des

M 3

bandes de voleurs n'étoient guère praticables, & rendoient la communication des Provinces même peu éloignées extrêmement périlleuse. Après avoir échappé à tous les dangers des grands chemins, le voyageur courroit encore risque d'être réclamé comme vassal, ou peut-être comme esclave, par quelque insolent Baron, pour peu qu'il voulut s'arrêter sur ses terres. Vers la fin du onzième siècle ces désordres étoient parvenus à un degré, dont on a de la peine à se former une idée.

CHAPITRE VI.

Etat de la Médecine & la Chirurgie depuis le onzième jusqu'au milieu presque du quinzième siècle : la Lèpre introduite en Enrope.

DANS l'intervalle du onzième jusqu'au milieu du quinzième siècle, la Physique, les Arts & la Littérature commencèrent à revivre, quoique par des degrés forts lents. Ce ne fut qu'au seizième siècle, que l'esprit humain revint de cette profonde léthargie qui l'avoit accablé durant l'espace de plusieurs siècles. L'Italie avoit fait quelques progrès dans l'industrie & dans le commerce, & se poliçoit de plus en plus. C'étoit l'effet de sa proximité avec la Grèce & avec Constantinople, où les Arts, & une certaine élégance dans la manière de vivre s'étoient toujours conservés, & où le luxe Oriental s'étoit introduit par le commerce de la mer noire & de la mer Caspienne. Cependant il faut chercher les premières causes, qui ont contribué à dissiper l'ignorance & la rusticité générale de l'Europe, dans les folies superstitieuses & dans ces

expéditions romanefques, connues fous le nom de *Croisades.* C'eft à ce fauvage fanatifme que l'Europe doit en grande partie, le recouvrement de fa raifon & de fa liberté ; c'eft lui qui fut la caufe de ce changement falutaire qui s'eft opéré dans fes mœurs & dans fa jurifprudence.

La Syrie & la Paleftine furent conquifes dans le onzième fiècle fur les Califes Mahométans par les Turcs ou Tartares. Ces derniers étoient une race d'hommes féroces, fortis des vaftes déferts de l'Afie, connus fous le nom de grande Tartarie, & qui embrafsèrent la religion des Peuples conquis. Les Califes avoient encouragé, comme une branche de commerce lucratif, les pélérinages que les dévôts de l'Europe entreprenoient fouvent pour vifiter le St.-Sépulcre à Jérufalem : mais les Turcs, nouveaux poffeffeurs de la Cité Sainte, traitèrent plufieurs de ces dévots avec cruauté, & les opprimèrent d'une manière outrageante. Cette conduite excita l'indignation des Européens, auffi ignorans que fuperftitieux, & leur infpira le défir de s'en venger. Ce délire religieux & ce zèle fanatique contre les infidèles, furent de plus en plus enflammés par une autre circonftance : une obfcure prophétie de la Bible parut à plufieurs Chrétiens annoncer la fin prochaine du Monde qui devoit être confumé par un embrafement univerfel. Ils fe raffemblèrent

donc à l'inſtigation des Moines & du Pape, & partirent pour la Paleſtine, dans le deſſein d'exterminer les Sarraſins, ou de périr, comme des Martyrs ſur le tombeau du Meſſie.

Les Rois, les Princes, les Nobles, les hommes de tous les rangs, & même les femmes s'enrolèrent pendant deux ſiècles de ſuite avec une ardeur fanatique, pour arracher la Paleſtine aux Infidèles. La folie de cette bigoterie épidémique produiſit heureuſement de grands effets & fut la ſource des bienfaits réels, auxquels on ne s'étoit point attendu alors. Dans le cours de cette longue guerre, la plupart de ces armées vagabondes furent obligées de paſſer par l'Italie, par la Grèce, & particulièrement par Conſtantinople. Elles furent étonnées d'y trouver une ſuperbe ville, diſtinguée par de nombreuſes manufactures, & par un rafinement de goût qui ſe voyoit dans les Arts & dans les divertiſſemens des habitans. Quelques Croiſés retournés de la Terre Sainte, rapportèrent chez eux des copies des ouvrages d'*Ariſtote* & des Médecins Arabes. Ce fut une des principales cauſes, que la Littérature Arabe fut introduite & cultivée la première en Europe : les Arts libéraux y étoient appellés l'*Etude des Sarraſins.*

Le commerce des Italiens avec les Maures, établis en Eſpagne, fut un autre moyen d'in-

troduire cette Littérature en Europe. Parmi le peu d'Auteurs de Médecine qu'on y avoit apporté, *Avicenne* & *Rhazès* eurent l'honneur d'être lus & étudiés exclusivement aux autres. Les Auteurs Grecs étoient traduits en langue Arabe; et ces traductions furent de nouveau défigurées et mises par des compilateurs moines dans une latinité barbare, le seul langage alors, & même plusieurs siécles après, dans lequel on enseignoit les Sciences.

Un autre accident qui contribua encore beaucoup à dissiper les nuages épais de l'ignorance, qui avoient obscurci notre horison, ce fut la découverte qu'on fit en Italie (l'an 1137), des *Pandectes* de *Justinien*. Ce code de la Jurisprudence Romaine, sauvé par un évènement heureux, du naufrage universel, fut en peu de temps étudié avec avidité dans différentes contrées de l'Europe, où l'on établit des chaires de Professeurs pour l'expliquer. Il y avoit de ces chaires à Bologne, à Oxford, & à Paris: & l'étude du *Droit Romain* se répandit avec rapidité dans la plus grande partie de l'Europe. On comptoit à Bologne (l'an 1262) dix mille, & à Oxford (l'an 1340) trente mille Etudians.

Montpellier en France, & quelques Colléges en Italie, étoient alors, les Ecoles les plus célèbres de la Médecine. L'Italie l'emportoit sur le reste de l'Europe, non-seulement par rapport

à la Médecine, mais encore par les beaux Arts & les ouvrages d'esprit. Je ne sache qu'on ait enseigné la Médecine, comme une science régulière dans aucune Université d'Angleterre, avant la fin du quinzième siècle. On voit les titres de Bachelier & de Docteur conférés pour la première fois en 1231, dans l'Université de Paris, fondée par *Charlemagne.* Il y avoit déjà dans plusieurs Universités, des réglemens pour le temps & pour la forme des études. Ceux qui prenoient le titre de *Docteur* dans quelque profession savante, parvenoient par-là, au plus haut rang alors connu, qui équivaloit à celui d'une chevalerie militaire. Les statuts de l'Ecole de Salerne (1), & de celle de Naples, semblent être antérieurs à ceux de Paris. Par ces statuts, un Médecin devoit avoir étudié pendant sept ans, au bout desquels, il recevoit l'anneau & le bonnet, après avoir été

(1) Ce fut Constantin, surnommé l'Africain, auteur du onzième siècle, qui le premier porta la Médecine en Italie de Babylone & de Bagdat, où il l'avoit étudiée sous des maîtres Arabes; & c'est à la recommandation de ce Médecin, que Robert Duc de Pouille, fonda l'Ecole de Salerne, regardée avec raison, comme la plus ancienne Université de Médecine en Europe. Le fameux Poème diététique connu sous le nom de l'*Ecole de Salerne*, est de Jean de Milan, membre de cette Ecole. La Faculté de Montpellier date depuis 1150; celle de Paris depuis 1220; & celle de Bologne depuis le commencement du quatorzième siècle.

examiné sur *Galien* & sur *Avicenne* : pour être Chirurgien, il suffisoit d'avoir étudié pendant un an l'Anatomie.

L'art de faire du Papier, inventé dans le onzième siècle, augmenta le nombre des manuscrits, & diminua le prix des livres. Mais la découverte, plus importante encore, de l'Imprimerie, faite au quinzième siècle; répandit les lumières par toute l'Europe. Les Anciens écrivoient sur l'écorce du *Papyrus*, & sur du Parchemin. Les manuscrits de cette dernière matière étoient extrêmement chers. Avant la découverte dont je viens de parler, il y avoit peu de particuliers qui possédassent un livre. Dans plusieurs Monastères on n'avoit qu'un seul Missel. On vendit un livre d'homélies, compilé par je ne sais quel Saint natif de France, pour deux cents moutons, & une quantité considérable de bled. *Louis* XI, roi de France, ne put emprunter (en 1471) de la Faculté de Paris, les ouvrages de *Rhazès*, qu'en la nantissant d'une quantité de vaisselle, & en employant de plus la médiation d'un noble qui garantit à la Faculté, le soin & le retour du livre. Cela prouve que les livres à cettte époque étoient extrêmement rares, & qu'il n'y avoit qu'un très-petit nombre d'hommes qui fussent en possession des Sciences. L'Histoire Ecclésiastique pendant ces

fiècles d'ignorance fournit plufieurs exemples d'Evêques qui, n'ayant point appris à écrire, étoient obligés de fe fervir du figne de la croix au lieu de fignature.

La Théologie Scholaftique, les commentaires, la magie, la jurifprudence romaine & le droit canon en ufage dans différentes Eglifes & Monaftères, étoient prefque les feules études de ces temps. *Ariftote* étoit univerfellemeut admiré ; & malheureufement les fubtilités de ce Philofophe, donnèrent une mauvaife direction (1) aux premiers efforts que faifoit l'efprit humain pour reffufciter les Sciences en Europe. Le petit fonds de favoir d'alors, étoit principalement entre les mains du Clergé & des Moines, qui s'emparrèrent par ce moyen, de la plupart des des emplois civils & eccléfiaftiques qui donnoient du profit ou de la confidérations. Ils fe mirent fur-tout à exercer la Médecine.

La *Chevalerie*, qui doit fon origine & fes progrès aux croifades, continua, long-temps après que ces

(1) Cela peut être vrai pour les Sciences naturelles ; mais d'un autre côté on ne peut nier que ces mêmes fubtilités fcholaftiques, ne fuffent « la première origine de cette analyfe » philofophique, qui depuis a été la fource féconde de nos » progrès, » comme l'a très-bien obfervé Condorcet dans fon *Efquiffe d'un Tableau Hiftorique des progres de l'Efprit humain*, *feptieme Epoq.* pag. 377.

dernières furent finies, d'être la paſſion favorite ; & de faire l'occupation principale de la Nobleſſe, & de toutes les perſonnes libres. Les joutes, les tournois, & les Chevaliers errans, étoient alors en pleine vigueur, & contribuèrent d'une manière beaucoup plus prompte & plus efficace que les ſyſtêmes arides de Morale, à polir & à adoucir les mœurs.

Une autre cauſe non moins efficace ſervit encore à éclairer & à civiliſer l'Europe.. Pluſieurs Seigneurs & Barons croiſés, furent obligés pour pourvoir aux frais de cette expédition lointaine, de vendre pour une modique ſomme d'argent une partie de leurs terres & de leurs privilèges arbitraires. Un grand nombre de perſonnes profitèrent de cette occaſion pour ſe racheter de l'eſclavage & du vaſſelage : il ſe forma des cités & des communes, qui protégèrent les Arts & l'induſtrie.

En Angleterre, les Arts & le Commerce firent des progrès bien lents, ſi on les compare avec ceux d'Italie & d'autres contrées maritimes de l'Europe. On peut aſſigner pluſieurs cauſes de ce retard : la diviſion de la Grande-Bretagne en ſept petits Royaumes, l'invaſion des Danois, la conquête faite par les Normands, les croiſades, enſuite l'ambition de ces Rois, & leurs efforts continuels pour s'emparer de la couronne

de France, & finalement la guerre civile, allumée parmi les maisons de *Yorck* & de *Lancastre*, pour soutenir leurs prétentions au trône; toutes ces violentes & successives révolutions bannirent le loisir de cultiver les Arts & les Sciences. Les connoissances réelles (car je ne donne point ce nom à la Théologie, & aux disputes scholastiques) n'y commencèrent à paroître qu'au treizième siècle avec *Bacon*, moine de l'Abbaye de Westminster.

Pendant que les Sciences étoient ainsi négligées, on vit la plupart de Papes & des têtes couronnées de l'Europe, avoir des Juifs pour leurs Médecins. *Jean de Gaddesden* fut le premier Médecin Anglois attaché à la cour. Avant lui, ce poste n'étoit confié qu'à des Juifs ou à des étrangers, & notamment à des personnes venues par des croisades. La connoissance qu'ils avoient de la langue Arabe, leur procuroit l'avantage d'étudier les Auteurs de Médecine. *Saint-Louis*, roi de France, gagna la Lèpre dans la guerre Sainte; & son Médecin Juif lui prescrivit un abominable remède, qui consistoit à boire du sang d'un jeune enfant.

La *Lèpre*, un de ces fruits pernicieux que les croisades avoient apporté, étoit alors une maladie très-commune, répandue dans la plus grande partie de l'Europe. Il y avoit en Angleterre

plusieurs infirmeries destinées uniquement à recevoir les Lépreux. Les Historiens François nous parlent de deux mille Lazarets, établis en France, & dotés par *Saint-Louis*; dans lesquels on n'admettoit que ceux qui étoient infectés de cette maladie, & qui ne pouvoient entrer dans les hôpitaux ordinaires. Une armée Romaine avoit déjà apporté autrefois, de la Palestine & de l'Egypte, cette maladie Judaïque; mais avec le temps, & à l'aide des précautions qu'on prit en séparant de la société les gens infectés, le mal avoit disparu insensiblement : ceci s'accorde avec les observations modernes que nous avons concernant cette maladie.

L'*Alchymie*, ou l'art de changer les métaux en or, commença à être cultivé en Europe : c'étoit un des grands secrets que *Bacon*, & tous les Chymistes qui lui succédèrent, s'efforçoient de découvrir. En Angleterre on s'occupa pendant plusieurs siècles de cet Art chimérique qui flattoit l'avarice des hommes; mais on s'en occupa avec plus d'ardeur & d'assiduité en Allemagne. La Philosophie, jointe à des expériences ruineuses, a presque guéri aujourd'hui les hommes de cette folie, en leur montrant les véritables moyens d'acquérir des richesses.

Un autre projet beaucoup plus chimérique & plus ridicule que les Chymistes avoient conçu, ce

ce fut d'extraire par des procédés chymiques de différentes ſubſtances une panacée univerſelle, qui poſſédât la vertu non-ſeulement de guérir toute eſpèce de maladies, mais encore de prolonger la vie bien au-delà du terme ordinaire.

ALBERT LE GRAND, BACON, &c.

Albert le Grand, Allemand de naiſſance, écrivit ſur l'Alchimie l'an 1200 (1). Peu de temps après lui, *Bacon*, moine de l'Abbaye de Weſtminſter (en 1226), jeta les fondemens de la Chymie & de la Philoſophie expérimentale en Europe. Il étoit non-ſeulement un habile Chymiſte, mais encore doué d'un génie original pour la Mécanique, peu inférieur à celui d'*Archimède*. Il inventa des *chars-volans*, & donna du mouvement à des ſtatues. Il écrivit ſur la nature des lignes, ſur le téleſcope, ſur la réflexion & la réfraction de la lumiére, ſur l'optique, ſur les verres qui augmentent ou qui diminuent la grandeur des objets, qui les éloignent de l'œil ou qui les en approchent, ſur les *miroirs ardens*, ſur les météores & ſur l'Aſtronomie. Il eſſaya même de

(1) On peut encore regarder Albert le Grand comme Naturaliſte du treizième ſiècle. On peut lui aſſocier ſous le même rapport Vincent de Beauvais (mort en 1262), & le Botaniſte Pierre de Creſcentia, qui vivoit environ en 1307.

corriger les erreurs du *calendrier*, & il inventa la *poudre à canon*. Ses connaiſſances & ſes lumières ſont d'autant plus extraordinaires, qu'elles ſont ſorties des ténèbres d'un cloître. Auſſi ſes contemporains, & ſur-tout le Clergé, le regardèrent-ils comme un véritable ſorcier. N'étant point en état de comprendre ſes écrits, ils conclurent que l'Auteur devoit être un Magicien, & ils s'en interdirent la lecture.

Nous ſommes redevables à un Italien, nommé *Salvinus de Armatis*, d'une invention (en 1280) utile à la vue; je veux parler de celle des *lunettes*.

ARNAUD DE VILLENEUVE.

Arnaud de Villeneuve, François d'origine (1), (d'autres diſent Italien ou Eſpagnol), ſuccéda à *Bacon* vers la fin du même ſiècle. Il recommande l'eſprit de vin imprégné de certaines plantes, comme un bon remède; & il parle d'une eau diſtillée de certains métaux pour la lèpre.

(1) Arnaud de Villeneuve, profeſſeur de Montpellier, eſt mort en 1313. Il compoſa entre autres ouvrages un Commentaire ſur l'*Ecole de Salerne*, dont j'ai parlé à la note pag. 187. Il eſt le premier qui ait obtenu de l'Eſprit de vin par la diſtillation, quoique d'autres attribuent cette découverte à Lulle ſon diſciple.

Raimond Lulle, difciple de ce célèbre Chymifte, compofa différens traités fur la Panacée univerfelle, & fur la *pierre philofophale* (1).

JACQUES HOLLANDUS, ET BASILE VALENTIN.

Jacques Hollandus, & *Bafile Valentin*, moine Allemand, qui vivoit vers la fin du quinzième fiècle, traitèrent le même fujet. Ce *Valentin* étoit excellent Chymifte pratique, il recommanda le premier l'ufage interne de l'*Antimoine.* Il exalte les vertus de ce puiffant métal pour plufieurs maladies, dans fon traité intitulé *char triomphal de l'Antimoine.*

PARACELSE.

Paracelfe, fameux Chymifte & Empirique du feizième fiècle, emprunta des ouvrages de *Valentin* plufieurs de fes expériences & de fes re-

(1) Raimond Lulle furnommé le Docteur illuminé, né dans l'Isle Majorque en 1236, & lapidé l'an 1315 en Afrique, où il étoit allé prêcher le Chriftianifme, fe rendit fur-tout fameux par fon *grand Art* (Ars magna). Il prétendoit que cet ouvrage offroit un moyen aifé de perfectionner la mémoire, & d'acquérir toutes les fciences. Ceux qui défirent avoir une notice plus ample fur la perfonne & les écrits de cet homme extravagant, peuvent confulter Morhof. *Polyhift.* liv. II. chap. 5, & Feyjoo, *Cartas eruditas* Tom. I. Cart. XXII. & Tom. II. Cart. XIII.

mèdes, ainsi que les trois nouveaux élémens, le sel, le soufre, & le mercure. Il en est de même de plusieurs autres découvertes Chymiques, qui furent publiées dans la suite sous différens noms, & qui appartiennent également à *Valentin*. L'origine de la Chymie Médicale ne date que depuis le siècle où vivoit *Bacon*.

GILBERT L'ANGLOIS. (1)

Gilbert l'Anglois, Chirurgien qui vivoit environ l'an 1300, fait mention de quelques maladies guéries par les bains d'eaux sulfureuses. Il désigne suivant toutes les apparences, par ce nom, les eaux de Bath, dont les propriétés salutaires avoient été déjà connues des Romains. Il parle, ainsi que plusieurs autres Ecrivains moines, du don que nos Rois avoient de guérir les *écrouelles* par l'attouchement. Il est à présumer, que ce fut une supercherie monacale, inventée dans le dessein d'augmenter la vénération pour les Rois. Cet attouchement royal se pratiquoit dans les siècles des ténèbres, en Angleterre comme en

(1) Je me suis ici permis de changer l'ordre de l'Auteur, en plaçant Gilbert l'Anglois avant Jean de Gaddesden; & ce changement est autorisé par la Chronologie que M. Black lui-même a suivie, en plaçant Gilbert à l'année 1300. Bayle le fait encore plus ancien en le mettant en l'année 1210.

France (1) ; mais il n'en eſt plus queſtion à prèſent dans notre iſle, depuis qu'on a commencé à douter de la Divinité des têtes couronnées. *Daniel Turner*, Ecrivain Chirurgien, rapporte pluſieurs cures extraordinaires, opérées par les mains royales des Princes de la maiſon de *Stuart* : mais cette coutume fut abolie à la fin du dernier ſiècle, époque où ces Princes furent chaſſés d'Angleterre ; & ne mérite aſſurément pour toute réfutation que le ridicule dont on eſt en droit de couvrir la bigoterie ou l'im-

(1) Le Roi de France après avoir confeſſé & communié au couvent de ſaint François, le jour de la Pentecôte, touchoi au front tous les ſcrofuleux qui ſe préſentoient à lui en prononçant ces mots : *Rex tangit te, Deus ſanat* (ſuivant d'autres *ſanet*, ce qui eſt un peu différent), *te*, *in nomine Patris & Filii & Spiritus Sancti.* Le Roi d'Angleterre poſſédoit la vertu de guérir non-ſeulement les Ecrouelles, mais encore l'Epilepſie. Voyez *Feyjoò*, *Cartas Eruditas Cart.* XXV. vol. I. pag. 217. Ce privilège de guérir les Ecrouelles rémonte au onzième ſiècle. Philippe Ier., Roi de France, qui monta ſur le trône en 1060, uſoit de ce droit, ainſi qu'Edouard-le-Confeſſeur ſon contemporain, & qui monta ſut le trône d'Angleterre en 1043. Ce qu'il y a de remarquable dans cette Hiſtoire, c'eſt que l'invention n'en eſt point nouvelle. Pyrrhus, roi d'Epire, qui vivoit bien des ſiècles auparavant, poſſédoit la vertu de guérir les perſonnes attaquées du mal de rate, en preſſant de ſon pied droit ce viſcère (Voyez Plutarch. *in vit.* Pyrrhi, & Pline, liv. VII. chap. 2.) « Et pourroit-on (s'écrie Bayle), reprocher après cela aux Payens de n'avoir pas eu des Rois comparables aux Princes Chrétiens, qui guériſſent la Jauniſſe & les Ecrouelles ! »

poſture. La légende de l'Egliſe Romaine eſt pleine de pareilles fables. Des gens crédules parmi le peuple, appliquent encore aujourd'hui quelquefois les mains des perſonnes mortes, ſur les goîtres & ſur les écrouelles. Il faut ſuppoſer que c'eſt une vertu magique ou miraculeuſe, attachée ſpécialement aux mains d'un Roi & à celles de ſes ſujets morts. Si jamais on a obtenu une guériſon réelle de ces pratiques ſuperſtitieuſes, on ne peut l'attribuer qu'à la force inexplicable de l'imagination occupée par une aveugle crédulité.

JEAN DE GADDESDEN (1).

Uu de nos plus anciens Poétes, *Chaucer*, fait dans ſes vers une mention très-honorable de *Jean de Gaddeſden*, le premier Médecin national qui fut attaché à la cour d'Angleterre. Ce Médecin (qui vivoit en 1320), eſt auteur d'un petit traité, intitulé *Roſa Anglica*, dans lequel les amateurs de l'antiquité trouveront de quoi ſatisfaire leur curioſité ſur les mœurs Gothiques de nos Ancêtres, ſur leur manière de vivre & ſur leur cuiſine. Il parle de la Petite-vérole, comme d'une maladie qui fut alors très-familière, ſans faire mention de ſon arrivée par les Croiſades. Rien

(1) Voyez la note de la pag. 196.

de ſi plaiſant que la manière dont il traita un des fils du Roi, attaqué de la petite-vérole: il ordonna qu'on enveloppât le Prince de drap d'écarlate (1), & qu'on entourat le lit de rideaux de la même couleur; appareil ridicule, dont il faiſoit cependant un grand cas. Il ſe vente d'avoir vendu à des barbiers certaines recettes, pour une ſomme conſidérable d'argent, & il avoue ingénuement, avoir dupé plus d'un ſot par de pareilles impoſtures. Il poſſédoit des ſecrets pour certaines maladies, ainſi que pour favoriſer la conception chez les femmes, & il prétendoit être très-habile dans la phyſiognomie & dans la chiromancie. Le traité de *Gaddeſden* paſſoit dans ce temps pour une production extrêmement ſavante, tout inſignifiant qu'il paroiſſe aujourd'hui. Il exiſte en effet très-peu de livres, écrits depuis la décadence de l'Empire Romain juſques vers le ſeizième ſiècle, ſur la Médecine ou ſur la Philoſophie, qu'un homme de goût puiſſe lire à préſent avec plaiſir. Les commentaires ſur les ouvrages Arabes, étoient les plus grands efforts que l'eſprit des Médecins

(1) Le préjugé d'envelopper d'écarlate les malades attaqués de la petite-vérole, a long-temps ſubſiſté chez les Japonois, & n'eſt pas encore totalement détruit en Angleterre. Voyez l'Encylopédie par ordre de Matières, à l'article Gaddeſden du Dictionnaire de Médecine.

d'alors put faire ; & les noms de ces Commentateurs moines ne méritent point d'être conſervés par l'Hiſtoire. Ceux qui ſont curieux de les connoître, peuvent conſulter *Le Clerc* & *Freind*, qui en ont donné la liſte.

Je finis ce Chapitre par le récit d'une horrible calamité qui affligea le genre humain au quatorzième ſiècle. Pendant le court eſpace de quatre ans la peſte ravagea les trois parties du globe ſucceſſivement, & en enleva, à ce qu'on dit, le quart de ſes habitans. En 1346 elle ſévit en Egypte, en Turquie, en Grèce, dans la Syrie, & dans différentes autres parties de l'Aſie. En 1347, des vaiſſeaux marchands la portèrent en Sicile, a Piſe, à Gênes & à d'autres parties d'Italie. L'année ſuivante elle pénétra par la Savoie en France & en Eſpagne ; & en 1349 elle ſe répandit, en Angleterre & dans la Flandre, d'où elle paſſa l'année après en Allemagne, en Hongrie, & autres parties de l'Europe. Il n'y avoit encore des quanraines établies chez aucune Nation commerçante.

GUI DE CHAULIAC.

Les ſymptômes & l'Hiſtoire de cette Peſte ſont décrits par un témoin oculaire, *Gui de Chauliac*, Chirurgien habile, & Profeſſeur de Montpel-

lier (1). Ce même Auteur nous a de plus laiſſé une bonne deſcription de la Lèpre, qui régnoit alors en Europe; & un traité de Chirurgie, dans lequel on peut voir la pratique & les noms des principaux Ecrivains Chirurgiens de ſon temps (2),

---

(1) On trouve encore la deſcription de cette Peſte dans la préface du *Décameron* de Bocace.

(2) On peut groſſir la liſte des Ecrivains Praticiens de cette période qui a précédé la renaiſſance des Lettres, par les noms de Pierre l'Eſpagnol (depuis Pape ſous le nom de Jean XX), qui mourut en 1277, de Bernard de Gordon, mort en 1305, de Pierre d'Abano, mort en 1316, de Matthæus Sylvaticus, qui floriſſoit au commencement du quatorzième ſiècle, de Nicolas de Falconiis, mort en 1412; de Valeſcus de Taranta, mort en 1418. Les Chirurgiens de cette période, outre de Chauliac qui floriſſoit au milieu du quatorzième ſiècle, ſont Guillaume de Saliceto, Roger de Salerne, Chancelier de l'Univerſité de Montpellier, & Théodoric, tous trois Ecrivains du treizième ſiècle. Lanfranc floriſſoit au quatorzième, ainſi qu'Ardern, Chirurgien Anglois, qui ranima l'étude de la Chirurgie parmi ſes compatriotes. Le quinzième nous offre Pierre d'Argillata : ce Chirurgien eſt le premier parmi les Modernes, qui ait pratiqué l'opération du *Spina-ventoſa*, maladie décrite par Rhazès. Voyez pag. 170.

CHAPITRE VII.

Description de l'Empire Romain en Orient, & prise de Constantinople au quinzième siècle. Découverte de l'Imprimerie. Découverte de l'Amérique. Origine de la maladie Vénérienne. Origine du Scorbut de mer. Origine de la Suette. Esquisse générale des progrès de la Médecine & de la Chirurgie en Europe; ainsi que des principaux Ecrivains & des découvertes importantes depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à nos jours : ce qui comprend environ l'espace de trois cents ans. Anatomie & Physiologie; Chymie & Médecine; Sociétés Littéraires; Botanique; Histoire Naturelle; Matière Médicale & Pharmacie; Auteurs de Médecine pratique, de Thérapeutique & de Pathologie; Art des Accouchemens; Chirurgie.

DESTRUCTION DE L'EMPIRE ROMAIN.

NOUS avons vu que la Médecine, ensevelie depuis plusieurs siècles sous les ruines de Rome, n'étoit plus cultivée que chez les Arabes. L'Europe commence enfin de revenir de sa longue

léthargie, en faifant revivre graduellement toutes les Sciences. Vers le milieu du quinzième fiècle, Conftantinople, ce refte de la grandeur Romaine, fut prife par les Turcs ou Tatars. Toutes les Provinces Grecs, depuis les bords du Danube jufqu'à la capitale, étoient déjà réduites après des guerres de plufieurs fiècles; & les Princes dégénérés de l'Empire Romain, jadis fi puiffant, ne poffédoient plus que cette feule cité, qui bornoit de tous côtés leur domination. Elle étoit le feul pilier vacillant qui reftoit encore de leur grandeur Impériale, & fut enfin renverfée par les barbares de la Tatarie. Pendant cette révolution plufieurs gens de lettres, en abandonnant Conftantinople, fe réfugièrent en Italie, où ils portèrent avec eux les anciens Auteurs Grecs & Romains, qui depuis plufieurs fiècles, étoient confervés dans les bibliothèques de cette ville. Un petit nombre de ces Auteurs avoit été déjà apporté en Italie; mais on en avoit negligé l'étude & la lecture. Il y avoit même fort peu de perfonnes qui entendiffent encore la Langue Grecque : mais les Arts & les Sciences obligés de fuir la Grèce, où ils étoient foulés aux pieds par l'ignorance & par le defpotifme, qui leur fubftituoit par-tout le Coran, refluèrent déformais en Italie. Nous les verrons s'étendre jufqu'à la partie Occidentale des Alpes, franchir le Rhin

& le Danube pour pénétrer dans les régions froides du Nord ; nous verrons enfin ces ſemences des connoiſſances humaines, apportées par les Grecs & les Romains, ſe répandre dans preſque toutes les parties de l'Europe, & y accroître par de nouvelles découvertes, & par des progrès ſucceſſifs.

DÉCOUVERTE DE L'IMPRIMERIE.

L'art de l'Imprimerie, inventé en Allemagne en 1445, changea la face des Sciences & des Arts en leur donnant de nouvelles ailes. Cet Art en fourniſſant les moyens de ſe procurer des livres à un prix modique, répandit de plus en plus les connoiſſances. On imprima en 1506 les ouvrages de *Dioſcoride*, en 1525 ceux de *Galien*, en 1526 ceux d'*Hippocrate*, & en 1528 ceux de *Paul d'Egine*. On n'eut les Ecrits de *Celſe* que plus tard (1) ; je ne ſache pas même que cet Auteur fut connu parmi les Arabes.

(1) Cela doit s'entendre de Celſe manuſcrit. En effet Guy de Chauliac, qui cite un grand nombre d'Auteurs, ne dit pas un ſeul mot de Celſe, d'où l'on peut conclurre, comme l'obſerve Freind, que cet Auteur étoit auſſi peu connu des Ecrivains de ce ſiècle (du quatorzième), qu'il l'avoit été des Arabes. Mais il en fut tout autrement après la découverte de l'Imprimerie : Celſe fut imprimé avant les Médecins & les Chirurgiens Grecs. La première édition de ſes ouvrages,

Tous les Hiſtoriens s'accordent à regarder le commencement du ſeizième ſiècle comme une des époques les plus remarquables & les plus brillantes dans les annales du monde. On y voit tout le ſpectacle de la Nature ſe développer ſucceſſivement & par degrés aux yeux de l'homme. C'eſt depuis cette époque qu'il a commencé de cultiver avec une ardeur infatigable les Sciences & les Arts, & d'étudier avec ſuccès la Nature, non dans les rêveries des cloîtres, mais dans ſes productions mêmes. La plupart des Nations modernes commencent à cette époque d'occuper un rang dans la balance politique de l'Europe. Les langues modernes ſe fixent graduellement, ſe purgent de la rouille de la Latinité Gothique, & acquièrent plus d'énergie & de grace. Des Ecrivains d'un ſavoir ſolide, qui commençoient à paroître dans différens pays, enſeignèrent l'art de s'exprimer clairement; & les Poétes, les Hiſtoriens, & les Philoſophes, polirent de plus en

---

eſt celle de Florence en 1478. Les premières Editions Grecques de Dioſcoride, de Galien, d'Hippocrate, & de Paul d'Egine, dont parle M. Black, ſont toutes d'Alde. Elles ont été ſuivies par d'autres Editions Latines, ou Grecques & Latines, publiées en différentes années et villes. Galien ſeul fut publié en Latin à Veniſe, en 1490, *in-fol.*, par Phil. Pintius de Caneto, avant que d'être imprimé en Grec. Voyez Blumenbach. *Introd: in Hiſt. Médic. Litter.* pag. 72.

plus parmi leurs Nations respectives les langues, qui sont les instrumens des connoissances humaines.

DECOUVERTE DE L'AMERIQUE.

Une nouvelle découverte de ce temps, du moins pour l'Europe, encouragea les mariniers & les porta à entreprendre des voyages lointains : je veux parler de la boussole. L'aiguille aimantée, par sa propriété de se tourner du côté du Nord, dirigea leurs courses, & les rassura contre la crainte de s'éloigner pour plusieurs mois de la terre. Les Portugais furent les premiers à profiter de cette découverte. *Vasco de Gama*, leur Amiral, découvrit un nouveau passage aux Indes Orientales, où il arriva en doublant le premier le Cap méridional de l'Afrique. *Hérodote* rapporte en effet qu'on avoit fait avant son temps le tour de cette partie du monde, dans une direction contraire. Cette Découverte moderne tarit en peu de temps le commerce qui transportoit en Europe, le luxe de l'Asie par la mer rouge & par l'Alexandrie, & que les Vénitiens avoient rétabli dans son ancienne splendeur. Cette dernière Cité, ainsi que Syracuse, jadis si puissante, ne conserve plus aujourd'hui rien de son ancienne grandeur.

Colomb, autre navigateur hardi, & voyageant

ſous pavillon Eſpagnol, découvrit (en 1492) le premier les Iſles de Bahama & d'Hiſpaniola, dans la proximité du continent de l'Amérique. Le Mexique & le Pérou furent bientôt après découverts & conquis par *Cortès* & *Pizaro. Magellan* pénétra enſuite par l'extrêmité méridionale de l'Amérique dans les mers immenſes, connues ſous le nom d'Océan pacifique. Après avoir traverſé la vaſte mer Auſtrale, il arriva aux Iſles Philippines & y périt; mais *Sébaſtien* & une partie de ſon eſcadre, firent les premiers le tour du monde.

Ces importans évènemens étendirent le domaine de la géographie. Un nouveau continent, preſque auſſi grand que la moitié de l'ancien monde, une nouvelle race d'homme, juſqu'alors inconnue, & la figure ronde de la terre conſtatée à ne plus en douter, furent des objets d'admiration & d'étonnement. L'Europe ſe vit enrichie par l'argent & le commerce du nouveau monde; & la Médecine acquit (ſpécialement du Pérou) des remèdes ineſtimables.

Les progrès de la Navigation & l'accroiſſement des richeſſes, opérèrent une révolution dans les mœurs & la manière de vivre de toute l'Europe, & y apportèrent de l'Aſie & de l'Amérique différens articles de luxe fort eſtimés généralement, tels que le thé, le café, les cloux de girofle, la noix muſcade, le ſucre, les li-

queurs diſtillées, auxquels on peut encore ajouter le tabac. L'influence que peut avoir l'uſage de ces drogues ſur la ſanté (1) & ſur le caractère des Nations, a fourni matière aux diſcuſſions des Médecins & des Moraliſtes.

ORIGINE DE LA MALADIE VÉNÉRIENNE

Une maladie ſingulière, connue ſous le nom de *maladie Vénérienne*, ſe manifeſta pour la première fois en Europe, deux ans après la découverte de l'Amérique. Les femmes de l'Iſle d'Hiſpaniola la communiquèrent à l'équipage de *Colomb*, qui la porta enſuite en Eſpagne. Les Eſpagnols la portèrent à leur tour à Naples, aſſiégée alors par les Français; & la maladie fut injuſtement appellée du nom de ces derniers, qui en avoient été infectés par les Eſpagnols. La maladie ſe répandit par toute la France, l'Allemagne & l'Angleterre, d'autant plus rapidement, comme on peut le préſumer, qu'il n'y avoit encore aucun remède connu qu'on

(1) On croit avoir obſervé que l'uſage du thé & du café, ou plutôt l'uſage des boiſſons chaudes en général, a diminué le nombre des calculeux, comme il a d'un autre côté augmenté les affections hypochondriaques & hyſtériques, ainſi que toutes les maladies dépendantes du relâchement des ſolides, telles que les fleurs blanches, &c.

pût lui oppofer. Les Egyptiens, les Turcs, les Perfans, & même les Japonois plus éloignés encore de nous, lui ont donné le nom de *mal François*; ce qui prouve qu'ils l'ont reçu de cette Nation. En Afrique, on l'appelle le *mal d'Efpagne.* Les Maures Mahométans, chaffés de l'Efpagne par Ferdinand, après huit fiècles de guerre, ainfi que les Juifs qui en avoient été bannis, la tranfplantèrent en Afrique, où elle n'étoit point connue avant cette époque.

Le célèbre Anatomifte *Fallope*, qui écrivoit en 1555, parle de la maladie Vénérienne, comme d'une calamité nouvelle, introduite depuis peu en Europe. Dès fa première invafion tous les Médecins s'accordèrent à la confidérer comme une nouvelle maladie. *Aftruc* cite plus de cinquante Auteurs différens, antérieurs à *Fallope*, qui font du même avis que lui. Ils en parlent en termes très-expreffifs, tels que ceux-ci: *Novum morbi genus, inauditum, invifum, incognitum, ignotum. Novam peftem mundo irremediabilem. Nullis ante fæculis vifus, totaque in orbe terrarum incognitus; peftifer morbus; morbus atrociffimus, irruens in homines faevo morfu ulcerum. Dira lues, quam nulla fit ætas antea experta. Pauperes hoc malo laborantes expellebantur ab hominum converfatione tanquam purulentum cadaver; habitabant in arvis fylvis, &c.*

La consternation que répandit l'apparition de ce nouveau fléau fut universelle. Des ulcères dégoûtans affectoient les parties génitales, & gagnoient successivement le palais & la luette. Il se manifestoit des tumeurs & des bubons aux aines; & lorsque la maladie étoit un peu plus avancée, les malheureux qui en étoient les victimes souffroient des douleurs très-vives dans les os, sur-tout pendant la nuit. Leur peau étoit couverte de pustules galeuses & de petits ulcères purulens; & il leur venoit des exostoses & des *nodus* sur le front. Leurs os se carioient à la longue, s'enfloient, & tomboient en corruption. Plusieurs de ces malheureux, après avoir langui pendant plusieurs mois dans cet horrible état, finissoient par perdre le palais, le nez, les lèvres, les dents, les yeux, les parties génitales, & ne présentoient plus avant leur mort que le spectacle hideux d'un cadavre déjà corrompu. Cette peinture de la maladie Vénérienne doit d'autant moins paroître exagérée, qu'elle ne pouvoit céder à aucun des remèdes alors en usage, & que les Médecins & les Chirurgiens de ce temps avouent eux-mêmes, de n'avoir connu aucun remède propre à soulager les malheureuses victimes de cette maladie.

Il n'est point probable, que les Anciens, ordinairement si minutieux dans la description même

des maladies les plus insignifiantes, ayent passé sous silence une maladie accompagnée de symptômes si extraordinaires, si de leur temps elle eut été connue. Aucun de leurs Médecins, Historiens, Poétes, ou Ecrivains satyriques, quoique souvent très-obscènes, n'en fait mention. Nous avons les preuves les plus évidentes, qu'elle fut portée en Espagne par une flotte Espagnole, à son retour d'Hispaniola; elle avoit à bord deux cents personnes attaquées de cette maladie. Ceux qui voudront se donner la peine de lire l'*Histoire de la Médecine* de *Le Clerc*, ou celle de *Freind*, mais sur-tout le traité d'*Astruc*, *sur les maladies Vénériennes*, seront convaincus de la vérité de ce fait. Ces Auteurs ont examiné à fond toutes les disputes qui s'étoient élevées au sujet de l'origine de cette maladie, & auxquelles plusieurs Savans avoient pris part.

On a voulu révoquer en doute la nouveauté de la maladie Américaine, par une ressemblance qu'on avoit cru voir entre ses symptômes & les ulcères, dont *Job*, le Roi *Hérode*, & l'Empereur Romain *Tibère* furent affligés. Les Historiens que je viens de nommer, réfutent victorieusement cette objection, ainsi que beaucoup d'autres fables absurdes, qu'on a inventées pour rendre raison de ce nouveau phénomène en Médecine. L'unique remède spécifique de la Vérole con-

firmée, le mercure, étoit regardé par les Médecins Grecs & Romains comme un poison ; & ils ne l'ont jamais employé ni intérieurement, ni en frictions.

Avicenne, parle de quelques cas de *Lèpre* accompagnée d'ulcères au pénis & d'ardeur d'urine ; mais on n'y trouve aucun autre symptôme de ce qu'on appelle Vérole, pour qu'on puisse distinguer les cas dont il parle d'une simple gonorrhée. Dans les climats chauds la malpropreté suffisoit quelquefois pour produire des excoriations sous le prépuce. Plusieurs Auteurs parlent de l'ardeur d'urine, comme d'un accident qui pouvoit naître du commerce avec des personnes infectées de Lèpre, avec des femmes qui avoient un cancer à la matrice, ou même qui étoient à l'époque de leur évacuation périodique, dans un climat brûlant. La loi de *Moyse* obligeoit dans ce dernier cas les femmes à certaines cérémonies rigoureuses. On trouve également la description des ulcères du pénis, du phimosis & du paraphimosis dans plusieurs anciens Auteurs de Médecine, & particulièrement dans *Celse*, qui parle en détail de tous les désordres des parties génitales : mais il n'y a aucune raison pour qu'on regarde ces accidens comme vénériens. Ces parties, ainsi que toutes les autres parties du corps, sont sujettes aux inflammations

& aux ulcères. *Cælius Aurelianus*, parle auſſi de la *pollution nocturne*, & de l'écoulement de la ſemence cauſées par l'abus des femmes.

En Chine, ſi l'on peut ajouter foi aux relations de quelques Jéſuites miſſionnaires, on ne connoît point la ſource ni l'origine de cette maladie. On la trouve, dit-on, décrite dans les plus anciens livres de Médecine de cette Nation, comme une maladie commune, avec la ſeule différence que ſes ſymptômes ſont d'une nature plus bénigne, que ceux qu'on obſerve en Europe. *Aſtruc*, tâche de réfuter cette opinion avec beaucoup d'eſprit & d'érudition.

En 1496, la maladie Vénérienne avoit déjà fait des progrès dans quelques provinces de France. Par un arrêt du Parlement de Paris, rendu dans cette même année, il fut enjoint à tous les étrangers qui en étoient infectés, de quitter cette ville dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & enſuite tout le Royaume le plutôt poſſible. Il leur étoit défendu, ſous peine de mort, d'y retourner à moins qu'ils ne fuſſent guéris. Les habitans natifs, attaqués de ce mal, devoient garder leurs maiſons, & les pauvres étoient enfermés, & entretenus aux dépens du public, dans des édifices bâtis à cet effet dans les faubourgs de la ville; toute communication

avec le reste des Citoyens leur étoit interdite, sous peine de vie.

A Edimbourg, ceux qui avoient le malheur d'être attaqués de ce mal, étoient déportés dans une petite isle située dans la baie qui joint cette cité. On croyoit alors que l'infection pouvoit se propager à une certaine distance sans un contact immédiat.

Une autre preuve qu'on regardoit la maladie Vénérienne, comme absolument différente de la *Lèpre*, c'est qu'on n'admettoit des personnes attaquées de Vérole dans aucune des ladreries existantes alors à Paris, de peur qu'elles n'infectassent les Lépreux. L'*Eléphantiasis*, ou *Lèpre* des Arabes, maladie dont les symptômes approchent au moins de ceux de la Vérole, est commune en Irlande; la rigueur du climat, le régime & la manière de vivre des habitans peuvent y contribuer : mais la Vérole n'y étoit point connue avant l'époque de 1753.

La Faculté avoit inutilement essayé différens remèdes pour détruire ce nouveau fléau de l'humanité. On avoit épuisé sans aucun succès toutes les ressources de la pratique ordinaire. Ayant enfin observé dans *Mésué*, écrivain Arabe, que les Médecins Mahométans avoient employé les frictions mercurielles dans les maladies de la peau,

quoique ſans aucun deſſein de cauſer la ſalivation, ils les employèrent de même, & ils eurent des ſuccès bien ſupérieurs à tout ce qu'ils en pouvoient attendre.

L'origine des frictions mercurielles date de 1497 ou 1498 ; & ce n'eſt point *Jacques Carpi*, célébre Anatomiſte & Chirurgien Italien (en 1520), qui en fit uſage le premier, comme on le penſe communément. La réputation de cet homme, pour ce qui concerne le traitement de la Vérole, fut ſi grande, qu'il parvint à amaſſer au-delà de cinquante mille ducats ; quantité prodigieuſe pour ces temps, où l'or & l'argent étoient extrêmement rares.

Nicolas Maſſa, natif de Veniſe, qui écrivoit en 1532, & *Fallope* qui le ſuivit vingt ans après, publièrent une deſcription exacte de la maladie Vénérienne ; telle qu'ils l'avoient obſervée de leur temps, ainſi que des différentes méthodes de la traiter, qui étoient alors en uſage. Au rapport de ces Auteurs, un grand nombre de malades devenoient victimes de l'ignorance des Empiriques téméraires, qui pouſſoient la ſalivation à un point exceſſif. Dans ces temps là manière de donner les frictions, conſiſtoit à enfermer les malades dans une chambre, qu'on chauffoit conſtamment comme un four, & qu'on avoit ſoin de tenir à l'abri de l'air frais ; à leur

frotter différentes parties du corps avec un onguent mercurielle, jufqu'à ce que la falive fut forcée de couler par torrens, que leur bouche fut enflammée & ulcérée, & qu'ils perdiffent même les dents. On poufloit par fois cette méthode au point, que l'humeur déchargée par la bouche, alloit depuis fept jufqu'à dix pintes par jour, & cela pendant fept ou dix jours de fuite, & quelquefois davantage.

Un autre moyen de provoquer la falivation confiftoit à adminiftrer des *fumigations mercurielles*. Après avoir faigné & purgé le malade, on le mettoit dans une petite chambre chaude ou une étuve; on lui ôtoit tous fes habits excepté la chemife; & on plaçoit entre fes pieds des charbons allumés ou un creufet chauffé, fur lequel on mettoit une tablette compofée de cinabre & de térébenthine ou de ftorax : on le fumigeoit de cette manière, jufqu'à lui procurer une fueur très-copieufe. Le malade étoit de plus pourvu d'un tuyau, par lequel il pouvoit refpirer un air fais, en cas qu'il fe trouvat mal, ou prêt à tomber en fyncope. Cette fumigation duroit depuis un quart d'heure jufqu'à une heure, fuivant l'exigeance des fymptômes & les forces du malade : on le portoit enfuite dans un lit chaud, où il fuoit encore pendant une ou deux heures, après quoi on l'effuyoit avec du linge

ſec. De cette manière on le fumigeoit plusieurs fois par jour, ou tous les deux ou trois jours selon l'exigence des cas, juſqu'à ce qu'il y eut une ſalivation ou un flux de ventre. Quelques Médecins, guidés par une théorie abſurde, défendoient même à leurs malades de changer du linge pendant tous les temps que duroit ce traitement.

L'excès de la ſalivation provoquée par les frictions ou par les fumigations, & le régime ſuffocant, qu'on faiſoit ſubir aux malades, avoient produit de ſi funeſtes effets, que pluſieurs Médecins, même de ceux de la Faculté, condamnèrent l'uſage du Mercure. En effet, les malades craignoient plus le remède que la maladie, ou la mort même.

C'eſt pourquoi un Eſpagnol, nommé ***G. F.*** d'*Oviedo* (1) ſe décida à faire un voyage à Hiſpaniola, dans le deſſein de s'informer ſi les naturels du pays, connoiſſoient par hazard quelque remède. Il y apprit qu'ils traitoient cette maladie avec la *décoction* de *Gayac.* De retour

(1) Dans l'*Hiſt. de la Médec.* de Freind, traduite par Coulet, cet Oviedo eſt appellé Gonſalve Ferrand. Mais l'Encyclopédie Méthodique, Hiſt. Tom. IV. pag. 131, l'apelle Jean Gonſalve d'Oviedo; & ne donne le nom de Gonzalès Fernand (& non-pas Gonſalve Ferrand d'Oviedo) qu'à un autre Eſpagnol, auteur d'une Hiſtoire générale des Indes Occidentales.

en Espagne (en 1517), *Oviédo* se mit à pratiquer la Médecine & à traiter la maladie Vénérienne; avec le secret qu'il avoit apporté de son voyage, & qui fit sa fortune.

La manière d'administrer le Gayac des Médecins Européens, fut alors de commencer par purger le malade, de l'enfermer ensuite dans une chambre bien chaude, & de lui faire prendre deux fois par jour environ une pinte d'une forte décoction de ce remède. Ils le faisoient coucher bien couvert dans un lit chaud, où il suoit pendant deux ou trois heures, après quoi on l'essuyoit avec du linge sec. Quant à la diète, on le nourrissoit avec des végétaux & du pain bien cuit; & s'il étoit affoibli, on lui permettoit le bouillon avec un peu de chair de poulet. Ce traitement duroit trente ou quarante jours, & pendant cet intervalle on le purgeoit deux ou trois fois. Sa boisson ordinaire devoit être une décoction foible de gayac; & on ne lui accordoit des alimens plus nourrissans que vers la fin de la maladie. Bien des malades d'une constitution délicate succomboient sous ce régime sévère, ou s'ils en échappoient, ils s'en ressentoient le reste de leur vie. Dans un grand nombre de cas, le gayac étoit bien loin d'opérer la guérison du mal: & on vit des personnnes du premier rang périr misérablement rongées par des

des ulcères, après avoir été abreuvées de décoctions, & exténuées par les sueurs excessives.

Peu de temps après, les décoctions de *Sassafras* & de *Salsepareille* (végétaux que nous devons également à l'Amérique) furent aussi vantés pour la cure de la maladie Vénérienne.

Le traitement par les fumigations avoit de très-grands inconvéniens : il causoit à plusieurs malades des inflammations des yeux dangereuses; ou un relâchement des gencives, suivi de la perte des dents; il étoit en général extrêmement nuisible au cerveau, aux nerfs & aux poumons foibles : il étoit après tout, tout aussi fatiguant & beaucoup plus incertain que les frictions. Aussi fut-on à la fin obligé de le reserver pour les seuls cas désespérés, tels qu'une érosion assez considérable, pour qu'on eût à craindre la chûte ou la séparation de quelque partie du corps essentielle, comme du palais, de la luette ou du pénis. Dans ces cas, les fumigations conduites & dirigées par un tuyau sur les ulcères mêmes, ont produit des effets aussi prompts que salutaires.

Jean de Vigo recommanda aussi (en 1514) le *Précipité rouge*, comme un puissant topique pour les ulcères véroliques.

On sait que la *Gonorrhée* se manifeste ordinairement quelques jours après qu'on a été in-

fecté par un commerce impur, & qu'elle consiste en une ardeur de l'urine accompagnée du flux d'une mucosité par le canal de l'uretre : & cependant dans les Ecrivains de ces temps, il n'est question de ce syptôme que trente ou quarante ans après l'apparition de la maladie Vénérienne en Europe. A moins qu'il n'y ait quelque omission dans la description qu'ils nous en ont laissée, cette circonstance est fort extraordinaire. On n'est pas moins embarrassé d'expliquer l'origine de la Vérole à Hispaniola : quelques Historiens prétendent qu'elle n'étoit pas seulement dans ce pays ; mais qu'on la trouva de même au Pérou, lorsque les Espagnols y entrèrent.

Tous les symptômes de cette maladie sont aujourd'hui moins virulens, qu'ils ne l'étoient autrefois ; ce qu'on peut raisonnablement attribuer à la méthode du traitement perfectionnée & mieux connue de nos jours.

Un échange de maladies & de remèdes eut lieu entre l'Europe & le nouveau continent de l'Amérique. En retour de la maladie Vénérienne, les Européens ont apporté les premiers chez les Américains cet horrible fleau de la race humaine, la *petite-Vérole*. Cette dernière maladie y fut plus meurtrière que dans aucun pays de l'Europe ; & elle y fit en diverses parties tant de ravages,

qu'elle a presque dépeuplé le nouveau continent. Un esclave nègre d'Espagne l'apporta en 1520 au Mexique, où périt la moitié de ceux qui en furent attaqués. Elle fut communiquée en 1588 au Pérou, & quelques temps après au Paraguay, où elle fut encore plus funeste que dans aucune autre partie du monde, puisqu'il y eut presque autant de morts que de malades. Avec le venin de la petite-Vérole nous avons cependant apporté chez les Américains des présens inestimables : la canne à sucre, les animaux domestiques, qui nourrissent, vêtissent, & soulagent dans ses travaux l'homme, tels que le bœuf, le mouton & le cheval, furent transportés de l'ancien monde à l'autre côté de l'océan Atlantique. Nous avons enseigné les premiers aux Américains l'usage du fer, sans lequel on ne peut abattre les forêts, dessécher les marais, labourer la terre, ni perfectionner l'Agriculture, les Arts & les manufactures.

ORIGINE DU SCORBUT DE MER.

Les premiers longs voyages sur mer, la nécessité de se nourrir constamment d'alimens salés & grossiers, & le défaut de végétaux, donnèrent naissance au *Scorbut*, maladie si funeste aux marins, & dont les Anciens eurent peu de connoissance, & ne parlèrent qu'en termes très-obscurs. *Vasco*

de Gama, & *Magellan* perdirent à cette maladie la plus grande partie de leurs équipages; & ce ſont les journaux de ces navigateurs, qui nous ont fourni la première hiſtoire de ce fléau de la mer. Ceux qui leur avoient ſuccédé eurent le même ſort, juſqu'à ce que la véritable cauſe et la cure de cette maladie furent découvertes. Les anciens Navigateurs, n'ayant d'autres guides dans leurs courſes que les étoiles, dépourvus de la connoiſſance & de l'uſage de l'aimant, ainſi que des autres moyens dont la navigation moderne eſt enrichie, n'oſant par conſéquent, s'éloigner trop des terres ou des caps, n'étoient point affligés de cette maladie; du moins autant qu'on peut le préſumer par l'Hiſtoire & par les Annales de la Médecine. Quelques-uns penſent qu'*Hippocrate* a voulu déſigner le Scorbut par cette maladie qu'il appelle *groſſe rate* (*ſplen magnus*), & qu'il attribue à l'uſage des eaux ſtagnantes & mal-ſaines; d'autant plus qu'il compte parmi les ſymptômes de cette maladie, la tuméfaction putride des gencives, l'haleine forte, la pâleur du viſage, & les ulcères aux jambes. On trouve une deſcription ſemblable dans *Caelius Aurélianus*, & dans les Médecins Arabes, qui donnent le nom de *rateleux* (*ienoſi*) à ceux qui ſont affectés de la maladie, parce qu'ils la croient occaſionnée par le mauvais

état de la rate. *Pline* rapporte, qu'une partie de l'armée Romaine, campée fur les bords du Rhin, avoit les gencives putréfiées, l'haleine puante, & les dents déchauffées; fymptômes qui caractérifent le fcorbut.

Je crois que dans les climats méridionaux de la Grèce, de Rome, de l'Arabie & de la Perfe, le Scorbut étoit une maladie fort rare; & que ça a été vraifemblablement la caufe du filence des Médecins qui avoient exercé la Médecine dans ces pays. Ce n'eft pas que cette maladie ne puiffe avoir lieu, même fur terre, dans des latitudes chaudes; nous en avons des exemples dans les temps modernes, où quelques parties de l'Italie en furent cruellement infectées. On fait que les caufes qui peuvent l'occafionner font un régime particulier, & un froid accompagné d'humidité. Sur mer le Scorbut eft très-commun parmi les efcadres qui naviguent entre les tropiques. La reddition de Minorque déterminée par le Scorbut qui affligeoit nos troupes, eft encore trop récente, pour qu'on ne s'en fouvienne plus. On trouve déjà le fcorbut de terre dans quelques Ecrivains Allemands, dès l'an 1500; & des Auteurs de ce fiècle en ont parlé comme d'une maladie qui infefte les côtes de la mer Baltique, & toutes les parties feptentrionales de l'Europe, celles fur-tout qui avoifinent des marais ou des côtes de mer.

Olaus Magnus, Hiſtorien du Nord, donna en 1555 une bonne deſcription du Scorbut. *Echtius*, *Ronſſeus*, & *Wier*, qui écrivoient à-peu-près à la même époque, recommandent les antiſcorbutiques végétaux, & de faire ſuer les malades une fois par jour, comme les meilleurs remèdes pour guérir cette maladie. Elle préſentoit alors les mêmes ſymptômes, que nous obſervons aujourd'hui : c'étoient la laſſitude du corps, l'averſion pour tout mouvement, des gencives putrides, ſpongieuſes & ulcérées, une haleine forte, un teint pâle, des jambes enflées ; la peau ſe couvroit ſucceſſivement d'ulcères, des meurtriſſures & des puſtules noires, & lorſque le mal étoit invétéré, les tendons des jarrets ſe roidiſſoient, &c.

Eugalenus, Ecrivain Allemand du commencement du ſiècle ſuivant, a cru voir le Scorbut compliqué avec pluſieurs maladies, & il en a multiplié les ſymptômes ſans aucune néceſſité. *Sydenham*, diſoit avec raiſon, que de ſon temps les deux grands ſubterfuges des Médecins étoient la *malignité* & le *Scorbut*, qu'ils croyoient trouver dans toutes les maladies.

Dans le ſiècle, où nous vivons, *Backſtrom* & *Kramer* ont donné une deſcription exacte du Scorbut. Au rapport de *Kramer*, les troupes Impériales éprouvèrent des pertes prodigieuſes en Hongrie,

Hongrie par cette maladie; on essaya toute sorte de remèdes sans aucun succès, parce qu'on ne pouvoit se procurer des végétaux frais. En Allemagne plusieurs armées ou garnisons assiégées & réduites à manquer absolument de végétaux, ont été détruites à différentes époques par le Scorbut. En Hollande cette maladie étoit autrefois endémique, sur-tout parmi la classe inférieure du peuple; elle étoit due aux alimens salés & grossiers, aux eaux troubles & stagnantes, à un air épais & couvert de brouillard & à la nature marécageuse du sol. Par tout le Nord, ainsi qu'en Hollande, parmi ceux qui habitent les marais ou les côtes de mer, elle faisoit de grands ravages dans les deux siècles qui ont précédé le nôtre, sur-tout pendant la saison de l'hiver. Elle a détruit un grand nombre de nouveaux Colons, établis dans l'Amérique Septentrionale & à Terre-neuve, avant qu'ils eussent appris des Suédois & des habitans des côtes de la Baltique, le souverain remède, capable de suppléer au défaut des végétaux. C'est une liqueur fermentée, composée de sommités de sapin, de mélasse & d'eau, qu'ils appellent du nom de *Spruce beer*. L'industrieux Hollandois a su aussi se guérir & se préserver du scorbut, en procurant un écoulement aux eaux surabondantes de son sol par des saignées & des canaux, & en introduisant chez lui l'usage

des choux confits, connus ſous le nom de *Sauer-kraut.* Un pain acidulé dans certains pays du Nord & une boiſſon aigre chez les Ruſſes, ſont de puiſſans remèdes du ſcorbut. Dans les voyages du Capitaine *Anſon*, faits autour du monde dans ce ſiècle, & où cette maladie ſe manifeſta dans toute ſa force, les citrons, les oranges, & différens autres fruits & végétaux frais, ont également produit des effets ſalutaires auſſi prompts que ſurprenans. Les Médecins en profitant de toutes les inſtructions recueillies de différens ſièges & voyages malheureux, ainſi que des contrées où le Scorbut eſt endémique, ſont enfin parvenus à découvrir ſes cauſes & ſon traitement de la manière la plus certaine.

ORIGINE DE LA SUETTE.

Une autre maladie nouvelle, connue ſous le nom de *Suette Angloiſe*, parut pour la première fois en 1483 ou 1485 dans l'armée de *Henri* VII, à ſon retour au port de Milford dans le pays de Galles de l'expédition contre la France. Dans l'eſpace de ſoixante ans elle reparut à cinq différentes époques, & toujours pendant la ſaiſon de l'été. Heureuſement elle n'exerça ſa plus grande rigueur que pendant l'eſpace d'un ſeul mois. Une maladie ſemblable ſe manifeſta dans quelques parties du continent, d'où vraiſemblablement elle avoit été apportée en Angleterre. En 1529,

& ſeulement alors, elle infecta la Hollande & l'Allemagne, où elle détruiſit beaucoup de monde. En 1713 elle reparut pour la dernière fois en Angleterre; mais elle n'y dura que très-peu de temps, & on n'en a plus depuis cette époque entendu parler ni dans cette Ile ni dans aucune partie de l'Europe que je ſache. Dans les premières époques de ſon invaſion à Londres, elle étoit ſi violente, qu'elle emportoit pluſieurs milliers de malades en trois heures de temps : mais l'expérience apprit aux Médecins, que le ſeul moyen de les ſauver, étoit de les obliger à reſter tranquilles dans un lit chaud & à l'abri de tout air extérieur, de favoriſer l'éruption de la ſueur pendant vingt-quatre heures, & d'éviter avec le plus grand ſoin tout ce qui pouvoit arrêter la tranſpiration (1).

Ce furent vraiſemblablement le ſuccès de la méthode ſudorifique dans cette maladie, & le danger de s'expoſer au froid, qui portèrent enſuite les Médecins, qui raiſonnoient par analogie,

---

(1) Ce qu'il y avoit de plus étrange dans cette maladie, c'étoit de ne point attaquer les étrangers qui ſe trouvoient en Angleterre, tandis qu'elle alloit chercher les Anglois quelque part qu'ils fuſſent hors de leur pays. Un ſemblable phénomène eut lieu dans la peſte arrivée ſous le règne de Juſtinien, au rapport d'Evagrius, *Hiſt. Eccléſiaſt.* liv. IV. chap. 28

à prescrire un semblable régime dans la *petite-Vérole*. Je présume que la Chymie, qui commençoit alors à acquérir de la réputation, & surtout en Allemagne, a aussi contribué à accréditer cette pernicieuse pratique : on a cru que le sang du corps humain se purifioit par un procédé analogue à la fermentation & à la despumation des liqueurs. Des milliers d'hommes, continuèrent a périr étuvés, si je puis m'exprimer ainsi, dans leurs émanations vénimeuses, jusqu'à ce que *Sydenham* vint à la fin dans le dix-septième siècle, les arracher à la mort. Il est clair que les Médecins qui l'avoient précédé n'avoient pu prendre cette pratique meurtrière des Arabes, qui employoient un régime rafraîchissant dans la petite-vérole.

ESQUISSE GENERALE DES PROGRES DE LA MEDECINE ET DE LA CHIRURGIE EN EUROPE, &c.

Vers le commencement du seizième siècle, on vit paroître une institution extrêmement utile aux progrès de la Médecine; je veux parler du *Collège des Médecins*, établi à Londres par une Chartre Royale. *Linacre*, distingué par son savoir par l'intime amitié dont il étoit lié avec *Erasme*

de Rotterdam, & par sa place de Médecin de *Henry* VII, se servant du crédit qu'il avoit auprès du Cardinal *Wolsey*, alors premier Ministre, obtint du Roi l'établissement de ce collège. Les Médecins, après avoir fait un cours régulier d'études, & pris le titre de Docteur dans quelque Université, étoient encore obligés de subir un autre examen avant d'être admis dans cette société; & ils étoient autorisés par ce moyen, a exercer la Médecine dans la ville de Londres & dans ses environs sept milles à la ronde. Ce Collège devoit encore avoir l'inspection sur les Apothicaires, veiller à ce que leurs drogues & leurs compositions eussent toutes les qualités requises, & punir les fraudes. C'étoit égale-à lui qu'appartenoit le droit de régler les *Pharmacopées*, c'est-à-dire, de publier des registres imprimés des drogues, ainsi que de leurs compositions ou préparations. Un dernier acte du Parlement ajoute aux différens privilèges du Collège celui d'accorder la permission d'exercer la Médecine, & d'avoir sous sa jurisdicton les petites-maisons. Avant son établissement c'étoient l'Evêque de Londres, & le Doyen de *St. Paul*, qui avoient le droit de vendre aux gens d'Eglise, aux Laïques & aux Empiriques la permission d'exercer la Médecine & la Chirurgie dans la cité & dans les faubourgs; les autres

Evêques du Royaume possédoient ou du moins usurpoient un pareil droit dans leurs diocèses respectives.

Par un abus monacal, les honneurs & les privilèges du Collège de Londres sont devenus une espèce de monopole exercé par un petit *Club* de Médecins qui se donnent le nom de *Collègues*, & dont les prétentions à la supériorité ne sont fondées que sur le seul mérite d'avoir étudié la Médecine dans l'Université d'Oxford ou de Cambridge. Je ne veux point dire avec le Docteur *Mandeville*, qu'on n'apprend pas plus la Médecine que le commerce dans ces Universités; car je ne vois point de raison, pourquoi, si l'on vouloit une fois changer les réglemens vicieux de ces Ecoles, on ne l'y apprendroit pas aussi bien qu'à Leyde ou à Edimbourg. Mais je ne conçois pas sous quel prétexte on peut exclurre, après l'examen d'usage, d'une égale jouissance des privilèges du Collège, les personnes qui ont fait leurs études dans toute autte Université que celle d'Oxford & de Cambridge. Ce qu'on appelle un *Licentié* du Collège de Londres (& il y en a quelques-uns de cette espèce encore en vie, qui sont nés vraisemblablement au commencement de ce siècle) après avoir été examiné & approuvé par quelques membres, paye cinquante livres sterling au Collège. Celui-ci lui livre pour

cette somme un morceau de parchemin, qui l'autorise seulement à exercer la Médecine à Londres & dans ses fauxbourgs, sans lui permettre de participer à aucun des autres priviléges du Collège. Je ne peux pas non plus concevoir, de quel droit un simple Licentié se donne le vain titre de *Membre* de ce collège, dont l'entrée lui est interdite, malgré l'examen qu'on lui a fait subir. Si le Collège insiste sur le droit d'examiner tous les Médecins qui veulent pratiquer à Londres, il doit les examiner comme Collégues, ou ne point s'en mêler du tout.

Linacre fut le premier fondateur de deux chaires de Médecine d'Oxford & de Cambridge, destinées à expliquer tous les ans *Hippocrate & Galien.* C'est depuis cette époque que la Médecine a commencé en Angleterre à être enseignée d'une manière plus régulière; mais ce n'est que depuis les deux derniers siècles qu'on a érigé un *Amphithéâtre Anatomique* à Oxford. Ce fut aussi pendant le règne d'*Henri* VIII & la courte minorité de son fils *Edouard* VI, qu'on érigea à Londres les premiers hôpitaux pour les malades & pour les fous, connus sous le nom de *Saint Barthelemi*, & de *Bedlam.* A Edimbourg on ne commença d'enseigner la Médecine que dans ce siècle. A Leyde ce fut au dix-septième siécle qu'on com-

mença de donner des cours publics ſur cette ſcience.

Au commencement du ſeizième ſiécle la Chirurgie étoit mépriſée en Angleterre. Elle y étoit exercée indiſtinctement par les barbiers, les maréchaux ferrans, & les châtreurs de cochons. Pendant l'eſpace de deux cents ans après cette époque, les Barbiers & les Chirurgiens continuèrent à ne former qu'un corps tant à Londres qu'à Paris : & même aujourd'hui en Hollande & dans quelques parties d'Allemagne les Barbiers ſont dans l'uſage de manier alternativement le raſoir & la lancette. Le corps des Chirurgiens de Londres, ſéparé maintenant de cette aſſociation déshonorante qui les aſſimiloit aux Barbiers, eſt autoriſé à examiner les jeunes Chirurgiens, & à leur accorder des certificats qui leur procurent des emplois dans la marine ou dans les armées de terre. *Frédéric Hoffmann*, célèbre Médecin Allemand, qui écrivoit au commencement de ce ſiècle, recommande gravement, dans ſon *Medicus Politicus*, aux Médecins de ne pas trop ſe familiariſer avec les Chirurgiens : *Medicus nimiam familiaritatem cum Chirurgo non ineat*; & *Stahl*, ſon Collégue, dit : *officium Medici requirit ut ne Chirurgis, multo vero minùs tonſoribus, internus mercurialium uſus pro*

excitanda ſalivatione unquam permittatur. Si de pareils réglemens euſſent prévalu en Angleterre, la plupart de nos Chirurgiens ſeroient bien embarraſſés à gagner leur vie. On ne fait plus attention à ces formalités rigoureuſes, & on ſe moque de cette vanité ridicule, que des hommes même du mérite d'*Hoffmann* ont fait paroître dans leurs écrits. L'Angleterre a eu l'honneur de donner la première l'exemple ſur cet objet comme ſur beaucoup d'autres, en briſant les chaînes de tous les préjugés & de tous les uſages abſurdes. La Chirurgie, ainſi que les autres Arts & Sciences utiles, y fleuriſſent ſous l'ombre bienfaiſante de l'opulence & du commerce. La Philoſophie n'y eſt point avilie par la ſuperſtition, ou par l'orgueil ariſtocratique; ni le génie condamné à languir, faute d'émulation & d'encouragement. D'ailleurs, de la manière dont la Médecine ſe fait chez nous, le conſeil de *Stahl* devient abſolument inutile. Dans nos armées de terre & de mer, ainſi que par toute l'Angleterre, la même perſonne fait communément l'office du Médecin, du Chirurgien & de l'Apothicaire. La vérité m'oblige d'ajouter que les établiſſemens Médicinaux, ſoit civils ſoit militaires, de ce Royaume appellent à haute voix l'aſſiſtance du parlement, qui ſeul peut les examiner & y faire les réformes néceſſaires. Pour prouver ce que j'avance, il me

faudroit entrer dans une longue discussion, qui m'écarteroit trop de mon sujet.

L'Art de graver sur des planches de cuivre, inventé par les Italiens vers l'époque de la renaissance des Lettres, contribua beaucoup aux progrès de l'Anatomie, de la Chirurgie, de l'Histoire Naturelle, & des différens Arts & Sciences. A l'aide des gravures, qu'on pouvoit se procurer à un prix modique, les objets se fixoient beaucoup plus facilement dans la mémoire, que par les descriptions les plus exactes.

Dans l'esquisse que je vais donner des découvertes faites pendant les trois derniers siécles, dans la Médecine & dans la Chirurgie, ainsi que dans la Physique, autant que cette dernière science a du rapport avec la Médecine, je suivrai la distribution naturelle des différens objets plutôt que de m'astreindre à l'ordre chronologique, dans lequel se sont succédés les divers Auteurs. En traitant, par exemple, chaque branche de Médecine séparément, je ne la quitterai qu'après avoir parcouru successivement tout l'espace de trois cents ans. A moins de vouloir écrire plusieurs volumes *in-folio*, il est impossible de rapporter en détail tous les ouvrages Médicinaux & Philosophiques, écrits pendant cet intervalle, & de marquer avec une juste critique les défauts ou les perfections de chaque Auteur. Une

pareille entreprise suffiroit pour exercer les talens du plus grand génie pendant une longue vie, & exigeroit non-seulement un jugement éclairé, mais encore une érudition sans bornes. Dans cet Abrégé superficiel que je présente au Public, jai eu plus en vue de marquer les découvertes importantes & les progrès qu'on a faits en Médecine que d'exposer en détail les opinions des Medecins, ou de donner un ample vocabulaire de leurs noms. Ceux qui désirent une Bibliographie universelle des livres de Médecine & de Chirurgie, écrits & publiés pendant l'espace de trois siècles, trouveront de quoi se satisfaire dans les riches collections de *Vander-Linden* & de *Merklin*, mais sur-tout dans celle d'*Haller* intitulée : *Boerhaavii Methodus discendi artem Medicam*, ainsi que dans ses divers & volumineux ouvrages publiés sous le nom de *Bibliothèques* (1). Ces Ecrivains y ont de plus marqué les meilleures éditions des différens Auteurs, ce qui est fort commode pour ceux qui veulent en faire l'acquisition. *Haller* observe à la vérité que les seuls ouvrages périodiques, ou journaux qui ont paru dans le cours de ce siècle, & où l'on trouve les

---

(1) Telles sont sa *Bibliotheca Botanica*, *Bibliotheca Chirurgica*, *Bibliotheca Anatomica*, *Biblliotheca Médicinæ Practicæ*.

annonces & la critique de différens livres, montent déjà à un nombre presque infini. Tels sont le *Journal Littéraire* d'Italie, la *Bibliothèque raisonnée* de France, les différens *Journaux* de Leipsick & de Londres, &c. (1). On peut juger par la quantité énorme de ces journaux, quelle doit être celle des écrits qui y sont annoncés & jugés. Ceux qui connoissent la manière dont se fabriquent la plupart de ces ouvrages critiques, savent jusqu'à quel point on doit se fier à la censure ou à l'éloge que leurs Auteurs anonymes font des écrits qu'ils annoncent au Public. Quelques-uns de ces écrits ont mérité & obtenu l'approbation de tout le monde; mais plusieurs aussi n'ont eu qu'une existence éphémère.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

En cherchant l'origine des découvertes les plus utiles & les plus importantes faites non-seulement dans l'Anatomie, mais encore dans toutes les autres branches de la Médecine, je dois marquer ce que les Anciens ignoroient absolument, ou ne connoissoient qu'imparfaitement dans cette science, & ce que les Modernes ont ajouté ou rectifié dans les écrits de leurs prédécesseurs. Je

(1) Voyez la Table au mot *Journaux*.

ne m'occuperai point ici à copier toute l'Anatomie & la Physiologie des Anciens : ce travail exigeroit plusieurs volumes, & personne, je pense, ne m'accusera de m'en être dispensé.

L'Anatomie du corps humain, perfectionnée & tombée ensuite dans l'oubli à Alexandrie, commença de revivre en Italie & en Sicile. Dès l'an 1151 on l'enseignoit déjà à Bologne. On trouve aussi une loi de *Frédéric* II en Sicile, qui défend d'exercer la Chirurgie, sans être au préalable instruit dans l'Anatomie (1). *Jacques Carpi*, dont j'ai déjà fait mention en parlant de ceux

(1) Frédéric second, mourut en 1250. Outre un traité sur la chasse, que cet Empereur, protecteur des Sciences & des Arts, a composé, & dans lequel on trouve beaucoup d'observations relatives à l'Anatomie comparée, il fit établir des Cours publics d'Anatomie, où l'on disséquoit des corps humains pour l'instruction de ceux qui se destinoient à la Médecine. Ce fut dans ce siècle, qu'on vit la superstition s'opposer aux progrès des connoissances humaines. Un Edit du Pape Boniface VIII, publié en 1300, défendit expressément de faire bouillir les cadavres pour en faire des squelettes. Cet Edit, tout superstitieux qu'il étoit, ne laissa pas de faire naître des scrupules dans les ames des Anatomistes, qui connoissoient plus l'art de disséquer que celui de raisonner. Mundinus, qu'on peut regarder comme le restaurateur de l'Anatomie (au commencement du quatorzième siècle), en s'excusant de ce qu'il n'avoit pas fait des recherches plus exactes sur l'ostéologie du crâne, s'exprime en ces mots : *Ossa autem alia quæ sunt infra basilare non bene ad sensum apparent, nisi ossa illa decoquantur; sed* PROPTER PECCATUM *dimittere consuevi.* Quel pêché !

qui avoient écrits ſur les maladies Vénériennes, diſſéqua une centaine de cadavres.

Cependant les découvertes modernes en Anatomie ne doivent dater que depuis le temps de *Véſal* (en 1539), Médecin de Bruxelles & contemporain de *Charles-Quint.* Je ne connois aucune découverte originale dans cette ſcience en Angleterre, en France ou en Allemagne avant le commencement du dix-ſeptième ſiècle. *Mundinus* & *Benedetti*, dont les écrits Anatomiques ſervoient de texte au quatorzième & au quinzième ſiècle dans la plupart des Ecoles d'Italie, ne s'étoient jamais élevés au-deſſus du rang des traducteurs ou des commentateurs des Anciens.

La célébrité, dont jouiſſoit cet *Hérophile* moderne (*Veſal*), lui valut une invitation de la part des Italiens, pour aller remplir une chaire publique d'Anatomie. Sa critique ſur pluſieurs erreurs de *Galien* lui ſuſcita beaucoup d'ennemis parmi les dévots de ce dernier Auteur, regardé depuis long-temps comme un oracle infaillible. Son traité *de la ſtructure du corps humain*, & la deſcription des os, des muſcles, & des vaiſſeaux ſanguins qu'il a publiée avec des planches ſurpaſſent tout ce que les Anciens ont écrit ſur ce ſujet.

G. Fallope (1555), élève de *Vésal* (1), eſt regardé mal-à-propos comme le premier qui ait découvert ces deux trompes attachées à la matrice, & appellées de ſon nom *Trompes de Fallope.* L'honneur de cette découverte appartient originairement à *Hérophile* (2). On ſait que ces trompes ont, comme les cornes des limaçons, la faculté de s'ériger dans le temps de la conception, qu'elles embraſſent les ovaires, placés également aux deux côtés de la matrice, & qu'elles en détachent l'œuf fécondé par la liqueur ſéminale pour le porter dans ce viſcère. Le renouvellement de cette doctrine fit une révolution dans les ſyſtêmes ſur la génération imaginés par *Hippocrate*, *Ariſtote*, & *Galien.*

Fallope démêla le premier la ſtructure interne de l'oreile les anciens Anatomiſtes n'en avoient guère connu que le tympan ; ils ignoroient les parties internes de cette cavité pierreuſe. Il corrigea pluſieurs erreurs de ſon maître, & donna la deſcription de pluſieurs muſcles, inconnus avant lui, & particuliérement de quelques muſcles de la tête, du goſier & du palais.

---

(1) Freind le fait Elève de Braſavola. Voyez ſon *Hiſt. de la Medec.*, Part. III.

(2) Ou plutôt à Rufus d'Ephèſe. Voyez Dutens, *Origine des Découvertes attribuées aux Modernes*, vol. 2. part. III. chap. I. No. 193. pag. 27.

B. Eustache, qui vivoit à Rome sur la fin du même siècle, mérite par le grand nombre de découvertes qu'il a faites dans cette science, d'être appellé le *Prince des Anatomistes*. Il examina avec un soin infatigable les parties internes de l'oreille, & la structure des dents ; il disséqua les plus petites parties de l'œil en détail, & découvrit plusieurs muscles de la face, des yeux, des oreilles, du gosier, du dos, & des parties génitales, que *Vesal* n'avoit point connus. Il donna la description des dix paires des nerfs qui sortent du cerveau par différentes ouvertures du crâne, & débrouilla avec une sagacité & une ardeur extraordinaires, tout le cours compliqué des nerfs abdominaux. Il découvrit le *canal Thoracique*, quoiqu'il n'en connut point l'origine. La description & les tables qu'il donna des reins & des urétères, ainsi que des parties génitales de la femme, sont on ne peut pas plus exactes. Mais sur-tout ses *Tables Anatomiques* du systême général des vaisseaux sanguins & des nerfs, distribués par-tout le corps, avec les muscles dans leur situation naturelle, ont fait l'admiration de la postérité, & ont été copiées par plusieurs Anatomistes qui lui avoient succédé. Elles ont reçu un complément de perfection par les explications qu'a ajoutées *Albinus*, dans l'édition qu'il en a donnée. Ces Tables restèrent par évènement

ensévelies

ensévelies dans l'obſcurité pendant plus d'un ſiècle après la mort de l'Auteur.

Fabrice d'Aquapendente, & *J. Silvius* découvrirent les valvules des veines, dont la fonction eſt d'empêcher que le ſang, qui eſt pouſſé vers le cœur par une action muſculaire, ne reflue dans une direction contraire. L'uſage de ces valvules fut mieux connu par les dernières découvertes d'*Harvey*. *Aquapendente*, en expoſant la ſtructure des muſcles, réfute pluſieurs erreurs de ces prédéceſſeurs. Outre un excellent ſyſtême de Chirurgie, il écrivit ſur les viſcères de l'abdomen, ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, ainſi que ſur la formation de l'œuf & du poulet.

Plater découvrit le véritable uſage de l'humeur Chryſtalline de l'œil, en faiſant voir qu'elle favoriſe la viſion comme une lentille convexe (1).

---

(1) Aux Anatomiſtes du ſeizième ſiècle, on peut ajouter Marc-Antoine de la Torre, Charles-Etienne, Réaldus Columbus, J.-P. Ingraſſias, Coiter (ou *Koyter*), qui a préſenté les premières idées ſur l'Anatomie comparée, & ſur la formation du Poulet, C. Varol, connu par le pont du cerveau qui porte ſon nom. J.-C. Arantius, le premier qui ait donné une Hiſtoire exacte de la Matrice pendant la geſtation, & qui ait formé en Italie un cabinet d'Hiſtoire Naturelle, & Severin du Pineau, connu par ſon Traité de *Virginitatis notis*.

Le dix-septième siècle vit paroître *Spigel*, connu par son traité *de corporis humani fabrica, cum tabulis.*

Sanctorius (1614) parvint par ses expériences Médico-statiques à s'assurer de la quantité des excrétions rendues par les différens couloirs du corps relativement à une quantité donnée d'alimens & de boissons, qu'il avoit soin de peser avant de les prendre. Les Anciens Médecins connoissoient bien la transpiration de la peau; mais personne avant *Sanctorius* ne s'étoit avisé d'en déterminer la quantité par le moyen d'une balance. Il a prouvé que la transpiration cutanée étoit plus copieuse qu'aucune autre excrétion du corps, & qu'elle alloit, du moins chez lui, jusqu'à la moitié du poids de la nourriture & de la boisson qu'il consommoit. Il examina les effets de la chaleur, du froid, des divers saisons de l'année, des différens alimens & boissons, des passions de l'ame, du sommeil, de la veille, & de toutes les choses non-naturelles, par rapport à l'augmentation ou à la diminution de l'humeur exhalée par la peau. Il a démontré de plus, que cette partie du corps avoit aussi la faculté de pomper dans certaines occasions l'humidité de l'atmosphère, & que l'effet de cette inhalation étoit d'augmenter le poids du corps. *Sanctorius*

eut la patience de continuer ses précieuses expériences pendant trente ans de suite, & en consigna les résultats généraux dans un petit volume en forme d'Aphorismes. La différence des saisons, des climats, de la manière de vivre, ainsi que la variété des tempéramens, ne permettent point que les Aphorismes ou règles de *Sanctorius* soient d'une application générale & sans aucune exception. Il évalue, par exemple, trop haut la quantité de la transpiration en général, & de celle qui se fait pendant la nuit en particulier: des expériences postérieures, dont je ferai mention dans la suite, ont rectifié plusieurs erreurs de *Sanctorius.*

W. Harvey (1628) s'est immortalisé en Angleterre par une autre découverte bien remarquable; Je veux parler de la *circulation du sang*, qui engagea plusieurs personnes à prendre la plume pour la défendre ou pour la combattre. Parmi ses adversaires on trouve les noms de quelques Anatomistes célèbres, qui agissoient plutôt par envie & dans le dessein de lui enlever la gloire de la découverte. *Harvey* établit par des expériences incontestables le mouvement du sang par le cœur, les artères & les veines; mouvement qui est continuel, & qui se fait en cercle, de manière que cette humeur rouge fait plusieurs circuits complets par tout le corps dans l'espace

de vingt-quatre heures (1). Ce qu'on appelle la *petite circulation*, qui se fait par les poumons étoit déjà connue de *Galien*, & parmi les Modernes, de *Servet*, & de *Césalpin* Botaniste Italien (2). Mais il étoit réservé à *Harvey* de mettre la dernière main à cette glorieuse découverte, & d'é-

(1) Le Texte Anglois porte vingt heures ; ce qui pouroit être une faute d'impression.

(2) D'autres prétendent que Servet & Césalpin connoissoient aussi la grande Circulation. Il y en a qui attribuent la découverte au célèbre Fra Paolo Sarpi, qui communiqua son secret à Fabrice d'Aquapendente, Professeur en Médecine à Padoue, & successeur de Fallope : Harvey, disent-ils, auroit très-bien pu apprendre cette découverte de Fabrice, sous lequel il étudioit à Padoue. Il seroit aussi long qu'ennuyeux de rapporter ici tous les passages des Médecins & Ecrivains Grecs qu'on trouve dans Dutens, au commencement du 2me. volume de *l'Origine des Découvertes attribuées aux Modernes*: mais il ne seroit pas peut-être déplacé dans une Histoire de la Médecine de répéter un passage de Platon, concernant la circulation du sang, d'autant plus que ce passage traduit peu fidèlement, n'a été encore relevé par personne que je sache. *Cor vero* (dit ce Philosophe d'après son traducteur) *venarum originem, fontemque sanguinis per omne corpus impetu quodam* MANANTIS. *In Timæo édit.* FICINI *Lugd.* 1590. pag. 543. Si le célèbre Harvey eût voulu traduire ce passage, & que pour mieux s'assurer la gloire de la découverte, il eût été tenté d'être infidelle, il auroit certainement été fort embarassé d'en trouver le moyen, ne pouvant pas s'imaginer que le mot Grec Περιφερομένυ, qui ne peut absolument signifier en Latin que *Circumlati* ou *Circumeuntis*, put être rendu par le mot *manantis*, qui n'est

clairer cette partie la plus essentielle de la Physiologie. Il nous a laissé aussi un incomparable traité sur la formation du poulet & sur les changemens successifs qu'il éprouve depuis le premier moment de l'incubation jusqu'à celui où il sort de sa coquille. En observant son accroissement progressif jusqu'au temps où il quitte sa prison,

---

pas même un synonyme. Je me serois abstenu de faire cette remarque, si je n'avois pas vu que les preuves sur lesquelles se fonde un Ecrivain Espagnol, pour revendiquer cette découverte en faveur d'un Médecin Vétérinaire de sa Nation, ne sont pas plus concluantes que le passage de Platon, dont je viens de donner la véritable explication. Ce Vétérinaire, nommé François de la Reyna, en parlant du sang, dans son Traité intitulé de *Albeyteria*, & publié en 1564 (c'est-à-dire 93 ans avant la mort d'Harvey, ce dernier n'étant mort qu'en 1657), dit expressement : *La sangre anda en torno y en rueda por todos los miembros* : sur quoi Feyjoò dans ses *Cartas Eruditas*, Tom. III. *Madrid* 1754, pag. 348, observe qu'avant Harvey, on ne trouve aucun Médecin ni Philosophe qui ait employé le mot *circulation* en parlant du mouvement du sang, si ce n'est le Vétérinaire Espagnol de la Reyna; *Lo que se puede assegurar es, que no consta, que antes de Harveo algun Medico ò Philosopho haya hablado distintamente de la circulation, con la voz* circulation, *ni con otra equivalente, à exception de nuestro Albeytar, que claramante dexò escrito que la* sangre anda en torno y en rueda por todos los miembros. Certes, si Feyjoò eût lu Platon en Grec, il auroit vu que le passage du Philosophe d'Athènes, est encore plus formel que celui du Vétérinaire Espagnol.

il a répandu beaucoup de lumière sur la génération des animaux plus nobles. Pour mieux développer le procédé de le nature dans la formation des corps animés. *Harvey* fut pourvu par ordre de *Charles* Ier. d'une grande quantité des bêtes fauves, qu'il ouvrit & qu'il examina à differentes époques de la gestation depuis la conception jusqu'au terme de la naissance. Cette Anatomie comparée, quoique cruelle à la vérité, contribua à résoudre plusieurs questions embrouillées de la Physiologie du corps humain.

C. Aselli (1626) découvrit les veines lactées qui parcourent le mésentère, & que *Galien* avoit prise pour des artères blanches. *Aselli* s'imaginoit que ces vaisseaux se terminoient au foie. Bientôt après, *Pecquet* découvrit le réceptacle du chyle & le cours du canal thoracique qui va se terminer dans un vaisseau sanguin près du cœur. Cette dernière découverte renversa l'ancienne théorie de ceux qui croyoient que le chyle se rendoit d'abord au foie pour y subir une préparation qui devoit e changer en sang.

J. Riolan, natif de Paris, & contemporain d'*Harvey*, a aussi mérité d'occuper une place parmi les Anatomistes célèbres. Une preuve que de son temps la Médecine n'avoit plus à combattre la superstition, qui avoit anciennement entravé ses progrès, c'est que cet Auteur le vante

lui-même d'avoir disséqué cent-cinquante cadavres. Il n'est guère glorieux pour *Riolan* de s'être déchaîné contre ses rivaux contemporains, & d'avoir combattu leurs découvertes Anatomiques. Il écrivit contre *Harvey* & *Pecquet*; mais ensuite il jugea à-propos de reconnoître ses propres erreurs. Il traita différens sujets anatomiques, & donna à plusieurs muscles des noms nouveaux, qui expliquent leurs insertions, & présentent en même temps une idée de leurs usages. Sa nomenclature des muscles fut copiée par les Écrivains qui lui succédèrent.

Dans le courant du dix-septième siècle on trouve encore plusieurs autres découvertes anatomiques faites par divers Auteurs, dont les noms seuls suffisent pour indiquer leurs pays respectifs. *Schneider* donna la description de cette membrane qu'on appelle encore de son nom, & qui tapisse l'intérieur du nez, le palais, & l'œsophage. Elle est parsemée de petites glandes qui servent à la sécretion d'une humeur muqueuse. C'est, comme il observe, de cette membrane, & non pas du cerveau, que se font les fluxions catarrhales.

Wharton écrivit sur la structure des glandes, des testicules & des vaisseaux spermatiques, & découvrit les conduits salivaires inférieures. *Sténon* écrivit sur les conduits salivaires supérieurs,

& ſur les différens conduits, qui aboutiſſent au palais, au nez, & aux yeux; ſur les glandes muqueuſes du nez, du palais & de la langue, & ſur les glandes ſébacées de la peau. *Peyer* compoſa un traité ſur les glandes des inteſtins.

Lower, *Rudbeck*, *Bartholin* & *Nuck* découvrirent pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques, ſéreux ou abſorbans de la tête, de la poitrine, du ventre & des parties inférieures, dont quelques-uns ſe terminent à des vaiſſeaux ſanguins près du cœur, d'autres aboutiſſent au réceptacle du chyle (1). *Bellini* prouva l'exiſtence des vaiſſeaux abſorbans dans toutes les parties du corps.

Wirſung découvrit le *conduit Pancréatique*, & *Brunner* en démontra l'uſage. *Gliſſon* écrivit ſur le foie, la veine porte, les conduits biliaires, & ſur les fonctions de cet organe. *Lower* nous a laiſſé un traité ſur le cœur.

Willis & *Ridley* écrivirent ſur le cerveau & ſes membranes, & ſur l'origine & la diſtribution des nerfs. *R. Vieuſſens* eſt l'auteur d'une excellente Névrographie. *Borelli*, théoricien célèbre, écrivit ſur le mouvement muſculaire. *Du Verney* donna la meilleure deſcription de l'ouie.

---

(1) Les Anglois attribuent à Jolyffe, la découverte des Vaiſſeaux Lymphatiques; Bartholin ſe l'eſt également attribuée; mais il paroit que Rudbeck les a précédé tous les deux. Voyez Blumenbach. *Introd. in Hiſt. Medic. Litter.* pag. 202.

Kerkring écrivit ſur l'Oſtéologie, mais il fut ſurpaſſé dans cette partie par *Cloptonhavers*, qui fit pluſieurs découvertes concernant la ſtructure & la formation des os, & l'uſage de la moelle, du périoſte, & des glandes muqueuſes qu'on trouve dans les articulations. *F. de Hildan* enſeigna la manière de préparer les ſquelettes, & M. *Lyſer* celle de diſſéquer les cadavres.

Nous ſommes redevables de la *fine Anatomie*, ſpécialement des vaiſſeaux ſanguins, aux injections & aux obſervations microſcopiques des Modernes du dix-ſeptième ſiécle, principalement de ceux qui vécurent depuis le milieu juſqu'à la fin de ce ſiècle. *Malpighi*, *Van-Horne*, *Swammerdam*, *De Graef*, *Leeuwenhoek*, & *Ruyſch* ſont d'excellens guides dans ces minutieuſes recherches.

M. Malpighi, Italien d'origne, aidé par de bons microſcopes, compoſa des traités admirables ſur la génération, ſur le développement ſucceſſif & graduel du poulet dans l'œuf, ſur le cerveau, ſur les glandes de l'utérus, ſur les organes du goût & du toucher, & ſur la ſtructure & les uſages de tous les viſcéres internes. Il n'y a guère d'Ecrivains qui aient mieux traité que lui ce qui concerne les glandes & les ſécrétions. Il s'occupa de ces matières avec tant

d'ardeur & d'assiduité, qu'il affoiblit sa santé & qu'il abrégea sa vie.

R. De Graef décrivit les organes de la génération dans les deux sexes; il exposa les progrès successifs de la formation du fétus dans les lapins & dans d'autres petits animaux vivipares, en suivant avec une patience étonnante le petit œuf depuis ses premiers rudimens dans l'ovaire, jusqu'à son passage par la trompe de Fallope dans la matrice. Il tâcha avec *Malpighi*, *Van-Horne*, & l'on peut dire même avec *Harvey*, de prouver que les animaux vivipares, de même que les ovipares, tiroient leur origine d'*œufs*. Il est, je crois, un des premiers qui se servirent pour les petites injections, du mercure, sans lequel on ne peut guère rendre sensibles les vaisseaux des testicules. Il décrit le siphon qu'on emploie pour injecter les vaisseaux sanguins.

Swammerdam accuse *De Graef* de s'être approprié plusieurs idées & découvertes qui appartenoient à *Van-Horne*, Hollandois d'origine, leur maître commun, & qu'une mort inopinée avoit empêché de les publier.

Leeuwenhoek prétendit avoir découvert à l'aide de ses microscopes des animalcules, semblables à des petits crapauds, nageant dans la liqueur séminale du mâle, & qui étoient les rudimens du fétus humain. La femelle ou la mère, d'a-

près son hypothèse, ne contribuoit à la génération qu'en fournissant seulement la place où le fétus devoit être logé. Ce système ébranla pour quelques temps tous les systêmes antérieurs sur la génération; mais quelques Physiciens en appellèrent aux mêmes observations microscopiques pour nier l'existence des animalcules vivans dans la semence du mâle, & d'autres affirmoient, que la semence de la fémelle présentoit les mêmes phénomènes. Le systême de la génération continue d'être toujours un problême, dans lequel, si la curiosité trouve de quoi se satisfaire, l'homme sage doit suspendre son jugement. Par le moyen de ses excellens verres *Leeuwenhoek* découvrit les extrêmités des artères capillaires dans leur communication avec les veines. Il crut aussi avoir découvert dans le sang de petits globules séreux qui réunis en un certain nombre composoient des globules rouges.

F. Ruysch, natif d'Allemagne (1), apprit de *Van-Horne* & de *Swammerdam* l'art d'injecter les vaisseaux capillaires, & de les rendre sensibles à l'œil. Il laissa grand nombre d'injections anatomiques, parmi lesquelles on en trouve plusieurs qui son originales : mais en général ses prépa-

(1) Ruysch étoit Hollandois; il naquit à la Haye en 1638, & mourut en 1731, âgé de 93 ans.

rations manquent d'ensemble & de liaison. *Haller* regarde comme une chose très-curieuse sa collection des fétus humains, qui présente leur accroissement graduel & progressif jusqu'au neuvième mois de la gestation. *Ruysch* est le premier, qui ait démontré l'existence des valvules dans les vaisseaux lactés & lymphatiques à l'instar de celles qu'on observe dans les veines. Il expliqua le premier la structure du pénis, & trouva que le gland n'étoit qu'une continuation ou appendice de la substance spongieuse de l'urètre. Il a décrit les conduits muqueux de cette dernière partie, ainsi que les papilles ou petites éminences charnues du pénis. Il a exposé la véritable structure de la peau, & fait voir que l'épiderme se continue jusqu'à la bouche, où elle entre pour se prolonger dans l'intérieur du corps & tapisser les intestins. Son Anatomie du cœur, de l'artère bronchiale des poumons, & des membranes du cerveau est faite avec beaucoup d'exactitude.

J. Locke, Génie sublime, a honoré par ses ouvrages la fin du dix-septième siècle, & élevé sa Nation au plus haut degré de la gloire Littéraire. Dans son *Essai sur l'entendement humain*, il a exposé l'anatomie de l'esprit de l'homme, la nature & l'étendue des mots & du langage. On trouve dans cet ouvrage, présenté de

la manière la plus distincte le développement graduel des sens & toutes les opérations compliquées de la faculté de penser. Ce Philosophe sublime a pesé chaque idée, chaque mot, chaque syllabe, & il a laissé à la Postérité un monument éternel des plus profondes recherches appuyées sur une manière de raisonner aussi serrée que circonspecte.

Pour entendre la doctrine de la Physionomie, & des passions, telles qu'elles sont exprimées sur le visage, ainsi que par les différentes attitudes ou gestes du corps, on doit consulter *Le Brun* (1) & d'autres Ecrivains qui ont écrit sur ce sujet relativement à la peinture (2).

---

(1) Nous avons deux Traités fort estimés, de Lebrun, célèbre peintre François : l'un sur la *Physionomie*, & l'autre sur le *Caractère des Passions*. L'Auteur naquit en 1618, & mourut en 1690.

(2) On ne peut refuser une place parmi les Anatomistes ou Physiologistes du dix-septième siècle, à Cassérius (mort en 1616), à Caspar Bartholin, fils de Thomas Bartholin, à Vesling (mort en 1649), à Rolfing (mort en 1673), à Hook, contemporain de Leeuwenhoek, & qui s'est occupé comme ce dernier d'observations microscopiques, à Blaes (mort en 1682), que M. Black place parmi les Ecrivains d'Histoire Naturelle, à Pechlin (mort en 1706.), à Mayow (mort en 1679 &c.) Pitcairn, que M. Black place parmi les Auteurs de Pratique, est aussi un des Physiologistes de ce siècle; il a, comme Borelli, Bellini & Keil, appliqué les Mathématiques à la Médecine.

Je vais parler des Ecrivains de notre ſiècle, en les rangeant pour la plus grande partie d'après la reſſemblance des matières qu'ils ont traitées, ou des découvertes qu'ils ont faites, plutôt que d'après un ordre chronologique exact de la publication de leurs écrits. C'eſt, ce me ſemble, le moyen d'en abréger l'hiſtoire & de la rendre moins fatiguante pour la mémoire.

J. Keil, célèbre Phyſiologiſte-Mathématicien, a fait des recherches ſur le mouvement muſculaire, ſur les ſécrétions, ſur la quantité du ſang, & ſa vélocité dans la circulation, ainſi que ſur le poids par lequel il eſt preſſé dans les poumons. Ses expériences *Médico-Statiques* préſentent des réſultats différens de celles de *Sanctorius*. *Keil* a trouvé, que la tranſpiration diurne, étoit, toutes choſes égales, plus copieuſe que celle qui ſe fait pendant la nuit; & que la ſécrétion de l'urine étoit également plus abondante que la ſécrétion de la peau; & que l'une & l'autre ſont très-variables en quantité ſans aucun inconvénient ou préjudice eſſentiel. Il a conſtaté auſſi l'inhalation de la peau qui ſe fait dans certains cas particuliers, comme, par exemple, dans un temps humide ou pluvieux. Des expériences poſtérieures ſur la tranſpiration cutanée s'accordent à quelques égards avec celles de *Keil*. *Lining*, de la Caroline Méridionale, a trouvé que

la quantité de l'urine surpassoit celle de la transpiration pendant l'hiver, mais qu'elle lui étoit inférieure en été. On trouve dans les écrits de *A. Kaau*, d'excellentes observations sur l'exhalation & l'inhalation tant internes qu'externes, & sur la transpiration des poumons. *Robinson* de Dublin, a de même observé qu'on transpire plus le jour que la nuit, & plus en été qu'en hiver. Son traité sur la nourriture & les excrétions, sur la proportion de chaque excrétion en particulier, & sur les proportions relatives des différentes parties ou des différens organes du corps humain, est un excellent ouvrage (1).

Le Docteur *Hales*, a fait plusieurs expériences sur des chevaux, des chiens, des bêtes-fauves, & d'autres différens animaux, lesquelles sont publiées dans sa *Statique végétale*. Il a tâché d'évaluer la force & la vélocité avec lesquelles le cœur & les artères poussent le sang par-tout le corps; de mesurer la force de l'estomac & des intestins, & celle du périoste & des ligamens. Il a fait également plusieurs expériences pour éclaircir les fonctions de la respiration, & il a

(1) Aux Médecins qui se sont occupés de recherches concernant la transpiration, il faut ajouter de Gorter. Son Traité *de perspiratione insensibili*, fut publié pour la première fois en 1725.

démontré que l'air entroit comme élément, non-seulement dans la compoſition du ſang, mais encore dans celle de la plupart des corps tant fluides que ſolides.

Douglas, célèbre Anatomiſte de Londres au commencement de notre ſiècle, a démontré la véritable ſtructure du *Péritoine*, & la manière dont il renferme les inteſtins. Il a donné la deſcription de différens muſcles du cou & du palais. Son Abrégé univerſel des muſcles du corps humain, de leurs noms, leurs inſertions & leurs uſages eſt entre les mains de tous les Etudians en Médecine. *D. Le Clerc* publia à-peu-près à la même époque, un Abrégé d'Oſtéologie, qui n'eſt pas moins eſtimé. *A. Monro*, Profeſſeur d'Edimbourg, a depuis perfectionné l'Oſtéologie ainſi que la Névrologie du corps humain. *Cheſelden*, contemporain de *Douglas*, a compoſé un traité d'Anatomie; qui cependant n'eſt pas auſſi eſtimé que l'*expoſition Anatomique de la ſtructure du corps humain* que *Vinſlow* a publiée depuis, & qui ſert de texte dans pluſieurs écoles de Médecine. On trouve dans les *Adverſaria Anatomica* de *G. B. Morgagni* une critique ſolide ſur les erreurs des Anatomiſtes antérieurs, concernant différentes petites parties du corps. *Dodart* a donné une deſcription de l'Epiglotte, & expoſé le méca-

nifme de la voix, de la parole & du chant (1). Il faut encore ajouter à ce catalogue les traités d'Anatomie d'*Heifter* & de *Sabatier*.

Les planches Anatomiques, ajoutées à la fimple defcription des parties du corps humain, ont beaucoup facilité l'étude de l'Anatomie. On peut dire qu'*Euftache* a été le *Praxitile* moderne de cet art. *Cowper*, Chirurgien de Londres, & contemporain de *Douglas*, a publié des tables des mufcles en grand, ainfi que des vaiffeaux fanguins injectés avec de la cire colorée, qui font fupérieurement exécutées. Les tables des mufcles font copiées de celles de *Bidloo*, célèbre Anatomifte du fiècle précédent, auxquelles *Cowper* n'a fait qu'ajouter quelques explications. *Albinus*, Profeffeur de Léide, a publié des tables du fquelette & des mufcles, lefquelles l'emportent fur toutes celles des autres par l'exactitude & par l'élégance, & peuvent foutenir la critique la plus févère des Anatomiftes auffi bien que des Peintres. Les planches de l'utérus dans la groffeffe, données par *Guil. Hunter* à Londres, éclipfent tout ce qui avoit été fait antérieurement fur le même fujet.

Quant à la manière d'injecter les différens vaiffeaux du corps humain & de faire des prépa-

(1) Ferrein s'eft occupé du même fujet dans le dix-huitième fiècle.

rations anatomiques, on peut recueillir beaucoup d'inſtructions dans les écrits de *Véſal*, de *Fallope*, de *Lyſer*, d'*Hildan*, de *Riolan*, de *Ruyſch*, de *Cowper*, &c. *J. N. Lieberkuhn*, a décrit dans les *Mémoires de l'Accadémie de Berlin*, la manière d'injecter les vaiſſeaux ſanguins d'un organe, & de corroder enſuite à l'aide de l'acide vitriolique les membranes environnantes ſans détruire la forme vaſculaire de la cire. *Monro* rapporte, dans les *Eſſais de Médecine d'Edimbourg*, les différentes compoſitions dont les Anatomiſtes ſe ſervent pour injecter les vaiſſeaux ſanguins. On doit encore aux Modernes l'invention des figures anatomiques de cire, qui repréſentent le corps humain ou quelqu'une de ſes parties : elles ſont déjà parvenues au point d'être très-reſſemblantes au naturel ; mais elles ne ſont pas moins ſuſceptibles d'être perfectionnées davantage.

C'eſt encore aux Anatomiſtes modernes qu'on doit les différentes découvertes ſur le ſyſtême des petits vaiſſeaux tranſparens, connus ſous le nom de *Lymphatiques* ou *abſorbans*, & qui s'ouvrent à la ſurface de la peau & des cavités internes du corps. *Haller*, *Hunter*, *Hewſon* & *Monro* ſe ſont particulièrement diſtingués dans ces pénibles recherches. Ces vaiſſeaux ne ſont point, comme on les ſuppoſoit auparavant, de petits rameaux d'artères & de veines ; mais ils conſ-

tituent une classe séparée, destinée uniquement à l'ouvrage de l'absorption. Ceux des parties inférieures du corps déchargent leurs humeurs dans le receptacle du chyle; & ceux qui sont situés dans les parties supérieures, dans l'angle ou jonction des veines souclavière & jugulaire, & de-là conséquemment dans la masse générale du sang en circulation.

On ne peut faire mention d'*A. Haller*, mort il n'y a pas long-temps à Berne en Suisse, sans se sentir pénétré de respect & de vénération. Il a rassemblé & mis en ordre toutes les découvertes anatomiques faites avant lui. A juger par la lecture de ses volumineux ouvrages sur l'Anatomie & sur la Physiologie, on croiroit presque qu'il a épuisé toutes ces matières : il y examine en détail chaque partie du corps humain; il expose ses fonctions & ses usages; il réfute les erreurs & les défauts de ceux qui l'ont décrite avant lui; & il y fait des additions importantes acquises par ses travaux infatigables. Sa description des vaisseaux sanguins est un ouvrage incomparable. La lecture attentive des écrit d'*Haller* & de ceux d'un petit nombre d'Auteurs déjà mentionnés, aidée par quelques cours réguliers de dissection, suffit pour mettre les Etudians au fait de cette branche de la Médecine. *Haller* renferme à lui seul tout ce qu'on peut

lire ou apprendre dans un grand nombre d'Auteurs moins célèbres : & l'on peut le comparer à un grand fleuve, ou même à l'Océan, dont la maſſe des eaux eſt augmentée par celles de mille petites rivières qui viennent s'y décharger. Perſonne ne peut ſe flatter d'acquérir des connoiſſances ſolides en Anatomie, ſans avoir étudié les ouvrages de cet Auteur. Les Profeſſeurs d'Anatomie qui négligent de recommander *Haller* à leurs Elèves, ou ne l'ont point lu, ou ils ont raiſon de craindre qu'on ne les accuſe de plagiat.

On ſent bien que la Phyſiologie ne peut point être ſéparée de l'Anatomie. A meſure qu'on examine la ſtructure du corps humain, il eſt naturel qu'on explique en même-temps ſon économie & ſes différentes fonctions. Cette ſcience a fait plus de progrès pendant les derniers deux cent quarante ans environ qui viennent de s'écouler, qu'elle n'avoit fait dans tous les ſiècles précédens. On trouvera l'analyſe des humeurs, des excrétions, des os, & des parties charnues du corps humain, à l'article des Chymiſtes, deſquels *Haller* l'a emprunté pour l'inſérer dans ſon ouvrage. Cette partie de la Phyſiologie étoit entièrement inconnue aux Anciens, toujours engoués de leurs élémens primitifs. En effet, la Phyſiologie & la Pathologie ſont deux ſujets inépuiſables, qui

ont exercé l'esprit & la plume de différentes Sectes de Médecins, ainsi que nous le verrons dans la suite (1).

CHYMIE ET PHYSIQUE.

Au commencement du seizième siècle la Chymie étoit devenue une étude favorite, & faisoit déjà partie des études médicales. Il y avoit déjà trois cents ans depuis *R. Bacon*, qu'elle s'occupoit de la recherche de la pierre Philosophale, c'est-à-dire des moyens de changer les métaux imparfaits en or, & d'une Panacée universelle qui put guérir toutes les maladies & prolonger la vie de l'homme. Un grand nombre de personnes perdirent leur raison & leur fortune dans des essais ridicules pour faire de l'or, & pour

(1) Les Anatomistes & Physiologistes du dix-huitième siècle les plus célèbres, outre ceux que l'Auteur a rapportés ici & dans la Table Chronologique, sont *Hamberger*, *Weitbrech*, *Albrecht*, *Huber*, *Marherr*, *Whytt*, connu de plus par son Traité sur les maladies Nerveuses, *Herissant*, *Lieutaud*, *Bordenave*, *Moscati* & *Spallanzani*. *Cruikshank* & *Mascagni* se sont illustrés par leurs travaux sur les vaisseaux Lymphatiques. La mort vient d'enlever *Vicq-Dazyr*, au grand regret de ceux qui s'intéressent aux progrès de l'Anatomie. *Blumenbach* est connu par sa Physiologie, & mérite encore une place parmi les Médecins Philologues pour son *introduction à l'Histoire Littéraire de la Médecine.*

découvrir ce grand élixir qui devoit changer l'état de l'homme : cependant, tous ridicules qu'ils étoient, ces essais menèrent à d'autres découvertes, très-importantes pour la Médecine & pour bien des Arts, & auxquelles on ne s'attendoit point. *Bacon de Vérulam* observe que les Alchymistes Chinois essayoient plutôt de changer les métaux imparfaits en argent ; & il pense que, le mercure & le plomb étant plus pesans que ce dernier métal, il y a plus d'apparence de succès dans ce procédé, que dans celui de les convertir en or (1).

Dans le Chapitre précédent, en parlant de l'origine & des progrès de la Chymie Médicale, je me suis arrêté à *Basile Valentin*. A ce Chymiste succéda *Paracelse*, natif de Suisse, ou comme il se nomme lui-même *Aurèle-Philippe-Théophraste-Paracelse-Bombast-de Hohenheim*. Son nom & ses cures merveilleuses se répandirent au commencement du seizième siècle dans plusieurs contrées de l'Europe, où il avoit voyagé pour s'instruire. Il prescrivoit un remède fait d'opium &

(1) La raison qu'en donne Bacon est, « qu'il est plus difficile de convertir en or (qui est le plus pesant de tous les » métaux) les métaux les plus légers que de convertir le » plomb ou le mercure en argent, qui est moins pesant que » ces deux métaux ». Voyez son *Natural History*, *Cent.* IV. No. 327. Tom. 1. pag. 204.

de mercure, pour la lèpre, pour toutes ſortes d'affections cutanées, pour les maladies vénériennes, pour les ulcères opiniâtres, pour les douleurs chroniques, & même pour l'hydropiſie. Dans certaines affections chroniques de l'eſtomac, il donnoit une préparation vitriolique, dont la baſe étoit, comme je le préſume, la couperoſe, qui poſſéde des vertus analogues à celles du ſel de mars. Il élevoit l'antimoine juſqu'au ciel, en affirmant qu'il n'y avoit rien dans la Médecine qui put lui être comparé. Nous ne connoiſſons guère les autres ſecrets chymiques de *Paracelſe.*

Il compoſa un volumineux traité ſur les plaies, les ulcères, les maladies vénériennes, ſur la théorie de la Médecine, & ſur différens autres ſujets de cette ſcience. Il eſt cependant extrêmement difficile, & ſouvent impoſſible, de l'entendre, ou de trouver un ſens dans ſon jargon myſtique & barbare. Le fou le plus extravagant qu'on puiſſe trouver dans les petites-maiſons, ne pourroit parler un langage plus inintelligible & plus vuide de ſens que les ridicules rapſodies renfermées dans la partie théorique des ouvrages de *Paracelſe.* Malgré cela, il a mérité beaucoup de la Médecine, par les efforts qu'il a faits pour y introduire l'uſage des remèdes antimoniaux & mercuriels. Ce Prince des Em-

piriques, adonné à la boiſſon, mourut à l'âge de quarante-ſept ans, en donnant un démenti formel à ſes remèdes ſi vantés, tels que l'*Or potable*, l'*azoth* (1), les *petits démons*, les *élixirs*, & les *Catholicums immortels* (2).

En parlant de la Chymie, je me borne uniquement à déſigner les avantages & les abus qu'elle a introduits dans la Médecine. Si nous admettons la définition que les Modernes donnent de la Chymie, cette ſcience paroît n'avoir point des limites. Les effets de la chaleur & de la combinaiſon ſur tous les corps de la Nature,

(1) C'eſt par une faute d'impreſſion, que le Texte Anglois porte *Azophſ*. Les Anciens Chymiſtes déſignoient par le nom d'*Azoth*, tantôt la matière précieuſe des métaux, tantôt les préparations ou amalgames de différens métaux. L'*Azoth* de Paracelſe, étoit un amalgame d'or & d'argent, qu'il regardoit comme un remède univerſel, & qu'il portoit, dit-on, toujours avec lui. On cite auſſi parmi les Ouvrages François de Baſile Valentin, l'*Azoth des Philoſophes, avec les* XII *clefs de Philoſophie*, Paris 1660. in-8. Paracelſe croyoit de plus que certains mots ou caractères avoient le pouvoir de guérir des maladies; mais qu'il falloit employer pour cela des mots inconnus, qui n'étant entendus que par certains *Démons*, devenoient autant de ſignes qui ſervoient à les invoquer pour opérer la guériſon des maladies.

(2) On peut ajouter deux autres Auteurs à ceux du ſeizième ſiècle: l'un eſt *Turneiſen*, Alchymiſte tout au moins auſſi extravagant que Paracelſe; l'autre eſt *J. du Cheſne*, un des premiers Chymiſtes François de cette époque.

étant variés à l'infini, il s'ensuit que les distillations, les sublimations, les compositions, les décompositions, & tout ce luxe des différens procédés chymiques, doivent l'être de même. Dans le sens le plus étendu, la Chymie peut avoir des rapports, avec presque tous les Arts & toutes les manufactures, dont les opérations paroissent avoir plus ou moins besoin d'elle.

La Chymie a fourni de nouvelles armes à la Médecine pour combattre plusieurs maladies funestes, qui résistoient aux efforts de la méthode des Grecs, des Romains & des Arabes. Les Anciens ignoroient les vertus des métaux pris intérieurement; ils ne les employoient guères que comme topiques. C'est aux travaux des différens Chymistes des trois derniers siècles principalement que la Médecine est redevable des remédes *antimoniaux* & *mercuriels*. C'est sur-tout l'Antimoine qui nous a fourni le *tartre émétique*, le *safran des métaux*, qui fait la base du *vin émétique*, & dans ce siècle la *poudre de James* qui est de l'aveu de tout le monde le plus puissant fébrifuge que nous connoissions. C'est encore à ce demi-métal que nous devons le *souffre doré* d'*Antimoine*, & le *kermès minéral*, remède célèbre du dernier siècle. Aujourd'hui nous mêlons souvent ces remèdes avec le *calomel*, pour les employer comme altérans dans les maladies de la

peau. Dans le seizième siècle la Faculté de Paris bannit les antimoniaux de ses Pharmacopées, mais un siècle après, devenue plus sage par l'expérience, elle en rétablit l'usage.

Du mêlange du Mercure cru & d'un acide minéral nous avons obtenu le *calomel*, le *sublimé corrosif*, & différentes autres préparations, qui opèrent des cures admirables dans les maladies vénériennes, dans les affections cutanées, dans quelques maladies chroniques, & dans des ulcères opiniâtres.

Le *cuivre* même, quoiqu'il soit un poison, mêlé avec le *sel ammoniac*, fournit un remède, qu'on a employé avec succès dans quelques cas désespérés d'épilepsie. Le *vitriol de cuivre* uni avec le *tartre émétique*, a de même réussi dans certains asthmes rebelles. La *teinture anti-phthisique*, que quelques-uns ont voulu essayer contre la phthisie pulmonaire, n'est qu'une préparation de *sucre de saturne* & de *vitriol de mars*; mais l'usage interne du *plomb*, est si dangereux, qu'il ne faut l'employer qu'avec une extrême circonspection.

C'est à la Chymie que nous devons les purgatifs doux pris des sels neutres, tels que le *sel de glauber*, le *sel cathartique amer*, le *sel polychreste*, le *tartre vitriolé*; ainsi que les diurétiques efficaces employés dans l'hydropisie, comme sont le *sel diurétique* & la *crême de tartre*. On a remplacé en

partie les poudres des teſtacées par la *magnéſie*, ce doux abſorbant & purgatif, pour les aigreurs des enfans, & pour l'ardeur d'eſtomac chez les adultes.

Tous les *ſels volatils*, ſont des productions chymiques. Le *ſel ammoniac* dans ſont état cru nous vient principalement d'Egypte, où il eſt formé, dit-on, de la ſuie qui s'élève de la fiente brulée des vaches. On emploie quelquefois ce ſel mêlé avec le quinquina dans les intermittentes opiniâtres. Son eſprit volatil mêlé avec du vinaigre diſtillé nous fournit l'*eſprit de Mindérérus*, ſudorifique & diurétique très-efficace dans les maladies fébriles & inflammatoires. Le ſel ammoniac cru eſt encore employé comme diſcuſſif & antiſéptique, pour des applications externes; ſon eſprit volatil approché à l'organe de l'odorat, eſt extrêmement agréable, dans certaines affections de tête & de nerfs.

L'*acide vitriolique* mêlé avec de l'*eſprit de vin*, nous donne cette liqueur ſubtile connue ſous le nom d'*éther*. C'eſt un puiſſant topique pour diſſiper les douleurs locales; & pris intérieurement, il agit comme antiſpaſmodique très efficace.

La Chirurgie doit de même à la Chymie deux de ſes meilleurs eſcharotiques ou cauſtiques, pour détruire les chairs fongueuſes & pour net-

toyer les ulcèces fordides. De la diffolution de l'argent dans l'acide nitreux, elle a obtenu la *pierre infernale*, & de la combinaifon du mercure avec le même acide, le *précipité rouge*. La *cérufe* ou la *litharge* combinée avec le vinaigre fournit ces topiques fi vantés pour les entorfes & pour les inflammations externes. Le *plomb* fait encore la bafe de certains onguens & emplâtres. La *tutie*, cet impur fublimé du zinc, & les *fleurs du zinc* font employées dans les onguens, & dans les collyres pour les inflammations des yeux.

Je parlerai peut-être de quelques autres préparations fous l'article de *matière Médicale* & *Pharmacie*. Il importe fort peu qu'elles foient rangées fous ce dernier article, ou fous celui de la Chymie.

La Chymie, en enrichiffant la Médecine des puiffans remédes dont je viens de parler, a en même-temps introduit de grands abus dans cette fcience. Les fuccés qu'on avoit obtenus des préparations mercurielles, pour la cure des maladies vénériennes, de la lèpre, des affections cutanées, & des ulcères opiniâtres, où les anciens remèdes échouoient ordinairement, & les découvertes utiles, relatives à différens Arts, qu'on avoit faites fortuitement, élevèrent la Chymie au plus haut degré de réputation. Ceux

qui la professoient, bouffis d'orgueil & d'arrogance, voulurent persuader au public, que tout ce que les Anciens avoient observé sur les signes, les causes, le prognostique, la diète, le régime & la cure des maladies, n'étoit qu'un fatras de préceptes inutiles. Ils se vantèrent non-seulement de savoir opérer la transmutation des métaux, mais encore de posséder le secret de détruire toutes les maladies par un seul remède souverain, & de rendre l'homme immortel, ou du moins de prolonger sa vie au-delà du terme de celle des Patriarches *antédiluviens*, par le seul usage de quelques fioles de leur élixir universel. En un mot, les Chymistes égalerent en imposture les Astrologues; & leurs remèdes violens, administrés au hazard pour tous les cas de maladies sans distinction, furent funestes à un grand nombre de personnes, qui de leur propre aveu tombèrent victimes de leur témérité criminelle. Au dix-septième siècle, la Chymie infecta la théorie de la Médecine, & eut une grande influence sur la pratique. On analysa par le moyen du feu les différens fluides & humeurs excrémentitielles, ainsi que les parties solides du corps humain; & l'on crût pouvoir découvrir les causes prochaines des maladies à l'aide de tous ces élémens hétérogènes séparés par la violence du

feu, qui dénaturoit les ſubſtances ſoumiſes à ſon action.

Pendant le dix-ſeptième & le dix-huitième ſiècle, la Chymie a été cultivée par des hommes de génie, qui l'ont aſſociée à la Phyſique. Ainſi je vais parcourir les progrès de ces deux ſciences enſemble. Avant cette époque la Chymie n'étoit qu'une ſcience occulte & myſtérieuſe ; & ſes expériences étoient ſoigneuſement cachées ſous les expreſſions ampoulées d'un jargon inintelligible.

Ce fut vers la fin du ſeizième ſiècle que *F. Bacon de Vérulam*, Chancellier d'Angleterre ſous *Jacques* Ier., jeta les fondemens de la Phyſique. Les Ecoles d'une grande partie de l'Europe, étoient alors occupées de ces ſubtilités ſcholaſtiques ou Platoniques, qui donnoient lieu à des diſputes auſſi vaines qu'interminables. Ce grand homme, dont le nom honore ſon ſiècle, conſidéra l'ancienne Philoſophie comme un édifice bâti en l'air. Il fit voir qu'il falloit étudier la Nature ſur un nouveau plan, commencer par faire des expériences, en écartant tous les vieux préjugés, & ne bâtir des ſyſtêmes que ſur des fondemens ſolides, & ſur des connoiſſances acquiſes ſucceſſivement & par degrés. *Bacon* fit de nombreuſes expériences ſur les vents,

la lumière, le ſon, la végétation, l'agriculture, en un mot ſur preſque tous les objets intéreſſans de la Phyſique. Il écrivit une *Hiſtoire de la vie & de la mort*, & traita de la longévité de l'homme relativement aux autres animaux. Il donna la manière de convertir l'eau ſalée en eau douce (1) ſoit par la diſtillation, ſoit par la filtration en creuſant un foſſé ſur le bord de la mer un peu au-deſſus du niveau de la haute-marée. Il enſeigna les moyens de conſerver pendant long-temps dans leur fraîcheur des végétaux & des fruits en les renfermant dans des jarres ou des bouteilles bien bouchées, & miſes en terre ou ſuſpendues dans un puit profond. Il ſuggéra le premier l'idée d'un *thermomètre*, pour meſurer les degrés de chaleur, dreſſa des tables des gravités ſpécifiques, & propoſa différentes idées ſur la gravité & ſur l'attraction, qui frayèrent le chemin à *Newton*. Il découvrit la véritable cauſe de la fièvre des priſons, qu'on attribuoit alors aux ſortiléges & aux enchantemens. Les cauſes dont il fait dépendre la putréfaction, & les moyens qu'il indique pour condenſer l'eſprit vital préſentent des réflexions auſſi curieuſes que profondes. Son

(1) Voyez Bacon, *Natur. Hiſtory*, *Cent.* 1. N°. 1. Tom. 1. pag. 137.

Novum organum, ſon traité de *augmento ſcientiarum*, ſa *Nouvelle Atlantide*, & ſa *Nouvelle Académie* pour favoriſer les progrès de la Philoſophie expérimentale, ſont des ouvrages incomparables. Son génie vaſte embraſſa toute la Nature; & l'on peut trouver dans ſes écrits les germes de pluſieurs grandes découvertes faites après lui, ſans compter peut-être ceux qui y reſtent encore cachés.

Galilée, originaire d'Italie, & à-peu près contemporain de *Bacon*, fut un très-grand Mathématicien & Aſtronome. Il commença à prouver la peſanteur de l'atmoſphère. Il défendit le vrai ſyſtême planétaire, inventé dans le ſeizième ſiècle par *Copernic*, qui avoit démontré, que la terre & les planètes tournoient autour du ſoleil, lequel étoit fixé au centre. L'ancien ſyſtême aſtronomique de *Ptolomée* étoit extrêmement confus: les Grecs avoient imaginé que c'étoient le ſoleil & les planettes, qui faiſoient leur tour pendant l'eſpace de vingt-quatre heures autour de la terre.

Toricelli, diſciple de *Galilée*, inventa le *baromètre*, à l'aide duquel, nous pouvons meſurer les plus petites variations qui arrivent dans la peſanteur de l'atmoſphère. Il écrivit non-ſeulement ſur la Pneumatique; mais encore ſur l'Hydraulique, c'eſt-à-dire ſur les loix d'après

leſquelles

lesquelles se meuvent les fluides à travers les tuyaux; & fut suivi pour ce dernier sujet par *Castelli.*

R. Boyle s'occupa de prouver la pesanteur de l'atmosphère, & découvrit une nouvelle propriété de l'air, savoir son élasticité, sa raréfaction & sa condensation. Il présenta plusieurs idées ingénieuses sur la respiration: il supposoit que l'air devoit contenir quelques principes subtils & cachés, qui le rendoient capable de soutenir la vie dans les animaux & de nourrir la flamme. Il observa que l'air factice, émané des substances en fermentation ou en putrefaction, possédoit des qualités délétères pour les animaux. Il donna les premiers matériaux d'une Histoire Naturelle des eaux minérales. Il fit des expériences Hydrostatiques pour déterminer le poids, la pression & les autres propriétés des fluides; & prouva que l'action d'une chaleur vive dans les opérations chymiques, formoit souvent des combinaisons & des décompositions bien différentes des principes ou élémens naturels des corps. Il n'y a presque aucune partie de la Chymie, que *Boyle* n'ait cultivée: aussi continue-t-il d'occuper un rang distingué parmi les Chymistes & les Physiciens.

La découverte de l'élasticité de l'air donna lieu à d'autres découvertes, & expliqua plusieurs effets

mécaniques de cet élément. On ſait à préſent que la hauteur perpendiculaire de l'atmoſphère eſt d'environ quarante-cinq milles anglois, & que ſa preſſion ou gravité ſur le corps d'un homme de moyenne ſtature égale le poids de trente-deux ou trente-trois mille livres : poids qui varie beaucoup ſans un grand préjudice pour la ſanté, ſuivant qu'on eſt au bas ou ſur le ſommet d'une montagne, & que le temps eſt plus ou moins humide. La gravité ſeule de cette colonne de l'atmoſphère ne peut élever le mercure dans un tuyau qu'à la hauteur perpendiculaire de 29 à 30 pouces, ni l'eau qu'à 32 ou 33 pieds au-deſſus du niveau de la terre. Les pompes communes qui dépendent uniquement de la preſſion naturelle de cet élément, ne peuvent par conſéquent avoir que des effets circonſcrits. Pour augmenter la force & l'utilité de pluſieurs machines hydrauliques, nous employons aujourd'hui l'élaſticité d'un air comprimé.

La découverte de la *Machine Pneumatique* faite au dix-ſeptième ſiècle par *Otto de Gueriche*, eſt encore une époque brillante dans les annales de la Phyſique expérimentale. Cette Machine eſt preſque auſſi indiſpenſable pour la démonſtration de différentes propoſitions phyſiques, que la Machine Electrique l'eſt pour éclaircir les phénomènes de l'Electricité.

Vers la fin du dix-septiéme siècle l'Angleterre produisit un homme, qui suffiroit par ses seules découvertes pour immortaliser une Nation. C'est le génie vaste & profond d'*Isaac Newton*, qui a démontré la théorie de la lumière, des sept couleurs primitives & de la vision. La Physiologie de *Galien* sur la vision étoit extrêmement fautive. *Newton* a expliqué la propagation du *son*, la véritable figure de la terre, les lois de la *gravitation* & de l'*attraction*, la doctrine des forces centrales, les causes qui dirigent & qui retiennent le mouvement des planètes dans leurs orbites, & celles qui produisent le flux & le reflux de l'Océan. Il a calculé la distance entre les planètes & le soleil, & la quantité de matière que cet immense globe de feu & plusieurs planètes contiennent. Il a présenté différentes idées sur les *comètes*. Il a inventé le *calcul des fluxions*, & perfectionné les télescopes qui réfléchissent. Il a mesuré le mouvement & le retard qu'éprouvent les corps solides dans les fluides, & les rapports de la résistance à la vélocité. La Philosophie, les Mathématiques, l'Astronomie, & toutes les sciences en général ont été éclaircies par une foule d'observations neuves & lumineuses de ce profond Génie. *Newton* a développé l'ordre & l'origine de l'Univers, le grand syst

tême du Monde & des planètes, & révélé plusieurs secrets de l'admirable mécanisme de la création.

Le *feu électrique*, ce puissant agent de la Nature, dont les phénomènes sont encore vraisemblablement dans leur enfance, peut être regardé comme un nouvel élément, découvert par les Modernes. Les Grecs & les Romains éprouvoient un étonnement stupide à l'aspect du tonnerre, & regardoient avec un respect religieux les lieux frappés de la foudre. Avant notre siècle, on ne connoissoit guère que la propriété qu'ont l'ambre, la cire & le verre d'attirer & de repousser le duvet, après avoir été bien chauffés par le frottement avec la main ou un carreau. *Newton* a dévoilé en partie la véritable Nature, les propriétés & la force du fluide électrique ; on a ensuite publié différens écrits sur cette matière dans les Mémoires de l'Académie de Paris & dans les Transactions Philosophiques : mais les effets étonnans de cet éther subtil, & sa présence par-tout, n'ont été constatés & éclaircis que par les expériences ingénieuses, faites à l'aide de la Machine Electrique par quelques Physiciens postérieurs ; & principalement par le Docteur *Franklin*, originaire de l'Amérique Septentrionale. C'est à lui que nous devons l'invention des conducteurs, ou baguettes de fer, qui garantissent les édifices sur

lesquels elles sont placées des effets de la foudre, en attirant & en conduisant le fluide électrique au fond de la terre. Par ce simple appareil, les magasins qui renferment des matières combustibles, ainsi que les beaux monumens d'Architecture, peuvent être à l'abri de ce feu céleste. Le Docteur *Priestley* a rassemblé dans un vol. *in*-4°. toutes les découvertes qu'on a faites par degrés sur l'Electricité. Quant à la manière d'appliquer ce fluide au corps humain, & à ses vertus médicales, nous avons les traités de *Vérotti*, de *Cavallo*, de *Birch*, & de quelques autres Ecrivains modernes.

La Médecine a reçu le feu Electrique parmi ses remèdes. Les secousses excitées par son moyen, & les étincelles dirigées sur la partie affectée, ou tirées d'elle, ont été très-efficaces dans les paralysies, les rhumatismes chroniques, les foulures, les tumeurs endurcies, les maladies convulsives, les spasmes locaux, la contraction des muscles, les maux de dents, & la suppression des règles chez les femmes. Une personne bien connue par ses écrits dans la république des Lettres, m'a depuis peu assuré, qu'elle avoit guéri sur-le-champ dans deux cas divers une inflammation externe, à l'aide des étincelles électriques tirées de la partie affectée.

Dans un ouvrage de cette nature & de ce

format, on ne doit pas s'attendre, que j'expoſe en détail l'analyſe chymique des quatre Elémens, des ſubſtances ſalines, minérales, métalliques, végétales & animales, les procédés innombrables de la Métallurgie ; encore moins que je donne la deſcription des fourneaux, des creuſets, des retortes, & d'autres appareils chymiques. Je dois me borner à indiquer ſeulement quelques-unes des ſources les plus pures, où l'on doit puiſer la vaſte ſcience de la Chymie.

Le dix-ſeptième ſiècle vit naître *Van-Helmont*, *Faber*, *Sala*, *Glauber*, *Borrichius*, *Lémery*, *Kunkel*, *Becher*, & *Hombert* (1). Le dix-huitième ſiècle peut ſe vanter de *Stahl*, de *J. Hoffmann*, & de *F. Hoffmann*, de *Boerhaave*, de *Geoffroy*, d'*Hales*, d'*Henkel*, de *Newman*, de *Macquer*, de *Lewis*, de *Pott*, de *Black*, de *Prieſtley*, de *Bergmann*, & d'autres célèbres Chymiſtes (2).

Geoffroy a le premier inventé les *tables des affinités*, par leſquelles on connoît d'avance les ré-

---

(1) J. Rey mérite une place parmi les Chymiſtes du dix-ſeptième ſiècle. C'eſt un des premiers qui ſe ſoient occupés des gas. Nous avons de lui un Traité intitulé, *Eſſais ſur la recherche de la cauſe pour laquelle l'Eſtain & le Plomb augmentent de poids quand on les calcine*, publié en 1630, & réimprimé à Paris en 1777, in-8°.

(2) Ingenhouſz & Sénebier méritent encore d'être cités parmi les Phyſiciens Chymiſtes du dix-huitième ſiècle.

ſultats de la combinaiſon de diverſes ſubſtances, & l'on prévient les décompoſitions qui peuvent arriver dans les différentes mixtures. Dans ces tables on peut voir d'un coup-d'œil preſque toutes les affinités fondamentales entre les ſolides & les fluides, dont chacun eſt déſigné par des eſpèces d'hiéroglyphes ou de caractères ſpécifiques, inventés par les Egyptiens ou par les Aſiatiques.

Hales a prouvé que l'air fixe étoit un des élemens du ſang ainſi que de pluſieurs autres fluides & ſolides. *Black*, en ſuivant la même route, a découvert que c'étoit à la ſéparation de cet élément ſubtil que la chaux devoit ſa cauſticité, qu'un ſemblable principe ou vapeur ſe détachoit du charbon de bois & des liqueurs en fermentation, & qu'il étoit eſſentiellement différent d'un autre principe que *Stahl* avoit introduit dans la Chymie ſous le nom de *Phlogiſtique.*

Prieſtley a remis en vogue l'exacte analyſe de l'air atmoſphérique, & l'examen de ſes différentes parties & qualités; & c'eſt avec une eſpèce de fureur que les Philoſophes Chymiſtes s'occupent aujourd'hui de ces recherches.

Notre ſiècle a vu paroître différens ſyſtêmes & traités de Chymie & de Phyſique. Les *Elémens de Chymie* de *Macquer* ſont un Abrégé très-connu, qui ſert de texte dans quelques Univerſités de

l'Europe. Les ouvrages Chymiques de *Newman* ſont bien adaptés à l'uſage des Médecins.

Quant à la Phyſique, nous en avons des livres élémentaires ou des Abrégés, faits par *Muſſchenbroeck*, par *s'Graveſand*, par *Martin*, & par *Helsham*. Nous avons également un ſyſtême de Pneumatique par *Woolf*, & des traités d'Aſtronomie par *Keil*, *Ferguſon*, &c. (1)

SOCIETES LITTERAIRES.

Les *Sociétés Littéraires* ſe ſont formées dans la vue d'exécuter en quelque manière le plan de *Bacon de Vérulam*, qui vouloit qu'on raſſemblat des faits & des obſervations philoſophiques, & qu'on fit des expériences qui puſſent ſervir des matériaux à un ſyſtême général. La *Société Royale de Londres* fut établie en 1663 par une Chartre de *Charles* II. Une Société Littéraire s'étoit déjà formé vingt ans auparavant à Oxford ; mais

(1) L'Abbé Nollet & l'Abbé Rozier, rédacteur du Journal de Phyſique, trouvent ici naturellement leur place. Toaldo, Cotte, de Luc, de Sauſſure ont beaucoup travaillé ſur la Météorologie, une branche de Phyſique, qui a fait des progrès conſidérables dans ce ſiècle, & qui pourroit devenir d'un grand ſecours pour le Médecin. Nous avons auſſi une *Hiſtoire Naturelle de l'Air & des Météores*, par l'Abbé *Richard*. Paris, 1770. 10 vol. in-12.

elle fut interrompue par les guerres civiles. L'*Académie Royale des Sciences de Paris* fut établie en 1666 sur un plan à-peu-près semblable à celui de la Société de Londres : l'une & l'autre devoient se soutenir par les contributions volontaires de leurs Membres respectifs. Elles publièrent à différens intervalles une partie de leurs Memoires, l'une sous le nom de *Transactions Philosophiques*, & l'autre sous celui de *Mémoires de la Société Royale des Sciences de Paris.* L'*Académie des Curieux de la Nature* commença en 1670 en Allemagne ; & les Mémoires de *Léipsick* connus sous le nom d'*Acta Eruditorum*, furent publiés pour la première fois en 1682. Florence eut aussi une Académie Littéraire. L'Académie Royale de Paris reçut une nouvelle forme en 1669, pendant le règne de *Louis* XIV, & fut encouragée par différens privilèges que ce Prince lui avoit accordés. Elle approcha plus qu'une autre du précieux modèle que *Bacon* avoit tracé, en chargeant chacun de ses Membres d'une branche séparée, sur laquelle il devoit diriger toutes ses recherches. Toutes les expériences devoient être constatées en présence de tout le corps, & ne pouvoient être publiées qu'avec son approbation. La dépense nécessaire pour les machines & pour les expériences étoit fournie par le Roi ; & les Membres étoient encouragés aux travaux utiles

par des récompenſes & des penſions. Une autre *Académie des Sciences* fut établie a Berlin en 1711 ſous la direction de *Leibnitz* (1). Celle de Peterſbourg fut fondée 1725 par *Pierre-le-Grand*, qui accorda des penſions aux Accadémiciens, & leur donna un local pour leurs ſéances. En 1739 & 1746 les Rois de Suède & de Dannemark fondèrent auſſi des Académies chacun dans ſes états. Cet exemple fut ſuivi par pluſieurs autres Princes & villes. L'*Académie de Chirurgie de Paris* date depuis 1731 (2). On peut ajouter à ces tréſors différentes autres collections de Mémoires de ce ſiècle ; telles que les *Eſſais & Obſervations de Mé-*

---

(1) Elle fut fondée en 1700, ſous le nom de *Société des Sciences*; & elle commença dès l'an 1710 à publier ſes Mémoires en Latin, intitulés *Miſcellanea Berolinenſia*. En 1744 elle prit le nom d'*Académie*, & l'année ſuivante elle publia ſes Mémoires en François, ſous le titre d'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences & Belles Lettres avec les Mémoires*. En 1770 elle ſubſtitua à ce titre celui de *nouveaux Mémoires*. Voyez Blumenbach, *Introd. in Hiſtor. Médic. Litter.* pag. 311.

(2) On ne doit point oublier l'*Inſtitut de Bologne* dont les Mémoires datent depuis 1731; la Société des Sciences d'Upſal fondée en 1725, & dont les Mémoires ont commencé en 1740; & celle de Gottingue, établie avec ſes Mémoires én 1751. Trois Sociétés des Sciences, Hollandoiſes, ſe ſont formées dans la dernière moitié de ce ſiècle, & ont publié leurs Mémoires en Hollandois : ſavoir celle de Harlem en 1755, & celles de Fleſſingue & de Roterdam en 1769. Quand aux Sociétés qui regardent plus particulièrement la

decine, & les *Essais médicaux & littéraires d'Edimbourg*, & les *Transactions Médicales de Londres.*

C'est à l'aide de ces vastes collections, que la Mécanique, la Pneumatique, l'Hydrostatique, l'Hydraulique, l'Astronomie, & toutes les Sciences Physiques, ainsi que les Mathématiques, l'Anatomie, la Physiologie, la Chymie, la Botanique, l'Histoire Naturelle, l'Art des Accouchemens, la Chirurgie, la Médecine pratique, l'Agriculture, le Jardinage, en un mot toutes les Sciences & tous les Arts utiles ont fait des progrès immenses, en se perfectionnant graduellement. Ces collections, qu'on doit regarder comme des dépôts ou magasins de connoissances, sont composées par un grand nombre des plus savans hommes de l'Europe. Elles sont enrichies des travaux de *Boyle*, de *Newton*, d'*Halley*, & des plus célèbres Philosophes de toutes les Nations. On y trouve pour

Médecine, nous avons celle de Copenhague, fondée depuis 1774, mais qui n'a commencé à publier ses Mémoires qu'en 1777. La Société de Médecine de Paris, fondée en 1776, commença à publier ses Mémoires en 1778; mais malheureusement elle a cessé d'exister depuis quelques années. Une troisième Société de Médecine s'est formée à la Haye depuis 1780; ses Mémoires sont écrits en Hollandois. Vienne en Autriche, nous offre depuis quelques années la dernière Société de cette nature, connue sous le nom d'*Academia Medico-Chirurgica Vindobonensis.*

ce qui regarde la Médecine une infinité de cas ſinguliers & de jeux de la Nature. Le nombre de ces différentes collections étant déjà monté à pluſieurs centaines de volumes, qui renferment des matériaux très-variés, on ſent bien qu'elles ne pouvoient être qu'un aſſemblage de morceaux incohérens entaſſés ſans ordre ni diſtinction. Auſſi a-t-on entrepris de les abréger & de les arranger d'une manière plus convenable & plus inſtructive; ce qu'on a déjà exécuté en partie avec grand ſuccès pour les *Tranſactions Philoſophiques* & pour les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris. J. Lowthorp* publia un abrégé des Tranſactions Philoſophiques depuis leur origine juſqu'à 1700. D'autres Ecrivains continuèrent d'abréger les volumes ſuivans juſqu'au milieu de ce ſiècle, & réduiſirent le tout à 12 vol. *in*-4°. Les trente-quatre premières années des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris ont été abrégées par *Du Hamel*; il exiſte un autre Abrégé poſtérieur avec des planches. Ces Mémoires ſont, ſuivant les expreſſions & le jugement de *Boerhaave*: *Liber incomparabilis, qui palmam omnibus eripuit, & quo nullus plus profuit Scientiis* (1).

(1) Aux Collections ou recueils périodiques du dix-ſeptième ſiècle, on peut ajouter le *Journal des Savans*, commencé en 1665, les *Nouvelles de la République des Lettres* (en 1684), par Bayle, & plus particulièrement pour la Méde-

BOTANIQUE.

La plupart des fruits délicieux & des fleurs odoriférantes, ainsi que plusieurs arbres & ar-

---

cine, *les nouvelles Découvertes sur les parties de la Médecine* (en 1679), par Blegny, les *Collectanea Medico-Physica* &c. (en 1680), par Blancard, auteur du Dictionnaire de Médecine, réimprimé en 1777, avec les additions & corrections d'Isenflamm. Le dix-huitième siècle offre pour la Médecine la Collection de Breslau, connue sous le nom de *Sammlung von natur-und Medicin-Geschichten*, depuis 1717 jusqu'à 1730, & l'ouvrage qui a succédé à cette collection sous le titre de *Commercium Litterarium Noricum.* En France on a vu paroître différens ouvrages périodiques, tels que le *Journal de Médecine & de Chirurgie*, &c. La *Gazette Salutaire*, & celle de *Santé*; en Italie le *Giornale di Medicina. Venet.* 1763 --- 74, le *Nuovo Giornale di Medicina. Ibid* 1781, & le *Giornale per servire alla storia ragionata della Medicina di questo secolo*, *Ibid.* 1783; en Agleterre, les *Médical and Philosophical commentaries by a Society at Edinburgh* 1773; les *Médical observations and inquiries by a Society of Physicians. Lond.* 1757 --- 84. Les *Medical communications. Ibid*, 1780. C'est à notre siècle qu'appartient de plus l'honneur des différens Dictionnaires des Sciences & des Arts, tels que le *Dictionnaire Encyclopédique* de Chambers, publié en Anglois pour la cinquième fois en 1741 2 vol. *in-fol.*, & augmenté de deux volumes de supplément en 1753. Le *Lexique universel de toutes les Sciences & de tous les Arts*, publie en Allemand. Lips. 1732---50, en 64 vol. *in-fol.*, avec quatre volumes de supplément. J'ajoute à ces Collections le *Dictionnaire de Médecine* de James, traduit par Diderot, & enfin le grand *Dictionnaire Encyclopédique*, rédigé par ce dernier Auteur & d'Alembert, & dont une nouvelle Edition par ordre de Matières, est depuis quelque temps sous presse.

briſſeaux, qui décorent les jardins de l'Europe, ſont des productions originaires des climats Orientaux, tranſplantées & naturaliſées ſur notre ſol.

L'induſtrie des Modernes, & la découverte qu'ils ont faite de nouvelles Iſles & continents, ont enrichi la Botanique, en augmentant prodigieuſement le nombre des plantes. Les Naturaliſtes anciens, *Théophraſte*, *Dioſcoride*, & *Pline*, n'avoient vu qu'une très-petite portion du règne végétal. Ce fut en Italie dans le ſeizième ſiècle (1), qu'on planta les premiers Jardins publics de Botanique. Avant cette époque, on confondoit ſouvent les plantes décrites par les Anciens, & l'on vendoit ſous le même nom des végétaux bien différens. Le premier Jardin Botanique planté dans le faubourg de Londres, date depuis 1673. Oxford avoit déjà vingt ans auparavant établi une petite Pépinière de plantes.

C. Geſner, qui vivoit dans le ſeizième ſiècle, peut être conſidéré comme le père de l'Hiſtoire Naturelle & de la Botanique. *J. Bauhin*, Auteur du même ſiècle, écrivit une Hiſtoire des plantes en trois volumes, en y ajoutant les vertus que les Anciens leur avoient attribuées. Il fut ſuivi par un autre habile Botaniſte & graveur des planches

---

(1) Le premir Jardin public de Botanique fut établi à Padoue en 1533.

de Botanique à-la-fois, *F. Columna. Brunfels* eſt un des premiers graveurs de planches de Botanique parmi les Modernes.

Les anciens Herboriſtes diſtinguoient les plantes par leurs racines, ſuivant que celles-ci étoient bulbeuſes, ou diviſées en pluſieurs rameaux ou fibres. *A. Céſalpin*, Botaniſte Italien du ſeizième ſiècle, enſeigna une méthode plus aiſée & plus certaine de diſtinguer & de claſſer les différentes familles des plantes d'après leur fructification, & fut imité par pluſieurs autres Botaniſtes qui lui ſuccédèrent.

Un grand nombre de Botaniſtes ſe ſont occupés pendant les deux derniers ſiècles & celui où nous vivons, à raſſembler & à décrire des plantes des pays étrangers. Les plantes de la Zone torride, auſſi bien que celles des Zones glaciales, ont été miſes à contribution; & rien n'a échapé au zèle & aux recherches infatigables de ces Ecrivains. Au ſeizième ſiècle, *H. Tragus* publia ſon *Herbarium Germanicum*, L'*Ecluſe* donna la deſcription de différentes plantes d'Eſpagne & d'Autriche; *Alpin* celle des plantes d'Egypte; *Bauhin* & les autres Auteurs mentionnés ci-deſſus, celle de diverſes plantes Européennes. Les expériences & les obſervations de *Bacon* concernant les végétaux, ſont également propres à inſtruire le Philoſophe & l'Agriculteur.

Au dix-septième siècle *Rheede* (1) rassembla & décrit différentes plantes du Malabar; *Pison* celles du Brésil; *Hernandez* celles du Mexique; *Sloane* & *Plumier* celles de l'Amérique. *Paulli* celles du Dannemark, & *Ray* celles d'Angleterre.

Ces collections ont été considérablement augmentées au dix-huitième siècle par *Kæmpfer*, *Gmelin*, *Buxbaum*, *Hill*, *Banks*, *Solander*, &c.

Boerhaave compte onze mille plantes euviron, connues de son temps, les espèces y comprises. De ce nombre prodigieux quelques-unes fournissent des alimens à l'homme, ou servent à son luxe, plusieurs sont destinées à nourrir les animaux de différentes espèces, & les autres peuplent les forêts, ou deviennent des matériaux pour tous les Arts que l'industrie humaine exerce; il y en a malheureusement fort peu, dont la Médecine ait su tirer parti jusqu'à présent. Le nombre de tous les végétaux, dont on emploie comme remèdes les fleurs, les feuilles, les racines, les écorces, les gommes ou les résines, monte à-peine à deux cents; & ce nombre est encore ré-

(1) Henri van Rheede van Drakenstein, Gouverneur Hollandois de Malabar, a présidé & fourni les frais à cette fameuse collection des Plantes de Malabar, rédigée par Commelyn, habile Botaniste, & imprimée à Amsterdam 1676---93 en XII volumes *in-fol.*

duit

duit dans les dernières éditions des Pharmacopées.

Les faiseurs des Systêmesde Botanique ont eu pour but de ranger cette multitude de plantes sous certains articles généraux, pour qu'on puisse les distinguer les unes des autres au premier aspect sans s'y tromper. Les usages économiques & médicinaux des végétaux se trouvent entremêlés dans les Systêmes de Botanique; mais l'objet principal de ces systêmes est de ranger les plantes sous des classes, des ordres, des genres, & des espèces, afin d'aider la mémoire à les reconnoître par cet arrangement régulier & par certains traits frappans. On a par conséquent composé une nomenclature incommode, dans laquelle, sous quelques centaines de genres, désignés seuls par des noms propres, on a forcément entassé plusieurs milliers d'espèces. On peut regarder les systêmes, pour me servir d'une expression militaire, comme la Tactique de la Botanique; certainement ils ne sont point ce qu'il y a de meilleur dans cette science instructive & amusante.

Les Systêmes de Botanique renommés du dix-septième siècle étoient ceux de *Ray*, de *Morison*, & de *Tournefort*. Le Systême de *Ray* est plus compliqué que celui de *Tournefort*. Le premier, en classant les plantes eut égard non seulement

à leur fructification, mais encore à leurs racines & à leurs feuilles. *Tournefort* ne considéra que les différences dans la forme des fleurs; & il en fit quatorze classes. Les fleurs & les fruits lui servirent pour composer les genres au nombre de 698; & il employa les racines, les tiges & les feuilles pour faire les espèces, qui montent à 10202.

Rivin & *Hermann* essayèrent de classer les plantes avec plus de précision, en ne les distinguant que par un ou deux caractères pris de la fructification; mais on s'est convaincu par l'expérience, que ce systême augmentoit la confusion & embarassoit la mémoire. Toutes les classifications artificielles sont sujettes à des inconvéniens & à des défauts: on n'y peut distinguer les plantes, que quand elles sont en fleurs; & il arrive que plusieurs plantes connues sous différens noms, & possédant des qualités diverses, se trouvent rangées sous la même espèce.

Il n'y a pas long-temps, que *C. Linné* de Suède, inventa un nouveau Systême de Botanique, connu sous le nom de *Systême Sexuel*, parce que les classes y sont prises uniquement des organes de la génération. Ces classes sont au nombre de vingt-quatre, distinguées principalement par les parties mâles, c'est-à-dire d'après le nombre, la figure, la proportion, la connection ou la position

des étamines. C'eſt ainſi que la partie fémelle ou le piſtil ſe trouve à côté d'1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 20 mâles ou étamines. Il y a treize claſſes de cette eſpèce, auxquelles *Linné* a donné les noms Grecs de *Monandrie*, *Diandrie*, *Triandrie*, *Tétrandrie*, *Pentandrie*, & ainſi de ſuite. Les claſſes ſont ſubdiviſées en ordres qui ſont pris du nombre ou de quelque autre particularité frappante des piſtils. Les genres, au nombre de 1300, ſont formés d'un petit nombre de caractères propres à chacun, & bornés principalement à la fructification. La diſtinction des eſpèces eſt priſe d'une foule de circonſtances, telles que la forme, la couleur, l'odeur, la ſaveur de la plante, le pays ou la ſaiſon où elle croît, le temps de ſa durée, ſes uſages, & autres particularités relatives à ſes feuilles, fleurs, branches, tiges & racines. Ainſi, en examinant attentivement les fleurs d'une plante, nous tâchons d'abord de découvrir ſa claſſe, & enſuite de la ranger ſucceſſivement ſous l'ordre, le genre & l'eſpèce, auxquels elle appartient. On convient que le Syſtême de *Linné* fournit la méthode la plus aiſée pour diſtinguer promptement les plantes : mais à d'autres égards, il reſſemble à ſon Hiſtoire Naturelle; on y trouve, comme dans celle-ci, un catalogue effrayant de termes nouveaux, employés avec une profuſion portée

T 2

jusqu'à la licence. Il n'est fait que pour être consulté par occasion.

La plupart des Botanistes que je viens de citer, ont accompagné leurs descriptions de gravures de plantes; auxquelles on peut ajouter les planches botaniques de *Vaillant*, de *Dillenius*, d'*Erhet*, de *Jacquin*, de *Trew* & de *Schmiédel*. Ce sont précisément ces planches qui rendent la publication des traités de Botanique & d'Histoire Naturelle, si dispendieuse. Un Système universel de gravures botaniques, encore plus dispendieux, a été exécuté depuis peu sous la direction du Docteur *Hill*.

Quant à l'accroissement, la structure, la nutrition, la transpiration & l'inhalation des végétaux, il y a bien des expériences & des observations curieuses dans les ouvrages de *Grew*, de *Malpighi*, de *Leuwenhoeck*, de *Du Hamel*, & d'*Hales*. *Bradley* & *Millar* ont écrit sur l'Agriculture & sur le Jardinage. On trouvera un Catalogue énorme d'Ecrivains Botanistes dans les collections de *Montalban*, de *Seguier* & de *Linné*; *Haller* a donné de même une très-longue liste d'Auteurs sur la théorie & sur la pratique de chaque branche d'Agriculture séparément (1).

(1) Cordus, père & fils, & Fuchs méritent encore d'être nommés comme Botanistes du seizième siècle, ainsi que Dodonœus, Caspar Bauhin, frère de Jean Bauhin, Camerarius &c. Le dix-septième siècle vit naître Rumph. Le dix-huitième

HISTOIRE NATURELLE.

L'objet de *L'Hiſtoire Naturelle* eſt, de diſtinguer toutes les variétés des animaux quadrupèdes, des oiſeaux, des poiſſons & des inſectes, raſſemblés de toutes les parties de la Terre & de l'Océan, de les repréſenter par des gravures, de décrire leurs mœurs, leur ſtructure, leur manière de vivre & de ſe propager, la durée de leur vie, & toutes les autres circonſtances qui les regardent, & qui peuvent intéreſſer l'homme par des inſtructions utiles, ou en ſatisfaiſant ſa curioſité. Cette étude auſſi inſtructive qu'agréable, ſert à éclaircir par analogie pluſieurs points de la Phyſiologie humaine, ainſi que beaucoup d'autres parties de la Médecine non moins importantes. Pour qu'aucune partie de la Nature n'échappat à l'examen de l'homme, les Naturaliſtes ont étendu leurs recherches juſqu'aux coquillages, aux foſſiles, & à la ſtructure même de la terre.

Les premiers grands Naturaliſtes, qui parurent dans le ſeizième ſiècle ſont *Geſner* & *Aldrovande*, tous deux natifs d'Allemagne. Le génie

ſiècle nous offre les trois frères de Juſſieu, Rupp, & Buttner. Il faut eſpérer que le célèbre Gouan, Profeſſeur de Montpellier honorera le dix-neuvième ſiècle, comme il honore celui-ci.

profond de *Bacon* s'eſt encore occupé de cette ſcience. *Rondelet* n'a écrit que ſur les *poiſſons*.

Au dix-ſeptième ſiècle, *Swammerdam*, *Liſter*, & *Merian* publièrent des obſervations auſſi curieuſes qu'inſtructives ſur la ſtructure, la génération & la propagation des *Inſectes*. *Willoughby* ne s'occupa que des *Oiſeaux*. *Séverin* & *Blaes* travaillèrent à la diſſection de différens animaux. *Bonani* & *Guielker* ont écrit ſur les *Coquillages*.

Dans le courant du dix-huitième ſiècle, *Valliſnieri*, *Réaumur*, *Geoffroy*, *Scheffer*, *Tremblay* & *Fabrice* ont écrit ſur les nombreuſes familles des *Inſectes*; *Edwards*, *Briſſon*, *Latham*, & *Pennant*, ſur les *Oiſeaux*; *Artedi*, ſur les *Poiſſons*; *Erxleben*, ſur les animaux à mamelles; *Martin* & *Ellis* ſur les *Coquillages* & ſur les *Corallines*; *Woodward*, ſur la ſtructure de la *Terre*, & *Hamilton*, ſur les *Tremblemens de terre* & ſur les *Volcans* : tous ces Ecrivains occupent un rang diſtingué parmi les Naturaliſtes.

On a imaginé différens Syſtêmes ingénieux pour arranger ſous des genres & des eſpèces tous ces Matériaux de l'Hiſtoire Naturelle, infiniment plus nombreux & plus variés que ceux du règne végétal. Dans le Syſtême artificiel de *Linné*, on voit ſouvent des animaux d'une nature diamétralement oppoſée, rangés forcément ſous la même catégorie. Ceux qui déſirent avoir quelque

chose de plus qu'une classification sèche, doivent consulter *Buffon*, qui est également un Auteur Systématique de ce siècle. Cet élégant & agréable Ecrivain peint avec les plus vives couleurs presque tous les animaux qui habitent notre globe. La seule chose qu'on pourroit lui reprocher, c'est que la solidité de ses matériaux n'égale pas toujours la beauté de son travail (1).

Les Ecoles les plus commodes pour étudier l'Histoire Naturelle, d'une manière propre à en conserver la mémoire, sont ces collections immenses arrangées systématiquement, & qu'on trouve dans differentes parties de l'Europe sous le nom de *Muséums* ou de *Cabinets d'Histoire Naturelle*. Là, on voit d'un coup-d'œil les animaux les plus gigantesques & les plus petits, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes,

(1) On ne peut passer sous silence le nom d'Agricola, célèbre Naturaliste du seizième siècle. Kentmann, Belon, Naturaliste & Voyageur très connu, Schwenkfeld, un des premiers qui se sont occupés de l'Histoire Naturelle de leur propre pays, & Bernard de Palissy, cet homme extraordinaire qui de Potier de terre, devint par la seule force de son génie Physicien & Naturaliste, appartiennent à ce même siècle. Le dix-septième siècle vit naître le célèbre Naturaliste Redi. A ceux du dix huitième siècle, on peut ajouter Klein, Rosel, Guettard, Muller, Wallerius, Hasselquist, Bonnet, Pallas, Gmelin, Scopoli, Sage, Romé de l'Isle, Beckmann, Daubenton, Kirwan &c.

les coquillages, les fossiles, les marcassites, les pierres précieuses, les minéraux, les métaux, rassemblés par les Naturalistes de toutes les parties de la Terre & de l'Océan; là, on admire aussi les plumages variés de la classe ailée des animaux, conservés dans la plus grande perfection. Notre Muséum Britannique a été fondé par le Chevalier *Sloane.*

MATIERE MEDICALE ET PHARMACIE.

Les Systêmes ou les traités de *Matière Médicale* contiennent l'histoire des substances végétales, minérales & animales, employées en Médecine, leurs caractères distinctifs, le temps propre pour cueillir les différentes plantes, la manière de les conserver, & leurs usages ou vertus médicales. La *Matière Médicale* ne s'occupe principalement que des simples; c'est à la *Pharmacie* à décrire leurs différentes préparations, & les procédés qu'on employe pour en former différentes compositions médicales.

La distinction de la Pharmacie en *Galénique* & en *Chymique*, n'est point juste, & ne sert qu'à embrouiller les idées. La Pharmacie embrasse tous les matériaux de la Médecine, tirés des substances végétales, minérales ou animales, & est inséparable de la Chymie. C'est par les différens

procédés chymiques & à l'aide du feu qu'on analyse les plantes médicinales, qu'on en extrait les divers principes qui les composent, & qu'on parvient à connoître la saison & les parties de chaque plante où ces principes abondent ; c'est par eux qu'on obtient les huiles, les extraits, les résines, les sels fixes & volatils, les sels neutres, & toutes les préparations métalliques.

Quant aux vaisseaux et aux appareils pharmaceutiques, & aux diverses compositions officinales, je dois, ainsi que je l'ai fait à l'article de la Chymie, & d'après mon plan général, renvoyer le lecteur aux ouvrages qui traitent exprès de toutes ces matières. Je me bornerai à rapporter sommairement les découvertes les plus importantes, les abus & les erreurs des Modernes, par rapport à la matière Médicale & à la Pharmacie.

Les Modernes ont découvert plusieurs remèdes précieux, pris pour la plupart du règne végétal. Une grande partie de ces remèdes nous a été apportée de l'Amérique. C'est à ce nouveau monde que nous devons le *gayac*, dont la décoction fut autrefois si renommée pour la guérison des maladies vénériennes. La résine de ce même arbre, ou l'extrait de son bois, donné en substance, ou dissous dans une infusion vineuse, ou dans un esprit volatil, est souvent employé avec succès

dans les rhumatifmes chroniques. L'extrait de gayac entre dans la compofition de certains remèdes pour les maladies cutanées.

La *falfepareille* & le *Saffafras*, apportés également du nouveau monde, ont pendant long-temps joui de la réputation de guérir les maladies vénériennes, & quelques maladies de la peau, quoiqu'ils ne foient pas réputés auffi efficaces que le gayac.

L'écorce d'un arbre du Pérou, connue fous le nom de *quinquina*, fut découverte & apportée en Europe au dix-feptième fiècle. Les Jéfuites miffionnaires portèrent en 1639 à Rome ce reméde divin de l'Amérique Méridionale, où ils avoient obfervé que les naturels du pays l'employoient avec fuccès dans les fièvres rémittentes & malignes. De grands préjugés s'élevèrent contre le quinquina, au temps de fa première introduction en Europe. Vendu à un prix extravaguant, & fouvent falfifié par la raifon même qu'il étoit fi cher, ce remède perdit pour quelque temps fa réputation. D'un autre côté, les zélés partifans d'Hippocrate & de l'Ancienne Médecine furent alarmés d'une innovation qui fapoit les fondemens de la doctrine des jours critiques, en guériffant les fièvres d'une manière plus fûre & plus expéditive. C'eft dans notre fiècle qu'on a adminiftré le quinquina en affez grande quan-

tité pour en obtenir des effets décisifs, & pour découvrir les vertus surprenantes, que tout le monde lui connoît aujourd'hui, pour la cure des fièvres intermittentes (1), rémittentes & putrides, de certaines espèces de petite-vérole maligne, de la gangrène & de la mortification, du mal de gorge gangréneux, de certaines affections chroniques des organes digestifs, des affections nerveuses, & de quelques cas de relâchement de la matrice chez les femmes. La découverte de ce seul remède forme une époque très-importante dans les annales de la Médecine. Avant qu'il fut connu, les amers stomachiques, tels que la gentiane, les fleurs de camomille, l'écorce d'orange, étoient presque les seuls foibles remèdes que les Modernes pouvoient employer pour faire cesser les accès des fièvres intermittentes.

Une autre écorce, connue sous le nom de *cascarille*, & qui ressemble extérieurement au quinquina, nous fut apportée, a ce qu'on dit, des

---

(1) Et sur-tout de ces intermittentes malignes qui tuent le malade dans le troisième ou quatrième accès, si on ne s'empresse de lui administrer à hautes doses le Quinquina pendant l'apyrexie. Ces fièvres si pernicieuses avant les écrits de Torty & de Werlhof, attestent aujourd'hui le pouvoir de la Médecine, & la vengent suffisamment, & des soupçons des Sceptiques, & des outrages des ignorans.

Isles de Bahama, vers la fin du dernier siècle. Ce furent les Médecins Allemands qui l'employèrent les premiers. Elle est, comme le quinquina, fort estimée pour la cure des fièvres intermittentes, des rémittentes épidémiques, & des dyssenteries.

Les *Baumes* du *Pérou*, de *Tolu* & de *Copahu*, possédent des qualités semblables, & ne diffèrent entre eux que du plus au moins. On recommande le *baume* du *Pérou* comme fortifiant dans les débilités du genre nerveux, & comme résolutif quand il s'agit d'atténuer les humeurs visqueuses. On attribue les mêmes vertus à celui de *Copahu*, qu'on emploie de plus dans les gonorrhées vénériennes chroniques, dans les fleurs blanches, & dans quelques affections chroniques de la poitrine.

Nous devons encore à l'Amérique Méridionale un émétique doux, connu sous le nom d'*Ipécacuanha*, & un purgatif, connu sous celui de *Jalap*. Ces deux racines nous furent apportées dans le dernier siècle. *Pison* & *Helvétius* (1) ont recommandé la première pour les diarrhées &

(1) Adrien Helvétius, Médecin Hollandois, employa le premier l'Ipecacuanha contre la Dyssenterie, & s'en servit comme d'un secret, jusqu'à ce que Louis XIV l'engagea à le rendre public, moyennant une gratification de mille louis d'or.

pour les dyssenteries. La *poudre* de *Dover*, ainsi appellée du nom de son inventeur, & qu'on administre souvent avec succès dans les Rhumatismes, en provoquant une sueur abondante, n'est qu'un composé d'*ipécacuanha*, d'*opium* & de *tartre vitriolé*.

La *Serpentaire* de *Virginie* est recommandée comme un diaphorétique & un diurétique très-efficace dans les fièvres malignes épidémiques. On la marie avec le *quinquina*. Le *Sénéka* ou *Polygala* de *Virginie*, est également employé comme diaphorétique & diurétique.

Une racine de la Guiane, connue sous le nom de *Simarouba*, & décrite par *Degner* & plusieurs autres Auteurs, est recommandée comme un astringent doux dans les dyssenteries chroniques. On emploie pour la même maladie le *Cachou* ou *terre* du *Japon*, qui n'est que le suc épaissi des fruits d'une espèce de palmier qui croît dans l'Inde (1). On le mêle souvent avec la racine de *Tormentille*, qui est également un astringent.

Rhazès avoit déjà employé le *Camphre* mêlé en petite quantité avec des syrops ou des électuaires, dans certains cas de petite-vérole, & de fièvres pestilentielles. On a également administré ce re-

---

(1) C'est vraisemblablement par erreur typographique que le Texte Anglois porte : *dans les Indes Occidentales*.

mède avec les sucs des fruits acides & rafraîchissans dans la vue d'empêcher la coagulation & la putréfaction du sang. Le Camphre nous vient aujourd'hui de deux Isles de la mer Australe, le Japon & le Borneo. Celui de cette dernière Isle est d'une qualité supérieure à celui du Japon ; mais il nous parvient tellement falsifié, que dans plusieurs livres on trouve à peine une once de véritable Camphre. Les Chinois regardent le Camphre comme un des meilleurs remèdes ; & ils le payent souvent dans l'Isle même de Borneo, jusqu'à trente-cinq livres sterling la livre. *Hoffmann*, *Lind*, & plusieurs autres Médecins de l'Europe, considèrent le Camphre comme un remède très-efficace dans certaines espèces de fièvres, & surtout dans les fièvres malignes. On l'administre mêlé avec différens autres médicamens, intérieurement & extérieurement. L'usage externe a également lieu dans les douleurs, les inflammations, les tumeurs, & lorsqu'il s'agit d'arrêter la gangrène.

Le *Musc*, un des plus forts & des plus pénétrans parfums, nous vient de la Chine, & d'autres contrées de l'Asie, où il est regardé comme un grand remède. D'après les expériences du Docteur *Wall*, insérées dans les Transactions Philosophiques, le Musc pris intérieurement doit être un remède très-efficace dans certaines affections

convulſives & hyſtériques, & dans les périodes dangereuſes des fièvres malignes, accompagnées de ſpaſme & de ſoubreſauts des tendons.

L'*Ambre gris* eſt un autre parfum plus agréable encore. *Hoffmann* le recommande également pour les maladies nerveuſes & hyſtériques.

Au ſeizième ſiècle *Mercurialis* voulut introduire en Italie l'uſage des *Véſicatoires*, faits, comme on ſait, de ces inſectes cauſtiques, connus ſous le nom de *Cantharides*. Il les employa dans les fièvres putrides; mais dans certains cas n'en ayant point obtenu un heureux ſuccès, il faillit devenir la victime des préjugés du peuple, qui s'étoit élevé contre cette nouvelle pratique. Au dix-ſeptième ſiècle, *Rivière* & *Etmuller* recommandèrent fortement les véſicatoires dans les fièvres contagieuſes. La vérité des obſervations de ces deux Praticiens ont été conſtatées par *Lind*, & par pluſieurs autres Ecrivains de notre ſiècle. On applique aujourd'hui les véſicatoires avec ſuccès même dans les douleurs occaſionnées par des inflammations locales internes, telles que la Pleuréſie, la Péripneumonie, & la Phthiſie pulmonaire. On les applique encore ſur les épaules, les jambes & les pieds dans la petite-vérole, toutes les fois que les boutons rentrent ſubitement, ſur-tout quand cela arrive près du temps de la criſe ou de leur maturité parfaite.

L'huile exprimée du Ricin de l'Amérique, & connue sous le nom d'*huile* de *Ricin* ou de *Palma-Christi*, est une découverte de notre siècle. C'est un laxatif efficace & doux à-la-fois dans les constipations opiniâtres, & dans la *colique* de *Poitou*. On sait à présent que la plante, qui fournit cette huile, croît aussi en Italie, & dans d'autres parties de l'Europe Méridionale

La racine de *Pareira-brava*, nous vient du *Brésil*. Les Naturels de ce pays & les Portugais la regardent comme un excellent remède pour les coliques néphrétiques, & pour les douleurs de la pierre. *Geoffroy* la recommande dans les ulcères de la vessie, & dans l'asthme humoral.

Le *Ginseng* passe chez les Chinois pour un grand analeptique. On n'emploie que rarement cette racine chez nous.

Le *Salep* est une racine bulbeuse, qu'on peut prendre comme aliment & comme remède. Il est fort en usage chez les Turcs, qui le regardent comme un analeptique propre à réparer les forces des sujets foibles ou usés. Avec l'eau il forme une gelée douce & nourrissante qu'on peut donner avec avantage aux personnes malades ou foibles.

On a employé pendant long-temps la *Cigüe* comme un topique propre à résoudre les tumeurs squirrheuses : mais prise intérieurement, elle a

été

été toujours regardée comme un poison violent. Cependant, le Docteur *Storck* de Vienne a recommandé il n'y a pas long-temps l'extrait des feuilles de ciguë, pris à petites doſes, comme un puiſſant remède dans pluſieurs maladies chroniques opiniâtres, & particulièrement dans les ſquirrhes & le cancer. Après des eſſais répétés, on a trouvé, que les effets de la ciguë dans le cancer étoient fort précaires; que dans les cas les plus favorables elle n'opéroit que très-lentement, & que c'étoit un remède extrêmement ſtupéfiant. Les vertus anti-cancéreuſes de la ciguë auront peut-être à la fin le ſort de l'*eau de goudron* de l'Evêque de Cloyne, ſi vantée pour la conſomption, & des pilules de ſavon, de l'eau de chaux, ou des coquilles d'œufs, qu'on a tant recommandées pour la pierre.

Un Empirique français a débité la racine de la *fougère mâle* comme un ſecret contre le ver ſolitaire, ſi difficile à expulſer des inteſtins du corps humain. Ce remède, acheté par le Roi de France pour une ſomme conſidérable d'argent, a été ſoumis à l'examen des Médecins, qui ont découvert, que ce prétendu ſecret étoit le même remède que *Galien* employoit pour la même maladie. La *limaille* d'*étain* eſt un autre remède contre les vers, découvert par les Modernes.

Helvétius a recommandé l'uſage interne de l'*a-*

lun, comme d'un puiſſant ſtyptique dans les hémorrhagies de l'utérus & des poumons. Le Docteur *Mead* l'a encore recommandé dans les fleurs blanches & dans le diabètés. On l'emploie extérieurement comme aſtringent & comme répercuſſif.

Le Docteur *Hill* recommande avec beaucoup de zèle & de confiance trois végétaux, qui ont pendant long-temps fait partie de la matière médicale. Le premier eſt la *petite-centaurée*, dont une forte infuſion, ou une teinture vineuſe des feuiles & des racines, eſt un agréable ſtomachique amer, qu'on peut employer dans l'atonie & le relâchement des organes de la digeſtion. Les deux autres ſont, le *cétérac* pour les affections hypochondriaques, & la racine de *valériane* pour les maladies nerveuſes. Cette dernière a été également recommandée par *F. Columna* dans l'épilepſie.

La racine de *bardane* eſt diurétique & ſudorifique. On en a dernièrement employé la décoction pour le *rhumatiſme* & quelques autres maladies, & on l'a recommandée comme un remède qui pouvoit remplacer la *ſalſepareille*.

Les Anciens connurent différentes plantes de la claſſe des ſtomachiques amères, des cordiales, des nervines, des anti-hyſtériques & des pectorales, dont les vertus ſont en général du ſecond ordre. On peut les voir dans tous les traités de matière Médicale & de Pharmacie.

Des Charlatans Modernes, en abusant de la crédulité du public, ont débité plusieurs prétendus secrets contre la morsure des animaux enragés. Tels sont le *turbith minéral*, le *musc*, &c. Ceux qui ont eu le malheur d'éprouver un pareil accident, feront mieux de suivre les conseils des anciens Médecins pour en prévenir les suites funestes. On prétend que les feuilles de *plantain* appliquées extérieurement, & le suc de la même plante pris intérieurement à la dose d'une cuiller pleine, sont un remède spécifique, découvert dans l'Amérique Septentrionale, contre la morsure du *serpent à sonnettes*.

Les médicamens sont administrés non-seulement dans leur simplicité naturelle, mais encore, ainsi que cela se pratiquoit chez les Anciens, sous la forme variée de différentes compositions ou préparations. Telles sont pour l'usage interne les extraits, les résines, les sucs exprimés, les infusions, les huiles essentielles, les eaux distillées, les esprits, les décoctions, les petits-laits, les teintures vineuses & spiritueuses, les élixirs, les bières médicamenteuses, les électuaires, les conserves, les confections, les confitures, les syrops, les oxymels, les poudres, les trochisques, les tablettes, les pilules, les bols, les lochs, les émulsions, les juleps, les potions, les gargarismes & les injections ; on emploie extérieurement des

lotions, des emplâtres, des onguens, des cérats, des cataplaſmes, & des épithémes. Toutes ces différentes préparations participent plus ou moins des vertus des ſimples dont elles ſont compoſées. Il ſeroit fort déplacé dans un abrégé de cette nature, de parler ſéparément & en détail de chacun de ces objets; d'autant plus que je n'ai preſque rien de nouveau à ajouter à ce qu'on a déjà dit ſur ce ſujet. Nous avons à la vérité obtenu des remèdes puiſſans, à l'aide de pluſieurs diſſolutions, combinaiſons, & préparations chymiques & pharmaceutiques; mais d'un autre côté il n'eſt pas moins vrai, que la vertu de certains remèdes ſimples peut être affoiblie & même détruite par leur compoſition avec des ſubſtances d'une nature différente.

Dans le dernier ſiècle & pendant une partie de celui-ci, les Pharmacopées, & les Apothicaireries, &, ce qui eſt encore pire, les malades étoient ſurchargés de ſirops, d'eaux diſtillées, ſimples & compoſées, de bols, de conſerves, & d'une quantité d'autres compoſitions auſſi dégoûtantes qu'inſignifiantes qu'on établit avec oſtentation. On eſt revenu de ces erreurs; & les boutiques ſont maintenant débarraſſées d'une grande partie de ces vieilles compoſitions. On a banni des Pharmacopées, les *eaux impériales*, *céleſtes*, & *alexipharmaques*, les *confections cordiales*, les *con-*

fections propres à raffiner l'esprit & à aider l'intelligence, les *juleps de perles*, les *argiles*, les *bols*, les *terres-mortes*, plusieurs *esprits acides volatils*, & *huiles distillées*, les *os* & les *sabots de différens animaux*, les *momies* d'*Egypte*, la *poudre* du *crâne* de l'homme, & autres médicamens dégoûtans de cette nature. On a beaucoup réduit le nombre des sirops & des eaux distillées, ainsi que de plusieurs remèdes externes, tels que les emplâtres, les onguens & les cérats. Par cette réforme les malades se trouvent moins exposés aux inconvéniens de tout ce fatras de drogues inutiles, avec lesquelles on fatiguoit leur estomac à tout moment. Quelques-uns de ces remèdes, n'étoient, pour ainsi dire, que d'anciens legs, très-lucratifs pour ceux qui en étoient en possession, & ne servoient que d'ornemens superflus à la Médecine, plus faits pour augmenter le sot orgueil de ceux qui la professoient, en leur donnant un air mystérieux, que pour la rendre utile aux hommes.

Le Docteur *Pitt*, membre du Collège de Londres, publia vers la fin du dernier siècle un traité *sur les fraudes de la Médecine*, par lequel il nous apprend, que certains Médecins de son temps étoient dans l'usage d'écrire de longues recettes, faites pour augmenter les profits des Apothicaires, parce que ceux-ci étoient en possession de nommer le Médecin qui devoit traiter nn malade. « l'Insti-

» tution des Apothicaires (dit-il) n'eut dans le
» commencement d'autre but que celui de pré-
» parer & de compofer les remèdes. Ils étoient
» pour les Médecins ce que les imprimeurs font
» pour les gens de lettres, les pionniers pour les
» ingénieurs, ou les maçons pour les architectes ;
» ils étoient les cuifiniers de la Médecine : mais
» le temps a bien changé la face des chofes. Au-
» jourd'hui le Peuple s'adreffe fouvent à eux &
» les confulte fur tous les cas. Il eft vrai que les
» Apothicaires ne fe font point payer des vifites
» en forme ; mais ils favent profiter de la bourfe
» des malades par le prix exorbitant, auquel ils
» leur vendent leurs drogues, & en augmentant
» fans néceffité les dofes de leurs remèdes. Ils ont
» l'adreffe de les affoiblir à force de cordiaux,
» qu'ils favent divifer & fubdivifer en petites par-
» celles, de manière qu'au bout du compte, la
» fomme de leurs mémoires fe trouve équiva-
» lente à un grand nombre de vifites largement
» payées ». Un autre Auteur, le Docteur *Man-
deville*, fe plaint de ce que « dans les cas dan-
» gereux on agit d'une manière lefte, comme fi
» la vie du malade étoit comptée pour rien ; qu'on
» les furcharge d'un mélange extravagant & dé-
» goûtant de potions, ou de préparations con-
» fites, fouvent moifies par le temps, & d'eaux
» diftillées, troubles, évaporées & infipides. Si

» l'on a (dit-il) befoin de véhicules liquides pour
» adminiftrer quelques remèdes vraiment efficaces,
» la fimple infufion d'une plante, le café, le thé,
» la petite-bierre, le petit-lait, le vin détrempé,
» en offrent de plus naturels & de plus agréables.
» S'il eft néceffaire de prefcrire quelque cordial,
» quel cordial pourroit-on trouver plus agréable
» & plus fortifiant que le vin » ?

Je ne déciderai pas jufqu'à quel point la Médecine, ou ceux qui la profeffent aujourd'hui méritent la critique qu'on vient d'entendre. Je remarquerai feulement une chofe que *Pitt* & tous les autres écrivains jaloux des privilèges de leur art n'ont point obfervée. Je conviens avec eux pour un moment, que le nombre des Apothicaires eft trop grand pour le feul but de préparer & de vendre les remèdes, qu'en prefcrivant des remédes, ils franchiffent les limites de leur profeffion & qu'ils empiètent fur celle des Médecins, & que fouvent ils multiplient les ordonnances par intérêt & par avarice. Mais l'honoraire du Médecin étant chez nous fixé à une guinée par vifite ou par confultation, il s'enfuit naturellement que la claffe laborieufe du peuple qui eft la plus nombreufe, ne pouvant faire cette dépenfe, eft obligée de s'adreffer aux Apothicaires, ou d'implorer la charité des Médecins ; auxquels il feroit impoffible dans ce dernier cas, fuffent-

ils les plus généreux & les plus charitables des hommes, de sacrifier leur temps & leurs conseils à une multitude de malades qui ne sont point en état de les récompenser de leurs peines.

J'ai plus d'une fois pensé, que de la manière dont la Médecine s'exerce aujourd'hui chez nous, il seroit plus avantageux pour les Apothicaires & pour les malades, que les premiers se fissent payer un prix raisonnable pour leurs visites, plutôt que d'être obligés de porter toute la dépense sur leurs mémoires. Il n'y a point de raison de supposer que les Apothicaires doivent agir différemment que les autres hommes, & négliger leurs intérêts, en donnant gratis leur temps & leurs soins aux malades, encore moins qu'ils doivent vivre de la charité de ces derniers. Ils ont leurs besoins à satisfaire, comme tout le monde, & ils sont obligés de fournir à l'entretien de leurs familles. Il y en a parmi eux qui ont reçu une éducation médicale (1); & s'ils ont du mérite, je ne vois pas pourquoi on leur imputeroit comme un crime de vouloir faire leur fortune par l'exercice de la

(1) Je ne sais point ce que M. Black entend ici par *Education Médicale*. L'homme qui a fait ses études Médicales en régle, & qui est d'ailleurs doué de cet esprit observateur, & de cette patience à toute épreuve, qui font qu'on entre volontiers dans les plus petits détails qui concernent les maladies & les malades, peut sans doute exercer la Médecine;

Médecine. Le seul moyen efficace de procurer à la classe inférieure & plus nombreuse du peuple l'avantage des conseils judicieux d'un homme de l'art, & de diminuer ce grand nombre de Médecins ignorans & d'Apothicaires, seroit, si je ne me trompe, un établissement national semblable à ce qui se pratiquoit chez les anciens Romains, & qui se pratique aujourd'hui chez les Italiens : il consiste à avoir des Médecins salariés par l'Etat & destinés à visiter & à traiter les malades pauvres dans leurs propres maisons. Les grands hôpitaux sont trop dispendieux, & il est facile de prouver qu'il ne suffisent pas même pour remplir seuls l'objet de leur établissement. Si le plan que je viens de proposer, malgré son utilité, n'étoit point approuvé, il ne resteroit plus qu'un moyen aux Médecins pour rendre leur science plus généralement utile, & pour mettre tout le monde à la portée de jouir de leurs secours. C'est de réduire d'un commun accord leur salaire ordinaire à la moitié & même au quart, & plus

---

mais alors aussi il peut & il doit se passer de l'état d'Apothicaire. S'il n'a reçu qu'une éducation analogue à ce dernier état, & qu'il ne posséde sur la Médecine que de ces demi-connoissances plus propres à faire du mal que du bien, il doit se contenter du titre d'honnête Apothicaire, & ne point envier celui de mauvais Médecin. Le seul moyen de remédier à ces abus, est celui que M. Black va proposer.

encore de préparer eux-mêmes les remèdes qu'ils prefcrivent ; ils trouveront l'exemple de cette dernière conduite dans la perfonne même d'*Hippocrate*, & chez les Médecins actuels de l'Amérique Septentrionale. Elle paroît à la vérité déroger à la dignité du Médecin ; mais j'écris fans aucun intérêt ; & comme un homme qui n'eft attaché à aucune fecte.

Quant aux plus célèbres Ecrivains Modernes de matière Médicale & de Pharmacie, *J. Bauhin*, que j'ai déjà placé à l'article des Botaniftes du feizième fiècle, mérite encore d'avoir une place dans celui-ci, à caufe des vertus médicales des fimples qu'il ajouta d'après les Anciens à fon *Hiftoire des Plantes*. *Haller* préfère cet Auteur Italien, même à *F. Columna*, autre Italien, qui fit également connoître les plantes médicinales des anciens Grecs & Romains, & qui fut regardé comme un Commentateur de *Diofcoride*. Le même fiècle vit naître *J. B. Montanus*, & *Fallope*, auteur d'un traité de Pharmacie (1).

Au dix-feptième fiècle, *C. Bauhin* rendit des fer-

(1) Brafavola, Garcias-ab horto, Chriftophe-a Cofta & Monardès appartiennent encore au nombre des Auteurs de Matière Médicale & Pharmacie du feizième fiècle. C'eft à cette époque (en 1538) qu'on voit les premiers tarifs du prix des remèdes vendus chez les Apothicaires. Voyez Blumenbach, *Introd. in Hift. Medic. Liter.* pag. 139.

vices importans à la matière Médicale, en publiant le Commentaire de *Matthiole* ſur *Dioſcoride*. *D. Ludovici* raſſembla dans un abrégé tout ce qu'il y avoit d'eſſentiel dans les connoiſſances chymiques & pharmaceutiquus de ce ſiècle (1). *A. Sala* publia un traité de la préparation des Médicamens. Nous avons un traité de *C. Hofman*, *de Medicamentis officinalibus*, un autre de *S. Paulli*, *de Simplicium Médicamentorum facultatibus*, une Pharmacopée Médico-Chymique publiée par *Schroeder*, un Abrégé de matière Médicale par *G. Marcgrave*, & une Pharmacopée par *Lémery* (2).

Notre ſiècle nous a fourni différens Auteurs de matiére Médicale, tels que *Boerhaave*, *Cartheuſer*, *Geoffroy*, *De Gorter*, *Alſton*, *Cullen* & *Vogel*. Ces deux derniers jouiſſent d'une grande réputation.

---

(1) Ludovici non-ſeulement raſſembla ce qu'il y avoit de plus eſſentiel chez les autres, mais il délivra encore la Pharmacie de ce fatras de compoſitions ridicules & pernicieuſes à-la-fois. Son Traité intitulé *Pharmacia Moderno ſeculo applicanda*, réimprimé & traduit pluſieurs fois, eſt un ouvrage claſſique.

(2) Parmi les Auteurs du dix-ſeptième ſiècle, on trouve encore Charas, auteur de la *Pharmacopée Royale*. Paris 1772, 2 vol. *in*-8. La Pharmacie de ce ſiècle fut enrichie par un nouveau remède, le *Quinquina*. (Voyez pag. 298 & 299, not.) Ce ſiècle eſt encore remarquable par *l'Introduction de l'uſage du Thé & du Café en Europe*. Voyez pag. 208, not.

Nous avons pour les préparations pharmaceutiques la *Méthode de formuler* de *Gaubius*, le *Conspectus formularum Medicarum* de *Junker*, la Pharmacopée de *Radcliff*, un petit traité contenant les recettes du Docteur *Ward*, célèbre Empirique de Londres, & les différentes Pharmacopées publiées par les Colléges de Londres, d'Edimbourg, & d'autres pays de l'Europe. *Haller* appelle celle de Wirtemberg, publiée en 1750, *Compendiosissimum & plenissimum opus*. On peut ajouter à cette liste la Pharmacopée de *Lewis*, les formules choisies de Londres, publiées par *Fox*, & beaucoup d'autres (1).

Quant à l'espece de remèdes qui conviennent à chaque maladie en particulier, il faut avoir recours aux Auteurs de Médecine pratique, que

(1) On peut ajouter aux Auteurs de Matière Médicale du dix-huitième siècle Kæmpfer, célèbre Voyageur, connu par ses *Amænitates exoticæ* (Voyez pag. 288.) Neumann, Professeur de Berlin, dont M. Black a parlé à l'article des Chymistes, pag. 280.; & qui a écrit sur différens alimens & remèdes, & particulièrement sur le Thé, le Café, la Bière & le Vin, Spielmann, Bergius, Murray, ainsi que quelques Monographes célèbres, comme Storck, sur l'usage des Plantes Vénéneuses dans différentes maladies, (V. p. 305) Young & Trallès, sur l'usage de l'*Opium*, Rahn, sur le *Quinquina*. Parmi les Auteurs Pharmaceutiques de ce même siècle, on peut compter Dippel, connu par la composition de divers remèdes Chymiques qui portent son nom, Baumé, par ses *Elémens, de Pharmacie*, & Reuss. par son *Dispensatorium*

je dois rapporter dans la ſuite, & qui doivent également régler la diète des malades par rapport à la quantité & à la qualité des alimens qu'ils leur preſcrivent. Quelques Ecrivains Modernes de matière Médicale ont auſſi traité de la Diététique, mais d'une manière ſuperficielle. Je vais haſarder quelques propoſitions générales ſur ce dernier objet.

Il exiſte une différence totale entre le régime d'une Nation & celui d'une autre. La table du riche ne diffère pas moins de celle du pauvre. Heureuſement, notre machine peut s'accommoder à une grande diverſité de climat, d'air, de chaleur, de froid & de nourriture. La nature & l'induſtrie ont procuré à l'homme une grande variété d'alimens & de mets recherchés, pris du règne animal & végétal. De deux cents eſpèces de Quadrupèdes qui exiſtent, nous n'en employons pour nos tables qu'une petite quantité; mais nous faiſons une plus grande conſommation d'animaux aquatiques & d'oiſeaux, & nous uſons avec prodigalité de différens grains, herbes, tiges, feuilles, racines, fruits & aromates. Nous ne nous contentons point de jouir de ces divers objets, tels que la nature nous les préſente, ou du moins après les avoir ſeulement ſoumis à l'action du feu & préparés de la manière la plus ſimple nous les diverſifions à l'infini par des mélanges

& des préparations culinaires, par la fermentation, par la distillation & par divers autres procédés. Malheureusement, une grande partie des hommes est dans le cas de *Tantale*; ils sont condamnés à regarder seulement toutes ces friandises avec des yeux de concupiscence qu'ils ne peuvent jamais satisfaire, & ne jouissent que d'une subsistance précaire. Le nombre de ceux qui ont les moyens de se procurer les rafinemens du luxe est très-petit; le reste doit se contenter des alimens les moins chers & les plus faciles à trouver. En lisant certains traités de Diététique, on les croiroit écrits pour des personnes qui sont en possession d'un carrosse à six chevaux & d'un cuisinier français. La plupart des Nations barbares connoissent à peine l'Art culinaire; & il existe des tribus de sauvages qui ne font pas plus de cuisine que les bêtes féroces: au lieu que chez les Nations civilisées l'art de préparer les alimens, en les suivant depuis leur état de simplicité jusqu'aux divers changemens qu'ils subissent successivement par les différens procédés & mélanges, est d'une étendue considérable. Un repas très-magnifique & fait pour exciter les désirs est servi indistinctement aux gens en santé, aux valétudinaires & aux malades. Le Médecin qui voudroit connoître cette matière, doit lire les différens ouvrages qui traitent de la Diète, de l'Art

culinaire, & de la manière de préparer les liqueurs fermentées & diſtillées. Mais pour faire enſuite une juſte application de ces connoiſſances aux cas individuels, il doit au préalable connoître le régime, les mœurs & les uſages des différentes Nations, décrits par pluſieurs voyageurs, dont il exiſte pluſieurs collections ou abrégés.

Comme les alimens & les boiſſons ſont très-ſouvent falſifiés, il eſt du devoir du Médecin de connoître ces falſifications. Ainſi, c'eſt un objet de la Diététique que de ſavoir découvrir les fraudes qu'on commet dans la préparation du pain & des liqueurs fermentées & diſtillées.

AUTEURS DE MEDECINE PRATIQUE, DE THERAPEUTIQUE ET DE PATHOLOGIE.

Je ſuivrai dans cet article le conſeil de *Boerhaave*: *hic in primis ſollicitus commendabo Auctores; nam errores hic erunt lethales aut pernicioſi.* La crédulité eſt ici un écueil terrible; & l'on court moins riſque en ſe méfiant, qu'en ſe jetant à l'extrême oppoſé d'nne confiance aveugle. Un jugement ſain & un examen mûr & réfléchi ſont néceſſaires, pour diſtinguer dans cette partie le vrai de ce qui eſt fabuleux, & pour déterminer le degré de confiance que mérite chaque Ecrivain de cette claſſe.

Les Théories & les systêmes contradictoires de Médecine, & les disputes des Médecins par rapport à la cure des maladies, ont été, & souvent avec raison, des objets de satyre. Ceux qui lisent les ouvrages de Médecine, sont souvent étonnés de l'ambiguité & de l'incertitude qui règnent dans la recherche des causes & du siège d'une maladie, & dans la méthode de la traiter, qui est le but essentiel de la Médecine. Il existe dans la Pratique des contradictions non-seulement entre les Médecins anciens & modernes, entre les différentes Ecoles actuellement existantes en Europe, mais on voit encore dans la même ville, & même dans la même maladie les enfans d'Esculape être partagés d'avis; ce qui a donné lieu à cet adage si connu : *Hippocrate* dit, *oui*, & *Galien* dit, *non.* D'après cette incertitude & fluctuation d'opinions, nous devons être moins surpris, si des hommes instruits soutiennent dans la conversation & dans leurs écrits, que la Médecine est un art faux, & qu'ils regardent ceux qui le professent comme des imposteurs qui ne méritent pas plus de confiance que les Nécromanciens ou les Astrologues.

Il est vrai que la Médecine s'est déshonnorée par différens abus; mais quel est l'art ou la profession, à laquelle un esprit satyrique ne puisse reprocher les mêmes défauts qu'à la Médecine? Des abus partiels ne suffisent pas pour renverser

les

les principes généraux ; & ce feroit agir de mauvaife foi que de fe fervir de l'ignorance & des abfurdités des Artiftes, pour combattre la certitude de l'art. La Médecine, malgré fes doutes, fes myftères & fes imperfections, poffède cependant des principes, qui font tout auffi folidement établis que ceux des Mathématiques. Les branches qui lui font fubordonnées, comme l'Anatomie, plufieurs parties de la Phyfiologie, la Chymie, la Botanique & la Phyfique font fufceptibles de démonftration. Les maladies mêmes ne font point des mouvemens irréguliers & confus de la machine humaine, excités par l'impreffion de quelque mal : l'expérience depuis plus de vingt fiècles prouve qu'elles obfervent une régularité conftante dans leurs fymptômes, & jufqu'à un certain point dans leur marche & dans leur terminaifon, & que chacune d'elles eft marquée par des fymptômes, qui l'accompagnent, comme l'ombre accompagne le corps, & qui font autant de caractères fpécifiques qui la diftinguent des autres. Il eft vrai que les maladies fébriles & nerveufes fe montrent fouvent fous différens afpects ; mais à travers même cette confufion tumultueufe des fymptômes acceffoires ou fecondaires, le Médecin judicieux peut dans la plupart des cas diftinguer les vrais élémens ou le vrai type de la maladie. La *Lèpre* eft encore aujour-

d'hui ce qu'elle étoit du temps de Moyse. L'*Epilepsie* ressemble exactement à cette affection convulsive dont parle l'Histoire sacrée. Toutes les maladies aiguës & chroniques présentent les mêmes signes qu'on leur trouve dans les écrits des Médecins Grecs & Romains. La *Petite-Vérole*, & la *Rougeole* n'ont point changé depuis le temps de *Rhazès*. La *maladie Vénérienne* est encore distinguée par les mêmes symptômes, qui l'accompagnoient à son arrivée de l'Amériqne. Ce peu d'exemples suffit pour prouver que les maladies soit internes soit externes, aiguës ou chroniques, ont à-peu-près conservé la même forme qu'elles avoient autrefois. Je ne parle que de leurs caractères essentiels & de leurs traits les plus saillans; car pour ce qui concerne leur plus ou moins de violence & autres circonstances qui les accompagnent, il existe sans doute des gradations & des nuances qui peuvent en varier le portrait.

Nous avons également des faits & des preuves pour déterminer les causes de plusieurs maladies. Les exhalaisons putrides des marais occasionnent des fièvres intermittentes, des fièvres remittentes & des dyssenteries. Des miasmes putrides & spécifiques, émané des corps malades, ou de vêtemens infectés, produisent des fièvres d'une nature particulière, qui se manifestent tantôt sous la forme de la petite-vérole, tantôt sous celle de

la peſte ou de la fièvre de priſon. La morſure d'un animal enragé donne l'hydrophobie ou la rage canine. Le long ſéjour ſur mer, & la néceſſité de ſe nourrir d'alimens ſalés, jointe au défaut de végétaux engendrent le ſcorbut. Un grand nombre d'enfans périſſent dans l'atmoſphère infecte des grandes villes. On peut en un mot remonter à l'origine de la plupart des maladies dépendantes de cauſes externes ou inrernes, ſoit à l'aide du raiſonnement déduit d'une obſervation conſtante & uniforme, ſoit au moyen des lumières acquiſes par la diſſection des cadavres.

Il en eſt de même des prognoſtiques faits par *Hippocrate* depuis tant de ſiècles ſur la terminaiſon des maladies obſervées en Grèce. On les regarde encore aujourd'hui comme des obſervations exactes de la Nature, quoiqu'ils ne ſoient pas toujours infaillibles, & on en fait tous les jours l'application aux maladies des différens climats de l'Europe.

Nous pouvons de-même meſurer juſqu'à un certain point d'exactitude la mortalité annuelle de l'eſpèce humaine depuis l'âge d'un an juſqu'à celui de cent. Il paroît que cette mortalité eſt réglée d'après des lois générales, & qu'elle dépend de cauſes naturelles.

Enfin les effets de pluſieurs médicamens poſent également ſur des preuves ſolides : un re-

mède calme & procure le sommeil, un autre excite le vomissement ; celui-ci purge, celui-là provoque la sueur ou les urines : le quinquina guérit les fièvres intermittentes ; le mercure, les maladies vénériennes ; les végétaux frais ou les fruits, le scorbut, & ainsi du reste.

Tout bien considéré, la versatilité même qu'on observe dans la Pratique tant ancienne que moderne, ne doit point étonner, encore moins décréditer la profession dans l'opinion des juges éclairés. Il étoit sans doute beaucoup moins difficile de décrire les symptômes d'une maladie, de disséquer des cadavres, de faire des expériences, d'opérer des mixtures & des décompositions dans des bouteilles, des creusets & des fourneaux, de rassembler & d'arranger des plantes, que de découvrir les remèdes propres à la cure de chaque maladie, & les moyens de diminuer la mortalité de l'espèce humaine.

Les hommes n'eurent dans le commencement qu'un petit nombre de remèdes impuissans. Les effets salutaires de la Médecine furent foibles pendant plusieurs siècles, & ce n'est que par des progrès lents qu'elle s'est enfin élevée à ce degré d'importance & d'utilité générale. Le temps, des cas fortuits, des observations & des expériences répétées, ont découvert plusieurs remèdes efficaces, qui ont remplacé les anciens, qui n'avoient pas

autant de vertu. Les maladies n'ont point changé; mais la pratique en Médecine, en Chirurgie & dans lArt des accouchemens, a éprouvé différentes révolutions. Je ne vois pas plus de raifon pour fuivre dans tous les cas avec un refpect abfurde, les Grecs & les Romains comme des modèles de pratique Médicale, que pour les copier aveuglément dans l'Architecture navale, dans la Navigation, ou dans la Jurifprudence. D'ailleurs la différence des climats, des faifons, de l'âge, des coutumes, des habitudes, &c., doit néceffairement apporter quelque différence dans le traitement de la même maladie.

Les médicamens & les méthodes de traitement dans plufieurs maladies, ont varié par le laps du temps. La vertu de plufieurs remèdes eft encore problématique. Les drogues fuivent auffi la mode, & perdent ou acquièrent du crédit fuivant les circonftances. Il y en a qui font parvenues jufqu'à nous par une tradition fuperftitieufe, comme les os pourris des Saints & des Martyrs. On leur avoit attribué des vertus imaginaires; & tout le monde fut forcé d'y croire par des affertions pofitives. Une nouvelle Théorie a fouvent introduit une nouvelle Pratique, & adopté ou profcrit de la manière la plus arbitraire différens remèdes fuivant les différents fyftêmes des Auteurs. Il eft

impoſſible de prévoir les révolutions qui pourroient encore arriver : mais il paroît certain que la Médecine actuelle eſt une des meilleures que la prudence humaine, aidée de l'expérience, ait pu découvrir juſqu'à préſent après pluſieurs eſſais ; on en découvrira vraiſemblablement une meilleure dans la ſuite. La Pratique qui paſſoit il y a cent ans pour être parfaite, pourroit avec juſtice être aujourd'hui condamnée dans pluſieurs cas par les Médecins & par les Chirurgiens. Cette partie de la Médecine & de la Chirurgie eſt un tableau mouvant, qui éprouve, ainſi que l'Art pharmaceutique, à chaque ſiécle de nouveaux changemens. C'eſt pour cette raiſon que je claſſerai les Auteurs pratiques de chaque ſiècle ſéparément, pour faire reſſortir davantage les progrès & les découvertes utiles qu'on a faites ſucceſſivement. Cependant, je ſerai forcé de rompre cet ordre chronologique toutes les fois qu'une trop rigide obſervance des formes pourroit nuire à la matière principale, & produire quelque confuſion dans la mémoire.

Dans les trois derniers ſiècles, l'Europe vit naître un eſſaim d'Ecrivains de Médecine pratique & de Pathologie. On peut les diviſer en Ecrivains de ſyſtêmes généraux, en Ecrivains qui n'ont traité que d'une ou de pluſieurs maladies,

& en Ecrivains qui ſe ſont ſeulement occupés à nous donner des obſervations détachées ſur différens ſujets.

Les ſyſtêmes de Médecine en général reſſemblent aux Hiſtoires Univerſelles. Ce ſont des collections d'une multitude de cas particuliers & d'obſervations judicieuſes, raſſemblées de différens Auteurs & rangés en ordre ſous différens articles ou chapitres ſéparés. Elles doivent néceſſairement renfermer l'hiſtoire, les ſymptômes, les cauſes, le prognoſtique & la cure des maladies. Les ſyſtêmes Pathologiques ne s'occupent que des cauſes & des effets morbifiques.

Nous avons déjà fait mention des Auteurs pratiques du ſeizième ſiècle, qui traitèrent de la maladie vénérienne & du ſcorbut. Ceux dont je vais parler fleurirent principalement depuis le milieu juſqu'à la fin du même ſiècle.

L. Duret, Italien d'origine, écrivit des commentaires ſur les *Coaques* d'*Hippocrate*. Le texte Grec y eſt rangé dans un meilleur ordre, & l'ouvrage entier poſſéde un vrai mérite. *Boerhaave* l'appelle *Theſaurus ineſtimabilis*. *Lommius* compoſa auſſi un traité ſur les ſymptômes & ſur les prognoſtiques des maladies. *P. Alpin*, autre Médecin Italien, publia à la fin du même ſiècle un ouvrage ſous le titre *de Praeſagienda vita & morte aegrotantium*. On y trouve tous les prognoſtiques

d'*Hippocrate* raſſemblés & rangés par ordre, auxquels il ajouta la Théorie & les Commentaires de *Galien*. Le même Auteur écrivit un autre traité ſur la Médecine des Egyptiens modernes. *C. Martinengus, de praevidendis morborum eventibus*, & *J. B. Donatus*, complètent le nombre des Auteurs qui ont écrit des Traités ou des Commentaires ſur les Prognoſtiques.

Pour la méthode de traiter les maladies, nous avons *L. Mercatus* & *F. Valleſius*, tous deux Eſpagnols, *J. P. Pernumia*, *N. Piſon*, *de cognoſcendis & curandis morbis internis*, & *A. Benedetti*, *de re Medicâ & curatione morborum* (1).

J. *Fernel*, Médecin françois, écrivit un ſyſtême de Phyſique, de Pathologie & de Médecine, très-bien reçu par ſes contemporains, mais dont le prix a dû naturellement diminuer par les découvertes qu'on a faites depuis dans l'Anatomie & dans les autres parties de la Médecine. *Fernel* eſt le premier qui ait obſervé l'*anévriſme* des artères par ſimple dilatation, & qui ait fait mention de la *gonorrhée*, comme ſymptôme de l'infection vénérienne. On trouve deux autres Auteurs ſyſté-

(1) Benedetti floriſſoit au commencement du ſeizième ſiècle. M. Black l'a placé plus haut (pag. 238) parmi les Anatomiſtes du quinzième ſiècle, parce qu'effectivement ſon Traité *de Hiſtoria corporis humani* fut imprimé en 1493.

matiques dans ce même ſiècle, *J. Houllier* & *F. Plater.* Le premier expliqua les Coaques d'*Hippocrate*, en y ajoutant les Commentaires de *Duret.* C'eſt un livre très-précieux (*nobilis & aureus liber*) d'après le jugement de *Boerhaave. Foës* s'eſt auſſi illuſtré par ſa verſion & ſon édition des Œuvres d'*Hippocrate. H. Fracaſtor* publia un traité de *Contagionibus & contagioſis morbis, & eorum curatione.* Une pareille entrepriſe étoit judicieuſe, & eut le mérite de ſervir de guide aux Médecins qui vinrent après lui par rapport aux recherches ſur les cauſes des maladies contagieuſes, ſi funeſtes à l'eſpèce humaine. On place encore dans ce ſiècle *J. Th. Minadous*, qui écrivit ſur les maladies de la peau, *Botal* (1), *Joubert* (2), *Foreſt* & pluſieurs autres Médecins.

---

(1) Botal, diſciple de Fallope, a été en France l'Auteur du pernicieux abus de la Saignée : abus que les connoiſſances actuelles en Médecine ont déjà détruit en grande partie.

(2) C'eſt Laurent Joubert, Profeſſeur & Chancelier de l'Univerſité de Montpellier, né en 1529, & mort en 1582. Il eſt connu par différens écrits ſur la Médecine, imprimés en 2 vol. *in fol.* à Lyon en 1582, & notamment par ſon Traité *contre les Erreurs Populaires.* Il laiſſa un fils, nommé Iſaac Joubert, qui a traduit quelques ouvrages de ſon Père, mais qui eſt plus particulièrement connu par un Traité intitulé : *Interpretatio Dictionum D. Guidonis de Cauliaco, cum figuris inſtrumentorum Chirurgicorum* &c., imprimé à Lyon en 1585, *in-8°.*

Quant à la partie Diététique, l'exercice, & en général le régime par rapport aux six choses non-naturelles, on trouve une quantité de différens Ecrivains dans les trois derniers siècles. *H. Mercurialis* a déployé une vaste érudition dans son traité de *Arte Gymnastica*. C'est un des bons Ecrivains du seizième siècle, ainsi que *Bruyerius*, Auteur d'un traité *de re Cibaria*, *J. Alexandrinus* & *H. Cardan* qui traitèrent des moyens de conserver la santé sous le titre *de, Sanitate tuenda*, & *L. Cornaro*, qui écrivit sur les avantages de la vie sobre, de *Vitae sobriae commodis*.

Dans les siècles d'ignorance, les Arabes s'occupèrent principalement à copier les ouvrages des Grecs & des Romains; et les Européens ensuite à copier ceux des Arabes. Après l'introduction des Auteurs grecs & de l'Imprimerie en Europe, une grande partie des Médecins du seizième siècle ne firent guère autre chose que commenter les écrits des Grecs. A cette époque l'Angleterre étoit encore, par rapport aux sciences, dans un état de minorité, si je puis m'exprimer ainsi. Aucun de ses Ecrivains dans cette période, excepté *Linacre* & *Bacon*, ne mérite d'avoir une place dans le temple de Mémoire (1).

(1) Parmi les Praticiens du seizième siècle, J. Gonthier d'Andernac, Professeur à Paris, mérite d'être nommé comme le restaurateur de la Médecine Grecque en France. Benivenius,

Le dix-ſeptième ſiècle eſt plus fécond en Ecrivains de Médecine pratique & en découvertes. La Médecine dans le ſeizième ſiècle, & plus encore dans le dix-ſeptième, étoit diviſée en deux Sectes connues ſous les noms de *Galeniſtes* & de *Chymiſtes*. L'Italie étoit attachée à *Galien*. L'Allemagne adopta une Théorie Chymique, dont *Sennert*, cet Ecrivain volumineux, appellé le *Galien d'Allemagne*, *J B. Van-Helmont* & *Silvius de le Boë* (1), Profeſſeur de Leyde, étoient les Auteurs. Une troiſième Secte s'éleva bientôt : ce fut celle des *Mécaniciens* & des *Corpuſculaires*, dont *Deſcartes* étoit le Chef.

Les Médecins-Chymiſtes ne furent d'abord que des Empiriques ; mais au dix-ſeptième ſiècle leur Secte prit plus de conſiſtance, & la Théorie Chy-

---

Médecin de Florence, mort en 1502, & qu'on devroit placer par conſéquent parmi les Médecins du quinzième ſiècle, eſt preſque le premier qui s'eſt occupé de l'Hiſtoire des cas particuliers des maladies.

(1) Sylvius de le Boë fut l'auteur d'une Secte, qui ne dura que trop long-temps pour le malheur de l'humanité. Ne voyant d'autre cauſe dans la plupart des maladies, que l'abondance d'une humeur acide, il cherchoit à combattre cette cauſe par les abſorbans, les diaphorétiques, & en général par un régime échauffant. On peu dire pour la Juſtification de ce Médecin, qu'il a en partie réparé les maux de cette funeſte pratique, par l'inſtitution utile de conduire ſes Elèves dans les hôpitaux, & de les inſtruire à côté des lits des malades.

mique & les remèdes pris de la Chymie furent alors introduits dans la Médecine. Le penchant que les Allemands avoient pour cette Secte, & la découverte de la circulation du sang, en Angleterre, diminuèrent le respect pour la Théorie & la Pratique Galéniques, ainsi que le crédit de l'Ecole Italienne. Jusqu'à cette époque la plupart des Médecins Allemands, François & Anglois étoient élevés dans cette École. A la fin du dix-septième siècle la ville de Leyde devint la principale Ecole pour la Médecine, & celle de Paris pour la Chirurgie.

Il faut observer qu'une grande partie des Médecins du seizième siècle, qui traitèrent de l'Anatomie, de la Botanique, de la matière Médicale, de la Pharmacie, de la Médecine pratique & de la Chirurgie, étoient Italiens, Allemands ou François; & que jusqu'au dix-huitième siècle la plupart des ouvrages étoient écrits en latin.

Depuis le milieu jusqu'à la fin du dix-septième siècle, l'Angleterre produisit plusieurs Ecrivains célèbres. *F. Glisson* publia l'Histoire de cette maladie des enfans, connue sous le nom de *Rachitis*, & qui s'étoit manifestée en Angleterre, à ce qu'on dit, trente ans avant la publication de cet ouvrage. Cependant, bien des personnes doutent avec raison que cette maladie soit nouvelle, & présument que ce ne fut qu'un nom spécifique

qu'on lui donna à cette époque. Quoiqu'il en ſoit, elle paroît aujourd'hui être ſur ſon déclin. Elle attaque communément les enfans depuis l'âge de neuf mois juſqu'à celui de deux ans ; elle s'annonce par la maigreur, l'affoibliſſement des muſcles, la groſſeur de la tête, & la tuméfaction du ventre, & ſe termine, ſi on ne réuſſit point à la guérir, par la mort, ou par la courbure des os & la difformité de tout le corps.

G. Harris, contemporain de *Gliſſon* & de *Sydenham*, écrivit ſur les maladies des enfans. Il conſeille de leur donner des poudres abſorbantes pour les aigreurs de l'eſtomac, & de les purger avec la rhubarbe. Avant cette époque, ces tendres créatures étoient livrées aux ſoins des nourrices ignorantes, ou à l'empiriſme des Charlatans. Aujourd'hui même, les tables de mortalité ſont une triſte preuve, que le ravage fait parmi les enfans n'a pas encore excité l'attention des Médecins d'une manière proportionnée à l'importance du ſujet. Quant aux Anciens, ſi l'on en excepte *Rhazès*, on trouve chez eux très-peu de reſſources pour les maladies de l'enfance.

T. Sydenham, appellé l'*Hippocrate* d'Angleterre, publia à différens intervalles des traités ſéparés ſur les maladies épidémiques & febriles, ſur les fièvres intermittentes & rémittentes, ſur la dyſſenterie, la petite-vérole, la rougeole, la con-

ſomption, la goutte, & autres maladies chroniques. Il obſerve les conſtitutions épidémiques dominantes dans chaque année, les effets des ſaiſons & des climats, & les qualités ſenſibles de l'air, les ſymptômes & les changemens qui arrivent dans le cours des maladies, leur terminaiſon par la mort ou par d'autres maladies, & les effets de certaines eſpèces de régime & de remèdes, en ſuivant par-tout le plan qu'avoit tracé le fondateur de la Médecine. Le malheur de *Sydenham* fut qu'il conſultoit rarement les Auteurs qui l'avoient précédé. Sa méthode auroit été très-bonne dans les temps où la Médecine étoit encore dans ſon enfance; mais c'étoit raiſonner d'une manière leſte, que de ſuppoſer que ceux qui l'avoient devancé, n'avoient fait que très-peu de progrès, ſur-tout dans ce qui concerne les ſignes diagnoſtiques des maladies. Le Docteur *Lind* remarque que les obſervations de *Sydenham* ſont des obſervations locales, & bornées à un pays ſalubre; autrement il n'auroit pu appeller une fièvre continue de douze ou quatorze jours, *la principale & la plus conſtante fièvre de la Nature.* Il remarque encore que ſes règles de pratique & ſa méthode de traitement ne ſauroient convenir aux fièvres des climats entre les Tropiques, ni aux fièvres automnales de l'Europe.

Une autre erreur de ce grand homme fut,

comme je le penſe, d'avoir ſoutenu que les conſtitutions épidémiques varioient eſſentiellement chaque année, & qu'il étoit impoſſible de ſuivre les procédés multipliés de la Nature dans la génération des différentes maladies. L'obſervation & l'expérience prouvent au contraire, ſi je ne me trompe, qu'il exiſte une ſimplicité & un ordre général dans les maladies; les fièvres rémittentes automnales de l'Europe & celles de différens climats entre les Tropiques, ſont eſſentiellement les mêmes maladies, & exigent la même méthode de traitement. Les différences qu'on pourroit y obſerver s'expliquent par les qualités manifeſtes de l'air, des ſaiſons & du climat. Si la propoſition de *Sydenham* étoit vraie ſans reſtriction, nous ne pourrions avoir une hiſtoire certaine des maladies fébriles, encore moins des règles fixes & certaines de pratique, ou des prognoſtiques exacts.

Malgré ces erreurs, le mérite de *Sydenham* n'eſt point douteux. Il apprit aux Médecins à diriger leurs vues & leurs idées ſur des objets utiles, à obſerver les effets de l'atmoſphère & des ſaiſons, à chercher à découvrir la nature des maladies par les choſes qui nuiſent ou qui profitent aux malades (*laedentia & juvantia*), à abandonnner ces recherches frivoles concernant le ſang, la bile, ou les autres humeurs du corps, regardées

comme caufes des maladies, & à ne fe laiffer pas mener plus long-temps par les lifières de l'antiquité. Il contribua à établir l'ufage du *quinquina* & à détruire la prévention qu'on avoit contre ce remède, quoiqu'il ne l'adminiftrât lui-même que dans les fièvres intermittentes principalement, & à de trop petites dofes. Il donna une defcription exacte des divers efpèces de *petite-vérole*, & défaprouva fortement le régime incendiaire que plufieurs Médecins de fon temps, très-eftimés d'ailleurs, faifoient obferver dans cette maladie.

On trouve dans le courant du dix-feptième fiècle un nombre confidérable d'Ecrivains célèbres fur différens fujets de Médecine pratique.

Tels font :

F. Joel, Abrégé de l'Art de la Médecine ;

J. Lange, *epiftolæ Medicinales* ;

J. C. Amman, *Methodus qua qui furdus natus eft, loqui difcere poteft* ;

T. Fienus, *de fignis morborum* ;

C. Pifon, fur les maladies Séreufes ;

J. Wepfer, fur l'Apoplexie, fur la Ciguë, les Poifons, &c. ;

T. Willis, fur la Pathologie du cerveau ;

L. Bellini, fus les urines, fur le pouls, fur les maladies de la tête, & fur les fièvres ;

R. Morton, fur les fièvres & fur la Phthifie ;

C. Bennet,

C. Bennet, ſur la Phthiſie pulmonaire ;
L. Septalius, Obſervations de Pratique ;
M. Zuccari & *F. Ranchin*, ſur les maladies des enfans ;
V. Ketelaer, ſur les Aphthes ;
F. Redi, ſur les Vers ;
G. Baillou, ſur les maladies des femmes ;
B. Ramazzini, ſur les maladies des Artiſans ;
G. Baglivi ſur la Médecine pratique, &c. ;
N. Tulpius, Obſervations de Médecine ;
L. Riviere, Obſervations de Médecine, &c. ;
M. Ettmuller, Syſtême de Médecine pratique ;
J. Schenckius, Obſervations rares de Médecine.

Les principaux Auteurs qui ont écrit ſur les maladies & la Médecine de différentes Nations éloignées de nous,

Sont :

G. Piſon, ſur les maladies du Bréſil ;
J. Bontius, de la Médecine des Indiens & des Perſans ;
G. T. Reyne & *A. Clyer*, de la Médecine des Chinois ;
T. H. Grindler, de la Médecine des Indiens ;
P. Alpin, de la Médecine des Egyptiens (1).

(1) C'eſt à-peu-près au commencement du dix-ſeptième ſiècle que les Médecins de l'Europe commencèrent à s'occuper de cette ſingulière maladie, connue ſous le nom de *Plique Po-*

Nous avons pour la Médecine Diététique & Domestique :

M. Sebisius sur les qualités des Alimens ;
H. Conring, sur le régime des anciens Germains ;
A. Anselme, sur le régime de la Vieillesse.
G. W. Wedel, sur le régime des gens de Lettres.

Ce dernier Auteur composa beaucoup d'autres ouvrages, qui traitent de différens sujets de médecine. On peut encore lire avec fruit sur la Diététique, *Nonnius*, *Vogler*, *Lémery* & plusieurs autres.

La *Médecine légale* ne commença d'être cultivée qu'au dix-septième siècle. Les traités les plus célèbres que nous ayons sur cette matière à cette époque, sont ceux de *F. Fidelis* (1) & de *P. Zacchias*. Il existe des cas de procès, dont la décision dépend de la déposition des Médecins & des Chirurgiens.

---

lonaise, par la raison qu'elle est endémique en Pologne. Le Traité d'Hercule de Saxonia, intitulé *de Plica, quam Poloni Gwozdziec, Roxolani Koxtunum vocant*, fut imprimé à Padoue en 1600, *in*-4°.

(1) Fidelis, quoique mort en 1630, doit être regardé comme un auteur du seizième siècle ; son livre intitulé *de Rationibus Medicorum*, est imprimé en 1598. Struppe, Auteur du même siècle, est le Fondateur de la Médecine Légale. Son Traité, concernant plusieurs objets utiles de ce qu'on appelle aujourd'hui la *Police Médicale*, fut publié en Allemand, Francfort 1573, *in*-4°.

Les *devoirs* & la *conduite morale* & *politique* des Médecins, ont fait le sujet de divers traités publiés par *Claudin*, *Castro*, *Bohn*, & *L. de Capoue.*

Ce fut encore au dix-septième siècle, qu'on essaya la *transfusion du sang*, ou celle des remédes par le moyen d'un tuyau dans les veines des animaux; mais cette *Médecine infusoire* eut de si funestes succès, que suivant toute apparence, on ne la hasardera plus sur les hommes. *J. D. Major* a donné les détails de cette opération (1).

On voit paroître dès le commencement du dix-huitième siècle plusieurs Ecrivains, dont le

(1) Il faut ajouter aux Ecrivains Praticiens du dix septième siècle, Zacutus Lusitanus, que M. Black place aussi parmi les Médecins Philologues. G. Welsch, Médecin du même siècle, a le premier décrit la fièvre miliaire des femmes en couche. Gui Patin ne mériteroit aucune place ici, si son esprit Satyrique & la part qu'il prit aux disputes qui s'étoient élevées de son temps au sujet de l'*Antimoine*, ne faisoient en quelque sorte partie de l'Histoire de la Médecine de ce temps. Je trouve dans la Table Chronologique de M. Black, parmi les Praticiens du dix-septième siècle, Johnson : mais je présume que c'est une erreur typographique glissée à la place de *J. Jonston*. Du moins c'est sous ce dernier nom que Vander Linden & Blumenbach le font connoître, & que M. Black lui-même l'a placé parmi les Ecrivains d'Histoire Naturelle. C'est par cette dernière partie sur-tout que ce Médecin est connu : quant à la Pratique, nous avons de lui l'*Idea universa Medicinæ Practicæ* 1644, *in-12.* &c.

nom ne ſera point oublié tant que la Littérature & la Médecine exiſteront.

T. *Bonet* avoit publié vers la fin du dix-ſeptième ſiècle ſon *Sepulchretum* : c'eſt une Anatomie pratique en trois volumes *in-fol.*, compilée de divers Auteurs depuis la renaiſſance de cette ſcience, & dans laquelle on trouve un grand nombre de diſſections faites dans la vue de découvrir la cauſe & le ſiège de différentes maladies. *Morgagni*, ſi connu par ſon ouvrage de *ſedibus & cauſis morborum*, *Lieutaud*, *Haller* & pluſieurs autres ont enſuite multiplié cette eſpèce d'Obſervations Anatomiques.

Ces recherches, faites par le moyen des diſſections, forment une nouvelle époque très-intéreſſante en Médecine. La Pathologie ne poſe plus ſur la dégénération ou la ſurabondance imaginaire des humeurs élémentaires ; mais elle eſt fondée ſur des faits & ſur des principes démontrés. Par ce moyen on eſt parvenu à découvrir les cauſes de pluſieurs maladies, de celles ſurtout qui dépendent de quelque dérangement interne, les changemens opérés pendant le cours de ces maladies, & les cauſes immédiates de la mort dans pluſieurs affections aiguës & fébriles : & on a marqué pour ainſi dire les écueils qui occaſionnoient tant de naufrages; de manière que les Médecins ont appris à prévoir le danger,

& à profiter des malheurs de ceux qui les ont précédés dans la carrière.

Deux Auteurs célèbres, l'un d'Allemagne & l'autre de Hollande, ont attiré au commencement de ce ſiècle & pendant une partie du ſiècle précedent l'attention de toute l'Europe. Les noms de *F. Hoffmann* & d'*H. Boerhaave* ſont connus de tous les Médecins. L'un & l'autre ont eſſayé de renfermer dans un ſyſtême général l'hiſtoire, les ſymptômes, les cauſes, la théorie & la cure de toutes les maladies. Tous les deux continuent encore aujourd'hui de partager l'eſtime des Médecins, & ſervent de texte pour les leçons de pratique dans pluſieurs Univerſités. Les ouvrages de *Boerhaave*, & particulièrement ſes Aphoriſmes de *cognoſcendis & curandis morbis*, ſont devenus infiniment plus précieux, par les Commentaires de ſon illuſtre Elève, *Van-Swieten*. Il faut du temps & de la patience pour lire les ouvrages de ces trois Auteurs; & l'on ſe ſent découragé au ſeul aſpect de tant de volumes : mais les Médecins ne peuvent point ſe diſpenſer de cette peine. Ces Ecrivains ſont très-exacts, quoiqu'ils ne ſoient pas toujours infaillibles, pour ce qui concerne l'hiſtoire & les cauſes évidentes des maladies. Quant à la théorie, les cauſes prochaines, & la méthode de la cure, il faut les ſuivre avec circonſpection, & ſouvent même les abandonner

tout-à-fait. On trouve dans les ouvrages d'*Hoffmann* un grand nombre de cas de maladies avec ses consultations & ses réponses.

G. H. Stahl, collègue & rival d'*Hoffmann*, fut un grand Chymiste, & traita très au long divers sujets de Médecine pratique & théorique.

R. Mead publia un traité de l'influence du Soleil & de la Lune sur le corps humain dans certaines maladies : mais ce sujet n'étoit point nouveau; *Galien* & *Fracastor* avoient déjà beaucoup insisté sur le pouvoir que la Lune, les Planètes & les Astres exerçoient sur nos corps. *Galien* attribuoit le pouvoir du nombre septénaire dans les crises des fièvres à l'influence de la lune. On sait que les Egyptiens & les Arabes étoient tellement frappés de ces idées Astrologiques, qu'on peut les regarder comme de vrais maniaques ou lunatiques. *Mead* écrivit encore sur la petite-vérole, & sur la rougeole, sur les poisons végétaux & minéraux, sur la morsure des animaux enragés, & des reptiles vénimeux, sur la peste, & sur les règlemens concernant la quarantaine; & publia une esquisse uniquement destinée à la méthode de traiter un nombre considérable de maladies qui affligent l'espèce humaine. Le nom de *quarantaine* me mène naturellement à remonter à l'origne de cette institution.

La République de Venise, un des principaux

Etats maritimes & commerçans de l'Europe, fut la première qui établit des quarantaines en 1494, non-feulement pour les vaiffeaux foupçonnés d'être infectés de pefte, mais encore pour ceux qui arrivoient d'Egypte & des autres échelles de l'Archipel, où la pefte eft une maladie fréquente. L'équipage & la cargaifon des vaiffeaux, venant d'Alexandrie & des ports du Levant, étoient pour un temps déterminé foumis à certains réglemens, & féparés avec une vigilance rigoureufe de toute communication avec les habitans du port, où ils arrivoient. Toutes les Nations commerçantes de l'Europe ont imité l'exemple de Venife, en employant les mêmes précautions; fans lefquelles, elles feroient obligées, pour fe garantir de la pefte, d'abandonner le commerce du Levant.

Au feizième & au dix-feptième fiècles, la pefte exerça, à différens intervalles, fes ravages dans prefque toutes les contrées de l'Europe. Des expériences funeftes nous ont appris à nous mettre en garde contre ce fléau, à empêcher avec toutes les précautions poffibles, qu'il n'entre dans aucun port de mer, & à en étouffer les premières étincelles cachées avant qu'elles fe convertiffent en flammes. Il y a cent-quatorze ans depuis la dernière pefte qui ravagea Londres. Dans tous les ports de la Méditerranée on eft à préfent fort exact à obferver tous les réglemens qui tendent à en

éloigner cette horrible maladie. La France par une ſage précaution, n'a accordé qu'à Marſeille la liberté excluſive du commerce du Levant.

On eſt étonné de l'opinion de quelque Médecins François & Anglois de ce ſiècle, qui ont ſoutenu que la peſte de Marſeille de 1720, n'avoit point été une maladie contagieuſe. *Méad* & *Aſtruc* ſe ſont donné beaucoup de peine pour combattre une doctrine ſi téméraire & ſi pernicieuſe. Les auteurs de cette hypothèſe ſemblent avoir été des pédans, qui au riſque de la vie de milliers d'hommes s'obſtinoient à défendre une théorie ſi dangereuſe, & s'ils ne méritoient pas les galères, ils devroient au moins être enfermés dans les petites-maiſons.

Autrefois la police & les réglemens concernant la peſte étoient imparfaits, & tendoient plutôt à propager l'infection, quand une fois elle ſe manifeſtoit parmi les habitans de quelque ville. Les perſonnes ſaines & malades de toute une famille infectée de la peſte étoient ſans diſtinction incarcérées dans leur maiſon; ſur la porte de laquelle on traçoit une croix rouge, avec cette épigraphe déſeſpérante: *Dieu ait pitié de nous!* Perſonne ne pouvoit en ſortir, & il n'étoit permis à perſonne d'y entrer qu'aux Médecins, aux Garde-malades, ou aux perſonnes autoriſées par le gouvernement. Les portes de cette priſon do-

meſtique étoient gardées juſqu'à ce que tous les enfermés y euſſent perdu la vie ou recouvré la ſanté. Par cette police inhumaine la contagion ſe répendoit de plus en plus, & devenoit plus funeſte. La famille où ſe déclaroit l'infection, avoit le plus grand intérêt de cacher ſa ſituation auſſi long-temps qu'elle le pouvoit, parce qu'elle ſavoit d'avance qu'elle étoit toute dévouée à la deſtruction. Pluſieurs de ceux qui n'étoient pas encore tombés malades s'échappoient de leurs maiſons malgré la vigilance des gardes, pour ſe ſouſtraire au ſpectacle affligeant de la mort de leurs parens, & répandoient ainſi l'infection par toute la ville.

Il exiſte aujourd'hui des règlemens plus ſages & plus humains, pour les cas où la peſte viendroit à franchir les limites d'un Lazaret. Dans ces cas, ainſi que dans les incendies, il eſt de la plus grande importance qu'on ſe hâte d'en donner l'alarme. Les malades, à moins que le nombre n'en ſoit trop grand, doivent ſur-le-champ être renfermés dans une ou pluſieurs maiſons ſéparées; il faut brûler les habits, les hardes & tous les meubles compoſés d'une matière poreuſe, tuer ou du moins ſéqueſtrer tous les animaux domeſtiques, & quelquefois même abattre & détruire la maiſon infectée. Il faut enſuite empêcher par des gardes & par des lignes de

ſéparation que les malades n'ayent la moindre communication avec les ſains ſoit perſonnellement, ſoit par quelque autre moyen de contact. On ſait bien aujourd'hui que la contagion ne ſe communique par l'air qu'à une très-petite diſtance. Quant aux perſonnes de la famille infectée, qui ſont ſaines en apparence, il faut également après avoir brûlé leurs habits, les tenir enfermées dans une habitation ſéparée, & leur faire faire une quarantaine de pluſieurs ſemaines. Les malades convaleſcens doivent être conduits dans d'autres maiſons; & les mêmes précautions ſeront priſes pour qu'ils y reſtent pendant pluſieurs ſemaines ſéparés d'avec les ſains. Si cependant, faute de l'avoir découverte de bonne-heure, la maladie venoit à ſe répandre ſur un nombre conſidérable d'individus, dans cette malheureuſe extrémité, il faut de toute néceſſité laiſſer les malades dans leurs propres maiſons, & en faire ſortir ſur-le-champ les perſonnes ſaines, pour les ſoumettre à une quarantaine régulière loin de leurs parens ou amis infectés. A l'aide de cette police humaine & ſage, il eſt rare que la peſte faſſe aujourd'hui des progrès conſidérables; & on ne la redoute plus comme un déluge univerſel, ou comme le jour du jugement.

Je vais indiquer les reſſources, dans leſquelles on peut puiſer quelques notions ſur la nature de

ce fléau du genre humain, & sur le moyen de se garantir de la contagion pestilentielle. On trouve quelques relations confuses des pestes anciennes dans *Hippocrate*, *Thucydide* & *Galien*. *Procope* & *Eragrius* ont décrit la grande peste arrivée au sixième siècle. *Gui de Chauliac* (1) a décrit celle du quatorzième siècle; & *Diemerbroeck* celle qui avoit ravagé la ville de Niemègue pendant les années 1636 & 1638. La peste qui désola Londres en 1665 a été rapportée par plusieurs journaux & papiers publics. *R. Brookes* a donné l'histoire des pestes les plus remarquables arrivées dans l'espace de trois cents ans qui avoient precédé l'époque de 1721. *R. Bradley* publia aussi (en 1721) un recueil de diverses histoires de pestes. *Chicoineau* fit une collection de tous les traités ou mémoires qui avoient été publiés sur la peste de Marseille en 1720. La Gazette de Londres contient un court récit de celle qui désola Messine en 1744. S'il l'on ajoute à ces Auteurs *Kanoldus* & *Mead*, & les nouveaux réglemens concernant la quarantaine & particulièrement celle qu'on doit faire dans les ports de la Méditerranée, on aura suffisamment de quoi s'instruire sur cette matière (2).

---

(1) Voyez page 200. 201. & not.

(2) Quant aux descriptions plus recentes de la peste ainsi que de la Méthode de la traiter, il faut consulter les écrits

On connoît aujourd'hui beaucoup mieux qu'on ne connoissoit autrefois la nature des miasmes contagieux & des effluves des marais, la distance à laquelle ils peuvent s'étendre, & les causes qui les engendrent. Les Anciens paroissent n'avoir eu que des notions très-superficielles de la nature subtile & de l'origine de ces deux sources de mortalité. Du temps même de *Bacon de Vérulam*, on attribuoit la fièvre des prisons à des enchantemens & à des sortilèges.

Ces connoissances ouvrent un nouveau champ pour la Pathologie, & expliquent ce que les dissections anatomiques n'ont pu éclaircir. C'est principalement des effluves des marais que dépendent les fièvres intermittentes, rémittentes, & dyssentériques, les rémittentes automnales de l'Europe, & les rémittentes épidémiques qu'on observe entre les Tropiques pendant la saison des pluies. Les miasmes contagieux, produits par un

---

de Russel, de Lange, de Samoïlowitz, de Mertens &c. On peut encore regarder comme maladies singulières, & appartenantes à certains climats, certaines affections exanthématiques, plus ou moins longues & dangereuses : telles sont le *Bouton d'Alep* décrit par plusieurs Voyageurs & Médecins ; le *Mal della rosa* endémique aux Asturies, & dont nous avons une description par Thiery dans le *Journ. de Médec.* vol. 2. p. 337, & le *Pélagra*, maladie cutanée particulière aux paysans du Milanois, pour laquelle on peut consulter Toaldo, *Essai Météorolog.* pag. 20, & *comment. de reb. in Scient. Natur. & Medic. gestis*, vol 31. pag. 553.

air impur & renfermé, & par les émanations excrémentitielles de la peau & de l'haleine du corps humain, donnent lieu aux fièvres des prisons, des hôpitaux, aux fièvres malignes, & à plusieurs fièvres lentes nerveuses plus ou moins virulentes.

Fracastor & *Morton* avoient répandu quelques traits de lumières sur ces matières; mais c'est aux travaux de *Lancisi*, de *Pringle* & de *Lind* qu'on est redevable en grande partie des découvertes intéressantes sur cette partie.

Lancisi publia en Italie un traité sous le titre de *noxiis paludum effluviis*. *Pringle* a écrit sur les principales maladies qui infestent les armées, sur les fièvres intermittentes, les fièvres rémittentes & les dyssenteries, sur les fièvres contagieuses qui naissent dans les hôpitaux trop pleins de malades, & parmi les équipages des vaisseaux en mer. *Lind* s'est occupé des fièvres épidémiques & des dyssenteries familières aux climats entre les Tropiques & aux pays chauds, & des moyens de conserver la santé des marins & des soldats envoyés a ces régions insalubres; des fièvres épidémiques, qui attaquent les hôpitaux & les navires, ainsi que des moyens de s'en garantir & de détruire ce poison subtil. Son *Traité du Scorbut* est un abrégé de presque toutes les observations médicales faites sur cette Maladie.

Pour les maladies les plus fréquentes & les plus dangereuſes parmi les armées de terre & de mer pendant la guerre, on ne peut trouver de meilleurs guides que *Pringle*, *Lind* & *Monro*. Les Anciens n'ont connu ni la Médecine militaire, ni les avantages des hôpitaux militaires. *Céſar*, *Polybe*, *Végece*, & tous les anciens Ecrivains ſoit militaires, ſoit Médecins ne nous ont preſque laiſſé que des conjectures à faire ſur ce ſujet.

Dans le dernier ſiècle, *Coberus*, *Portius*, & *Mindererus* publièrent quelques obſervations judicieuſes ſur les maladies des armées (*de Medicina Caſtrenſi*). Dans celui-ci, outre *Pringle*, *Lind* & *Modro* que je viens de nommer, nous avons ſur cette matière *Alberti*, *Brocklesby*, *Macbride*, *Mézerey*, *Rouppe*, &c. Les réglemens des hôpitaux militaires de France décrits par *Chenevière*, ſous le titre, de *Détails militaires* méritent auſſi d'être lùs.

Sutton, contemporain de *Mead*, a inventé une méthode auſſi ſimple qu'ingénieuſe, décrite dans les ouvrages de ce dernier, pour éventer l'air corrompu & fétide de la cale des vaiſſeaux. Ce n'eſt qu'un appareil de tuyaux diſpoſés de manière qu'il communique par ſes deux extrémités avec le fond-de-cale & le foyer de la cuiſine. Par ce moyen on établit un courrant qui renouvelle ſans

ceſſe l'air infect du vaiſſeaux. Les différens *ventilateurs* ſont encore une invention des Modernes, deſtinés à purifier l'air des priſons, des vaiſſeaux, & des hôpitaux.

Bacon de Vérulam, ainſi que je l'ai déjà obſervé, avoit découvert qu'on pouvoit deſſaler l'eau de la mer par la diſtillation, & conſerver pendant long-temps dans leur fraîcheur les végétaux & les fruits, ſi on les enfermoit dans des bouteilles ou dans des jarres bien bouchées. Il n'y a pas long-temps que les Docteurs *Irvin* & *Lind* ont à-peu-près à la même époque trouvé le moyen de rendre la première découverte très-utile aux marins. Il conſiſte à adapter un tuyau en ſpirale ou en ſerpentin à une marmite, à laquelle on ajoute un réfrigérant comme dans le procédé ordinaire de la diſtillation, de manière qu'on épargne en même-temps le bois en profitant de celui qu'on emploie pour préparer les alimens deſtinés à l'équipage.

Le Docteur *Nooth* a depuis peu publié une nouvelle manière d'empêcher que l'eau douce des vaiſſeaux en mer ne ſe corrompe pendant les longs trajets. Il conſeille d'ajouter à chaque tonneau une petite quantité de chaux-vive, & d'y introduire enſuite de l'air fixe à l'aide d'un appareil particulier, pour précipiter la chaux, avant de faire uſage de l'eau. Le temps ſeul pourra nous

mettre en état de juger de l'utilité de cette méthode.

Ayant ainſi découvert les moyens, de prémunir les équipages pendant les longs voyages, de la ſoif, comme de les préſerver du ſcorbut à l'aide des végétaux fraix & de la bière, il ſeroit très-poſſible (dit le Docteur *Lind*) de les garantir auſſi de la famine, à laquelle ils pourroient ſe trouver expoſés dans les cas d'incendie, de naufrage, d'un long calme, ou ſi les proviſions du vaiſſeau venoient à ſe corrompre. Une once de *tablettes de bouillon* contient l'eſſence de trois quarts de livre de bœuf; & une cuillère à café de *ſalep* peut épaiſſir une pinte d'eau & lui donner la conſiſtance d'une gelée. Un homme peut aiſément porter ſur lui pour pluſieurs mois de proviſions de cette eſpèce. Les moyens que le célèbre Navigateur, Capitaine *Cook*, a employés dans ſon voyage autour du Monde, pour conſerver la ſanté de ſon équipage, méritent l'attention des Officiers de Marine & des Médecins. Comme il y a aujourd'hui une quantité conſidérable de perſonnes, qui vivent ſur mer, les recherches ſur les maladies propres a cet élément, ſont devenues extrêmement intéreſſantes; ſurtout pour les Nations maritimes & commerçantes.

Une révolution totale s'eſt opérée dans le traitement

tement des fièvres intermittentes, rémittentes, malignes & nerveuſes. La manière dont nous les traitons aujourd'hui diffère conſidérablement de celle des Anciens, & même de celle des Médecins du ſeizième ſiècle. Nos remédes généraux ſont les autimoniaux & le quinquina. Nous tâchons d'abord d'obtenir une intermiſſion ou rémiſſion de la fièvre, à l'aide du tartre émétique, du vin d'antimoine, ou de la poudre de Jâmes, pour pouvoir auſſi-tôt adminiſtrer pendant cet intervalle le quinquina en ſubſtance ou en décoction. Il exiſte en effet entre les Tropiques des fièvres rémittentes dont la marche eſt ſi violente & ſi précipitée, qu'après l'émétique il n'y a pas un moment à perdre pour adminiſtrer le quinquina. Dans les cas où la fièvre eſt compliquée avec une inflammation locale interne, on ſaigne : mais cela dépend de différentes circonſtances que je ne peux expoſer ici en détail; il faut conſulter *Pringle* & *Lind*, qui ſont les meilleurs guides ſur cette matière. Quant aux fièvres malignes & aux fièvres lentes nerveuſes, on applique ſouvent les véſicatoires avec un très-grand ſuccès. Dans le traitement de la dyſſenterie, nous employons avec plus de confiance au commencement les doux purgatifs, dans la vue d'expulſer la cauſe morbifique, ſans négliger de favoriſer en même-temps la tranſpiration cutanée.

Nous poſſédons aujourd'hui les moyens de détruire l'infection des priſons, des vaiſſeaux, des hôpitaux, & même celle de la petite vérole, concentrée dans des hardes ou des matières poreuſes : à l'aide du feu & de la fumée, ou de la chaleur d'un four continuée pendant quelques heures, on parvient à anéantir tous ces miaſmes ; ce qui eſt encore une découverte très-importante.

La corruption de l'air atmoſphérique, qu'on reſpire dans les grandes, villes eſt encore une terrible ſource de mortalité, particulièrement pour les enfans. On ne peut acquérir des connoiſſances ſur ce ſujet que par le moyen des *Tables de mortalité.* Avant notre ſiècle, ces Tables étoient extrêmement imparfaites & mal compoſées. On trouve dans l'Ecriture la généalogie avec les époques de la naiſſance & de la mort des deſcendans d'*Adam* juſqu'à *Noé.* Quelques chapitres de la Genèſe ne ſont que de vrais regiſtres de naiſſances ou de morts. *Moyſe* & ſes Succeſſeurs ont paſſé en revue & nombré à différentes époques les Iſraélites ; & l'on trouve dans l'Hiſtoire des Juifs quelques maladies peſtilentielles, où le nombre des victimes eſt marqué. On a également conſervé chez différentes Nations civiliſées la généalogie & la ſucceſſion des Rois & d'autres perſonnes illuſtres ; mais les regiſtres annuels des

naiſſances, des maladies & des morts ſont une invention moderne, inconnue aux Anciens.

Ces regiſtres étoient établis dans le continent de l'Europe cinquante ou cent ans avant qu'ils fuſſent introduits en Angleterre. Ce ne fut qu'en 1538, que le Roi d'Angleterre avec l'Aſſemblée du Clergé ordonna aux vicaires & aux curés de tenir chacun dans ſa paroîſſe un regiſtre exact de mariages, de baptêmes & d'enterremens. Mais cet ordre ne fut exécuté qu'avec beaucoup de négligence juſqu'à l'an 1559, ſous le règne d'*Eliſabeth*, époque, où il fut ordonné que les regiſtres fuſſent tenus à l'avenir ſur du parchemin, pour empêcher qu'ils ne fuſſent détruits par l'humidité des Egliſes. Il parroît que dans le commencement ils n'étoient deſtinés tant en Angleterre qu'en Allemagne qu'à prouver la naiſſance & la mort des perſonnes privées, afin de ſervir de documens pour les ſucceſſions & pour les héritages.

On ne trouve des Tables de mortalité à Londres qu'en 1592, qui fut une année de peſte; mais on les diſcontinua juſqu'à 1603, autre année de peſte, où on les reprit pour y noter ſeulement ceux qui étoient morts de ce fléau. En 1629 on ajouta à ces Tables la ſpécification des maladies, les morts par accident, & la différence du ſexe. Les différens âges n'y furent ſpécifiés qu'en 1728,

& pas plutôt. La première diſtinction des morts par maladie d'avec celles arrivées par accident n'avoit pour but que de s'aſſurer du nombre de ceux que la peſte enlevoit, & de découvrir les meurtres cachés. On trouve aujourd'hui à Vienne, à Berlin, & dans d'autres villes du continent & de l'Angleteree, de pareilles Tables à-peu-près ſemblables à celles de Londres.

Ces tables forment une grande époque pour les Politiques, les Philoſophes & les Médecins. Elles ſont en partie devenues des règles pour l'Arithmétique politique ; mais malheureuſement pour ceux qui s'occupent de cette ſcience ainſi que pour les Médecins, elles ſont encore trop inexactes & trop imparfaites dans toute l'Europe. A Londres, ces eſpèces de regiſtres ſont confiés à de vieilles femmes, connues dans leurs diſtricts reſpectifs ſous le nom de *Viſiteuſes de Paroiſſe* (*parish ſearchers*). Elles enregiſtrent les maladies & les morts, & ne connoiſſent d'autre but dans leur charge que celui de prévenir les meurtres & les enterremens clandeſtins. D'après la loi, une perſonne morte à Londres ne peut être enterrée qu'elle ne ſoit au préalable examinée par elles. Les Viſiteuſes ſont informées de la mort d'une perſonne, par une invitation formelle, ou par une cloche qui leur ſert d'avertiſſement pour aller conſulter les regiſtres qu'on tient dans chaque Egliſe, pour voir d'où vient la demande

d'ouvrir une foſſe. Alors les deux Matrones, dont l'induſtrie eſt ſtimulée par un petit droit qu'elles reçoivent pour chaque corps, ſe rendent dans la maiſon du mort; elles examinent s'il n'exiſte aucune marque de violence ſur le cadavre, pour en faire la declaration d'après le ſerment ſolemnel qu'elles ont prété, & s'informent en même-temps, mais d'une manière inexacte, des parens, du nom & de l'eſpèce de maladie, en y ajoutant l'âge & le ſexe de la perſonne défunte. Ces rapports joints aux enregiſtremens de baptêmes, auxquels les Viſiteuſes n'ont aucune part, ſont déposés chez les Clercs de chaque Egliſe paroîſſiale; & les Clercs les portent (mais ſeulement les baptêmes & les enterremens de leurs cimetières reſpectifs) une fois par ſemaine à un dépôt général dans la Cité. Le lendemain on imprime & on publie une liſte composée de tous ces rapports partiels; & au bout de l'année on fond toutes les liſtes hebdomadaires dans un regiſtre général annuel, dans lequel il manque pluſieurs milliers de naiſſances & de morts arrivées dans le courant de l'année.

Des Tables faites avec plus d'étendue & d'exactitude, feroient un fond inépuiſable de connoiſſances importantes pour les Politiques, les Médecins, les Philoſophes, & les calculateurs des annuités. Elles feroient connoître alors le

nombre des habitans mâles & femelles de chaque âge exiſtant actuellement dans une ville, dans une province ou dans un royaume; le nombre des gens mariés, des célibataires, des veufs, des veuves, des femmes enceintes; la liſte annuelle des mariages, des naiſſances & des morts arrivées par maladie ou par accident; la probabilité de vie & de mort pour chaque âge ou période de la vie; les maladies les plus fatales à une Nation, celles qui ſont les plus familières à chaque partie de l'année, & les ſaiſons les plus mal-ſaines; les effets du régime, des alimens & de la boiſſon, ainſi que des médicamens uſités; le plus ou moins de ſalubrité d'une ville ou d'une campagne par rapport aux différentes expoſitions, & les effets qui en réſultent pour les différens âges. A l'aide de pareilles Tables, nous pourrions calculer avec aſſez d'exactitude les ravages comparatifs de la mort, le plus ou moins de force des différentes maladies, & les cauſes qui les font naitre. Libres de tout préjugé, & ſans aucune déférence pour les opinions des autres, nous pourrions faire des prognoſtiques ſuſceptibles d'une démonſtration mathématique. Dans preſque tous les livres de Médecine, on voit confondre les maladies les plus funeſtes avec celles qui ne le ſont guère, comme un Hiſtorien ignare confondroit les dévaſtations d'un cruel Tyran ou

d'un Conquérant, avec les vols insignifians d'un petit brigand. Tous les Ecrivains systématiques de Médecine n'ont point fait attention aux Tables de mortalité; & ils nous laissent dans l'ignorance des maladies, qui ravagent de temps-en-temps notre globe. Cette science fourniroit, à mon avis, des matériaux plus essentiels aux édifices de la Physiologie, de la Pathologie, & de la Pratique de Médecine, que toutes ces recherches inutiles concernant les élémens primitifs, & ces analyses forcées des fluides & des solides opérées par des procédés Chymiques. Ces Tables présenteroient un précis des loix générales de la Nature relatives à la propagation & à la mortalité, en faisant connoître pour chaque année le nombre des personnes moissonnées par la mort.

Plusieurs Philosophes & Mathématiciens célèbres ont publié des calculs relatifs à la propagation, à la mortalité, au nombre & à l'âge respectif &c. de l'espèce humaine, fondés sur un grand nombre de registres & d'observations faites dans différentes parties de l'Europe. *Graunt* (1)

(1) La première Edition de l'ouvrage de Jo. Graunt, fabriquant de draps, parut à Londres en 1662, *in*4°., sous le titre de *Natural and Political observations made upon the bills of mortality*.

écrivit le premier, un peu après le milieu du dix-ſeptième ſiècle, ſur les Tables de mortalité de Londres, & fut ſuivi bientôt après par *Petty* & *Davenant*. Le ſiècle où nous ſommes, a vu paroître divers excellens traités ſur le même ſujet. Les plus célèbres ſont : le *Traité des annuités* du Docteur *Halley* ; celui de *Moivre* ſur la même matière ; les *Calculs* de *Suſmilch ;* les *Exercices choiſis* de *Simpſon ;* quelques *Eſſais* inſérés dans les *Tranſactions philoſophiques ;* les *Obſervations ſur différentes Tables de mortalité* de *Short ;* l'*Eſſai ſur les annuités & les reverſions* du Docteur *Price ;* & la *Collection des Tables de Londres juſqu'à l'an* 1759 de *Birch* (1). Dans mes *Obſervations Médico-politiques*, j'ai réduit les naiſſances, & les morts par maladie ou par accident, arrivées pendant l'eſpace des dernières 105 années à Londres, à un petit nombre de Tables, en y ajoutant un long commentaire ſur chaque maladie ou accident. J'y ai également inſéré pluſieurs liſtes curieuſes d'hôpitaux afin de montrer les défauts des Tables ordinaires. J'ai préſenté, ſi je ne me trompe, dans ces obſervations un plan aiſé & praticable, qu'on peut adopter ſans aucune dépenſe additionelle, pour

(1) Il faut encore ajouter à ceux qui ont travaillé ſur cette matière, de Parcieux, Dupré de Saint-Maur, Kerſboom & Wargentin.

rédiger les Tables des naiſſances & des morts de Londres & de toutes les autres villes, de manière qu'on puiſſe en déduire des réſultats de la plus grande importance pour les Politiques, pour les Médecins, & pour l'eſpèce humaine en général.

Une autre découverte extrêmement utile exige notre attention & notre reconnoiſſance. *Rhazès*, *Avicenne*, ni aucun des Médecins Arabes du neuvième & du dixième ſiècles, n'ont fait la moindre mention de l'*inoculation*. La première inſtruction qu'on eut en Angleterre ſur l'utilité de cette opération, ſe trouve dans une lettre, adreſſée en 1713 de Conſtantinople, au *Docteur Woodward*, par *Emanuel Timoni*, Médecin Grec. Dans une autre lettre adreſſée à la Société *Royale* de Londres en 1715, *Timoni* dit qu'il y avoit quarante ans à cette époque que l'inoculation étoit introduite en Turquie, & qu'on l'y avoit priſe des peuples de la Circaſſie & de la Géorgie, deux provinces qui bordent la mer Caſpienne, & où l'inoculation étoit en uſage depuis un temps immémorial. On trouve la relation de la manière dont on la pratique en Circaſſie dans les Voyages de la Circaſſie de *La Motraye* en 1712. Celle que *Pylarini* publia ſur l'inoculation pratiquée à Conſtantinople, où il réſidoit alors, fut imprimée à Veniſe en 1715; époque où on ino-

cula plusieurs milliers d'enfans dans la Capitale de l'Empire Ottoman. Les Turcs cependant par un attachement au dogme de la fatalité, qui leur défend de fuir même la peste, rejettèrent l'inoculation ; il n'y eut que les Grecs, les Arméniens & les Juifs qui l'adoptèrent. On l'avoit beaucoup plutôt connue & pratiquée en Grèce & dans l'Isle de Candie. Elle fut portée ensuite dans différentes provinces de l'Afrique Tributaires de la Turquie, vraisemblablement par les armées Turques.

Outre l'avantage de conserver la vie par le moyen de l'inoculation, les Circassiens & les Géorgiens ont eu encore un motif d'avarice pour adopter cette pratique. Ils la regardent comme un mo en de conserver la beauté de leurs filles, afin de les vendre à des prix considérables aux Turcs & aux Persans. Leur manière d'inoculer consiste à introduire dans le corps la matière variolique, moyennant de petites égratignures, qu'on y fait dans différens endroits par une aiguille trempée dans une pustule mûre, ou dans une écale de noix remplie de pus. Plusieurs femmes Grecques exerçoient la fonction d'inoculatrices à Constantinople, à-peu-près de la même manière : elles faisoient quatre ou cinq piqûres sur différens endroits des extrémités du corps qu'elles couvroient ensuite d'un emplâtre; au bout de sept

ou huit jours, une petite fièvre ſe déclaroit, ſuivie d'une éruption de puſtules, mais à laquelle il ne ſuccédoit preſque jamais une fièvre ſecondaire, ni aucun de ces ſymptômes violens, qui ſont ſi funeſtes dans la petite-vérole naturelle à l'époque de la *maturation*. Il leur étoit auſſi indifférent que la matiére variolique fut priſe d'une petite-vérole naturelle ou artificielle.

En 1717, Madame *M. W. Montague*, Auteur des Lettres élégantes que tout le monde connoît, & femme de l'Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, y fit inoculer ſon fils par *Maitland*, Chirurgien Anglois. En 1721, ce même Chirurgien & le Docteur *Mead* en firent l'expérience à Londres ſur ſept criminels, qui obtinrent leur grace par ce moyen. En 1722, Madame *Montague* à ſon retour en Angleterre, fit inoculer ſa fille par une légère inciſion ſur chaque bras; & cette méthode ſimple fut déjà un progrès fait dans cet art. Quelques mois après l'inoculation de Mademoiſelle *Montague*, on inocula quelques perſonnes de la famille Royale; & on porta dans la même année cette pratique à Boſton dans l'Amérique Septentrionale.

L'inoculation eut dans ſon origine des préjugés très-forts à combattre. Pluſieurs Médecins & Théologiens déclamèrent contre elle; on fit mille objections contre cette nouvelle découverte;

on inventa & on publia mille contes pour la décréditer. Le Docteur *Jurin*, Patron zélé de l'inoculation, inféra plusieurs Mémoires dans les Transactions philosophiques, tendans à comparer la mortalité de la petite-vérole naturelle avec celle de la petite-vérole inoculée. Un grand nombre d'observations, recueillies de différentes parties d'Angleterre, lui avoit prouvé que la naturelle emportoit un fur cinq ou six; & cette proportion a été constatée par des calculs postérieurs faits d'après des observations plus multipliées. En Turquie, dans les parties septentrionales de l'Europe & en Afrique, la petite-vèrole naturelle est beaucoup plus meurtrière; il y a eu des cas où elle a emporté près de la moitié des malades. La petite-vérole inoculée, au contraire, n'en fit mourir alors qu'un fur cinquante; & parmi ce nombre même il y avoit des enfans tués par des convulsions, & dont la mort fut attribuée à l'inoculation, & quelques personnes âgées ou valétudinaires. Au surplus, on n'en avoit fait encore que trop peu d'expériences pour juger de son succès; la liste dressée par *Jurin* de tous les sujets inoculés à Londres & dans d'autres parties de l'Angleterre depuis 1721 jusqu'à 1727, ne monte qu'à 764 individus.

Depuis cette dernière époque l'inoculation fut découragée en Angleterre & dans l'Amérique

Septentrionale jusqu'à 1730, où elle commença d'y revivre. On bâtit en 1746, dans un fauxbourg de Londres, un petit hôpital de charité, destiné à l'inoculation.

En 1723, quelques Médecins patriotes de France, firent des efforts inutiles pour introduire l'inoculation dans ce Royaume; & depuis 1724 jusqu'à 1752, il n'en est pas question dans les écrits des Médecins de cette Nation. Pendant tout ce long intervalle elle fut absolument oubliée en France, jusqu'à ce que les expériences & les écrits multipliés des Anglois sur ce sujet y donnèrent l'éveil, & que leur pratique fut proposée comme un modèle à suivre. La liste que dressa *P. C. de la Condamine*, célèbre défenseur de l'inoculation en France, ne comprend que deux cents individus inoculés par-tout ce Royaume pendant les quatre premières années depuis que cette opération y fut introduite en 1754.

L'inoculation fut adoptée en Hollande, en 1748, en Italie en 1754, & un an après en Danemarck & en Suède. La Somme totale des personnes inoculées dans ce dernier Royaume pendant les premiers neuf ans ne monte qu'à mille-deux-cents.

Les nombreux registres qu'on peut se procurer aujourd'hui concernant les bons & les mauvais succès de l'inoculation, nous autorisent à tirer

les conclufions fuivantes : Que quoique d'après les calculs de *Jurin* il mourut un fur cinquante fujets inoculés, & un fur cent d'après ceux de *Mead*, il paroît d'après des rapports poftérieurs, conftatés par des Inoculateurs & par des Médecins, qu'à préfent il n'en meurt qu'un fur cinq cents (j'ai prouvé ce dernier calcul, dans mes *Obfervations Médico-politiques* par des autorités inconteftables); qu'indépendamment des horribles ravages que fait la petite-vérole naturelle, un grand nombre de ceux qui furvivent à cette maladie, font défigurés, que d'autres ont la poitrine attaquée & finiffent par périr phthifiques, & que plufieurs perdent la vue, au lieu que la petite-vérole inoculée n'entraîne aucun de ces mauvais fymptômes,

Malgré l'avantage incomparable que l'inoculation a de conferver l'efpèce humaine comme par miracle, elle a été pendant long-temps pourfuivie par les longues habitudes, & par les préjugés de l'ignorance & de la fuperftition; elle a par-tout rencontré une foule d'oppofans, qui ont fini tôt ou tard par la décréditer. Encore aujourd'hui elle eft bien loin d'être encouragée comme elle le mérite; & j'ai déjà prouvé dans un écrit antérieur, qu'à Londres même, ainfi que dans d'autres parties de l'Angleterre, l'inoculation eft encore dans fon enfance.

Les Inoculateurs ne s'accordent point ſur la manière d'introduire la matière variolique dans le corps humain. Les Bramines de l'Inde & pluſieurs Opérateurs de l'Europe, font à l'aide d'une lancette, une ſimple inciſion de la longueur d'un quart de pouce. D'autres font deux petites inciſions, une ſur chaque bras au-deſſus du coude, dans le deſſein de prévenir tout mauvais ſuccès poſſible. Quant à la matiére variolique, les uns mettent ſur la plaie du coton ou du fil de ſoie imprégné du pus d'une puſtule mûre, & couvrent le tout par un bandage ou un emplâtre agglutinatif, qu'on ôte après quelques heures; d'autres au contraire trempent la pointe de la lancette ou d'une aiguille dans une puſtule mûre, & font ainſi une ou deux piqûres ſur chaque bras, ſans employer d'emplâtre ou de bandage. Dans tous les cas il n'eſt point néceſſaire de percer la peau au-delà de l'épiderme. J'ait fait cette opération à des enfans pendant qu'ils dormoient ou qu'ils étoient éveillés, ſans que jamais ils ſe plaigniſſent d'aucune douleur.

Les Bramines de l'Inde n'emploient que du pus de l'année précédente, ayant ſoin de le prendre toujours d'une petite-vérole inoculée; mais nos Inoculateurs préfèrent en général le pus frais, qu'ils prennent indifféremment des puſtules artificielles ou naturelles. Quelques-uns conſeillent de préparer les ſujets qu'on doit ino-

culer par la dière, les purgatifs, & d'autres remèdes; on peut les dispenser, & sur-tout les enfans, de toutes ces manœuvres & cérémonies ridicules. D'autres, avec plus de raison & de bonne foi, n'exigent autre condition, si ce n'est que le sujet soit en bonne santé, & qu'après avoir été inoculé, il observe un régime végétal, il respire un air pur & frais, & qu'il cherche à dissiper son esprit jusqu'à ce que la nature ait achevé son travail. Pour ce qui est de la saison qu'on doit choisir pour inoculer, l'usage veut qu'on évite les extrêmes de chaud & de froid; cependant, si la petite-vérole naturelle venoit à se déclarer dans quelque endroit voisin, il faut se hâter d'inoculer sans avoir égard à la saison.

Ceux qui désirent connoître à fond l'introduction de cette pratique en Angleterre & dans les autres parties de l'Europe, les Ecrivains qui l'ont combattue ou défendue, les différentes méthodes d'inoculer, & enfin tous les détails qui concernent l'inoculation, doivent consulter les Mémoires de *Jurin* que j'ai déjà nommés, l'*Histoire de l'inoculation* de *Kirkpatrick*, & celle de *La Condamine* (1), ainsi que les ouvrages de *Matty*,

(1) Le Chevalier de Chastellux a aussi écrit sur la même matière deux Traités intitulés l'un : *nouveaux éclaircissemens* de

de *Gatti*, de *Gandoger de Foigny*, & mes *Observations Médico-politiques.*

Il n'y a pas long-temps qu'on a voulu donner l'alarme, en représentant l'inoculation générale, faite dans les maisons de Londres & des autres villes, comme une pratique fort dangereuse pour la sureté publique. Cette opinion a été soutenue par plusieurs Ecrivains étrangers, tels que *De Haen*, *Rast*, *Tissot*, & à Londres, par le Baron *Dimsdale* & par quelques Rédacteurs de Journaux de Médecine. Tous ont soutenu du ton le plus tranchant, « que l'inoculation faite dans les » maisons privées des villes étoit propre à ré- » pandre la contagion variolique, & à causer » une petite-vérole naturelle universelle ; qu'elle » étoit par conséquent plus nuisible qu'utile au » bien-être général ; & que le seul moyen d'i- » noculer qu'on pourroit permettre aux artisans » & à la classe inférieure du peuple, ce seroit un » hôpital destiné uniquement à cet objet ». C'est de ce seul arrêt qu'on a voulu faire dépendre le sort de l'inoculation. Si le Baron *Dimsdale* & ses collégues, eussent produit autant de preuves qu'ils ont montré du zèle & de l'obstination pour sou-

---

sur l'inoculation de la Petite-Vérole &c. ; & l'autre : *Réponse à une des principales objections qu'on oppose maintenant aux Partisans de l'Inoculation.*

tenir cette opinion, l'humanité & la politique auroient prononcé la suppression d'une pratique plus nuisible qu'utile à une Nation prise en général. J'ai consacré un chapitre entier de mes *Observations Médico-politiques* à cette grande controverse, qui intéresse également la Médecine & la Politique; & après avoir cherché à réfuter tous les argumens du Baron *Dimsdale* contre l'*inoculation faite dans les maisons privées des artisans & du bas peuple*, j'ai démontré par des preuves mathématiques, qu'un hôpital d'inoculation à Londres, si grand qu'on le suppose, ne pourroit d'après la manière actuelle de conduire ces établissemens, ou même d'après tout autre plan pratiquable, sauver deux cents vies par an; que la petite-vérole attaque annuellement presque autant d'individus, qu'il seroit nécessaire d'inoculer: & que si l'inoculation étoit pratiquée généralement dans les maisons des citoyens, sur les enfans de bas âge, la seule ville de Londres sauveroit annuellement la vie à environ deux mille; toute l'Angleterre & l'Irlande à vingt ou trente mille; & l'Europe entière à trois cent quatre-vingt-dix-mille individus.

Il est temps de parler maintenant des eaux médicamenteuses. Dans les temps modernes, on a découvert un grand nombre de sources d'eaux minérales douées de différentes vertus salutaires;

& on les prescrit aujourd'hui pour divers maladies chroniques. *Hippocrate* n'en parle point, & on ne trouve pas même plusieurs siècles après lui qu'on les ait employées dans la pratique de la Médecine. *Strabon*, *Vitruve*, *Celse*, *Sénèque*, *Pline* & *Galien* parlent de quelques eaux minérales employées à Rome comme remèdes. *Sénèque* attribue à quelques unes d'elles la faculté de fortifier les nerfs, de guérir les ulcères, de convenir aux maladies des poumons & des autres viscères, & dit qu'elles différent autant par leurs vertus que par leur saveur. *Diodore* de Sicile observe que les eaux thermales de Sicile avoient été en usage avant celles d'Italie. Celles d'Allemagne, & de Bourbon en France ont été en vogue pendant plusieurs siècles. Les Sources chaudes de Bath & de Buxton semblent avoir été connues des Romains : elles étoient fréquentées & employées comme bains au seizième siècle; mais on n'en connut l'usage interne que vers la fin du dix-septième.

Les Médecins envoient souvent leurs malades trop tard aux eaux minérales, pour qu'ils puissent en obtenir d'autre effet que celui de mourir loin de leurs domiciles. Bien des personnes ont été redevables à ces eaux d'avoir retardé leur mort, ou d'être délivrées des maladies, qui avoient

été rebelles à toutes les drogues des Apothicaireries.

La ſource la plus chaude en Angleterre eſt celle de Bath ; vient enſuite celle de Buxton. Les eaux de Bath, priſes à la ſource modérément, ont la réputation de remédier à la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins, à l'inappétence, aux mauvaiſes digeſtions, & aux acidités, ſoit que ces déſordres viennent de l'intempérance, ſoit qu'ils dépendent des études & d'un travail obſtiné de l'eſprit, de l'indolence, ou d'autres cauſes quelconques. Elles ſont auſſi renommées pour les dyſſenteries chroniques, la débilité des organes digeſtifs, ou la conſtipation, occaſionnées par des cauſes ſemblables, & pour la vertu qu'elles poſſèdent de reſtaurer les conſtitutions délabrées par un ſéjour dans des climats chauds, ou par des fièvres violentes endémiques à certaines contrées. On les preſcrit également dans les coliques, les maladies bilieuſes, la goutte invétérée & irrégulière, la cachexie, différens déſordres de l'eſtomac chez les femmes, & certains cas de ſtérilité. Les eaux de cette ſource priſes intérieurement, & employées extérieurement en bains de tout le corps, ou en douches & lotions appliquées à la partie affectée, ont guéri des affections paralytiques tant générales que partielles,

des rhumatiſmes chroniques, des ſciatiques, la contraction, la rigidité ou le relâchement des tendons & des articulations, diverſes affections cutanées, les dartres, la lèpre, les ſcrofules, & les ophthalmies ſcrofuleuſes.

La ſource de Briſtol, voiſine de celle de Bath, fut découverte au dix-ſeptième ſiécle. Ses eaux ſont un excellent remède pour la phthiſie-pulmonaire, l'hémoptiſie, & l'hectyſie; on les recommande auſſi pour les hémorragies des reins & des voies urinaires. On les regarde comme un médicament ſpécifique contre le diabétès ou flux exceſſif d'urine accompagné ordinairement d'une émaciation hectique de toute l'habitude du corps. Ces eaux ont encore l'avantage de pouvoir être tranſportées à des diſtances conſidérables, ſans perdre leur limpidité ou leurs vertus.

Les eaux & les bains d'Aix-la-Chapelle, & de pluſieurs endroits de France & d'Italie poſſèdent les mêmes vertus que celles de Bath; & on les adminiſtre avec ſuccès dans les mêmes maladies. La chaleur des deux ſources d'Aix-la-Chapelle eſt à 144 & à 160 degrés du thermomètre de Fahrenheit, & les rend propres à être employées comme bains entiers ou comme bains de vapeurs partiels.

Les bains de vapeurs ſont un remède ancien;

mais on ne les a établis en Angleterre que dans le courant de ce siècle. Dans certaines maladies particulières ils ont rendu des services signalés; mais malheureusement les propriétaires de ces bains se conduisent à la manière d'*Hérodicus*, fameux Empirique de la Grèce, ou des Médecins-Alchimistes, en exaltant trop leurs eaux minérales, & en les recommandant pour toute espèce de maladies, comme une Panacée universelle. Consultez, au contraire les avocats des bains froids, *Floyer* & *Baynard* par exemple; à les en croire il n'y a guère de maladie qu'on ne puisse guérir par l'immersion dans l'eau froide. Tous nos hôpitaux, sans en excepter celui qui est destiné aux fous, devroient être pourvus de bains froids, de bains chauds & de bains de vapeurs. Le haut prix que ces derniers coûtent à Londres, fait qu'ils ne sont presque d'aucune utilité à la masse générale du peuple.

On recommande avec raison les eaux ferrées pour la suppression des régles chez les femmes, la chlorose, les fleurs blanches, la foiblesse des nerfs & des muscles, le relâchement des complexions bouffies, phlegmatiques & indolentes, & l'atonie de l'estomac & & des intestins. Il existe plusieurs sources d'eaux ferrées dans différentes parties de l'Angleterre. Nous en avons aussi, qui possèdent des vertus diurétiques & qu'on

emploie pour le calcul & pour la gravelle; & d'autres qui purgent doucement. Il y en a de ſulfureuſes, renommées pour la cure des maladies cutanées; & d'autres qui ſont douées de différentes qualités médicamenteuſes.

Ceux qui traitèrent des eaux minérales & des bains au ſeizième ſiècle ſont: *C. Geſner*, *Baccius*, *J. Bauhin* & *G. Fallope*. *Boyle*, Auteur du dix-ſeptième ſiècle, eſquiſſa le plan d'une hiſtoire générale des eaux minérales. *F. Hoffmann* eſt un des meilleurs Auteurs que j'aie lus ſur les ſources médicamenteuſes d'Allemagne. On trouve dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, l'analyſe & les vertus de différentes eaux minérales de France. Quant à celles des diverſes eaux d'Angleterre, nous avons *Allen*, *Liſter*, *Short*, *Guidot*, *Olivier*, *Cheyne*, *Charleton*, *Keir*, *Randolph*, &c. *Monro* & *Rutty* ont publié des Abrégés de l'Hiſtoire des eaux minérales les plus célèbres qui exiſtent en différentes parties de l'Europe. *Haller* nous a donné une longue liſte d'Auteurs ſur les ſources médicamenteuſes; & *Groſſen* en a fait une collection, connue ſous le nom de *Bibliotheca Hydrographica*.

Un ouvrage médical, qui comprendroit l'analyſe exacte & les vertus médicinales des eaux les plus renommées de toute l'Europe, ſeroit une production des plus utiles; ces recherches pré

fentent à l'induftrie des Médecins un champ vafte, où ils auront des lauriers à cueillir. A peine trouve-t-on deux Auteurs d'accord fur l'analyfe da la même eau minérale. Celui qui voudroit s'engager dans la revifion des différentes analyfes publiées, doit fcrupuleufement féparer la vérité de la fable, & examiner l'authenticité de tous fes matériaux. Il peut auffi, fans rien rifquer, élaguer une multitude de ces expreffions ampoulées de la théorie, de ces grands mots chymiques, de relations triviales & mille autres fuperfluités de cette efpèce. On pourroit alors qualifier fon travail une *Pharmacopée des plus agréables & des plus puiffans remèdes, que la Nature produit fpontanément pour le bien de l'homme.*

Plufieurs Chymiftes ont effayé d'imiter par l'art les eaux minérales. Au dix-feptième fiècle *Jenning* & *Howarth* obtinrent une patente de *Charles* II, pour compofer des eaux ferrées artificielles. Le Docteur *Prieftley* a donné la manière d'imiter les eaux de Pyrmont, & *Bergmann*, Chymifte Suédois, celle d'imiter les eaux thermales. Il n'eft pas encore décidé, fi ces eaux artificielles poffèdent abfolument les mêmes qualités que les eaux naturelles. Il en eft de ces imitations comme des acides minéraux & végétaux : les Médecins, ayant obfervé, que les citrons & les oranges guériffoient le fcorbut, conclurent

par analogie, que les autres acides devoient produire le même effet, mais après avoir essayé inutilement les acides minéraux & même le vinaigre, ils furent convaincus que les fruits naturels étoient doués d'une certaine vertu *latente*, qu'ils ne pouvoient ni découvrir ni contrefaire. De-même les eaux médicamenteuses paroissent imprégnées d'un esprit subtil, qui s'échappe dans l'analyse chymique, en abandonnant les autres ingrédiens. *Boyle* regardoit comme chose impossible de déterminer *a priori* les vertus médicinales des eaux minérales, & il pensoit que la voie la plus sûre pour parvenir à les connoître, étoit une longue expérience de leur manière d'opérer sur le corps humain.

Je vais à présent faire quelques observations sur les *Systêmes Nosologiques* des Modernes, tels que ceux de *F. B. Sauvages*, de *C. Linné*, de *R. A. Vogel*, de *W. Cullen*, & de *J.-B, M. Sagar.* Ces Ecrivains ont voulu, à l'imitation des Naturalistes & d'après leurs principes, ranger & diviser les maladies en classes, ordres, genres & espèces, en y ajoutant quelques caractères pour les distinguer les uns des autres.

L'ordre & la méthode sont sans contredit nécessaires dans tous les arts & dans toutes les sciences. Sans un arrangement quelconque, cette collection immense de matériaux & d'observations

médicales produiroit bientôt la plus grande confusion. Uu pareil chaos pourroit être comparé à une vaste librairie, où tous les livres seroient entassés les uns sur les autres sans distinction; à un Dictionnaire qui ne seroit point fait dans un ordre alphabétique; ou à un magasin qui renfermeroit des milliers de meubles mis en un monceau & confondus les uns avec les autres: & nous serions obligés pour y chercher les objets dont nous avons besoin, de perdre un temps considérable, que nous aurions pu consacrer plus utilement aux progrès de nos études. Les connoissances trop bornées de la plupart des peuples barbares peuvent aisément être retenues dans la mémoire sans le secours de l'ordre; mais chez les Nations civilisées & éclairées, les objets des sciences & des arts, sont si variés & si multipliés, que la mémoire & la vie de l'homme sont trop courtes pour qu'il puisse se flatter de les embrasser tous. Pour éviter cet inconvénient, on a divisé & subdivisé les sciences & les arts, & particulièrement la Médecine, en différentes branches & rameaux. Néanmoins, il seroit bien malheureux que le nombre seul des maladies fut aussi grand que celui des objets multipliés de la Botanique & de l'Histoire Naturelle, & qu'elles eussent, comme ces derniers, besoin du talent de plusieurs Médecins ingénieux pour

être claſſées de manière à remplir des volumes entiers.

Mais heureuſement les maladies ne ſont pas à beaucoup près auſſi nombreuſes que le régne végétal : s'il en étoit ainſi, l'homme entouré de tant d'ennemis auroit eu beſoin d'un grand nombre de Médecins ; & l'étude de la Médecine, ſur-tout de la partie qui s'occupe des ſignes diagnoſtiques des maladies, ſeroit devenue infiniment compliquée & plus embarraſſante.

Le goût de multiplier les eſpèces des maladies commença avec la renaiſſance des Lettres en Europe, à une époque où la grande vénération qu'on avoit pour *Ariſtote* avoit introduit ce jargon ridicule de fauſſe logique, qui conſiſtoit, à ſubtiliſer ſur-tout, & à employer des termes & des diſtinctions vuides de ſens. *Braſavola* établit deux cent trente-quatre eſpèces & complications différentes de maladies vénériennes, dans un gros volume écrit il y a deux cents ans. *G. Harvey* diviſe également le ſcorbut en une multitude d'eſpèces. *Taylor*, fameux Oculiſte & Empirique, fait deux cent quarante-cinq eſpèces différentes de maladies des yeux. *De Haen* voulant ſe moquer de ſes abſurdes diviſions, a dit, qu'il vouloit auſſi eſſayer d'établir deux cent cinquante eſpéces d'Epilepſie. On peut en dire autant de la manie & de toutes les autres maladies.

Il exiſte pluſieurs maladies, qu'on peut ranger dans la même claſſe ou le même ordre, parce qu'elles ſe reſſemblent par les cauſes, les ſymptômes, le prognoſtique, la cure & d'autres circonſtances. Telles ſont, par exemple, les fièvres intermittentes & rémittentes, les inflammations locales internes, les hydropiſies, les maladies propres aux femmes & aux enfans, certaines maladies chirurgicales, comme les plaies, les fractures, les luxations, les ulcères, &c. Il y a des principes généraux qu'on peut appliquer à toute une claſſe ou à tout un ordre entier : mais il exiſte auſſi des maladies, qu'on ne peut définir d'une manière aſſez préciſe pour qu'on les range ſous un article général; il eſt difficile de leur aſſigner une place, parce qu'elles n'ont aucune connexion avec les autres. Il eſt preſque indifférent qu'on les claſſe ou non, pourvu qu'on puiſſe les diſtinguer par leurs ſymptômes diagnoſtiques & les caractériſer par des ſignes aſſez précis. Rien ne ſeroit ſi facile que de forger des claſſes & des combinaiſons monſtrueuſes de maladies, ſi l'on ne vouloit faire attention qu'à quelque reſſemblance éloignée entre quelques-uns de leurs ſymptômes, à quelque rapport entre leurs ſièges reſpectifs, ou à quelque analogie entre leurs cauſes fondée ſur des notions théoriques & à d'autres circonſtances de cette nature. Auſſi les

Nosologistes ont-ils varié leurs classifications, chacun d'après les idées qu'il s'en étoit formées.

L'objet d'une classification est d'aider la mémoire, & de nous mettre à même d'acquérir des connoissances d'une manière plus aisée & plus expéditive ; en sorte qu'un ordre naturel, accompagné d'un petit nombre de caractères essentiels & faciles à retenir, suffise pour nous faire saisir promptement la nature d'une maladie, & la distinguer de toutes les autres sans nous tromper : c'est d'après ces avantages qu'on doit juger de la bonté d'un Systême Nosologique. S'il étoit possible de distinguer les maladies avec certitude par un simple symptôme, ce seroit un avantage inappréciable, qui serviroit à abréger le travail & la dépense des études médicinales ; mais c'est précisément, si je ne me trompe, un des écueils, contre lesquels plusieurs Nosologistes modernes ont échoué : à force de retrancher en dépit de la Nature les symptômes essentiels, ils ont rendu méconnoissable le genre de chaque maladie; ils l'ont changé en vrai squelette, où l'on ne peut plus distinguer les traits ou les caractères qui le distinguent. D'autres ont distrait l'attention de leurs lecteurs, par une énumération ennuyeuse de signes, dont la plupart sont accidentels, & n'accompagnent pas toujours la maladie. On peut donner la descriptiou exacte d'un arbre, sans

compter toutes ſes branches & toutes ſes feuilles, ou d'une tête, ſans compter tous les cheveux qui la couvrent. Dans certaines maladies fébriles & nerveuſes, il n'y a preſque aucune fonction du corps qui ne ſoit dérangée : mais il n'eſt point du-tout néceſſaire, qu'on répète à tout moment tous les ſymptômes qui réſultent de ce déſordre général ; une pareille deſcription nous expoſeroit à perdre de vue les principaux ſymptômes diagnoſtiques de la maladie. Les Noſologiſtes modernes ſe ſont ſouvent jetés dans les extrêmes, & ils ont plus d'une fois compoſé de pures nomenclatures.

Si dans certaines Noſologies, les caractères des genres ſont trop concis, & pour ainſi dire mutilés, il y en a d'autres qui dans leurs diviſions en claſſes, en ordres, en genres & en eſpèces, ſont trop prolixes, & qui ſurchargent & fatiguent la mémoire par des diſtinctions futiles. On a abuſé, ainſi que de pluſieurs bonnes choſes, de la *méthode*, en s'y attachant d'une manière trop rigoureuſe & pédanteſque. Les Noſologiſtes exceſſivement méthodiques, ont introduit dans les ſciences des raffinemens que le bons ſens déſavoue. Semblables aux Artiſtes, qui croiroient perfectionner une machine en doublant & en triplant ſes reſſorts, ils ont quelquefois morcelé une ſimple maladie, en la diviſant en différentes

espèces, de manière qu'on est embarrassé d'en chercher les fragmens dispersés parmi un grand nombre d'ordres hétérogènes. Leurs classes & leurs ordres, ainsi que le *Strictum* & le *Laxum* des anciens Méthodiques, sont souvent trop forcés & s'écartent trop de la Nature, en embrassant des maladies qui diffèrent essentiellement par leur nature, leurs causes, ainsi que par la méthode du traitement qu'elles exigent; & jusques dans les caractères généraux de plusieurs de leurs classes, on trouve des erreurs essentielles.

Un autre défaut chez la plupart des Nosolologistes, c'est de n'avoir point distingué avec plus de soin les maladies les plus fréquentes & les plus funestes à l'espèce humaine. Il est absurde de se donner la même peine pour caractériser les cors, les verrues & d'autres objets aussi peu importans, que pour décrire les fièvres rémittentes & malignes, la petite-vérole, les phthisies, &c. On devroit aussi décrire & distinguer avec plus d'exactitude les maladies qui se confondent aisément avec d'autres; & il y a certaines maladies dangereuses, dont il faudroit remonter jusqu'à la première source, pour pouvoir les étouffer dans leur berceau. *Boerhaave*, *Hoffmann*, & plusieurs autres Auteurs systématiques des temps modernes, ont consacré une

claſſe ſéparée aux maladies des femmes, & une autre à celles des enfans ; cependant la plupart des Noſologiſtes, en abandonnant l'ordre de la Nature, n'ont point tiré de la foule des autres maladies, le grand nombre de maux qui affligent le ſexe & les enfans, & qui placés ſéparément en deux claſſes au-devant du tableau, auroient été plus ſaillans & plus faciles à diſtinguer. Il ſeroit peut-être auſſi plus utile de marquer dans un ordre chronologique les différens termes ſynonymes, dont les Ecrivains célèbres ſe ſont ſucceſſivement ſervis pour déſigner la même maladie.

Les Noſologiſtes ont encore mal-à-propos augmenté le nombre des termes techniques de la ſcience, qui ne ſervent qu'à embrouiller & à obſcurcir toutes les branches de la Médecine. *Sauvages* à donné à un de ſes ordres le nom d'*Halluciationes*, & *Moroſitates*. Il y a chez *Vogel* des maladies appellées *Allotriophagia*, *Sparganoſis*, *Haematoſis*, *Acatapoſis*, & *Carebaria*. Les Grecs mêmes, s'ils revenoient au monde, ſeroient bien embarraſſés de déchiffrer le ſens & l'étymologie de pareils noms. Si le goût pour les Noſologies, & cette affectation on plutôt cette licence des nouveaux termes continuent encore pendant un ſiècle, il eſt à craindre qu'une aſſemblée de Méthodiques-Noſologiſtes ne forme une nouvelle langue, & une

une nouvelle orthographe médicale, & que tous les anciens livres de Médecine ne deviennent pour nous inintelligibles.

J'obſerverai, pour excuſer la critique que je viens de faire de quelques célèbres Noſologiſtes, que j'ai ſuivi l'exemple des Grammairiens. Ceux-ci penſent qu'il n'y a point de moyen plus efficace & plus expéditif pour enſeigner les principes de la Grammaire, & les règles d'écrire une langue avec clarté, que de mettre ſous les yeux les fautes commiſes par les Auteurs claſſiques de cette langue. La nature de cet Abrégé ne me permet point d'entrer dans de plus grands détails ſur ce ſujet. D'ailleurs, on ſuivra avec infiniment moins de difficulté le petit nombre d'obſervarions que j'ai faites, que ſi je m'amuſois à préſenter pour ainſi dire en miniature les traits généraux d'une claſſe entière d'Ecrivains.

Pour faire connoître les Auteurs diſtingués du dix-huitiéme ſiècle, je vais les ranger dans des articles ſéparés; dans leſquels je n'obſerverai d'autre ordre, que celui qui réſulte d'une reſſemblance quelconque des ſujets qu'ils ont traités. Un article ſera deſtiné aux Œuvres mêlées, ou aux livres écrits ſur divers ſujets.

A. Pitcairn, *Elementa Medicinae;* J. Allen, *Synopſis Univerſae Medicinae Practicae;* Juncker, *conſpectus Therapiae generalis;* F. Home, *Principia Me-*

dicinae ; la *Médecine de Londres ;* G. Fordyce, *Elémens de Pratique ;* W. Cullen, *le même ;* J. Gregory, *le même ;* Vogel, *Praelectiones de cognoscendis & curandis corporis humani affectibus ;* G. W. Wedel, *Pathologia ;* H. D. Gaubius, *Institutiones Pathologicae.*

F. Torti, *Therapeutice specialis ad febres quasdam perniciosas ;* R. Manningham, *sur la fièvre lente* (*de febricula*) ; J. Huxham, sur divers sujets, tels que la *Pleurésie*, la *Péripneumonie*, les *fièvres malignes nerveuses*, la *petite-vérole*, & le *mal de gorge gangréneux ;* J. Fothergill, *sur le mal de gorge gangréneux ;* Helvetius, *de variolis ;* Hillary, sur le même sujet, *sur les maladies des Barbades*, & *sur l'air ;* Rutty, *Histoire de l'air* ; G. Cleghorn, *sur les maladies épidémiques de Minorque ;* J. Roger & M. O'Connel, *sur les fièvres épidémiques de Cork ;* J. Sims, *sur les maladies épidémiques ;* Clarke, *sur les maladies des longs voyages à l'Inde.*

G. Cheyne, *sur la goutte*, & *sur les maladies hypochondriaques & hystériques ;* B. Mandeville, *sur les maladies hypochondriaques & hystériques.* G. Musgrave, W. Cadogan, Williams, & Grant, *sur la goutte ;* N. Robinson, *sur le mal de rate & les vapeurs ;* R. Whytt, *sur les maladies nerveuses & hypochondriaques ;* P. Sachini, *de eruditorum morbis ;* Tissot, *Avis au peuple*, des *maladies des gens du monde*, & *de celles des gens de lettres ;* G. C.

Schellhammer, *de humani animi affectibus, & inde expectandis in corpore bonis malisque;* Battie, *sur la folie;* Senac, *Traité du coeur.*

J. Floyer, *sur l'asthme;* J. Millar, *sur l'asthme & la coqueluche;* R. Blacmore, *sur la consomption;* R. Russel, *de tabe glandulari, seu de usu aquae marinae in morbis gladularum.*

Brouvet, B. Meibomius, G. Amstrong, & *W. Moss,* ont écrit *sur les maladies des enfans* (1).

Le Clerc, S. Coulet, Andry, & *Van-Doeveren, sur les vers des intestins du corps humain.*

Quant aux *maladies vénériennes*, le dix-septième siècle en présente un grand nombre d'Ecrivains, mais fort peu de découvertes essentielles, concernant leur cure. Dans notre siècle, *J. Astruc*, a rassemblé dans deux volumes *in*-4°. les noms de tous les Auteurs qui avoient traité cette matière, & presque toutes les observations essentielles de pratique, relatives aux symptômes & à la cure de ces maladies. On les guérit aujourd'hui sans ces violentes secousses qu'on faisoit autrefois éprouver à la constitution, par la salivation & la sueur copieuses, qui devenoient si funestes à un grand nombre de malades. A

---

(1) Et en dernier lieu Rosenstein & Underwood ont écrit sur les maladies des enfans, l'un en Suédois & l'autre en Anglois : on les a traduits tous les deux en François.

moins que le cas ne soit extrêmement virulent; nous poussons rarement l'usage du mercure au point d'exciter la salivation. Nos remèdes en général sont, les frictions mercurielles, les pilules de mercure crud, celles de calomelas, ou une solution de sublimé corrosif, avec les décoctions de gayac & de salsepareille. Je n'abuserai point de la patience du Lecteur, en lui présentant une longue liste d'Ecrivains sur les maladies vénériennes. Nous en avons un grand nombre de Traités publiés par des Empiriques, dont la plupart, semblables aux insectes de l'été, ne font qu'un bruit passager, & vont bientôt s'ensevelir dans l'oubli qu'ils méritent.

J. La Bruyere écrivit *sur l'incertitude des signes de la mort.* Les Sociétés Philantropiques de Hollande & d'Angleterre ont publié différens Mémoires *sur la manière de ramener à la vie les personnes noyées.* Nous avons un Traité de *W. Cullen* sur le même sujet (1). On est à présent revenu des fausses

(1) La Méthode de rappeller à la vie les Noyés date du dix-septième siècle; le premier ouvrage écrit en Allemand sur cette matière, est de Sebastien Albinus. Voyez *l'Introd. in Histor. Médic. Litter.*, de Blumenbach pag. 307. A la Société d'Amsterdam pour sauver les Noyés, établie en 1767 & à celle de Londres, établie en 1774 sous le nom de *Human Society*, il faut ajouter celle de Paris, fondée en 1772 sous le nom d'*Etablissement en faveur des Noyés.*

idées sur les poumons & l'estomac, qu'on regardoit comme remplis d'eau dans de pareils accidens, ainsi que du rude traitement qu'on faisoit essuyer aux Noyés, en les suspendant la tête en bas. On en a sauvé un nombre considérable par la chaleur, les frictions continuelles, l'insufflation d'air dans les poumons, & la fumée du tabac introduite dans l'anus.

Je rapporterai sous l'article d'Œuvres mêlées; De Haen, *ratio medendi;* C. Letsom, *Mémoires de Médecine;* D. Monro, *sur l'hydropisie;* Young, *sur les effets de l'opium* (1); Nihell, *crises prédites par le pouls* (2); Percival, *Essais de Médecine*; Aitkin, *Idées sur les hôpitaux;* N. Robinson, *sur la pierre & sur la gravelle.* G. Baker, *sur la colique*

(1) Nous avons déjà observé à la note pag. 316, que Trallès a aussi écrit sur l'*Opium*. Leigh a depuis peu publié un petit Traité sur le même sujet. Cette drogue mérite d'autant plus l'attention & les recherches des Praticiens, qu'il semble qu'on peut l'administrer dans plusieurs maladies : on l'a de nos jours employée dans les fièvres intermittentes & dans la vérole.

(2) On ne peut parler de l'ouvrage de Nihell sur le pouls, sans se rappeller Solano de Luque, Médecin Espagnol qui l'a précédé dans cette doctrine, par un ouvrage Espagnol publié en 1737, *in-fol.*, & dont celui de Nihell n'est qu'un abrégé. A ce dernier Auteur succédèrent de Bordeu qui a également traité cette matière dans ses *recherches sur le Pouls par rapport aux Crises*, Strack, connu par divers ouvrages de Pratique ainsi que par

& *sur le poison de plomb ;* Bianchi, *Historia Hepatis ;* Mudge, *Description d'un Inspiratoire pour introduire des vapeurs médicamenteuses dans la bouche & dans les poumons* (1).

Pour la Médecine & la Chirurgie légale, nous avons *F. Fidelis, P. Amman, M. Alberti,* & *J. Bohn* (2).

G. Fuller a écrit *sur l'utilité de l'exercice ;* G.

---

un Traité sur le pouls, & Fouquet, auteur de l'*Essai sur le Pouls*. La Science Sphygmique, négligée par Hippocrate, exposée très en détail par Galien, a été dans ce siècle ressuscitée avec une espèce d'enthousiasme, que le temps & des observations multipliées pourront seuls détruire ou justifier. Les Médecins Chinois sont, à ce qu'on dit, très-minutieux dans l'examen du pouls.

(1) On peut voir dans la *Médecine Domestique* du Docteur Buchan, traduction Françoise, Table des Matières, à l'article *inspiratoire*, la description détaillée de cet instrument, au moyen duquel on peut faire passer dans la gorge, dans la trachée artère & dans les poumons, un air chargé de vapeurs humides ou de particules propres à guérir les différentes affections de ces parties.

(2) Nous avons parlé de Fidelis à la note de la pag. 338. J. Bohn, dont l'Auteur a fait déjà mention à la page 339, mourut en 1718. Ses ouvrages ont été publiés en partie dans le dix-septième & en partie dans le dix-huitième siècle. Welsch que jai déjà placé parmi les Praticiens du dix-septième siècle (à la note page 339), a aussi écrit sur la Médecine Légale. Chr. Got. Buttner a publié différens Traités surla même matière dans le courant de notre siècle. Schlegel a recueilli & publié différens opuscules de Médecine Légale sous le titre *Opuscula ad Medicinam forensem spectantia*, Lips. 1785. 6 vol. *in*-8°.

Cheyne, *sur les moyens de conserver la santé & de prolonger la vie*, &c.; J. Arbuthnot, *sur le régime & sur les alimens*; N. Andry, nous a donné un *Traité des alimens*; J. Armstrong, l'*Art de conserver la santé*; Barry, a écrit *sur les vins* (1); Tissot & D. Buchan, *sur la Médecine Domestique*.

J. Furstenau, a publié un *Traité de desideratis Medicis*; J. Gregory, *sur les devoirs du Médecin*; nous avons aussi un ouvrage intitulé le *Machiavel en Médecine* (2).

---

(1) J'ajoute aux Auteurs diététiques, Neumann, dont j'ai déjà parlé à la note page 316, Lorry, auteur du Traité *sur l'usage des Alimens, pour servir de commentaire aux Livres Diététiques* d'Hippocrate, Richter, connu par ses *Præcepta diætetica*, Plenck par sa *Bromatologia*, & Zuckert par divers Traités Diététiques, qu'il a publiés en Allemand.

(2) L'*Ouvrage de Pénélope*, ou *Machiavel en Médecine*, est un Ecrit Satyrique composé par la Mettrie, & publié en 1748 en 3 vol. *in-12*. Aux Ecrivains praticiens du dix-huitième siècle, on peut encore ajouter Buchner, Carl, Hecquet, patron de la Saignée, & peint par le Sage dans son Gilblas sous le nom du Docteur *Sangrado*. Silva & Andry ont écrit contre Hecquet au sujet de la Saignée. Quesnay est également connu par ses écrits sur la Saignée, mais plus encore par ses écrits politiques, qui lui assignent le premier rang parmi les *Economistes*. Schrœder, qui nous a laissé d'excellentes dissertations Académiques sur différens sujets de pratique, Werlhof, dont j'ai parlé à la note pag. 299. Eller, Ludwig, Quarin, Medicus, Zimmermann, Piquer, Kæmpf, connu par sa nouvelle Méthode de traiter les affections Hypochondriaques, Unzer, Klœkhof, Valcarenghi, Cotunnius, & Sarcone sont

La *Médecine-Vétérinaire* a eu également ses Ecrivains. *Gibson* & *Bartlet* ont écrit *sur les maladies de Chevaux*. Pour celles des Moutons & du gros Bétail, on trrouve différens Auteurs dans la collection de *Haller*, & dans un ouvrage périodique écrit en Italien sous le titre de *Giornale de Litterati* (1).

---

des Ecrivains célèbres du dix-huitième siècle, ainsi que Stoll, que la mort a trop tôt enlevé à la Médecine, & Selle qui honore notre siècle, & qui honorera une grande partie de celui qui va lui succéder, si les vœux de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la Science, sont exaucés. On ne doit pas oublier l'Abbé l'Epée, qui de nos jours a perfectionné au grand avantage de l'humanité malheureuse, un Art déjà connu depuis le dernier siècle : L'ouvrage de J.-C. Amann intitulé, *Méthodus qua qui surdus natus est, loqui discere possit* (Voyez pag. 336), fut publié à Amsterdsm en 1692, *in*-12. D'autres attribuent cette découverte à Wallis. Feyjoò dans ses *Cartas Eruditas*, Tom. III. Madrid 1754 pag. 349, en fait honeur à un Bénédictin Espagnol. Buchner, dont je viens de parler au commencement de cette note, a aussi puplié en Allemand un *Traité sur le moyen de guérir les Sourds*, Hal. 1759.

(1) La Collection de plusieurs Ecrivains Vétérinaires Grecs, faite au dixième siècle par ordre de Constantin Porphyrogenete, Empereur de Constantinople (Voyez Fabricius, *Biblioth. Grec.* Tom. VI. pag. 494. sqq.), fut imprimée à Bâle en 1537, *in*-4°., après la publication de la traduction Latine de ces Auteurs, faite en 1530, par J. Ruellius. Vegece, (auteur du quatrième siècle), profitant des connoissances des Vétérinaires Grecs, composa les quatre livres de sa *Mulomedicina*. Après la renaissance des Lettres, le premier Ecrivain

On pourroit peut-être attribuer à ma négligence ou à mon ignorance, de n'avoir point parlé plus en détail de la *Pathologie* de *Gaubius*; livre qui ſert aujourd'hui de texte aux leçons de pluſieurs Univerſités (1). J'ai long-temps conſidéré les divers Syſtêmes de Pathologie, ſans en excepter celui de mon ancien & ſavant maître

---

Vétérinaire eſt Laurent Ruſius, auteur du ſeizième ſiècle : ſon *Hippiatria* eſt imprimé à Paris 1531, *in-fol.* François de la Reyna, publia ſon Traité Eſpagnol intitulé *de Albeyteria* en 1564. (Voyez la note pag. 245.). *Ingraſſias*, célèbre Anatomiſte, publia en 1568, un Traité intitulé : *quod Veterinaria Medicina formaliter una eademque cum nobiliore hominis ſit*; vraiſemblablement dans la vue de combattre les préjugés qui s'oppoſoient aux progrès d'un Art, qui perfectionné pourroit contribuer au bonheur de l'homme. Charles Ruinus & J. Heroard publièrent à la fin du même ſiècle l'Anatomie du Cheval. Ramazzini & Lanciſi ont fait connoître au commencement du dix-huitième ſiècle l'Epizootie des Bœufs. Paulet a auſſi écrit ſur *les maladies Eqizootiques*; & Krunitz a donné en Allemand, un Catalogue des principaux Ecrits ſur cette matière. Erxleben a publié dans la même langue différens Traités Vétérinaires; et Stubbs a enrichi lAnatomie comparée, par un ouvrage Claſſique qu'il a publié en Anglois ſur l'*Anatomie du Cheval.* La Foſſe, Bourgelat & Vitet ſont très-connus parmi les Ecrivains Vétérinaires de la France. On peut ajouter à tous ſes écrits l'*Expoſé des moyens curatifs & préſervatifs contre les maladies peſtilentielles des bêtes à cornes*, par Vicq-Dazyr, Paris 1776, *in-8°.*

(1) Nous avons une Pathologie plus récente, publiée par Nietzki, ſous le titre d'*Elementa Pathologiæ univerſæ.*

Gaubius, comme des ouvrages imparfaits. Ils font en général trop pleins de fubtilités pour la pratique de la Médecine, & fe reffentent encore des rêveries des Médecins Galéniftes, Chymiftes & Méchaniciens.

La Pathologie des maladies, dépendantes de caufes externes ou internes, eft fans contredit beaucoup plus éclaircie & mieux entendue par les Modernes; mais ces progrès, il faut l'avouer, n'ont pas avancé nos connoiffances dans la *Méthode de la cure.* C'eft une efpèce de proverbe, fort accrédité parmi le vulgaire : *raconte au Médecin ta maladie, il en trouvera bientôt le remède.* Cela peut-être vrai dans certains cas; il eft faux dans beaucoup d'autres. Les Auteurs fe fuivent les uns les autres, & nous recommandent de perfectionner l'Hiftoire des maladies; *multipliez les obfervations* eft le cri général. Cependant nous avons de très-bonnes hiftoires de la goutte, de la pierre, des maladies confomptives, de l'afthme, de la pefte, de l'épilepfie, de l'apoplexie, de la paralyfie, de la manie, des maux de tête, des fcrofules, de l'hydropifie, du cancer, de la gangrène, de la mortification, &c. Pour combattre avec plus de fuccès les maladies & la mort, il ne nous manque aujourd'hui que des remèdes, des remèdes, & encore des remèdes. Notre méthode & nos moyens les plus efficaces de trai-

ter les maladies que je viens de nommer, n'ont point un grand avantage ſur ceux des Anciens : c'eſt pourquoi je n'ai guère inſiſté ou plutôt j'ai gardé le ſilence ſur cette partie de la pratique moderne.

ART DES ACCOUCHEMENS.

Il n'exiſte parmi les anciens Médecins Grecs, Romains, ou Arabes, aucun traité qu'on puiſſe appeller un ſyſtême complet & régulier ſur l'Art des accouchemens, encore moins ſur les maladies des enfans. *Hippocrate* parle trés au long des maladies des femmes ; mais ſes préceptes concernant les accouchemens, ainſi que ceux d'*Aétius*, ne ſont que les préceptes d'un Art qui étoit encore dans l'enfance.

Ambroiſe Paré, Chirurgien François du ſeizième ſiècle, eſt parmi les Modernes un des premiers qui aient réformé & avancé l'Art des accouchemens (1). La plupart des Ecrivains célèbres ſur

---

(1) On peut regarder Rhodion (ou Roſſlin), Médecin du ſeizième ſiècle, comme le reſtaurateur de l'Art des accouchemens après la renaiſſance des Lettres. Le même ſiècle vit paroître les Traités de Rueff, Médecin de Zurich, & de Reif, Médecin de Strasbourg, ſur le même ſujet. Rouſſet, grand défenſeur de l'opération Céſarienne, & Guillemeau, diſciple d'Ambroiſe Paré, appartiennent au même ſiècle, qui

cet Art, qui ont ſuccédé à cet Auteur, ſont des François ou des Anglois. *Haller* obſerve, qu'en 1627 il n'y avoit à Rome qu'un ſeul Accoucheur. Nous pouvons aujourd'hui citer un nombre conſidérable de ces Artiſtes qui pratiquent en Angleterre.

L'objet principal de l'Art des accouchemens chez les Modernes, conſiſte à décrire la ſtructure du baſſin, par où l'enfant doit paſſer avant la délivrance; celle des parties naturelles de la femme; les ſignes de la groſſeſſe; le mécaniſme de la génération, de la nutrition, du développement graduel & de la forme du fétus; celui de l'accouchement tant naturel qu'artificiel; les cauſes des accouchemens laborieux, & les ſecours néceſſaires qu'on doit donner dans de pareils cas; les maladies particulières aux femmes avant & pendant la geſtation, celles qui ſuivent l'accouchement, ainſi que les maladies des en-

---

nous offre encore la fameuſe Collection des différens Auteurs, Grecs, Arabes & Latins, Anciens & Modernes qui avoient écrit ſur les maladies des femmes, & ſur-tout des femmes enceintes ou en couche. La première Edition de cette collection, publiée en 1566, *in*-4°., eſt due à Wolf; la ſeconde à Caſpar Bauhin, en 1586, *in*-4°.; Spachius, que M. Black Place parmi les Accoucheurs du ſeizième ſiècle, publia la troiſième avec des additions conſidérables, en 1597, *in-fol.* Voyez Fabricius, *Biblioth. Græc.* vol. XII. pag. 700. ſqq.

ſans & leur cure. On voit que toute la ſcience de l'accoucheur n'eſt composé que de matériaux empruntés de l'Anatomie & de la Médecine pratique. L'Art des accouchemens forme aujourd'hui un cours régulier de leçons Académiques, dans pluſieurs Univerſités, où l'on explique le mécaniſme du *part* avec toutes ſes variations poſſibles ſur des pièces qui repréſentent la mère & l'enfant.

Les cauſes des accouchemens laborieux ſont en très-petit nombre, & dépendent de la mère ou du fétus. Ce dernier peut ſe trouver dans une poſition contre-nature, être trop volumineux, avoir une hydropiſie de tête, ou être mort; la mère de ſon côté peut avoir un baſſin trop étroit ou mal conformé, des vices de l'utérus ou du vagin, être d'une complexion trés-foible, &c. : toutes ces circonſtances peuvent rendre un accouchement laborieux.

Les maladies dangereuſes qui accompagnent ou qui ſuivent le part, ſont également en petit nombre : telles ſont les flux exceſſifs, les fièvres de lait, les inflammations de la matrice & du péritoine, la ſuppreſſion du lait, & ſes dépôts ſur quelque organe vital, la ſuppreſſion ſoudaine des lochies, la fièvre miliaire, & quelquefois, mais rarement, une fièvre maligne & contagieuſe.

Les Ecrivains célèbres qui ont traité de l'Art des accouchemens pendant le dix-ſeptième ſiècle, ſont, *C. Viardel*, *Chamberlayne*, & *F. Mauriceau.* Ce dernier publia un peu après le milieu de ce ſiècle en deux volumes *in*-4°. tout ce qui concerne l'Art des accouchemens. *Chamberlayne* de Londres, inventa une nouvelle eſpèce de forceps, qui demeura pendant quelque temps comme un ſecret dans ſa famille, mais qui fut enſuite décrit & publié par *Chapman* & *Giffard.* Lorſque l'enfant préſente la tête la première, le travail devient quelquefois trop difficile, la Nature n'eſt point en état de pouſſer l'enfant, & les forces de la mère s'épuiſent. Dans cette occaſion la main ſeule de l'Accoucheur peut ſouvent ſuffire pour aider la Nature : les bandes (1) des Anciens étoient d'une application difficile, & ſouvent elles ne produiſoient aucun effet; cette difficulté donna lieu à l'invention du forceps, qu'on perfectionna graduellement dans la ſuite. L'uſage de cet inſtrument conſiſte à ſaiſir la tête de l'enfant, à l'extraire de cette manière ſans lui cauſer la moindre léſion (2).

Le dix-huitième ſiècle nous préſente différens

---

(1) Voyez la not. 2 à la pag. 177.

(2) Le dix-ſeptième ſiècle préſente encore deux célèbres Accoucheurs, Louiſe Bourgeois (ou Bourſier), élève d'Am-

Auteurs, qui ont publié des traités & des syſtêmes d'accouchemens. Tels ſont, *Chapman*, *Giffard*, *H. Deventer*, *G. La Motte*, & *Levret.* Nous avons un Abrégé de cet Art, publié par *Manningham* : & un ſyſtême complet & incomparable, compoſé par *W. Smellie*, qui perfectionna auſſi le forceps. Il n'y a pas long-temps que *J. Forſter* a publié un Abrégé ſyſtématique d'accouchemens; *A. Hamilton* en a compoſé un pareil, dépouillé de tous les termes de l'Art, afin de le rendre intelligible aux femmes. *J. Leake* a écrit ſur les maladies des femmes enceintes & des femmes en couche. *Aſtruc*, que nous avons déjà cité, avoit déjà compoſé un traité des maladies des femmes en général (1).

Ce qu'on appelle *opération Céſarienne* conſiſte

---

broiſe Paré, & qui a écrit en François, & Juſtine Siegmund (née Dieterich) qui publia en 1692, un Traité en Allemand intitulé : *Brandeburgiſche Hofwehemutter.* On ne doit point paſſer ſous ſilence Roonhuyſen, célèbre accoucheur Hollandois de ce même ſiècle.

(1) Denys, Médecin Lithotomiſte & Accoucheur Hollandois, que M. Black place parmi les Chirurgiens (plus bas), Rœderer, Profeſſeur de Gottingue, connu par ſes *Elementa Artis obſtretriciæ*, &c., & Puzos, Chirurgien de Paris, dont nous avons un *Traité des Accouchemens*, ſont auſſi des Ecrivains du dix-huitième ſiècle; auxquels la poſtérité ajoutera Baudelocque, célèbre Accoucheur de Paris, connu par ſon *Art des accouchemens.*

dans une incision faite à la matrice à travers les muscles abdominaux d'une femme enceinte, qu'on ne peut accoucher d'aucune autre manière par les voies naturelles. Les Anciens ne pratiquèrent jamais cette opération, si ce n'est immédiatement après la mort de la mère, dans la vue de sauver s'il étoit possible, son fruit. Les Chirurgiens & les Accoucheurs modernes ont hasardé cette terrible opération pour sauver l'enfant & la mère, dans les cas où celle-ci étoit rachitique, ou si mal conformée, que la voie par où l'enfant doit passer étoit presque fermée par la projection des os. Dans une si désespérante extrémité, on a depuis quelque temps tenté & recommandé une autre opération, qui consiste à séparer par un instrument tranchant les os du bassin à la partie antérieure & inférieure de leur connection (1). Je ne dirai rien en faveur de ces horribles opérations; heureusement ce ne sont que des phénoménes presque aussi rares que les tremblemens de terre. On a peut-être réussi dans un petit nombre de cas à prolonger par ces sortes de boucheries la vie de

(1) C'est ce qu'on appelle la *Section de la Symphyse des os pubis*. Ceux qui désirent connoître l'Histoire de cette découverte due au Docteur Sigault, peuvent consulter le 49 vol. du *Journal de Médecine*.

de

quelques individus du ſexe, qui n'ont eu enſuite qu'une exiſtence malheureuſe ; mais il eſt à craindre que ces opérations ne tournent par leurs conſéquences au déſavantage du Public ; qu'elles ne contribuent à éteindre toute ſenſibilité, & à exciter une émulation barbare ; & qu'elles ne deviennent pour les hommes ignorans & téméraires des exemples très-dangereux. Il y a lieu de croire que plusieurs femmes ont péri avec leurs fruits, victimes des inſtrumens des Accoucheurs, qui par ignorance ou par vanité ſe ſont empreſſés de faire parade de leur adreſſe ſans attendre les efforts ſalutaires de la Nature.

La dernière obſervation que je dois faire au ſujet de l'Art des accouchemens, c'eſt d'exprimer mes vœux pour qu'on établiſſe dans toutes les grandes villes de l'Europe, des Ecoles deſtinées à former des femmes à cet Art & à les autoriſer à pratiquer les accouchemens. C'eſt ſans contredit la Nature qui fait les principales fonctions dans le part ; mais la Nature eſt auſſi ſujette à des erreurs ; & a ſouvent beſoin qu'on l'aide & qu'on la dirige. Dans ce cas l'ignorance peut la troubler & l'égarer de plus en plus. Il eſt on ne peut pas plus abſurde d'imaginer, qu'on peut apprendre l'Art des accouchemens, comme par inſpiration, par ſa ſeule expérience & ſans être inſtruit par perſonne, tandis que le métier

le plus groffier exige quelques années d'apprentiffage. On peut regarder avec jufte raifon ce défaut de police comme un obftacle à la population.

CHIRURGIE.

La *Chirurgie*, en ne prenant ce terme que dans fon acception précife, s'occupe principalement des plaies, des fractures, des luxations, des abfcès, des ulcères, des différentes opérations manuelles, des inftrumens & des bandages ; ce font les objets dont traitent les fyftêmes généraux de cet Art.

Parmi les écrits chirurgicaux des Anciens qui font parvenus jufqu'à nous, il n'y a que ceux d'*Hippocrate*, de *Celfe*, de *Galien*, de *Paul* d'Egine d'*Albucafis*, qui poffèdent un mérite réel.

Après les Arabes, on n'a commencé à faire de nouvelles découvertes en Chirurgie, que dans l'intervalle des derniers trois cents ans. Je ne connois même aucun célèbre Ecrivain Chirurgien en Angleterre avant les derniers cent trente ans qui ont précédé l'époque où j'écris. *Heifter* obferve « qu'en Allemagne, toutes les opérations » chirurgicales étoient abandonnées aux Empi» riques, même jufqu'au commencement du dix» huitième fiècle : le refte fe contentoit de traiter » une plaie, d'ouvrir une veine ou un abfcès,

» de réduire un os luxé ou fracturé ; mais ils ne » se hasardoient presque jamais à faire une opè- » ration difficile ». Le même Autenr parle aussi de leur ignorance profonde dans la langue Latine.

Le premier ouvrage chirurgical du seizième siècle (1) qui mérite d'être distingué, est celui de *J. Carpi* ; mais il a été éclipsé par ceux des Ecrivains qui lui ont succédé. *Fabrice* d'*Aquapendente*, Auteur Italien, publia un Systême de Chirurgie, qui renferme la description des différentes maladies, accidens & opérations. *Boerhaave* en parlant de cet Ecrivain, dit : *ille superavit omnes, & nemo illi hanc disputat gloriam ; omnibus potius quam hocce carere possumus. Ambroise Paré*, contemporain d'*Aquapendente*, enrichit la Chirurgie de plusieurs découvertes importantes, qu'on trouve dans sa collection des cas des plaies, de fractures & d'autres accidens qui arrivent en temps de guerre. Cette partie de Chirurgie militaire ne pouvoit être que défectueuse chez les Anciens, qui ignoroient la poudre à canon & les armes à feu. *Paré* prétend avoir inventé le premier la

(1) Nous avons indiqué à la pag. 201 not. 2 les Chirurgiens qui ont précédé cette époque.

manière de coudre, ou de lier par une aiguille enfilée de soie cirée, les extrémités des grosses artères à la suite de l'amputation de quelque membre. Cependant la ligature des vaisseaux sanguins est une pratique renouvellée des Anciens, qu'on avoit négligée dans les temps d'ignorance en lui substituant le fer chaud, les cautères & les forts astringens. *B. Maggius* & *Botal* publièrent des traités sur la cure des plaies faites par des armes à feu ; & *J. A. à Cruce* un Systême de Chirurgie (1).

La Chirurgie s'enrichit encore au dix-septième siècle par différens ouvrages, & différentes observations détachées. Les principaux Ecrivains de cette époque, sont, *M. A. Severin*, *V. Vidius*, *R. Wiseman*, *Le Clerc*, *J. Scultet*, *J. Manget*, *C.*

(1) Le seizième siècle nous offre encore Brunschwig, le premier parmi les Allemands qui ait écrit en Langue Allemande des Institutions de Chirurgie, Wurz, Chirurgien de Bâle, Jean de Vigo, dont M. Black a déjà parlé à la pag. 219, Bartisch, oculiste de Dresde, Fioravanti & Arcæus, tous deux connus par les baumes qui portent leurs noms, & enfin Tagliacocci, professeur de Médecine & de Chirurgie, à Bologne sa patrie, & très-fameux par son livre, *de curtorum Chirurgia per insitionem*, liv. II Venet. 1597, *in-fol.* où il enseigne la Méthode de rétablir le nez, les oreilles, les lèvres &c. en cas de mutilation, moyennant des morceaux de peau pris du bras.

Magati, *Spigel*, *F. de Hilden*, *T. Bartholin*, & *P. de Marchettis* (1).

Le dix-huitième siècle nous présente plusieurs Ecrivains célèbres qui ont fait des découvertes importantes en Chirurgie. Dans l'opération de la taille, telle qu'on la trouve décrite dans *Celse*, le rectum & souvent les vaisseaux spermatiques étoient blessés, ce qui entraînoit des fistules, ou l'abolition de la puissance génératrice. Ainsi les Modernes ont inventé trois méthodes de Lithotomie, différentes de celles de *Celse*. La première & la plus ancienne consiste à introduire un cathéter dans la vessie, & à faire une incision sur cette dernière en suivant la direction du cathéter. *J. De Romanis*, Chirurgien Italien, fut l'inventeur de cette opération, dont on trouve la description publiée par son disciple *Marianus*. Une autre méthode postérieure à la première consiste à attendre que la vessie soit bien distendue & élevée par l'accumulation de l'urine (2), & à y faire ensuite une incision à travers les

(1) C'est encore dans le dix-septième siècle que Purmann, très-habile Chirurgien Allemand, expérimenta sur son corps l'infusion des remèdes par les veines, de laquelle M. Black a parlé à la page 339. Solingen, auteur Hollandois du même siècle, écrivit sur la Chirurgie & l'Art des accouchemens.

(2) Ou bien, sans attendre l'accumulation de l'urine, on y pousse lentement de l'eau tiède à l'aide d'une Seringue.

muſcles abdominaux immédiatement au-deſſus du pubis. Celle-ci porte le nom de *haut-appareil*, comme la première celui de *grand-appareil*, la méthode de *Celſe* n'étant connue que ſous le nom de *petit-appareil*. Un Moine François, nommé *Frère-Jacques*, fut l'inventeur d'une troiſième méthode un peu différente de celle du grand-appareil. Elle conſiſtoit à faire une inciſion oblique & d'un côté de l'urètre, en évitant autant qu'il étoit poſſible, de faire une trop grande ouverture du canal de l'urine. Toutes ces méthodes ſont plus ou moins ſujettes à des inconvéniens. *Frère-Jacques* étoit un homme téméraire & ignorant en Anatomie. De ſoixante ſujets qu'il avoit opérés, il n'y en eut que treize qui furent parfaitement guéris, ving-cinq étant morts après l'opération, & le reſte ayant gagné une incontinence d'urine ou des fiſtules. *J. Mery* fit dans le temps le rapport de la méthode & des ſuccès du *Frère-Jacques*. Pour remédier aux inconvéniens de cette méthode, on inventa enſuite la ſonde cannelée, afin de diriger avec plus de ſureté le lithotome; un autre Chirurgien y ajouta le gorgeret tranchant: & moyennant ces correctifs, la méthode du *Frère-Jacques* eſt aujourd'hui conſidérée comme une des plus ſûres & comme celle qui promet le plus de ſuccès. *Douglas*, *Cheſelden*, & enſuite *Le Dran* ſe donnèrent bien

des peines pour perfectionner l'opération de la taille. *J. Denys* a aussi bien traité le sujet de la pierre & la manière de l'extraire.

J. Petit, Professeur de Paris, a publié un Traité des maladies des os, des fractures, des luxations & de la carie. *Boerhaave* en parlant de cet ouvrage, dit : *tractatus hic nunquam sibi parem habuit. Petit* est aussi l'inventeur du tourniquet à vis, qu'on peut serrer ou relâcher à volonté, & qui est d'un grand service dans le fort des batailles, pour arrêter les hémorragies en comprimant les grosses artéres. L'usage des tourniquets ne fut connu que vers la fin du dix-septième siècle. Les Anciens, lorsqu'ils avoient quelque amputation à faire, commençoient par faire une ligature bien serrée au membre qu'ils vouloient amputer, ou ils empoignoient & comprimoient à l'aide de la main les artères. Aussi l'amputation des gros membres étoit-elle regardée chez eux comme une opération horrible, & devenoit souvent fatale. On a beaucoup recommandé dans ces derniers temps l'*agaric de chêne* comme un puissant styptique dans les hémorragies des gros vaisseaux.

On trouve une description complette des maladies & des opérations chirurgicales, ainsi que les planches des différens instrumens & bandages depuis le commencement du dix-huitième siècle

jusqu'à présent, dans divers Auteurs François, Anglois & Allemands, tels que *P. Dionis*, *De la Faye*, *J. Garengeot*, *H. F. Le Dran*, *Heister* & *S. Sharp*. Le Systême de Chirurgie d'*Heister* est renfermé dans deux volumes *in*-4°. & commence par un long Catalogue d'Ecrivains. Outre un *Abrégé des Opérations Chirurgicales*, *Sharp* a publié un Traité, intitulé *Examen critique de la pratique de Chirurgie moderne*. On peut ajouter à ces ouvrages les *Observations de Chirurgie* par *Saviard*, & les *Institutions de Chirurgie* par *J. Z. Platner*. Quant aux plaies des armes à feu, & aux fractures, il faut lire *Ramby* & *Bromfield*. *Sharp* a inventé une nouvelle forme d'attèles pour contenir les os fracturés en place jusqu'à ce que le callus soit formé, & *Pott* l'a perfectionnée. Elles sont faites de carton collé, assez roide, mais pourtant flexible par la chaleur. Pour un membre fracturé il faut deux de ces cartons; dont l'un est garni avec des rangées longitudinales de petits boutons de cuivre, & l'autre avec des bandes latérales de cuir, de manière qu'en embrassant le membre, ils peuvent être serrés ou relâchés autant que la sensation du malade peut le permettre, sans déranger en rien la fracture. Outre l'avantage de pouvoir appliquer très-promptement l'appareil, dans les fractures des extrémités inférieures qui sont très-fréquentes, le membre

n'eſt point étendu & forcé comme autrefois à garder une poſition gênante, en portant tout ſon poids ſur le talon; au contraire la jambe repoſe dans ſa partie extérieure ſur l'une des deux attèles, doublée de flanelle, & le genoux peut être plus ou moins plié à volonté. Dans l'ancienne méthode, la jambe étendue en ligne droite & aſſujettie dans une boîte ou étui immobile, rendoit la gêne & la douleur du genou & du talon ſi inſupportables, que le malade en dépit de toutes les précautions faiſoit des efforts continuels pour tourner la jambe de l'un ou de l'autre côté. Je ne parle point des mouvemens convulſifs, ſi fréquens dans les cas de fractures, & qui devenoient plus violens dans une pareille poſition des muſcles, ni de la difformité qui en étoit la ſuite.

Gouch a bien mérité de l'humanité en inventant pluſieurs machines ingénieuſes, propres à tenir en place les os fracturés. Comme de pareils accidens arrivent ſouvent dans la vie, & ſurtout en temps de guerre, on doit ſavoir gré à ceux qui inventent des moyens d'y remédier. Il y a infiniment plus de ſavoir & d'adreſſe, à ſauver un membre fracturé qu'à le couper. Je ſens plus de plaiſir à la publication de nouveaux écrits & de machines ingénieuſes propres à ſauver les bras & les jambes, qu'à voir paroître de nouvelles

méthodes pour les amputer. La ſcie & le couteau ſont une horrible alternative, & nous n'avons déjà que trop d'ouvrages ſur l'amputation (1).

Un grand nombre de perſonnes ont traîné une vie miſérable, & pluſieurs ſont mortes dans des tourmens horribles à la ſuite des obſtructions de l'urètre & des fiſtules, dépendantes de gonorrhées véroliques ou d'autres cauſes. Pour remédier à de pareils accidens, les Modernes ont inventé & décrit avec plus ou moins d'exactitude dans la plupart des ſyſtêmes de Chirurgie, des *bougies* de différentes formes & faites de diverses matières. Dans ce ſiècle, *Daran* & *Goulard* ont écrit exprès ſur ce ſujet. Le traité de *Goulard* ſur les préparations de plomb, & leur utilité dans les inflammations externes, les foulures, les contuſions, & différens autres accidens, mérite auſſi d'être lu.

Pour prévenir la ſortie des *hernies inguinales*, les bandages modernes d'acier, autrement appellés brayers, ſont plus efficaces que les anciens. La *hernie congénitale* des enfans étoit obſcure avant l'époque où ont paru les écrits de

---

(1) Les vœux de M. Black ſont en partie accomplis par l'ouvrage que Bilguer a publié dans ce ſiècle, ſur l'inutilité de l'amputation.

Haller, de *Hunter* & de *Pott* (1). Ce dernier Auteur a publié d'excellens traités ſur les hernies & ſur l'hydrocèle.

Quant aux maladies des yeux & aux opérations chirurgicales qu'on pratique ſur ces organes, les écrits les plus célèbres ſont ceux de *Maitre Jean*, de *C. Saint-Yves*, de *M. Mauchard* & de *Taylor*. Un Chirurgien François, nommé *Daviel*, a ſubſtitué à la méthode d'opérer la cataracte par la dépreſſion de l'humeur cryſtalline au fond de l'orbite, celle d'extraire en entier cette humeur par une inciſion faite à la tunique de l'œil. L'ancienne méthode avoit cela d'inconvénient que l'humeur rabaiſſée, remontoit

(1) On ſait aujourd'hui que la Hernie congenitale, c'eſt-à-dire, ce contact immédiat des inteſtins & de l'epiploon avec les teſticules dans le même ſac connu ſous le nom de tunique vaginale, eſt occaſionné non par une rupture de ce ſac, comme on le croyoit autrefois, mais par la deſcente des Inteſtins dans le ſcrotum, avant que l'orifice de la tunique vaginale ſoit fermé. Mais cette cauſe étoit connue de Galien, de l'aveu même de Camper, qui eſt auſſi un de ceux qui ſe diſputent l'honneur de cette découverte. Voyez *Comment. de reb. in Sc. Nat. & Medic. geſtis* vol. IX. pag. 54. XI. pag. 288. XII. page 269. & XVI. page 579. En effet Galien dans ſes *Adminiſtr. Anatom.* livre VI. Tome I. page 170 & 174 décrit cet orifice d'une manière trop claire pour qu'on puiſſe s'y méprendre. Ainſi les Modernes n'ont fait à cet égard, que tirer de l'oubli la véritable cauſe de la Hernie congénitale.

fouvent & interceptoit de nouveau les rayons de la lumière (1).

Nous avons fur les dents, leurs maux, & les opérations qu'ils exigent de la part du Dentifte, ainfi que fur la dentition des enfans, deux excellens ouvrages; l'un écrit en François par *P. Fauchard*, & l'autre en Anglois par *J. Hunter.*

Les Anciens ne font aucune mention des dents artificielles; *Hippocrate* & *Celfe* fe contentent de confeiller qu'on remette fur-le-champ dans leurs alvéoles les dents faines qui viennent d'être détachées de la mâchoire par quelque accident. Les dents artificielles chez nous font communément faites de la dent fort dure du Cheval marin. Une autre invention moderne, dont les avantages é alent malheureufement le nombre des inconvéniens qui peuvent en réfulter, c'eft de tranfplanter des dents faines du même ordre & de la même forme prifes d'un fujet, dans les alvéoles d'un autre fujet qui vient de perdre les fiennes; on les y fixe en les attachant par un fil de foie ciré aux dents voifines, & elles y prennent racine dans l'efpace de quelques femaines, à la faveur des gencives qui les embraffent & qui les ferrent de tous côtés.

---

(1) Parmi les habiles Oculiftes du dix-huitième fiècle, il faut placer Jannin & Wenzel.

Parmi les ouvrages de la plupart des Anatomistes célebres, dont j'ai parlé dans un des articles précédens, on trouve différentes observations chirurgicales ; mais il seroit inutile de répéter leurs noms en détail.

La grande supériorité des Modernes sur les Anciens pour les connoissances anatomiques, ainsi que pour la construction des Instrumens chirurgicaux, rend nécessairement toutes leurs opérations plus sûres & plus heureuses. Je finis ici l'abrégé des principales découvertes modernes en Chirurgie & le catalogue succint des Auteurs qui ont ecrit sur cet Art (1).

---

(1) Le nom de François de la Peyronie, mort en 1747 sera cité avec reconnoissance tant que les hommes cultiveront les Sciences & les Arts utiles. C'est aux bienfaits & aux encouragemens de cet homme illustre que la Chirurgie en France doit sa perfection & ses progrès. Entre autres établissemens très-utiles à son Art, La Peyronie fonda l'Académie de Chirurgie de Paris en 1731. François Petit, Morand, père & fils, Le Cat, David, Arnaud de Ronsil, Gunz, Heuermann, Bertrandi, Louis, Plenck, Theden, Bell, sont encore du nombre de ceux dont les écrits honorent le dix-huitième siècle. C'est dans ce siècle que Pouteau, célèbre Chirurgien de Lyon, a employé & fortement recommandé les ustions des Anciens pour la guérison de diverses maladies. La mort vient d'enlever trop tôt à la Chirurgie l'habile opérateur Desault.

Ayant ainſi à-peu-près achevé l'Hiſtoire & le vocabulaire des Ecrivains de Médecine & de Chirurgie, je vais terminer ce Chapitre par faire connoître les Ecrivains diſtingués qui m'ont précédé dans la même carrière, & dont quelques-uns ont donné un Catalogue plus ample des Auteurs qui avoient écrit ſur la Chymie, la Médecine, la Botanique, l'Hiſtoire Naturelle, & la Biographie :

Henri-Etienne publia au ſeizième ſiècle une collection de tous les Auteurs célébres Grecs & Romains de Médecine, poſtérieurs à *Hippocrate* & à *Galien*, ſous le titre de *Medicae Artis Principes poſt Hippocratem & Galenum, latinitate donati ;*

Vers la fin du dix-ſeptième ſiècle, on publia l'Introduction à l'Art de la Médecine de *H. Conring*, avec les Additions de *G. Schellhammer ;*

Zacutus Luſitanus, *de Medicorum Principum hiſtoria ;*

J. J. Manget, *Bibliotheca Medico-practica* (1);

Vander-Linden & Merklin, *de Scriptis Medicis* (2).

---

(1) Nous avons encore la *Bibliotheca Anatomica*, la *Bibliotheca Chemica*, la *Bibliotheca Pharmaceu-Médica*, & la *Bibliotheca Scriptorum Médicorum*, tous ouvrages très-volumineux ſortis de la plume de Manget.

(2) Aux Ecrivains du dix-ſeptième ſiècle, on peut ajouter Petrus

Au dix-huitième siècle, C. Bancheusen, *de Medicinae origine & progressu, &c.*;

A. O. Goelicke, *Historia Medicinae & Chirurgiae*;

J. H. Schulze, *Historia Medicinae Antiquae ad annum 535 urbis Romae*;

D. Le Clerc, *Histoire de la Medecine, &c.*;

J. Freind, *Histoire de la Médecine depuis* Galien *jusqu'au commencement du seizième siècle*;

H. Boerhaave, *Methodus discendi Medicinam*;

Le même Ouvrage avec le Commentaire & les Additions de *A. Haller*;

C. G. Kestner, *Bibliotheca Medica* (1).

A ces différentes Collections il faut ajouter les différens Lexiques pour l'explication des termes techniques de la Médecine & de ses branches.

Castellanus, connu par son ouvrage intitulé : *Vitæ illustrium Medicorum, qui toto orbe ad hæc usque tempora floruerunt, Antverpiæ* 1618, *in*8°. Spachius, publia vers la fin du seizième siècle, son *Nomenclator Scriptorum Medicorum* &c. Francof. 1591, *in*-8°.

(1) Ajoutez aux Historiens & Biographes du 18ème. siècle, Eloy, connu par son *Dictionnaire Historique de la Médecine*, 1778, 4 vol. *in*4°.; Bordeu, dont nous avons les *Recherches sus quelques points d'Histoire de la Médecine.* Leod. 1764, 11 vol. in-12; & Blumenbach, dont j'ai parlé à la not. p. 261. Matthias, Professeur de Gottingue, a aussi composé un Traité intitulé : *Conspectus Historiæ Medicorum.* Gott. 1761, *in*-8°.

Tels sont, au dix-septième siècle :

J. de Gorris, *Definitiones Medicae* (1);

Castelli, *Lexicon Medicum Graeco-Latinum cum additamentis* Bruneri;

Et au dix-huitième siècle,

S. Blancard, *Lexicon Medicum*, *cum Additamentis*, *G. Schulz* (2); ainsi que les Dictionnaires de Médecine de *Qincy*, de *James* & de *Motherby* (3).

---

(1) J. de Gorris est du seizième siècle, & c'est parmi les Auteurs de ce siècle, que M. Black lui-même le place dans son Tableau Chronologique.

(2) Il y a une Édition plus récente de ce Lexique, dont nous avons parlé à la note pag. 285.

(3) Le Dictionnaire de Motherby est intitulé, *Medical Dictionary*, London 1785, *in-fol.* Quant à celui de James, Voyez la note pag. 285. Aux Médecins Philologues du dix-huitième siècle, il faut ajouter ceux qui par leurs Ecrits se sont proposé de rendre aisée la lecture des anciens Médecins, & sur-tout d'Hippocrate. Triller, mort en 1781, Médecin d'une vaste érudition, publia en 1742 ses *Observationes criticae in Auctores Veteres*, dans lesquelles il tâche de rétablir quelques endroits d'Hippocrate. Quoiqu'il ne soit pas un Critique fort heureux, nous devons regretter l'Edition des Œuvres d'Hippocrate, qu'il avoit promise, & dont il avoit donné le *Prospectus* dans le Traité d'Hippocrate *de Anatome*, publié en Grec & en Latin en 1728. Nous avons encore de lui quelques dissertations qui roulent sur les Ecrits & sur les

On

On est souvent obligé de consulter ces Dictionnaires pour entendre le grand nombre de barbarismes qui défigurent la plupart des Ecrivains de Médecine & de Chirurgie, & qui, semblables au jargon mystérieux du blason, doivent nécessairement retarder les progrès de l'instruction.

---

opinions d'Hippocrate, ainsi que des notes sur Arétée, & sur l'Histoire Naturelle d'Elien. Bernard, Médecin Hollandois, mort depuis peu, étoit un Critique bien supérieur à Triller, & le seul peut être en état de donner une bonne Edition d'Hippocràte; mais malheureusement cet habile Critique, au lieu de s'occuper à rétablir dans le Père de la Médecine tout ce que l'ignorance des Copistes ou les méprises des Traducteurs ont défiguré, employa une partie de son temps à publier des Médecins du bas Empire (Voyez la not. pag. 153), aussi éloignés du mérite d'Hippocrate, que les Historiens de cet Empire le sont de celui de Thucydide. Hebenstreit, connu par son Poème de *Homine sano & ægroto*, & par divers Traités sur l'Histoire Naturelle, a aussi donné deux ouvrages intitulés, l'un: *Specimina Palæologiæ Therapiæ*, Lips. 1748, & l'autre: *Exegesis nominum Græcorum, quæ morbos definiunt*, Lips. 1751. Gunz s'est fait connoître très-avantageusement par son Edition du traité de *Humoribus*, & de celui de *diæta in acutis d'Hippocrate*. Baldinger a rassemblé dans un volume des dissertations choisies de différens Auteurs, toutes tendantes à éclaircir Hippocrate, sous le titre de *Selecta opuscula, in quibus Hippocrates explicatur*, Gotting. 1782, *in*-8°.: il seroit à souhaiter que cet habile Médecin continuât cette intéressante Collection. Gruner reclame aussi à juste titre notre attention par sa *Censura librorum Hippocraticorum*, ouvrage utile à ceux qui aiment à méditer les Ecrits du Père de la Médecine.

CHAPITRE VIII.

De la Théorie de la Médecine.

C'EST un fait fondé fur l'expérience journalière que le vulgaire des hommes fe contente d'obferver les effets qui tombent fous fes fens, & qu'il n'appartient qu'aux perfonnes inftruites d'en rechercher les caufes. Tout le monde eft naturellement curieux de connoître les caufes; mais les recherches qu'il faut faire pour y parvenir font ordinairement bornées par les limites de nos facultés. L'incomparable *Locke*, qui a fi bien expofé l'étendue & les limites de l'entendement humain, obferve, que « nos fens ne » font point affez fins pour diftinguer les moin- » dres particules conftituantes du corps; que ce » n'eft que par les effets que nous favons que » l'*opium* fait dormir, & que le *jalap* purge, mais » que nous ignorons abfolument la manière dont » l'un & l'autre exercent ces vertus; que notre » raifon & nos fens ne peuvent guères aller au- » delà des faits qui dépendent de l'expérience; » que nous ignorons pourquoi, par exemple,

» l'eau forte diſſout l'argent, & l'eau régale,
» l'or, que nous ne ſavons rien ſur les cauſes
» de la vertu de l'aimant, ni ne pouvons apper-
» cevoir les corpuſcules de la matière, quoiqu'ils
» ſoient actifs ». En effet qui pourroit expliquer
la manière dont une particule du miaſme variolique allume la fièvre & produit la petite-vérole, ou dont la morſure d'un animal excite l'hydrophobie & la rage? Nous ſavons que les effluves des marais occaſionnent des fièvres intermittentes & rémittentes, qu'un commerce impur produit la vérole; que le quinquina guérit les premiéres, & que le mercure eſt le remède de la ſeconde : mais nous ignorons en même-temps l'action mécanique de ces cauſes morbifiques, & de ces médicamens ſur les parties élémentaires de nos fluides & de nos ſolides. Ce n'eſt non-plus que par l'expérience que nous ſavons que l'arſénique eſt un poiſon. La ſeule réponſe raiſonnable qu'on puiſſe faire à toutes ces queſtions ſubtiles, eſt celle de *Molière : cur opium facit dormire? quia habet vim dormitivam.*

Les jeunes Etudians ſont en général ſéduits par les ſyſtêmes qu'on leur préſente dans les Ecoles, fondés ſur des ſophiſmes & ornés d'expreſſions ampoulées. Ce n'eſt que par l'expérience & en cherchant la vérité dans le ſilence du cabinet, qu'ils ſe déterminent enfin à mette de côté les

préjugés de la jeunesse. C'est alors, que semblables au voyageur égaré pendant une nuit obscure par des feux follets, & qu'un trait de lumière avertit de son erreur, ils se résolvent à désapprendre une grande partie de ces chimères spécieuses décorées du nom de *Théorie* ; ils ne regardent plus les Auteurs de leur égarement que comme d'ingénieux faiseurs de romans, ou comme d'impudens imposteurs intéressés à propager l'erreur.

Quand, apès avoir eu la patience de lire avec attention plusieurs énormes volumes, on veut réfléchir sur les dogmes discordans des différentes Sectes de Médecine, on ne peut qu'être surpris des raisonnemens absurdes, & de ces traits d'une imagination déréglée, qui ont été pendant long-temps l'objet d'une admiration superstitieuse. Dans l'enfance des sciences, & particulièrement de la Médecine, on supposa que les maladies étoient infligées aux hommes par un Démon qui prenoit plaisir à les tourmenter ; & cette croyance donna lieu aux enchantemens & aux remèdes superstitieux. Ce fut d'après les mêmes principes que dans les siècles d'ignorance en Europe, on regarda la Providence comme le seul arbitre du bien & du mal, & qu'on eut recours aux jugemens par les épreuves du feu & de l'eau. Le peuple étoit si crédule & si su-

perftitieux, qu'il s'imaginoit que l'Etre-Suprême fufpendoit les loix générales de la Nature dans les difputes les plus frivoles des hommes, pour donner gain de caufe au parti de la vérité. *Hippocrate* & les Philofophes Grecs eurent recours à la furabondance ou à la dégénération des quatre humeurs élémentaires, fuppofées dans le corps, le fang, la pituite, & les deux biles jaune & noire. Vinrent enfuite les Méthodiques & les Dogmatiques avec leurs *ftrictum* & *laxum*, & leurs *atômes* embaraffés dans leur paffage par les *pores*; & ces deux Sectes triomphèrent pendant deux fiècles à Rome, jufqu'à ce que *Galien* renverfant ces chimères, rétablit encore une fois le fyftême des quatre humeurs. Ce n'étoit que remplacer l'erreur par une autre erreur; cependant la Théorie de *Galien* fut adoptée avec une efpèce d'idolâtrie par les Médecins Romains, Grecs & Arabes qui lui fuccédèrent, & prévalut pendant les fiècles de l'ignorance Gothique & Eccléfiaftique, & un efpace de temps confidérable après la renaiffance des Lettres en Europe. Tel étoit le jargon que l'ignorance & la crédulité refpecta fi long-temps en le décorant du nom de Théorie & de Philofophie.

Les Modernes de leur côté ont également noyé la Médecine dans différentes théories, & ils ont furpaffé en fubtilité *Platon*, *Ariftote*, *Galien*, &

tous les anciens Philosophes. Ils ont sans cesse parlé sans s'entendre d'*acides*, d'*alcalis*, de *soufre*, d'*acrimonies*, de *pointes* (*spiculae*), de *sels* de différentes figures, de *turgescence*, d'*effervescence*, de *despumation*, de *plethore*, tant générale que partielle, de *dyscrasie*, de *combats*, d'*antipathies* & de *sympathies* des esprits animaux, de *viscosité* du sang, du fluide nerveux, de la bile & du suc pancréatique, d'*obstruction*, de *coagulation*, de *stagnation*, de *dissolution*, de *malignité*, & de *virulence scorbutique* des fluides, de *spasme*, de *tension* & de *flaccidité* des solides, &c. Ce n'est qu'un petit échantillon du langage dont les Médecins modernes se servent dans leurs écrits. Ces sublimes rêveries appartiennent aux sectes des Chymistes & des Mécaniciens.

Il est à remarquer que les Médecins ont inféré dans la Théorie des maladies des idées prises des sciences qui faisoient l'objet favori de leurs études. L'Anatomiste a prétendu qu'en disséquant les plus petites fibres du corps il parviendroit à découvrir la cause & les réduits les plus secrets des maladies, & par conséquent le moyen de les guérir. Le Chymiste a appliqué au corps humain, à ses maladies & à la manière d'agir des remèdes, tout ce qu'il a observé s'opérer dans ses bouteilles, ses creusets, ses fourneaux, & dans d'autres expériences de cette nature. D'autres

ont voulu faire un rapiécetage composé de coupons ou de fragmens volés à différentes sectes. La généralité des systêmes théoriques repose sur des fondemens très-foibles, & sur des phénoménes rares ou douteux, dont la fausseté a été prouvée par le temps & par l'expérience. Une grande partie de la théorie de *Boerhaave* sur les causes prochaines des maladies est déjà à-peu-près bannie des Ecoles ; les théories d'*Hoffmann* & de *Stahl* sont également à la veille d'être oubliées : cela seul suffit pour humilier la vanité, & pour rendre l'homme plus circonspect & plus modeste.

La science & la théorie de l'Astronomie sont constatées par les observations répétées des loix générales de la Nature, & par des phénomènes invariables. Tous les professeurs d'Astronomie suivent le même systême, & sont du même avis sur presque tous les faits de leur science. *Locke* en développant les sources & les opérations de l'entendement humain, raisonnoit d'après des preuves & des principes inconteſtables. Au contraire, en Médecine, & sur-tout dans les différens systêmes de théorie, un grand nombre de *données* sont encore incertaines & contradictoires. Les Théoriciens se sont inutilement tourmentés pour expliquer différens phénomènes de Physiologie & de Pathologie, ainsi que la manière

d'agir des remèdes, & se sont égarés dans un labyrinthe d'erreurs. Si ces extravagances d'une imagination exaltée, se bornoient uniquement à la spéculation, on auroit pu les regarder comme des contes innocens; mais malheureusement on a perverti l'usage des remèdes & la cure des maladies, pour soutenir d'nne manière scandaleuse les dogmes absurdes & monstrueux des différentes sectes.

Les Médecins-Théoriciens au lieu de marcher pas-à-pas daus la recherche de la vérité, ont essayé de voler. Ils ont cru qu'il étoit nécessaire de rendre compte de tous les phénomènes & d'expliquer toutes les difficultés d'une manière philosophique & méthodique. Ils ont agi à d'autres égards, comme firent les deux Sectes des Chrétiens Grecs & Latins, lorsque Constantinople, la capitale de l'Empire d'Orient étoit assiégée par les Turs, il y a plus de trois siècles. Au lieu de repousser un ennemi barbare & formidable qui étoit à ses portes, le foible Empereur & ses sujets Métaphysiciens s'occupoient avec animosité des disputes concernant la conception immaculée, & de la question de savoir, si la messe devoit être dite en Grec ou en Latin. Il n'est pas difficile de voir jusqu'à quel point la conduite des Médecins ressemble à ce procedé.

CHAPITRE IX.

Revue générale & parallèle des Anciens & des Modernes ; & conclusion de cette Histoire par quelques réflexions générales.

JE ne ne ferai pas fort long, en jetant un coup-d'œil sur les progrès que les sciences ont fait parmi les Anciens & les Modernes. Les Anciens ont les premiers découvert & établi les élémens de la plupart des Arts & des Sciences, & ils nous ont montré le chemin pour y parvenir. C'est en héritant de leurs expériences multipliées que nous sommes avancés de plusieurs siècles ; sans quoi nous serions probablement encore à marcher lentement & à tâtons dans l'obscurité. Les anciens Grecs & Romains peuvent disputer la palme aux Européens modernes les plus éclairés pour la dignité, la force & l'élégance du langage, pour la Poésie, pour l'Histoire & pour l'Art oratoire. Nous devons aux Grecs les élémens de la Géométrie & des Mathématiques : *Pythagore*, *Euclide* & *Archimède* étoient d'excellens Mathématiciens ; ce sont eux qui nous ont

appris la Trigonométrie, ou la manière de mesurer le triangle, par lequel ont peut également mesurer toutes les autres figures. Les Grecs l'emportent sur nous pour la Sculpture. Nous n'avons encore rien ajouté aux cinq ordres d'Architecture Grecque & Romaine, soit pour la beauté soit pour la solidité. Nous les avons cependant surpassés dans l'Architecture navale. Nous les avons également laissés à une distance prodigieuse de nous pour ce qui regarde l'Astronomie; & nous avons de-même donné une nouvelle création au systême planétaire. Pour la Peinture & pour la Musique nous sommes au-dessus de nos maîtres. La science du *contre-point* est une découverte des Modernes (1). La Musique fut employée anciennement comme un remède dans différentes maladies, ainsi qu'on peut le voir dans l'Ecriture sainte, & dans les ouvrages des Auteurs Grecs. L'Art de l'Imprimerie est encore une découverte très-importante des Modernes.

Pour parvenir à la connoissance de toutes les branches de la Médecine & de la Chirurgie anciennes pendant l'espace de quinze cents ans, nous n'avons qu'un petit nombre d'Ecrivains à consulter : ce sont *Hippocrate*, *Aristote*, *Théophraste*,

---

(1) Voyez pag. 34, note 2.

Caelius Aurélianus, *Arétée*, *Celse*, *Dioscoride*, *Pline*, *Galien*, *Aétius*, *Alexandre* de Tralles, *Paul* d'Egine, *Rhazès*, *Avicenne* & *Albucasis*. Une grande partie même de cette petite librairie n'est aujourd'hui qu'un objet de pure curiosité, dont la lecture n'est point nécessaire uux Médecins. L'Anatomie & la Physiologie chez les Anciens étoient aussi imparfaites que leur Géographie, & leurs connaissances concernant la Navigation. Les remèdes chymiques étoient absolument inconnus aux Grecs & aux Romains. Pour la Pneumatique, l'Hydraulique, l'Hydrostatique, & presque toutes les autres branches de la Physique, les Anciens ne se sont guère élevés au-dessus de l'ignorance. Ils ignoroient également l'existence & l'énergie de cet élément nouveau, le fluide Electrique. Leur Philosophie ne contient en général que quelques conjectures vagues sur la nature de l'ame, & quelques admirables préceptes sur les devoirs moraux. De leur temps la Botanique n'étoit encore que dans son enfance. Les Modernes ont également tiré du règne végétal plusieurs nouveaux remèdes très-efficaces. Le mérite d'avoir distingué les maladies les unes des autres appartient aux Anciens. Excepté un petit nombre de maladies apportées de l'Arabie & de l'Amérique, les Grecs & les Romains nous ont laissé des descriptions passables de toutes les maladies actuel-

lement connues ; nous ne devons pas cependant nous imaginer que leur diagnoſtique ſoit ſans défauts. Quant au prognoſtique, ils ont marqué avec exactitude les ſymptômes qui précèdent & qui accompagnent les criſes ; mais dans pluſieurs maladies ils étoient dépourvus de moyens aſſez efficaces pour prévenir la terminaiſon funeſte, qu'ils ſavoient prédire. Nous ſommes très-ſupérieurs à nos anciens maîtres pour la pathologie des maladies dépendantes de cauſes internes ou externes. Les connoiſſances acquiſes par les tables de mortalité appartiennent excluſivement aux Modernes ; qui ont auſſi perfectionné beaucoup l'Art des accouchemens & de la Chirurgie.

Pour ce qui eſt de la cure de pluſieurs maladies aiguës & chroniques, nous ne ſommes guères plus avancés que les Anciens. On peut citer pluſieurs exemples, où leurs préceptes Thérapeutiques ont été rejetés ſans réflexion, ou remplacés par des moyens moins efficaces. Dans la Méthode du traitement nous n'avons point fait ces progrès rapides, que les nouvelles découvertes anatomiques, phyſiologiques, chymiques, botaniques, &c., ſembloient naturellement nous promettre. Par exemple, les convulſions, les maladies conſomptives, l'aſthme, l'apoplexie, la paralyſie, l'épilepſie, la manie, les ſcrofules, l'hydropiſie, les anévryſmes internes, le cancer,

la gangrène & la mortification, sont toujours des maladies aussi difficiles à guérir qu'elles l'étoient autrefois, quoique nous connoissions si bien la structure & la physiologie du cerveau, des nerfs, des poumons, des glandes, des vaisseaux sanguins, la circulation du sang & la transpiration, & que nous ayons à l'aide des analyses chymiques, examiné les parties qui composent les fluides & les solides de notre corps.

Je suis bien loin de déprécier la base des études Médicinales, l'Anatomie; elle est la Géographie de la Médecine. Mon dessein est uniquement de prouver que les Médecins ne doivent s'adonner tout-à-fait à aucune branche de la Médecine, telles que l'Anatomie, la Chymie, la Physique, la Botanique, &c., comme s'ils pouvoient à l'aide de ces sciences acquérir les connoissances nécessaires pour guérir les maladies. Chez les Modernes, l'attention nécessaire pour faire des recherches, est absorbée par ces sciences préliminaires & par la Théorie, qui ne constituent cependant que l'Alphabet de la Médecine. Pour apprendre seulement dans les Ecoles particulières le Grec & le Latin, & quelques autres langues modernes & sciences préparatoires, & ensuite dans les Universités les connoissances auxiliaires de la Médecine, on consume à-peu-près le tiers de la vie. Ce n'est qu'à cette époque, & après

avoir recueilli toutes les connoiſſances pratiques contenues dans ces livres, que l'homme deſtiné à la Médecine peut s'occuper de la partie utile & agiſſante de ſa profeſſion, de la recherche de ce qui nuit & de ce qui eſt utile (*laedentia & juvantia*), de la découverte des remèdes, & du ſoin de diminuer la mortalité, en un mot de fixer, à la manière des Aſtonomes, les faits dans leur progreſſion. On trouve ici malheureuſement pluſieurs défauts, & pluſieurs lacunes à remplir; & un vaſte champ ſe préſente à la noble émulation de ceux qui veulent atteindre le but dont nous ſommes encore fort éloignés. Il eſt à regretter que de mille Médecins il n'y en ait pas un qui faſſe une ſeule découverte, ou qui ajoute quelque choſe au fond de la Médecine; ils ne font que s'avancer lourdement dans le chemin battu de la routine, & répéter cent fois à la manière de la plupart des Académiciens ce qui eſt déjà connu. Dans les écrits même des Auteurs qui jouiſſent d'une grande réputation, les faits nouveaux & les obſervations originales de quelque utilité ſont extrêmement rares. On peut en effet s'épargner la peine de lire une multitude d'Ecrivains, de ceux même qui ont fait des découvertes eſſentielles, d'autant plus qu'on trouve ces dernières conſignées avec plus d'exactitude dans des ouvrages d'une

date plus récente. Un grand nombre de livres choisis sert aujourd'hui de Dictionnaires qu'on ne consulte que par occasion.

Les Médecins ne doivent point désespérer de la possibilité d'étendre prodigieusement la partie la plus importante de la Science Médicale, la diminution de la mortalité. Nous voyons que les remèdes antimoniaux & le quinquina guérissent les fièvres intermittentes, & que le mercure, est le spécifique des maladies vénériennes; la simple herbe de plantain émousse l'action de la morsure empoisonnée du serpent à sonnettes, qui sans cela seroit très-promptement mortelle; un peu de sel, dit-on, détruit le poison du *Mancenillier*; une petite quantité de végétaux frais ou de fruits corrigent la putrescence scorbutique du sang & des humeurs. Les vertus de plusieurs plantes sont encore inconnues. Il est très-possible qu'après des expériences & des essais répétés on parvienne à tirer des règnes végétal, minéral & animal, ainsi que de la Philosophie, de nouveaux remèdes propres à guérir différentes maladies funestes avec autant de sureté & de succès que nous guérissons actuellement les fièvres d'accès & les maladies vénériennes. Il est possible de découvrir quelque moyen de dompter & peut-être même de détruire tout-à-fait les effets pernicieux de ce poison subtil qui se com-

munique dans différentes maladies contagieuſes. Nous ſavons à ne point en douter, que la mortalité des enfans dans les villes peut être prodigieuſement diminuée.

Notre ſavoir & nos profondes méditations en Médecine ſont de peu d'importance pour le genre humain, ſi nous ne nous mettons en poſſeſſion des moyens de guérir les maladies & de conſerver la vie. Les Profeſſeurs de Médecine doivent ſe diſtinguer par leur utilité publique plutôt que par la ſubtilité de leurs ſpéculations philoſophiques; ce n'eſt point avec des théories ingénieuſes qu'on ſoulage les malades & les infirmes. Je ſais qu'il y a pluſieurs maladies chroniques qu'on ne peut guérir dans peu de jours, de ſemaines, ou même de mois; que les remèdes efficaces dans ces cas ſont l'air frais & tempéré, le régime, l'exercice, les eaux minérales, les bains & les amuſemens agréables. Je ne ſuis pas aſſez crédule pour m'imaginer qu'avec un petit nombre de ſpécifiques, nous ſommes en état de guérir toutes les maladies : je ſuis au contraire perſuadé, que dans pluſieurs maladies, les remèdes adminiſtrés mal-à-propos, ou ſans connoiſſance de cauſe font plus de mal que de bien; & que pluſieurs tombent victimes des trop grands ſoins de la Médecine. Je ne me flatte pas non-plus, comme les Alchymiſtes, que nous puiſſions

puiſſions renverſer les loix générales de la Nature, & rendre l'homme immortel. Néanmoins je penſe que la Médecine & la Chirurgie ſont encore bien loin de la perfection pour ce qui regarde la cure des maladies & la conſervation de la vie. Nous ne devons point prononcer légèrement ſur ce que la Poſtérité peut encore ajouter à nos connoiſſances.

Il n'y a qu'un très-petit nombre de ſiècles que la plus grande partie de l'Europe (ſi vous exceptez la Grèce, la Sicile & l'Italie) eſt ſortie de cette barbarie & de cette ignorance ruſtique des Sciences & des Arts, auſſi ancienne que le globe que nous habitons : une foule de découvertes importantes eſt encore réſervée à la génération préſente & future.

Les coſtumes des Médecins modernes ſeront les derniers traits par leſquels je finirai cette *Eſquiſſe de l'Hiſtoire de la Médecine.* Un homme d'eſprit a obſervé avec raiſon que ce ſont l'intérêt & les différentes charges ou emplois qui ont déterminé les hommes à ſe ſingulariſer par différentes figures ou formes. Au ſeizième & pendant une partie du dix-ſeptième ſiècle, les profeſſions ſavantes étoient diſtinguées par différens coſtumes abſurdes, & portoient l'affectation juſqu'au ridicule. Leur ajuſtement, leur démarche & leur maintien étoient ſi groteſques, qu'ils reſſem-

bloient à des Magiciens. Le Médecin ſe diſtinguoit par une contenance grave & compaſſée, par une énorme perruque, par une robe large boutonnée juſqu'aux pieds, & par d'autres attributs ridicules. Un changement dans la façon de penſer des hommes, & ſur-tout la ſatyre du Théâtre Comique ont délivré le Public de cette pédanterie ſcholaſtique, & de cet appareil ſtupide; & ont banni de la ſcience les ſots ou les fourbes cachés ſous le maſque du ſavoir, & couvers du manteau de la gravité. Les Médecins n'ont plus ce regard penſif; & leur maintien n'eſt plus ſi roide & ſi dédaigneux : on ne croit plus que pour paroître homme d'un profond ſavoir, il ſoit néceſſaire de reſſembler à un Profeſſeur de Nécromancie, à un Philoſophe léthargique de Laputa, ou d'imiter certains vieux Médecins Eſpagnols, qui ont le nez (dit-on) conſtamment chargé d'une paire de lunettes, pour inſinuer par-là que leur vue s'eſt affoiblie à force de paſſer les nuits à l'étude & dans la méditation. Dans notre Iſle aujourd'hui, les Médecins de Weſtminſter, quoiqu'ils ayent abandonné leur jargon technique, conſervent encore dans leur haillbement & leur conduite rebutante plus de cette rouille & de cette momerie ſcholaſtique, que ceux du College de Médecine.

Me voilà enfin arrivé à la concluſion de cet

ouvrage, qui pourroit bien n'être qu'une Esquisse trop imparfaite de l'Histoire de la Médecine. Partout j'ai tâché d'y exposer sans aucun préjugé les vérités & les découvertes importantes, & de diriger l'attention du Lecteur sur des objets qui intéressent l'humanité. Si je me suis trompé dans mes recherches, je me soumets volontiers à la critique, & je serai bien aise qu'on me corrige en m'avertissant de mes erreurs. Si l'on juge que cet Abrégé puisse être de quelque utilité pour l'étude de la Médecine, je publierai dans la suite un Tableau dont je m'occupe dans ce moment. Il sera fait en quelque manière à l'imitation des Tableaux Chronologiques, Historiques & Biographiques, que le Docteur *Priestley* & d'autres ont dressés; on y verra d'un coup-d'œil rangés par ordre Chronologique tous les Auteurs célèbres qui ont écrit sur chaque branche de la Médecine, & dont le nombre sera considérablement augmenté.

POSTSCRIPTUM.

MON intention étoit de publier un Tableau séparé de cet Ouvrage, & contenant une plus longue liste de noms. Cependant, quelques amis, dont je respecte le jugement, ont été d'avis qu'il seroit plus agréable pour le Lecteur de le trouver réuni à l'Ouvrage, dans l'état même d'imperfection où il se trouve encore. Je l'offre donc au Public tel qu'il est, dans l'espérance, qu'il pourroit aider quelques Lecteurs à faire leur chemin à travers cette confusion d'Auteurs anciens & modernes. Dans un nouvel essai de cette nature, on doit s'attendre à des erreurs & à des omissions; il est même possible que j'aie oublié quelques Ecrivains célèbres. Mais je me flatte que ces omissions n'y feront qu'une très-petite fraction, en comparaison du grand nombre d'Auteurs qu'on y trouvera insérés. L'idée d'un Tableau m'a été suggérée par mon digne & savant ami, le Docteur *James Sims*, à la complaisance duquel je suis également redevable de plusieurs additions & corrections.

Les titres de chaque branche de Médecine ſont marqués au commencement dans des caſes ou des carrés ſéparés; & les noms des Auteurs ſuivent ces carrés à travers le Tableau. La ſeconde partie du Tableau composé des trois derniers ſiècles, n'eſt, comme on peut le voir, qu'une continuation de la première. Le nombre des années placé à la tête de chaque ſérie, marque le ſiècle où chaque Auteur a publié ſes ouvrages: mais je n'ai point eſſayé d'y noter l'époque préciſe de ſa naiſſance ou de ſa mort; la ſubdiviſion d'un ſiècle dans une échelle ſi abrégée auroit été impraticable. D'un autre côté, il ſe trouve que pluſieurs Auteurs ont écrit entre la fin d'un ſiècle, & le commencement d'un autre, & qu'on peut à juſte raiſon les placer dans l'un ou dans l'autre indifféremment. J'obſerverai encore que dans l'énumération des Auteurs du même ſiècle, je n'ai pas toujours exactement ſuivi l'ordre Chronologique, dans lequel ils ſe ſont ſuccédés : au contraire, j'ai par fois ſacrifié la Chronologie à l'avantage de groupper enſemble différens Auteurs (du même ſiècle) qui ont écrit ſur le même ſujet. Si nous portons nos regards ſur quelques ſiècles avant nous, nous trouverons qu'à cette époque un intervalle de cinquante ans entre deux ouvrages eſt auſſi peu de choſe que le ſeroit aujourd'hui un intervalle de cinquante

jours. Peut-être une Table alphabétique & chronologique des Auteurs donneroit-elle plus de perfection à ce Tableau. Une autre observation que je dois faire au Lecteur, & dont je le prie de se rappeller, c'est qu'en marquant le nom d'un Auteur dans une division ou branche de la Médecine, je ne le répète plus dans une autre branche, quand même il auroit écrit sur différens sujets : excepté cependant le seul cas où il auroit également excellé dans cette dernière ; mais ces répétitions sont peu nombreuses.

Quant à la Chronologie, je commence mon Tableau quatre cents ans avant *J.-Christ.* Dans un Abrégé de cette nature, il m'étoit impossible de remonter jusqu'aux temps fabuleux de la Médecine, pas même jusqu'au temps d'*Esculape*, qu'on place communément 950 ans avant *J.-Christ.* D'ailleurs, pour remplir l'espace de cinq siècles, je n'aurois eu guère que les deux fils d'*Esculape* & la généalogie fabuleuse de sa famille, qui descend jusqu'à *Hippocrate. Empedocle*, *Acron* & *Herodicus* devroient être placés avant *Hippocrate* dans le même siècle ; mais ce ne sont que des *ombres* d'Auteurs dont les écrits sont depuis long-temps perdus. Quant à ceux qui suivent *Hippocrate* soit en Médecine, soit en Chirurgie, jusqu'à l'an 1500, je me flatte que le Tableau les représente d'une manière passablement

exacte & complette. Le point (.) placé à la suite de plusieurs anciens Auteurs pendant les six premiers siècles, indique la perte de leurs ouvrages. J'aurois pu facilement grossir la liste des Ecrivains qui ont succédé aux Arabes, spécialement durant le quinzième, seizième & dix-septième siècles, mais une grande partie de ces Auteurs n'étant que des traducteurs, compilateurs, ou commentateurs, j'ai pensé qu'il étoit absurde d'abuser de la patience du Lecteur en lui présentant un Catalogue de noms inutiles. C'est ici le lieu où l'on peut appliquer le proverbe Latin : *parturiunt montes, nascetur ridiculus mus*. Dans les trois siècles suivans je me suis appliqué sur-tout au choix des Auteurs, ce qui m'a donné plus de peine.

La seconde division de la Chymie & de la Physique offre un champ plus vaste, dont je me suis à dessein borné à parcourir une partie déterminée. La Science Chymique & Alchymique des Asiatiques & des Egyptiens a trouvé des panégyristes dans la personne d'*Olaus Borrichius*, & de plusieurs autres Ecrivains, qui la font remonter même jusqu'au temps qui a précédé le déluge. Je me suis contenté d'un petit nombre des plus anciens Alchymistes, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous. On a donné une liste de cinq mille ouvrages publiés sur la Chymie &

l'Alchymie, sans compter les manuscrits, seulement pour les 1500 ans qui ont précédé notre époque. Je n'ai choisi de ce nombre que ceux qui ont rendu quelque service à la Médecine.

Pour ce qui est de la Physique, en prenant ce mot dans son acception la plus étendue, elle est dans mon Tableau encore plus circonscrite que la Chymie. Pour donner la liste complette des grands hommes qui se sont distingués dans cette Science sublime, il m'eut fallu joindre les Mathématiques, la Mécanique, l'Arithmétique & l'Astronomie, aux quatre sciences, qui sont proprement dues au génie des Modernes, savoir l'Hydraulique, l'Hydrostatique, la Pneumatique, & l'Electricité. Ajoutez à cela, que pour remonter à l'origine de l'Astronomie, il m'auroit fallu parler des Egyptiens & des Chaldéens. Plusieurs Mathématiciens & Astronomes Grecs, tels que *Pythagore*, *Meton* & *Euctémon*, vécurent avant *Hippocrate*; d'autres, comme *Euclide*, *Archimède*, *Hipparque* & *Ptolomée*, vinrent après lui. Supposé que j'eusse voulu présenter un Tableau Chronologique complet de ces Philosophes célèbres, je me serois trouvé dans la nécessité d'en continuer la chaîne à travers les Arabes & les Mathématiciens & Astronomes modernes. Ainsi j'ai pensé que pour un Tableau de Médecine, il suffisoit d'y insérer un petit nombre d'anciens &

de modernes fondateurs des Syſtêmes Mathématiques & Aſtronomiques; & un pareil nombre des principaux Auteurs modernes de Phyſique, & particulièrement de ceux dont les écrits tendent à éclaircir quelque partie de la Phyſiologie du corps humain, ou quelques autres branches de la Médecine, comme par exemple, des Auteurs d'Hydroſtatique, d'Hydraulique, de Pneumatique, d'Optique & d'Electricité.

Les Sociétés Littéraires n'ont commencé que dans le courant du dix-ſeptième ſiècle. Si j'euſſe voulu faire mention de tous ceux qui ont contribué à former ces magaſins immenſes de connoiſſances, connus ſous le nom de *Mémoires* ou *Actes*, leurs noms ſeuls auroient exigé un Tableau ſéparé. Cette diviſion comprend une claſſe mêlée d'excellens Ecrivains & de diſſertations ou de Mémoires ſur tous les Arts & ſur toutes les Sciences, & peut par conſéquent s'unir à toutes les autres diviſions. J'ai donc été obligé de laiſſer ces Ecrivains (ſavoir ceux qui ont quelque rapport à la Médecine) parmi leurs confrères dans les Collections Académiques, où on peut lire en entier ou par extrait leurs ouvrages, à moins que ces derniers n'en ſoient détachés & imprimés ſéparément. Les Mémoires qui concernent la Médecine & qui ſont inſérés dans les *Tranſactions*

Philosophiques, ont été rassemblés & publiés séparément par le Docteur *Mihles*; & il seroit à souhaiter que l'essence de tous les Mémoires de Médecine dispersés dans toutes les autres Collections Académiques de l'Europe, fut concentrée dans un ouvrage moins volumineux.

Quant à l'*Histoire Naturelle* & à la *Botanique*, dans le choix que j'ai fait des Auteurs de ces deux branches je me suis servi des lumières d'un savant ami, & membre de la Société Royale, le Docteur *Robert Scott*. On auroit pu grossir la classe de l'Histoire Naturelle par différens voyages, & celle de la Botanique par les Ecrivains d'Agriculture & de Jardinage. J'ai principalement choisi pour ce qui regarde la Botanique, les noms de ceux qui se sont distingués par des collections des plantes des différentes régions du globe; auxquels j'ai ajouté un petit nombre de ceux qui ont donné des descriptions de plantes prises de grands Jardins de Botanique.

Dans la division de la *Matière Médicale* & de la *Pharmacie*, j'ai grouppé ensemble les Ecrivains sur les eaux minérales, quoique dans le corps de l'Ouvrage on les trouve sous l'article de la Médecine pratique. Mes raisons pour ce petit changement ont été que la division des Ecrivaius de Médecine pratique étoit extrêmement chargée, & qu'en effet ceux qui ont traité des eaux

minérales, peuvent à juste titre être rangés parmi les Auteurs de Matière Médicale.

La dernière division comprend les *Historiographes* & le Catalogue des Auteurs qui ont écrit l'Histoire d'une ou de plusieurs branches insérées dans le Tableau. *Hérodote* étant antérieur d'un siècle à *Hippocrate* ne pouvoit point trouver place dans cette division. Cette Collection donnera plus de facilité à ceux qui voudront à l'avenir essayer de composer un Ouvrage de la nature de celui-ci; & dans le dessein de leur fournir tous les moyens d'information, j'y ai ajouté les principaux Ouvrages périodiques de l'Europe. J'ai exclu de mon Tableau les Biographes qui n'ont écrit que la vie particulière de quelques Médecins célèbres : un Ouvrage instructif est le meilleur panégyrique & le monument le plus durable qu'un Médecin puisse ériger en son propre honneur dans le temple de la mémoire. J'ai fini ce Tableau par l'énumération de différens *Lexiques*.

FIN.

ERRATA.

PAGE 5, ligne 12, *quand*, lisez *quant.*

P. 20. l. 2, not. 2, *célèbre*, lisez *célèbres.*

P. 41. l. 19, après le mot *moxa*, ajoutez : *ce qui est un très-ancien remède chez les Indiens, les Chinois & les Japonois.*

P. 44 l. 6, *vraie conception*, lisez *vraie & fausse conception.*

P. 45. l. 24, *escharotipues*, lisez *escharotiques.*

P. 71. l. 7, *quon*, lisez *qu'on.*

P. 75. l. 17, *Glyblas*, lisez *Gilblas.*

P. 77. l. 11, not. *Ecclétiques*, lisez *Eclectiques.*

P. 85. l. 1 & 2, & par-tout où vous trouverez *aigues*, lisez *aiguës.*

P. 87. l. 11, *en simple*, lisez *un simple.*

P. 99. l. 12, *Leucophlegmatie*, lisez *la Leucophlegmatie.*

P. 104. l. 18, *fractions*, lisez *fractures.*

P. 116. l. 26, *boissons*, lisez *boisson.*

P. 118. l. 8, *employoit*, lisez *employoient.*

P. 126. l. 26, *servent*, lisez *sert.*

P. 127. l. 7, *pouvoient*, lisez *peuvent.*

P. 144. l. 26, not. *divers*, lisez *diverses.*

P. 175. l. 1, not. *opinsions*, lisez *opinions.*

Page 183. ligne 1, titr. *la Chirurgie*, lisez *de la Chirurgie.*

P. 202. l. 11, titr. *Médecine*, lisez *Physique.*

P. 206. l. 21, *par l'Alexandrie*, lisez *par Alexandrie.*

P. 213. l. 11, *bénigue*, lisez *bénigne.*

P. 216. l. 2, *mercurielle*, lisez *mercuriel.*

P. 217. l. 7, *tous les temps*, lisez *tout le temps.*

P. 222. l. 27, *ìenosi*, lisez *lienosi.*

P. 253. l. 4, not. 2. *Rolsing*, lisez *Rolfink.*

P. 256. l. 21, *Vinslow*, lisez *Winslow.*

P. 320. l. 15, *parlagés*, lisez *partagés.*

P. 321. l. dernière, *eneore*, lisez *encore.*

P. 322. l. 25, *émané*, lisez *émanés.*

P. 323. l. 1, *de prison*, lisez *des prisons.*

P. 330. l. 7, *Bruyerius*, lisez *Bruyerinus.*

P. 347. l. 5, *Eragrius*, lisez *Evagrius.*

—l. 17, *pupliés*, lisez *publiés.*

P. 350. l. 15, *Modro*, lisez *Monro.*

P. 353. l. 6, *autimoniaux*, lisez *antimoniaux.*

P. 354. l. 11, après *grandes*, retranchez la virgule.

P. 369. l. 19, *seroir*, lisez *seroit.*

P. 373. l. 9, *hémoptisie*, *& l'hectysie*, lisez *hémoptysie & l'hectisie.*

P. 376. l. 4, *da la même*, lisez *de la même.*

P. 384. l. 18, *Halluciationes*, lisez *Hallucinationes.*

Page 384. ligne 25, *on plutôt*, lisez *ou plutôt.*

P. 387. l. 8, *Amſtrong*, liſez *Armſtrong.*

P. 405. l. 1, not. 2, *accumalation*, liſez *accumulation.*

P. 416. l. 1, not. 3, *Montherby*, liſez Mo*therby.*

P. 427. l. 6, *uux Mèdecins*, liſez *aux Médecins.*

TABLE

GENERALE

DES MATIERES

A

D

E

F

G

H

J

I

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Z

FIN DE LA TABLE.

